



MATIERE
MEDICAL







Pharmacopœi Parisienses

Ex Dono Magistror.
Societatis Chymicæ

1765









S U I T E

D E L A

MATIERE MEDICALE DE M. GEOFFROY.

*Par Mrs ARNAULT DE NOBLEVILLE
& SALERNE, Médecins d'Orleans.*

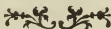
REGNE ANIMAL.

TOME SIXIÈME.

CINQUIÈME & DERNIERE CLASSE.

DES QUADRUPEDES.

3 liv. 10 sols le Volume relié.



A P A R I S,

Chez { DESAINT & SAILLANT, rue S. Jean
de Beauvais.
G. CAVELIER, }
LE PRIEUR, } rue S. Jacques.

M. DCC. LVII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.







S U I T E

D E L A

MATIERE MÉDICALE

DE M. GEOFFROY.

REGNE ANIMAL.

CINQUIEME&DERNIERECLASSE.

DES QUADRUPÉDES.

M U S.



O U S comprenons sous ce Genre trois sortes d'Animaux qui sont connus de presque tout le monde ; savoir , la Souris , le Rat , & la Marmotte.

La Souris ; *Mus* , Offic. Gefn. de Quad. Digit. 714. *Mus domesticus* , Schrod. 303. Merr. Pin. 167. Jonst. de
Tome VI. A

2 CINQUIÈME CLASSE,
 Quad. 115. *Mus domesticus minor*, Dal-
 t harm. 446. Schwenckf. de Quad. 114.
 Aldrov. de Quad. Digit. 417. *Mus do-*
mesticus vulgaris seu minor, Raii Synop.
 Quad. 218. *Sorex*, Lemer 827. *Sorex*
domesticus, Charlet. Exerc. 25. *Mus mi-*
nor; *Musculus vulgaris domesticus*, caudâ
tereti longâ, Klein. Quad. 57. *Mus mi-*
nor, Herm. Cynos. 550. *Mus caudâ*
longâ nudiusculâ, corpore cinereo-fusco,
abdomine subalbescente, Lin. Faun. Suec.
 31. *Mus caudâ longissimâ*, obscurè cine-
 reus, ventre subalbescente, Brissl. Quad.
 169. *Mus domesticus parvulus*; *Mus sim-*
pliciter; *Mus communis*; *Mus minor &*
vulgatior, Nonnull.

Ce petit Animal qui n'est que trop
 connu, a pour l'ordinaire depuis le
 bout du museau jusqu'à la naissance de
 la queue deux pouces neuf lignes de
 longueur; la tête oblongue; deux mous-
 taches, une de chaque côté, à la mâ-
 choire supérieure, composées chacune
 de plusieurs poils blonds inégaux; deux
 dents incisives à chaque mâchoire, un
 peu plus longues & plus recourbées en
 bas qu'en haut; les yeux grands & à
 fleur de tête, ronds, d'un noir luisant;
 les oreilles larges, arrondies & trans-
 parentes; la queue longue de trois pou-

DES QUADRUPÈDES. 3

ces quatre lignes , conique ou qui va toujours en diminuant , couverte d'un poil très-ras & d'une peau très-adhérente ; quatre doigts aux pieds de devant , presque tout nuds , munis de petits ongles clairs , un peu crochus , & cinq aux pieds de derrière qui sont plus longs que ceux de devant ; le corps revêtu d'un poil médiocrement long , cendré , plus foncé en dessus qu'en dessous , qui tire tantôt sur le blond , tantôt sur le brunâtre ou le châtain , quelquefois tout blanc.

Dans la dissection que nous en avons faite , nous avons trouvé la peau tendre & délicate , plus épaisse & plus forte à la poitrine qu'au bas-ventre , garnie d'une infinité de petits nerfs bien apparents , rangés symétriquement , qui règnent le long des parties latérales de la poitrine & du bas-ventre , lesquels vont se perdre au muscle cutané ou panicule charnu ; deux clavicules comme au Rat ; l'Epiploon rougeâtre , attaché à l'estomac , au *Duodenum* & à la ratte ; l'estomac assez grand , de la figure d'une cornemuse , ayant une grande & une petite courbures , recouvert par le foye ; le *Duodenum* longuet , un peu rougeâtre , sur lequel

4 CINQUIÈME CLASSE,

on apperçoit plusieurs ramifications de vaisseaux sanguins ; le *Sejunum* & l'Iléon blanchâtres , ainsi que le Mésentère ; le *Cæcum* bleuâtre , plus gros que le Colon & le *Rectum* qui sont comme divisés par des nœuds oblongs que forment les excréments qui y sont contenus , car autrement le *Rectum* est menu comme un filet & blanchâtre ; en sorte que la longueur totale du canal intestinal est d'un pied huit pouces ; la ratte oblongue , c'est-à-dire longue d'environ quatre lignes , & large d'une ligne , d'un beau rouge , adhérente à l'Epiploon & à l'estomac ; le foye rouge brun , composé de sept lobes inégaux , dont le supérieur situé à gauche est le plus grand de tous ; la vésicule du fiel ressemblante à une hydatide un peu plus grosse que la tête d'une épingle , d'un jaune clair , située entre les deux lobes supérieurs du côté droit ; les reins dont le droit est un peu plus haut que le gauche , chacun de la grosseur d'un gros grain de froment , de figure de haricot , de couleur rouge-brune , d'où partent deux uretères , un de chaque côté , qui vont se rendre à la vessie ; la vessie blanche , grosse comme un gros œuf de Fourmi , ronde , parsemée de vaisseaux sanguins ; deux testi-

DES QUADRUPÈDES. 5

cules considérables dans le mâle , blancs & ronds comme la vessie , & deux épидidymes beaucoup plus petits , mais bien apparents , de même que les vaisseaux spermatiques & les canaux déférants ; la verge longue d'environ trois lignes , un peu cartilagineuse à son extrémité ; les vésicules séminales situées à la partie postérieure de la vessie , où vont aboutir les canaux déférants ; la poitrine munie de douze côtes de chaque côté qui ressemblent à de petites arrêtes ; les muscles pectoraux semblables à un coqueluchon de Moine ; le cartilage xiphoïde fait comme une petite palette ronde & mobile sur l'extrémité inférieure du sternon ; le cœur médiocre , rouge-brun , posé obliquement dans la poitrine , ayant sa pointe tournée du côté gauche ; les poumons d'un jaune clair , petits , dont le droit est composé de trois lobules , tandis que la gauche est simple ; le crâne extrêmement mince , & même transparent comme de la corne ; le cerveau composé de deux hémisphères dont la substance externe est grisâtre , & l'interne blanche ; le cervelet situé à la partie postérieure du crâne ; la moëlle allongée entre le cerveau & le cervelet , d'où partent

6 CINQUIÈME CLASSE,

deux troncs de nerfs qui se divisent en plusieurs branches , dont les unes vont se distribuer aux yeux , d'autres aux oreilles , & d'autres à l'organe de l'odorat ; le crySTALLIN compacte , néanmoins clair & transparent.

Dans les *Remarques & bons mots de Furetière*, on fait dire à cet Auteur que si l'on perce l'œil d'une Souris avec la pointe d'une aiguille, elle mourra incontinent après. J'ai fait, ajoute-t-il, cette dernière expérience, dont il est assez malaisé de donner la raison. Nous avons répété la même expérience sur deux Souris qui étoient des plus vigoureuses, & d'abord nous avons été surpris de les voir périr si vite : cependant il nous a semblé qu'une mort si prompte ne venoit pas tant de la douleur causée par la piquure de l'aiguille, que de ce qu'on est obligé de ferrer la Souris dans la main de peur qu'elle n'échappe, après l'avoir tourmentée dans la fourricière pour pouvoir l'attraper. C'est ainsi qu'on fait mourir tous les jours un grand nombre de petits Oiseaux à force de les tourmenter dans leur cage, & en les maniant trop rudement. La preuve est qu'une Souris à qui l'on avoit crevé les deux yeux, en usant de beaucoup de

ménagement pour ne pas la blesser au reste du corps, à survécu à l'opération, & même s'est échappée de la fourricière où elle avoit été renfermée pour la seconde fois.

Ce que l'industriel *Malpighi*, dit *Derham* dans sa *Théologie Physique*, a observé dans la structure du poil, est en quelque sorte conforme à ce que j'ai observé moi-même dans le poil des Chats, des Rats, des Souris, & de divers autres Animaux, lequel j'ai vu & examiné distinctement avec de bons Microscopes. Le poil de Souris, le plus transparent de tous ceux que j'ai vus, ne paroît qu'un seul tuyau transparent, qui renferme une moëlle, composée de fibres qui forment autant de lignes obscures, situées dans quelques poils en travers; dans d'autres en spirale. Ces parties moëlleuses & obscures ne sont que de petites fibres entortillées, & plus serrées qu'elles ne le sont dans les autres parties du poil; je pense qu'elles servent à procurer une évacuation douce & insensible de quelque humeur du corps: peut-être que les poils servent aussi-bien à la transpiration insensible des Animaux velus, qu'à les défendre contre le froid & l'humidité.

3 CINQUIÈME CLASSE,

La Souris est timide , alerte , rusée ; elle a l'ouye très-subtile , ainsi que le goût & l'odorat ; elle erre çà & là dans les greniers , dans les maisons , quelquefois même dans les bois voisins des maisons , notamment dans les chênays , à ce que dit M. *Linnaeus* ; elle se tient cachée pendant le jour , parcequ'elle voit ou entend l'homme ou d'autres Animaux qui sont ses ennemis & qui lui font peur ; elle court au contraire durant la nuit ; elle est fort adroite à chercher sa vie ; souvent pour avoir de quoi manger , elle ne fait pas difficulté de s'exposer à des risques , & pour en jouir elle se fatigue à ronger des matières dures & solides qui l'empêchent d'y avoir accès ; elle fait choisir le meilleur fromage & le meilleur pain : aussi est-elle très-avide de ces sortes d'alimens. Au reste , elle mange de tout dans le besoin ; elle se nourrit de froment & de toutes sortes de grains , de légumes , de fruits , de chairs salées ou durcies à la fumée. *Aristote* dit que les Souris ne boivent point d'eau ; mais il se trompe , car souvent on a remarqué qu'elles prennent leur boire & leur manger dans les volières avec les Oiseaux : bien plus , elles lèchent les cra-

chats des hommes & l'urine des Animaux quand elles manquent d'eau. Selon *Richelet*, la Souris ronge tout ce qu'elle trouve quand elle n'a point d'eau, & les Libraires ont soin de mettre de l'eau près de leurs livres afin que les Souris ne les rongent pas. Les Souris se pratiquent plusieurs retraites pour se mettre en sûreté contre les incursions des Chats & des Belettes; mais elles ont beau faire, les Belettes les poursuivent jusques dans leurs trous comme elles font les Mulots à la Campagne; elles ont encore bien d'autres ennemis, tels que la Creffierelle, la Fresaie & tous les autres Hiboux, sans parler des divers appas que les hommes leur présentent pour les attraper mortes ou vives dans des fourricières faites exprès; car on cherche à détruire par toutes sortes de voyes des hôtes si incommodes: néanmoins les Souris sont d'une fécondité si surprenante, que quoiqu'on ne leur donne qu'une très-courte vie, tant d'ennemis à la fois ne sauroient empêcher leur multiplication. Si l'on en croit *Aristote*, la génération des Souris est admirable sur tous les autres Animaux, tant à raison du grand nombre qui en sort que pour le peu de temps de leur

10^{me} CINQUIÈME CLASSE;
production ; car on a trouvé , ajoûte ce
Coriphée des Naturalistes , qu'une Sou-
ris pleine étant attrapée dans un vais-
seau rempli de Millet d'où elle ne pou-
voit sortir , avoit fait en peu de temps
six-vingt Sourisfeaux , qui furent tous
trouvés après qu'on eut débouché le
vaisseau. Nous ne croirons pourtant pas
avec certains Auteurs , que les Souris
fassent douze petits & plus d'une seule
portée , au moins dans nos climats ; car
nous savons par expérience que la Sou-
ris ne fait ordinairement que cinq pe-
tits à la fois , & rarement sept : nous
croyons encore moins ce qu'avance
Vanhelmont ; sçavoir , que les Souris
naissent de bled ou de linge pourri ,
même toutes formées : c'est un conte
qui répugne à la raison & à l'expérience.
C'en est un autre de dire que les Sou-
ris conçoivent pour avoir léché du sel.
Nous avons reconnu que parmi les
Souris il y a plus de mâles que de fé-
melles : le mâle & la femelle ont égale-
ment le cri aigu. On ne voit point que
les Souris ruminent , comme l'ont as-
suré *Pline & Albert*.

Les Souris s'apprivoisent aisément ;
& quand une fois elles sont apprivoi-
sées , elles ne cherchent point à s'échap-

per. Les gens oisifs qui s'amuseut de tout, font faire exprès de petites cages ou des maisonnettes à moulinet & à roue, dans lesquelles on enferme une ou plusieurs Souris. C'est un plaisir de voir avec quelle promptitude ces Animaux font tourner la roue : quand ils sont las, ils rentrent dans la maisonnette pour s'y reposer. On peut accoutumer un Rat à la même manœuvre. Le mal est que ces Animaux pissent très-fréquemment, & que leur urine exhale une fort mauvaise odeur. Nous avons vu une Souris blanche comme neige, que son Maître portoit par-tout avec lui dans une petite boîte ; elle mangeoit familièrement du pain ou d'autre nourriture dans sa main, & après s'être promenée sur le bureau ou sur la table, elle rentrait d'elle-même dans sa boîte. Cette jolie Souris devint à la fin, comme c'est la coutume, la proie d'un Chat qui ne respecta point sa beauté ni ses gentilleses.

On trouve dans les *Ephémérides d'Allemagne*, *Décurie II*, *Année VII*, page 378, une observation du Docteur *Christophe Schelhammer* sur une Souris atteinte de vertige. Le 28 Septembre, dit-il, entrant le matin dans mon cabinet,

12 CINQUIÈME CLASSE ;
j'apperçois au milieu sur le plancher
une Souris qui s'y tenoit immobile en
regardant fixement la terre : étonné de
voir qu'un Animal si timide soutînt ma
présence , je m'en approche davantage ;
mais elle ne remue point , & j'attends
ce qui en arrivera : bien-tôt elle com-
mence à tourner rapidement dans un
rond dont la circonférence n'étoit guè-
res distante du centre que d'un demi-
pied , & cela pendant quelque temps :
tantôt elle s'arrête tout-à-coup , & ne
remue que la tête qui est agitée de
tremblement ; tantôt elle recommence
à tourner sur elle-même sans se repo-
ser. Ce spectacle duroit depuis près de
deux heures , après quoi elle se traîna
insensiblement vers la muraille , faisant
de temps en temps quelques circuits :
enfin la tragédie finit , & l'accès cessant
elle se cacha dans son trou. C'est ainsi
que les Animaux souffrent chacun les
maladies qui sont les plus analogues à
leur nature ; car on ne doit pas croire
que ce soit ici un vrai vertige , tel que
celui que *Lower* attribue aux Chevaux :
cependant les Bergers & les gens de la
campagne savent que les Moutons tour-
nent avec une pareille impétuosité , dont
la fin est même plus funeste , puisque

la plûpart du temps ils en périssent ; & quant aux Cochons , ils sont quelquefois attaqués d'une sorte de feu ardent qui les fait périr en moins de douze heures , si l'on n'y remédie pas sur le champ ; de manière qu'après la mort toute la partie affectée devient rouge comme un charbon de feu , comme nous l'avons observé avec étonnement.

La Souris s'appelle en Hébreu *Acbar* ; en Chaldéen *Acbera* ; en Arabe *Phir* ou *Phar* ; en Grec *Mûs* , *Muarion* ou *Muscos* ; en Italien *Sorca* , *Sorce* ou *Sorcio* ; en Espagnol *Rat* ; en Allemand *Maus* ; en Flamand *Muis* ; en Polonois *Myff* ; en Anglois *Moufe* ; en Suédois *Mus*. Le mot François *Souris* , jadis *Souri* ou *Sori* comme l'écrivit *Nicot* , vient , selon *Ménage* , de *Sorice* ablatif de *Sorex* , ou de *Surix* qu'on a dit pour *Sorex*. Le petit de la *Souris* se nomme *Souriceau* , *Sourisseau* ou *Sourisson*.

Le Rat ; *Mus major*, Offic. *Dal. Pharm.* 446. *Mus* , Lemer. 587. *Mus majusculus* , Blas. 92. *Mus major* , sive *Sorex* , Merr. Pin. 167. *Mus major* , *Rattus* , Schrod. 303. *Sorex domesticus* , Charlet. Exerc. 25. *Mus domesticus major* , *Rattus vulgò* , Schwenckf. *Quad.* 115. *Mus* , *Rattus domesticus* , Klein. *Quad.* 57.

14 CINQUIÈME CLASSE,

Mus domesticus major, sive *Rattus*,
 Gefn. de Quad. digit. 109. Aldrov. de
 Quad. digit. 417. Jonst. de Quad. 115.
 Raii Synop. Quad. 217. *Mus caudâ*
longâ, *subnudâ*, *corpore fusco cinerasc-*
cente, Linn. Faun. Suec. 28. *Mus caudâ*
longissimâ, *obscurè cinereus*, Briss. Quad.
 168. *Sorex*, *Rattus vulgò dictus*; *Mus*
domesticus grandior; *Rattus terrestris*,
domesticus, seu *vulgaris*, Quorumd.

Cet Animal est presque quatre fois
 plus grand que la Souris, & aussi grand
 que la Belette, selon *Schwenckfeld*. Il a
 depuis le bout du museau jusqu'à l'ori-
 gine de la queue environ sept pouces
 de longueur; la tête depuis les narines
 jusqu'à l'occiput longue d'environ deux
 pouces; les yeux saillants, ronds, noirs,
 vifs & pénétrants; deux moustaches à la
 lèvre supérieure, composées chacune de
 dix poils de barbe inégaux & noirs qui
 sont disposés en forme d'éventail; les
 oreilles grandes, arrondies, transpa-
 rentes, garnies de plusieurs replis à la
 base; la queue plus longue que le corps,
 composée de cent soixante anneaux pour
 le moins, selon *Ray*, assez grosse, re-
 vêtue de poil ras & clairsemés; quatre
 doigts aux pieds de devant, ou à la
 place du pouce se voit un petit ongle

très-court, & cinq à ceux de derrière ; tout le corps couvert de poils d'un brun obscur, qui sont plus longs que ceux de la Souris.

Dans la dissection, nous avons trouvé la peau & le muscle cutané comme à la Souris ; les muscles des oreilles très-apparens, ainsi que ceux qui servent à mouvoir les moustaches ; une membrane grisâtre qui recouvre le globe de l'œil ; le cerveau, le cervelet & la moëlle allongée, de même qu'à la Souris, excepté que tout y est beaucoup plus distinct ; deux clavicules ; l'estomac grand, fait comme une cornemuse, à l'orifice supérieur duquel *Severini* dit avoir observé de certains replis circulaires de la figure d'un Oiseau qui cache sa tête & son col dans sa poitrine ; la ratte de la même forme & de la même couleur, mais plus considérable que celle de la Souris, attachée à la grande courbure de l'estomac ; l'épiploon attaché à l'estomac, à la ratte & au colon ; le foye d'un rouge-brun, composé de sept lobes inégaux, entre lesquels celui qui est en dessus au côté gauche est bien plus grand que les autres, & le plus inférieur du côté droit est découpé en deux lanières peu profondes ; point de

16 CINQUIÈME CLASSE,
vésicule du fiel ; les intestins grêles blanchâtres ; le colon noirâtre , partagé comme par de petits grains de chapelet oblongs formés par les crottes qui le remplissent ; le *Cæcum* très vaste , bleuâtre , semblable pour la figure au ventricule du Cochon ; la vessie urinaire médiocre , blanche ; les testicules grands & ronds ; les épидидymes , les prostates , les vésicules féminales , les vaisseaux spermatiques , les canaux déférants , le tout fort sensible , ainsi que les uretères ; la verge cartilagineuse & comme fendue en trois parties à son extrémité , longue d'environ cinq lignes ; les reins grands , d'un rouge brun ; le cœur assez considérable , dont *Severini* a observé l'oreillette droite beaucoup plus grande que la gauche , & noire comme du sang caillé ; les poumons composés de trois lobes au côté droit , & simples au côté gauche ; le *Thymus* bien apparent au-dessus du cœur ; le diaphragme transparent dans sa moitié , oblong & rond. *Severini* dit aussi avoir observé dans une femelle pleine , que la portière ou corne droite de la matrice contenoit quatre fœtus , & la gauche deux , lesquels avoient chacun leur *Placenta* rond , avec leur cordon ombilical. Nous fini-

rons notre description anatomique par remarquer que , suivant les observations des plus célèbres Anatomistes modernes , le Rat est de tous les Animaux celui qui ressemble le plus à l'Homme pour ce qui concerne les parties de la génération. Nous lisons dans les *Ephémérides d'Allemagne* , que *Théophile Monitor Lyncée* ouvrit chez *Faber* un gros Rat hermaphrodite , qui portoit dans son ventre neuf petits qui n'étoient pas plus grands qu'une grosse Fourmi , tous mâles & vivants , dans lesquels on voyoit le cœur battre : ce Rat avoit toutes les parties génitales tant masculines que féminines.

M. *Morand* , Docteur Régent de la Faculté en l'Université de Paris , Observateur aussi clairvoyant que zélé pour les progrès de son Art & de l'Histoire Naturelle , a envoyé , il y a quelques années , à la Société Royale de Lyon dont il est membre , un Mémoire sur une espèce particulière de bézoard ou de pierre qui se trouve assez communément dans la vessie des Rats. Ce Mémoire commence par un petit préambule dans lequel en faisant sentir la liaison étroite de la Médecine avec la Physique Générale , & spécialement avec

18 CINQUIÈME CLASSE,
l'Histoire Naturelle, l'Auteur détruit le préjugé qui interdit aux Médecins des recherches qui n'ont pas un rapport bien direct à l'art de guérir, ou qui leur défend de faire diversion d'une étude aussi pénible & souvent désagréable. Quoique l'espèce de bézoard dont il s'agit, paroisse être purement du ressort de l'Histoire Naturelle, elle n'est cependant pas si inutile qu'on pourroit le penser d'abord, puisqu'elle fournit quelque chose d'utile par analogie, & qu'en venant à l'appui des raisonnemens par lesquels on tâche d'expliquer la génération du calcul, elle y ajoute quelques probabilités. M. *Morand*, après avoir passé en revue les causes les plus ordinaires de cette maladie dans l'Homme, comme l'usage des mets grossiers & indigestes, la foiblesse d'estomac, la vie sédentaire, remarque qu'elles se trouvent toutes réunies dans les Rats : il fait voir d'après l'anatomie de ces Animaux que leur estomac est très-mince, & se déchire aisément pour peu qu'on le souffle; ce qui joint à la voracité de ces mêmes Animaux, prouvée par les morceaux considérables qu'on trouve tout entiers dans leur ventricule, peut ainsi que le défaut de boisson &

de mouvement, les faire regarder comme sujets à des crudités & à des indigestions qui doivent être augmentées par la graisse, la chandelle, le lard, le fromage, les étoffes, le papier, les bois, les matières pierreuses tartareuses, nourritures principales des Rats. Ce fut en se rappelant les causes de la pierre, que l'Observateur faisant quelque recherche sur l'anatomie des Rats, & ayant senti dans la vessie d'un de ces Animaux de petites aspérités, imagina qu'ils devoient être sujets au calcul dans la vessie, & fut déterminé à suivre cette conjecture d'après l'examen de leurs reins, dont la substance est communément très-mollasse, & de leur urine qui est comme dans toutes les personnes attaquées de la pierre, visqueuse & chargée de parties grossières; ce qui est regardé avec raison par l'Auteur comme deux causes éloignées du calcul. Toutes ces conjectures puisées dans la nature de la chose, se sont trouvées justes avec ces observations, que sur vingt Rats choisis parmi les mâles & les plus vieux, il y en a près de la moitié qui ont ou la pierre, ou quelque autre maladie dans les voyes urinaires. Le détail circonstancié de ces maladies & des diffé-

20 CINQUIÈME CLASSE,

rentes pierres qui ont été trouvées, est précédé de la façon dont le calcul se forme dans ces Animaux, & qui est bien différente de celle dont il se forme dans l'Homme. Tout le monde fait qu'en général la base de ces concrétions est un noyau autour duquel s'amasse insensiblement un nombre infini de couches : mais dans les Rats, ce qui sert de base est un feuillet quarré très-mince, que M. *Morand* par rapport à son brillant compare à une petite lame de talc sur les deux faces duquel viennent s'amonceler des graviers de la même nature que le feuillet talqueux qui leur sert d'appui, & d'une forme à-peu-près longue comme de petites aiguilles. Ils viennent s'y arranger de manière que la pierre conserve très-long temps la figure cubique qui lui vient de la forme de la lame qui sert de noyau, laquelle excède toujours un peu les bords du cube; ce qui représente quatre filets qui se font remarquer par leur brillant, à moins qu'il ne se trouve plusieurs pierres ensemble : alors le frottement à mesure qu'elles deviennent plus grosses, fait disparoître ces filets & le brillant des aiguilles qui composent la pierre. Dans l'énumération de ces bé-

zoards qui ont été trouvés dans les Rats , il est fait mention d'un qui étoit seul , & de la grosseur d'un noyau de cerise ; d'un qui étoit de la grosseur d'un grain de chanvre ; d'un autre de la grosseur d'un grain de froment ; enfin il s'en est trouvé dans la même vessie jusqu'à douze , dont il y en avoit neuf de la grosseur d'une semence de coriandre , & trois autres plus petits. M. *Morand* a encore observé que les Rats sont sujets à avoir des *Ténia* ou vers plats dans le foye , placés sous la capsule de *Glisson* , & peu avant ; en sorte qu'on peut les appercevoir sans ouvrir le foye , par des points blancs sous lesquels se logent ces vers repliés sur eux-mêmes , composés de plusieurs anneaux , comme il s'en voit dans les Chiens , les Loups , & sur-tout dans les Moutons.

Comme nous nous bornons uniquement à l'histoire naturelle du Rat commun ou domestique , nous ne parlerons point ici du Rat de bois qui a le dessus du corps d'un fauve clair , & le ventre blanc ; ni du grand Rat des champs qui a tout le corps couvert de poils bruns , excepté aux côtés où ils sont roux ; ni du Rat de Norvège , dont tout le corps

est couvert de poils d'un cendré clair tirant sur le brun ; ni du Rat d'eau , dont les poils sont mêlés de noir & de jaunâtre dans la partie supérieure du corps, & cendrés-jaunâtres dans la partie inférieure ; ni du petit Rat des Champs , dont la couleur des poils est mêlée de noirâtre & d'un jaune sale sur le dos , & d'un gris foncé sur le ventre ; ni du Rat de Barbarie qui tient du Rat & de l'Ecureuil , dont M. *Lemery* nous a laissé une description curieuse ; ni du *Loir* qu'on appelle autrement *Lérot* , *Loirot* ou *Lirot* , *Rat-dormant* , *Rat-veul* ou *Rat-velu* , & dont M. *Briffon* fait un genre à part dans lequel il comprend les *Marmottes* ; ni du Rat musqué d'Amérique , nommé autrement *Piloris*.

M. *Linnaeus* dit que le Rat habite par-tout en Suède , excepté dans la Laponie. Cet Animal , haïssable par les dégats qu'il fait , mange de tout indistinctement , quoiqu'il aime mieux le dur que le mou ; il se nourrit principalement de grains , de légumes , de pain , même de chair ; il boit aussi du vin , & lèche l'huile s'il en trouve dans les caves. *Gesner* remarque qu'il ne se cache point en terre comme les Souris & les Mulots ; qu'il grimpe aisément le long

des murs ; que si de nuit on présente de la lumière à un Rat , il ne s'enfuit point comme fait la Souris , parce que ses yeux sont en quelque sorte éblouis ; que l'odeur dégoûtante du Rat fait connoître que sa chair , de même que ses excréments , est plus chaude & plus âcre que celle de la Souris. On prétend que les Chats ne mangent guères que la tête des Rats ; mais il ne s'enfuit pas de-là que les Rats soit venimeux. *Varron* nous apprend au-contrainre que les anciens habitans d'Italie les engraissoient pour les manger , & *Matthiolo* nous atteste qu'ils ont fort bon goût. Ce qu'il y a de certain , c'est qu'ayant donné à une Chatte , d'ailleurs bien nourrie , deux Souris avec leur peau & un jeune Rat écorché , nous l'avons vu manger celui-ci aussi avidement que les Souris mêmes. Nous ne croyons pas non plus avec le vulgaire que le Rat porte du venin à sa queue , & que si son urine vient à toucher quelque partie du corps humain , sur-tout quand l'Animal est en chaleur , elle fait pourrir les chairs jusqu'aux os , & que la playe se cicatrise difficilement. Il y a bien d'autres erreurs sur le compte des Rats. *Pline* dit que les femelles conçoivent & font

des petits en léchant seulement du sel , sans avoir besoin de s'accoupler. *Pausanias* raconte que dans certains cantons de l'Ionie il parut , après l'inondation du Méandre , une si grande quantité de Rats engendrés du limon déposé par les eaux de cette rivière , que les habitans furent contraints de déguerpir. Selon *Cardan* , les Rats qui sont nés de la pourriture n'engendrent point ; ou s'ils engendrent , la vertu prolifique cesse dans leurs petits. L'Égypte après les débordemens du Nil est si affligée de la multitude des Rats acharnés à la dévastation du pays , qu'après avoir employé sans succès tous les moyens que l'industrie humaine peut imaginer , les Égyptiens sont obligés d'avoir recours au Ciel. C'est ce que nous apprend *Elie*n qui ajoûte que dans la crainte d'éprouver la colère céleste , les Rats , cédant à la force des cérémonies religieuses & apparemment magiques qu'on employoit contr'eux , prennent leur parti , & se retirent en très-bon ordre sur une montagne ; ils forment dans leur marche une espèce de Bataillon quarré ; les jeunes sont à l'avant-garde ; les vieux conduisent l'arrière-garde ; ils ont soin de faire avancer les

les malades & les traîneurs. Si la tête s'arrête , tout s'arrête ; on fait halte avec autant d'ordre que l'Armée la mieux disciplinée : se remet-on en marche ? tout part. Si plusieurs Rats tombent dans l'eau , ils se tiennent mutuellement par la queue , afin de s'échapper tous à la file. C'est une opinion répandue en Allemagne , que parmi les Rats il s'en trouve assez souvent un plus grand que les autres , qu'on appelle le *Roi des Rats* ; ce Roi s'assied sur son trône , & est nourri par ses sujets sans rien faire. *Pline* dit encore que les Rats comme les Loirs , nourrissent avec beaucoup d'amour & d'affection leurs parens accablés sous le poids de la vieillesse. Voilà bien des Histoires merveilleuses ; c'est dommage qu'elles soient fausses.

Cardan a vû des Rats tout blancs : selon lui , ces Animaux blanchissent par la vieillesse , comme aussi par le froid , même par des nourritures blanches ; c'est ainsi qu'*Olaus Magnus* dit l'avoir éprouvé avec du sucre. Mais si cela étoit , nous ne verrions que des Rats blancs dans nos raffineries d'Orléans. *Gesner* , *Albert* , *Scaliger* disent avoir vû des Rats blancs comme neige , qui avoient les

26 CINQUIÈME CLASSE,
yeux rouges & pleins de feu : *Alber*
ajoute que ces Rats blancs sont très-
lubriques , & qu'on trouve de petites
pierres blanches dans leurs excréments.
Les Ephémérides d'Allemagne font men-
tion de plusieurs Rats tout blancs , dont
l'un nourri par un particulier dans une
cage, étoit si privé qu'il avoit appris à dis-
cerner la voix de son maître, & à lui faire,
pour ainsi dire , des caresses lorsqu'il
approchoit de sa cage : un autre , nourri
dans un Couvent de Cordeliers , étoit
si familier qu'il jouoit quelquefois avec
les Religieux : mais ce qu'il avoit de
plus singulier , c'est qu'il faisoit la chasse
comme un Chat à tous les autres Rats
qui paroissent dans le Réfectoire : en-
forte qu'il en tuoit tant qu'il en pou-
voit attrapper , sans pourtant les man-
ger. Enfin le Docteur *Frédéric Lachmund*
parle d'un Rat blanc comme neige , qui
ayant vécu en cage sept ou huit ans , fut
tué à la fin par deux Rats ordinaires qui
avoient forcé la cage. Or , il est remar-
quable , ajoute l'Observateur , qu'un
Animal, qui d'ailleurs a la vie très-cour-
te , se soit conservé pendant tant d'an-
nées : on peut voir chez moi ce Rat
desséché.

Il n'est pas aisé de détruire les Rats.
Gesner dit leur avoir donné inutilement

de l'aconit à manger , & *Belon* atteste qu'il a vû un Rat qui vivoit uniquement de sémence de Jusquiame. *Aldrovandus* assure que les Rats dont la fécondité est prodigieuse , sont du nombre des Animaux qui n'épargnent pas ceux de leur espèce ; car , dit - il , si l'on enferme plusieurs Rats dans un même vaisseau , de façon qu'ils ne puissent pas en sortir , ces Animaux poussés par la faim , ont coutume de se dévorer les uns les autres , le plus fort attaquant toujours le foible. Or , il n'y aura qu'à lâcher le dernier qui sera resté victorieux ; car ce Rat devenu cruel par le carnage de ses freres , égorgera tous les autres qui ne soupçonneront rien de semblable. *Mizault* dit que si l'on met sur un feu de bois de frêne deux Rats vivants enfermés dans un vaisseau de terre , ces Animaux pressés par la violence de la chaleur , crieront de façon que les Rats du voisinage accourant à leur secours , se précipiteront dans le feu : mais nous ne pensons pas que cette dernière expérience puisse jamais réussir. *Scaliger* , recommande la fumée de la corne du pied d'un Mulet pour faire fuir les Rats. On prétend que si l'on prend un Rat en vie , & qu'on le laisse aller après lui avoir lié

28 CINQUIÈME CLASSE,

un grelot autour du col , il mettra tous les autres en fuite. Outre les Chats & les Belettes qui sont les plus redoutables ennemis des Rats , on a inventé plusieurs machines pour les prendre. On les attrape à des pièges ou ratières qu'on amorce avec des morceaux de lards, de pain ou de fromage ; on les fait crever avec de l'éponge fricassée dans de la graisse , ou bien avec des morceaux de chair frits dans le beurre, puis saupoudrés de chaux vive, ayant l'attention de leur servir un vase plein d'eau afin qu'ils puissent boire ; ou avec du verre pilé , mêlé dans de la farine. Mais le vrai poison des Rats est l'Arse-
nic ; car quand une fois ils en ont goûté, ils périssent dans l'espace d'une heure : non-seulement ce poison les tue, mais même ils les met en rage au point qu'ils se déchaînent contre les autres Rats qu'ils rencontrent, & font mourir tous ceux qu'ils ont mordu , à ce que dit *Aldrovandus*. *Gesner* n'approuve point qu'on mette de l'eau auprès de l'Arse-
nic sous prétexte que les Rats trouvant à boire, périssent plus vite , l'eau étant un véhicule qui porte incontinent le venin au cœur , & qui les fait enfler , parce que cette eau peut rabattre la force

du poison , & qu'en remplissant d'ailleurs trop l'estomac de ces Animaux elle les excite à vomir, ce qui les débarrasse en partie : au-reste l'usage de l'Arfenic exige de grandes précautions ; car il est à craindre qu'en voulant empoisonner les Rats , on n'empoisonne les hommes.

Le Rat s'appelle en Grec vulgaire *Rastes* ou *Riscos* ; en Italien *Topo* ou *Ratto* ; en Espagnol *Raton* ; en Allemand *Ratz* ; en Flamand & en Anglois *Rat* ; en Suédois *Rotta*. Selon *Ménages*, *Rat* vient de *Mus*, *muris*, *murus*, *muratus*, *Ratus*, *Rato*, *Ratto*, *Rat* ; ou de *Ratus*, mot Latin barbare ; ou de *Ratt*, mot Allemand, *à reissen*, *rapere* : origine Teutonique *Animal rapax*, *raptor domesticus* ; c'est-à-dire, animal ravissant, ou ravisseur domestique, le petit se nomme *Raton*.

La Souris & le Rat que nous renfermons sous le même article, contiennent beaucoup d'huile, de phlegme, & de sel volatile. L'odeur mauvaise & dégoûtante de ces Animaux fait qu'on ne s'en sert point en aliment : il y a cependant des pays où on les mange avec plaisir, & leur usage n'est suivi d'aucun mauvais effet ; mais dans nos climats on

30 CINQUIÈME CLASSE;
a pour eux une aversion naturelle, &
c'est une des dernières ressources qu'on
emploie contre la famine.

La Souris fournit à la Médecine l'Animal entier, son sang, & sa fiente. On fait cuire deux ou trois Souris ou Rats écorchés dont on a rejeté la tête & les pieds, & on les donne à manger aux enfans qui laissent échapper leur urine pendant le sommeil : c'est un remède connu du Peuple, & qui a réussi assez souvent : il faut le répéter plusieurs fois. D'autres, pour éviter le dégoût d'un mets aussi désagréable, font sécher au four & réduire en cendres trois petits Rats, qu'ils partagent en trois doses à prendre dans la journée, & qu'on mêle dans une omelette, ou avec tout autre mets, pour les faire manger. Ces mêmes cendres mises sur les verrues & sur les engelures ulcérées, les guérissent très-promptement. Le sang de Rat est dissolvant & résolutif : on l'emploie pour résoudre les tumeurs scrophuleuses. On trouve à ce sujet dans les *Ephémérides d'Allemagne*, décurie II, année V, page 198, une Observation du Docteur *Hangerdorn*, qui assure avoir vu sous ses yeux une jeune fille guérir de tumeurs écrouelleuses par des frictions

faites avec le sang chaud d'un Rat ouvert tout vivant : ces frictions furent continuées pendant quelques momens , & l'on y ajouta la précaution de mettre autour du col de la malade un ruban trempé dans le même sang , & de l'y laisser jusqu'à ce qu'il tombât de lui-même : au moyen de ce topique les tumeurs diminuerent insensiblement , & disparurent enfin sans retour. La fiente de Rat ou de Souris , appelée en Latin *muscerda* ou *stercus nigrum* , est purgative ; on lui donne la préférence en cette qualité sur les autres fientes des Animaux : trois ou quatre crottes données aux petits enfans dans le lait de la mère , les lâchent fort bien ; & ce remède n'est pas à mépriser dans les constipations opiniâtres, qui arrivent quelquefois : on en peut mêler dans les lavemens. Les personnes délicates en délayent six crottes dans du lait , qu'ils passent au travers d'un linge pour en donner l'expression. On fait encore sécher cette fiente pour la réduire en poudre , & on la donne depuis douze grains jusqu'à un gros pour faire couler les urines , déterger les conduits urinaires , & chasser les graviers.

Quant à l'extérieur , les crottes de

32 CINQUIÈME CLASSE,

Rat dissoutes dans du vinaigre, guérissent la gratelle, & l'on en mêle la poudre avec le miel & le jus d'oignon pour faire croître & revenir les cheveux.

Prenez trois Souris écorchées & vidées, dont vous rejetterez la tête & les pieds.

Faites-les bouillir dans trois chopines d'eau que vous réduirez à une pinte.

Passiez ensuite la liqueur par un linge, pour donner tiède, en guise de ptisane, dans la coqueluche des enfans.

La Marmote ou Marmotte, jadis Marmontaine, Marnotaine ou Marmontan, le Rat de montagne ou des Alpes; *Mus Alpinus*, Offic. Schrod. 303. Dal. Pharm. 446. Blas. 92. Gesn. de Quad. digit. 840. Jonst. de Quad. 117. *Mus Alpinus*, sive *Marmota*, Aldrov. de Quad. digit. 445. *Mus Alpinus*, *Marmota*, Charlet. Exerc. 19. *Mus montanus Marmota dictus*, Herm. Cynof. 735. *Mus Alpinus* Plinio, *Marmota Italica*, Raii Syn. Quad. 221. *Mus caudâ elongatâ nudâ, corpore rufo*, Linn. Syst. Nat. II. *Glis Marmota Italica*, *Mus Alpi-*

nus Plinio, Klein. *Quad.* 56. *Glis pilis à fusco & flavicante mixtis vestitus, sive Marmota Alpina*, Briss. *Quad.* 165. *Marmota vulgaris Allobrogum, Marmontana, seu Montanella*, Quorumd.

Cet Animal est presque de la grandeur d'un Lièvre, tenant le milieu entre le Lièvre & le Lapin, plus gros qu'un Chat, de la figure du Rat ou du Loir. Il a depuis le bout du museau jusqu'à la naissance de la queue, un pied & demi de longueur; la tête depuis les narines jusqu'à l'occiput longue de trois pouces neuf lignes; la langue semblable à celle du Lièvre; deux dents incisives tant en haut qu'en bas, longues surtout à la mâchoire inférieure, aigues, jaunâtres; des moustaches formées par des foyes roides & noires à la lèvre supérieure comme le Chat; les yeux grands, noirs, un peu saillants; les oreilles courtes & comme mutilées; la queue longue de six pouces, noirâtre au bout, ainsi que le dedans des pattes; les jambes courtes, grosses; quatre doigts aux pieds de devant, & cinq à ceux de derrière, dont les trois du milieu sont plus longs que les deux latéraux; tout le corps couvert de poils rudes, longs & assez épais, variés de brun & de jau-

34 CINQUIÈME CLASSE,
nâtre en-dessus , & tout-à-fait jannâtres
en dessous.

Quant à la description anatomique
des parties intérieures dé la Marmote ,
nous n'en manquons pas ; car outre la
dissection que nous en avons faite , nous
en trouvons quatre tant dans le Recueil
de *Blasius* , que dans les *Ephémérides*
d'Allemagne , en y comprenant celle
qui est inférée parmi les *Mémoires de*
l'Académie Royale des Sciences pour ser-
vir à l'Histoire Naturelle des Animaux ,
dressés par M. *Perrault* , & que nous
préférons à toutes les autres.

Le nom que la Marmote a en Fran-
çois , disent Messieurs les Académi-
ciens de Paris , vient , selon *Gesner* ,
de celui de *Murmont* , qui signifie Rat
de montagne , & qu'on lui a donné en
Italie , parce que cet Animal fort com-
mun en ce pays là , ne se trouve guères
que dans les Alpes. La Marmote que
nous décrivons , avoit vingt & un pou-
ces de long , à prendre du bout du mu-
seau jusqu'au bout de la queue , laquelle
avoit quatre pouces , y comprenant le
poil qu'elle a fort long. Du bout du
muséau à l'oreille il y avoit quatre pou-
ces. Les oreilles avoient sept lignes en
tout sens ; elles étoient de forme trian-

gulaire, & presque cachées dans le poil de la tête. Les pieds de devant avoient cinq pouces de long depuis le coude jusqu'au bout des ongles; ils n'avoient que quatre doigts, desquels le plus grand étoit en dedans. Le pouce manquoit, & l'os du métacarpe qui le doit soutenir, faisoit seulement une éminence, de laquelle il sembloit que le pouce avoit été coupé. Les jambes de derrière étoient engagées presque tout-à-fait dans la peau; la fesse descendant jusqu'au talon, qui de même qu'à l'Ours, étoit peu éloigné des doigts, comme il est à l'Homme, ce qui fait que ces Animaux se tiennent aisément sur les pieds de derrière; & il y a apparence que l'Animal appelé *Arctomys* par les Grecs, c'est-à-dire *Rat-Ours*, n'est point autre que la Marmote qui ressemble à l'Ours, non-seulement par la longueur de son poil bouchonné, & par la retraite & le jeûne qu'elle fait pendant l'hiver, mais aussi par un usage particulier des pieds de derrière. Ces pieds de derrière avoient trois pouces de long depuis le talon jusqu'au bout des doigts, qui étoient au nombre de cinq, dont il y en avoit un plus long que les autres, & plus gros, en manière

de pouce ; mais il étoit en dehors. La figure de tout le pied , à cela près , approchoit de celle de la main d'un Homme. Les ongles des pieds de derrière étoient grands jusqu'à avoir sept lignes de long ; ils étoient crochus ; ceux des pattes de devant étoient plus courts , parce qu'ils étoient usés , à cause que les Marmotes s'en servent à creuser la terre où elles se font des logemens , & à grimper sur les rochers. *Gesner* a même remarqué qu'elles montent fort haut entre deux murailles ; & l'on peut croire que c'est à l'imitation des Marmotes que nos Ramonneurs , qui viennent du pays où elles sont communes , ont appris à monter dans les cheminées. Les dents étoient comme au Rat , quatre en devant , deux en haut , & deux en bas , fort longues & tranchantes , pareilles à celles du Castor ; les deux d'en bas avoient dix lignes de long & deux de large ; celles d'en-haut étoient plus courtes , mais plus larges. *Matthiole* dit avoir vû que les dents d'une Marmote ayant été coupées avec des tenailles , elles revinrent en une nuit. Cela pourroit avoir quelque apparence de vérité , s'il parle des dents de la mâchoire inférieure , où la racine est fix

fois aussi longue que ce qui sort de la dent hors de la gencive ; car il a pû arriver qu'en coupant ces dents on en a tellement enlevé la racine, qu'on l'a fait sortir & avancer hors l'alvéole de la longueur de la dent qui avoit été coupée, & que l'on a pris cette racine pour la partie de la dent qu'on prétendoit être revenue. Le poil qui étoit rude & bouchonné, avoit un pouce & demi au col & sur le dos ; il n'avoit pas la moitié de cette longueur sous le ventre. Il étoit fauve sous le ventre, au dedans des cuisses, & aux pieds de devant vers l'extrémité ; sur le dos il étoit d'un gris-brun mêlé avec du roux ; ces deux couleurs composant des taches confuses & peu marquées. La queue avoit un poil très-long, & qui la rendoit fort dissimblable de la queue d'un Rat, auquel la Marmote ne ressemble guères d'ailleurs, n'ayant rien de commun avec les Rats, que l'odeur forte & désagréable, les dents, & la facilité qu'ils ont à se tenir sur les pieds de derrière, qui sont des choses que l'on voit dans plusieurs autres Animaux qu'on ne met point au nombre des Rats ; car l'Ours, le Lièvre, l'Ecureuil, se servent des pieds de devant, ayant le corps élevé sur les

38 CINQUIÈME CLASSE,
pieds de derrière, & le Castor, le Loir,
le Porc-Epic, ont des dents tranchantes
en manière de ciseaux & de tenailles.

Ayant levé les muscles du bas ventre,
on a trouvé comme deux grands feuil-
lets de graisse blanche, solide & épaisse
d'un doigt, enfermés entre des mem-
branes; chacun de ces feuillets qui avoit
cinq pouces de long sur quatre de large,
étoit attaché à toute la région des lom-
bes, s'étendant jusqu'à l'*os sacrum*, &
couvrant le foye avec les intestins. Ces
feuillets, qui sont comme deux épi-
ploons séparés, étoient garnis de quan-
tité de veines & d'artères; les veines al-
loient dans la veine-cave, ces deux
feuillets étant des productions de la
membrane adipeuse du rein. Sous ces
deux feuillets il y avoit un autre épi-
ploon semblable à celui des Animaux
sauvages qui courent & bondissent beau-
coup, dans lequel le ventricule & la
plus grande partie des intestins étoient
enfermés; il avoit moins de vaisseaux
que les autres. Entre le foye & le dia-
phragme il y avoit encore un quatrième
épiploon dont tout le foye étoit cou-
vert; la graisse de cet épiploon étoit
moins blanche & moins dure que celle
des autres, & ces vaisseaux étoient en

petit nombre , & peu apparens. *Severinus* qui a décrit assez exactement les parties intérieures de la Marmote , ne parle point de ces épiploons que nous avons trouvés dans deux sujets , & qui sont des particularités considérables. Le ventricule n'avoit que deux pouces de long ; ses tuniques étoient fort épaisses ; mais son velouté étoit mince , & ses glandes peu apparentes. Il étoit attaché & suspendu à un des grands lobes du foye par deux ligamens proches l'un de l'autre ; sa figure étoit semblable à celle du ventricule de l'Homme. La petitesse de ce ventricule est considérable en un Animal qui ne vit que de fruits & d'autres choses peu nourrissantes , lesquelles suivant l'analogie des Animaux qui ruminent , demanderoient un grand , & même plusieurs ventricules. Tous les intestins ensemble avoient dix pieds de long , à la réserve du *cæcum* ; ils étoient presque tous d'une même grosseur , le colon étoit seulement un peu élargi à son commencement , le reste n'étoit que très-peu plus large que le *duodenum* , le *jejunum* & l'ileon. Ces trois parties avoient ensemble sept pieds de long & trois lignes de large. Le *cæcum* avoit trois pouces de long , & un & demi de

40 CINQUIÈME CLASSE;
large; sa cavité étoit plus large que celle du ventricule. Il étoit fortifié en dehors par des ligamens, & garni en dedans de feuillets qui le séparoit en plusieurs cellules. La valvule du colon étoit un petit cercle formé par le repli de la tunique interne. Les paquets de glandes qui se trouvent en dedans des intestins, étoient au nombre de sept ou huit de différentes grandeurs; les plus grandes étoient dans l'ileon, où il n'y avoit point de feuillets. A l'extrémité du *rectum* il y avoit trois petits sacs vuides & sans aucune liqueur; ces sacs étoient semblables aux petits *cæcums* qui se voyent dans quelques Oiseaux, & qui ont été décrits dans l'Aigle. Le foye étoit partagé en plusieurs lobes. *Severinus* en met jusqu'à sept; nous n'en avons trouvé que cinq; ou si le grand lobe, qui par des coupures peu enfoncées est en quelque façon divisé en quatre, est compté pour quatre, il se trouve que tout le foye a huit lobes. Dans une des coupures du grand lobe vers le côté droit, la vésicule étoit logée, & passoit hors la partie gibbe jusqu'à toucher l'épiploon qui recouvroit le foye, ainsi qu'il a été dit; elle étoit longue d'un pouce, & avoit teint de verd

la surface du creux où elle étoit logée. À l'autre côté du grand lobe dans la partie cave étoient les deux ligamens par lesquels il a été dit que le ventricule étoit suspendu. Tout le foye étoit d'un rouge fort vif, & sa substance paroiffoit composée de glandes visiblement séparées, ainsi qu'elles se voyent dans quelques pancréas, & dans les autres glandes qu'on appelle conglomérées. Les canaux de la bile s'unissoient à l'ordinaire pour ne faire qu'un tronc, qui s'inféroit à l'intestin fort près du pylore. La ratte étoit extraordinairement grande; elle avoit trois pouces de long sur cinq lignes de large; elle n'étoit épaisse que d'une ligne. *Severinus* la fait ronde & ayant la forme d'une Sangsue; on y voyoit beaucoup de petits points blancs qui n'étoient que l'assemblage des extrémités de quelques-unes des fibres, dont est composé le tissu qu'elles forment avec les veines & les artères qui font la substance de la ratte. Le pancréas étoit double comme aux Chiens; son canal s'inféroit dans l'intestin, un peu au dessous de celui de la bile. Il avoit à son embouchure un petit mammelon. Les reins étoient de la grosseur d'une noix; les glandes rénales étoient fort

42 *CINQUIÈME CLASSE,*
petites, & d'une figure assez irrégulière. Les uretères étoient couverts tout de leur long; d'une enveloppe graisseuse; ils formoient à la sortie du rein le bassin comme aux Chiens. Les testicules étoient cachés dans l'aîne; la tunique dont ils étoient enveloppés immédiatement, étoit une production du muscle crémaster. Ils avoient dix lignes de long sur trois de large, & n'étoient composés que de l'amas d'une infinité de petits tuyaux repliés à droit & à gauche, & couchés les uns sur les autres, sans qu'il parût y avoir autre substance que ces tuyaux, avec les veines & les artères liées & jointes ensemble par des membranes fort délicates. Cette structure des testicules que l'on suppose présentement être pareille dans tous les Animaux, ne se voit point si distinctement dans aucun que dans la Marmote, & dans les autres espèces de Rats. L'épididyme avoit une conformation assez singulière, qui consistoit en deux particularités; la première est que le corps de l'épididyme n'étoit point couché sur le testicule, mais séparé de manière qu'il étoit seulement attaché par une membrane qui partant du testicule, alloit joindre l'épididyme. L'autre est

que l'épididyme produisoit le conduit déférant, non par son extrémité qui est au bas du testicule, mais à son commencement, proche l'insertion du préparant. L'épididyme avoit encore une grosseur qui n'étoit point uniforme, ayant cinq fois plus de grosseur par le bas que dans le reste de sa longueur. Le conduit déférant, qui étoit un peu plus gros que la partie grêle de l'épididyme, ne s'élargissoit point vers son insertion au col de la vessie. Les vésicules ou glandes séminales qu'on appelle *parastates*, dont il y en avoit deux de chaque côté qui s'inséroient dans l'urèthre proche des déférans, étoient longues de cinq lignes. Les prostates étoient de la grosseur d'une petite aveline; elles s'attachoient à la verge chacune par un petit tuyau qui s'ouvroit aussi au dedans de l'urèthre à la distance de cinq lignes de la racine de la verge, qui avoit un pouce de long, & qui étoit affermie à son extrémité par un petit cartilage. Le poumon étoit petit; il avoit cinq lobes distribués dans la poitrine d'une manière particulière; car il n'y en avoit qu'un au côté gauche qui étoit aussi grand que les trois dont le côté droit étoit rempli; le cinquième étoit au milieu dans la ca-

44 CINQUIÈME CLASSE,
vité du médiaſtin. Le cœur avoit un
pouce de long ſur cinq lignes de large ;
cela lui faiſoit avoir une figure longue &
égale , n'aboutiſſant point en pointe
comme il a de coutume. La ſurface du
cerveau étoit égale & ſans anfractuofi-
tés. Les corps cannelés étoient fort gros ,
& rayés de pluſieurs lignes argentines.
Les glandes du lacis choroïde étoient
fort groſſes. Chaque nerf optique étoit
diviſé en deux avant que d'entrer dans
le globe de l'œil , & il ſe réunifſoit dans
le trou qui eſt à la ſclérotique pour le
laiſſer paſſer. Ce trou n'étoit point rond ,
mais en fente , ainſi qu'il ſe voit ordi-
nairement aux Oiſeaux.

M. Klein dans une *courte Hiſtoire
Naturelle de la Marmote* , qu'il a publiée
à la ſuite de ſa *Differtation ſur les Oi-
ſeaux de paſſage* , dit que les Animaux
appelés en Savoye *Marmotes* , ſe nom-
ment en Ukraine, en Podolie , & ail-
leurs du côté de la Ruſſie, *Bobaks* ; &
à cette occaſion il s'étonne que le feu
Eminentifſime Cardinal de *Polignac* ,
au *Livre ſixième* de ſon *Anti-Lucrèce* ;
leur faiſſe tenir des procédés qui n'ont
jamais été obſervés par perſonne. Voici
quels ſont ces procédés inouis, d'après
la Traduction de M. de *Bougainville*.

J'ai vû, dit l'Auteur, dans ces contrées, où le rapide *Danastres*, (ou *Niefter*) prend sa source, pour arroser les vastes plaines des Daces; dans la fertile Ukraine, terre à présent inculte, mais où régna l'abondance, tant qu'elle eut les belliqueux Cosaques pour habitants; j'ai vû rangées en batailles des troupes nombreuses d'Animaux sauvages, ennemis irréconciliables, quoique d'une même espèce, & distingués seulement par la couleur. Les uns sont fauves, les autres noirs. En Pologne on les appelle *Baubagues*: c'est une sorte de Renards; mais ils ne vivent que des productions de la terre, ils se contentent de moissonner de vertes campagnes, d'amasser dans leurs retraites souterraines des provisions de fourrages; & c'est la possession de ces cavernes, ou de ces prairies, qui fait l'unique sujet de leurs querelles. Ainsi les Peuples que sépare le large & profond canal du Rhin, se disputent par de sanglantes guerres l'empire de ses bords. D'un côté l'Allemagne rassemble toutes ses forces: la France oppose de l'autre tout le poids de sa puissance. Lors donc qu'un amour farouche de la gloire, & qu'une aveugle passion de vaincre s'empare de ces

féroces Animaux, la terre du sombre creux de ses cavernes vomit un peuple de combattans furieux. Leur frémissement annonce l'ardeur qui les anime. Ils se répandent d'abord dans la plaine divisés par pelotons & sans ordre; mais bien-tôt on les voit former sous un chef différens bataillons. Les deux armées tracent leur camp dans la prairie, dont la conquête est l'objet de leur ambition, & chacune se range sur une ligne opposée. De part & d'autre vous verriez les mêmes transports, le combat est précédé par les mêmes préludes qu'accompagne le bruit le plus terrible. Un cri guerrier donne le signal. Animés par ces sons effrayans, ils se livrent à leur impétueuse fureur. Tout se choque, tout se mêle en un instant: les coups se confondent; la couleur montre à chacun l'ennemi sur lequel doivent tomber les siens, & la terre rougit inondée de sang. L'espérance & la crainte passent tour à tour d'un parti dans l'autre. Combien de ruses, combien de traits d'une bravoure héroïque l'horreur du combat ne dérobe-t-elle pas aux yeux des spectateurs? Enfin la victoire se déclare: les vaincus prennent la fuite, & vont chercher loin de là des pâturages plus

fûrs. L'armée victorieuse, sans les poursuivre, s'empare aussi-tôt des cavernes abandonnées, & se borne à ravager les prairies qu'elle vient de conquérir. Mais la prévoyante cruauté des vainqueurs fait subir à leurs prisonniers des peines d'une espèce singulière. Ils ne se contentent pas de les renfermer dans des fosses profondes, & de les condamner aux rigueurs d'une prison qui ne finit qu'avec leur vie. Lorsque les premiers frimats annoncent le retour de l'hiver, ils mènent dans la prairie ces esclaves, uniquement conservés pour le transport des provisions, les obligent de se renverser, & de tenir leurs pattes élevées, de peur que le foin ne s'échappe, les chargent ensuite, tirent par la queue ces chariots animés, & labourent toute la route avec le dos ensanglanté de ces malheureux.

Voilà une description magnifique, bien capable de relever la gloire des Quadrupèdes, conformément à l'intention du Poëte, si le fait étoit aussi vrai qu'il est merveilleux : Au reste, M. le Cardinal de Polignac n'est pas le seul ni même le premier qui ait parlé si avantageusement des *Bobaks*, que nos François ont nommés par corruption *Bauba-*

ques, Bobaques ou Bubaques; car nous trouvons que *Furetière* & le Chevalier *Colonne* en avoient parlé avant lui. Or, quoi de plus étonnant, reprend M. *Klein*, que de voir des Brutes exercer envers ceux de leur espèce les droits de la guerre & de la paix? Car enfin la *Corneille* n'a jamais crevé l'œil à une autre corneille, & les Loups ne s'entremangent pas: d'ailleurs les Marmotes ont-elles besoin d'esclaves pour ramasser des vivres? On fait à n'en point douter, que les Marmottes dorment jusques pendant huit mois de l'année, sans avoir besoin ni de provisions ni d'esclaves: & quant à la façon de se servir de ces derniers, ne seroit-ce pas renverser l'ordre de la Nature, aller directement contre la disposition naturelle des poils & de la peau, que de saisir à belles dents la queue d'un Animal en guise de timon, pour voiturier du foin? C'est comme si l'on atteloit des Chevaux au derrière d'une charrette. Si les Marmotes ont besoin de litière, elles sont en état d'en ramasser autant qu'il leur en faut, & de la transporter tant avec leur gueule qu'avec leurs pieds de devant, puisqu'elles peuvent marcher, comme les Ours sur les deux pieds de derrière.

C'est

C'est ainsi que l'Histoire Naturelle , faute d'être bien éclaircie , dégénère en contes , & que les préjugés & l'extrême crédulité nous écartent quelquefois bien loin de la vérité , quoique suffisamment connue de près , comme nous l'éprouvons tous les jours.

Mais il nous reste un scrupule sur ce qu'a dit ci-dessus M. *Klein* ; car on voit clairement qu'il confond la Marmotte ordinaire ou le Rat des Alpes , avec le *Robak* d'Ukraine : cependant M. *Briffon* à qui nous pouvons bien nous en rapporter , distingue cinq sortes de Marmottes ; sçavoir , 1°. La Marmotte de Bahama , qui est un peu plus petite que notre Lapin , & de couleur brune ; 2°. La Marmotte d'Amérique ou de Maryland , qui est environ de la grosseur de notre Lapin , & qui a tout le corps couvert de poils d'un brun plus foncé sur le dos , un peu plus clair sur les côtes , & encore plus clair sur le ventre ; 3°. La Marmotte de Pologne , que les Polonois nomment *Bobak* , dont tout le corps est couvert de poils jaunâtres , & la tête un peu rousse ainsi que la queue ; 4°. La Marmotte des Alpes , qui donne lieu à cet article ; 5°. La Marmotte de Strasbourg , qu'on ap-

30 CINQUIÈME CLASSE,
pelle aux environs de Strasbourg *Kornfarele*; dont la grandeur tient le lieu entre le Rat & notre Lapin, qui a le dessus de la tête, le dos & la queue d'un gris roux, la gorge blanche & le ventre noir, laquelle amasse une bonne provision de bled pour l'hyver. Il est donc constaté que le *Bobak* des Polonois est différent de la Marmotte des Savoyards.

La Marmotte des Alpes tire son nom des lieux où elle naît; c'est sur-tout aux sommets des plus hautes montagnes qu'elle habite. Dès la fin de Septembre les Marmottes se cachent en Suisse & en Savoye, parce que les Alpes où elles se tiennent sont couvertes de neige de fort bonne heure; suivant le rapport des Chasseurs, elles logent plusieurs ensemble dans la même tanière, & pour l'ordinaire en nombre impair, cinq, sept, neuf, ou onze, y dormant pendant près de six mois, c'est-à-dire depuis l'Automne jusqu'au Printemps, si profondément qu'elles ne donnent alors aucun indice de sentiment, ni de mouvement, jusques-là qu'on les couperoit par morceaux avant qu'elles fussent tout-à-fait réveillées; d'où vient le proverbe, *dormir comme la Marmotte*. Quand l'hyver approche, elles charient du foin & de

la paille dans leurs terriers , afin d'être couchées plus mollement & plus chaudement : elles ont coutume d'y pratiquer deux trous qui vont aboutir au même endroit , l'un plus haut pour entrer & sortir , l'autre plus bas pour fienter. Mais lorsque le froid augmente, elles bouchent exactement les deux trous : c'est même par la longueur des bouchons que les habitans conjecturent si l'hyver sera rude ou non. On les trouve bien endormies vers Noël. La chaleur du Soleil les réveille au Printemps. Toute les fois que les Marmottes sortent pour chercher leur vie ou pour se divertir, il y a une sentinelle qui reste à l'entrée de la caverne pour examiner ce qui se passe , & si-tôt qu'elle apperçoit quelque chose elle en avertit les autres par un cri des plus aigus qui approche du jappement d'un petit Chien, ou du son d'une flûte : sur le champ elles accourent en foule à la caverne, où la sentinelle rentre la dernière. Elles annoncent d'avance les changemens de temps par leurs cris perçants : elles ne sortent point dans un temps pluvieux , ou pendant la tempête , mais seulement quand il fait beau : comme elles ont les ambes & les doigts très-robustes, elles

creusent la terre avec une promptitude extraordinaire ; en montant le long d'un côteau, elles courent rapidement ; mais en plaine elles vont si pèsamment qu'un homme peut les attrapper à la course. De toutes les Bêtes sauvages , il n'en est guères qui s'apprivoise aussi facilement que la Marmotte , pourvu néanmoins qu'elles ne soit pas vieille , car alors elle est méchante & difficile à dompter ; elle apprend sans beaucoup de peine ce qu'on lui veut apprendre , comme à danser , à sauter , à contrefaire la morte , à peigner son maître & à lui nétoyer la tête à la manière du Singe : quand elle est apprivoisée , elle poursuit les Chiens , & les mord quelquefois rudement ; mais il faut prendre garde qu'elle ne cause du dommage aux meubles , car elle ronge tout ce qu'elle trouve comme font les Rats. Si on lui présente à manger , elle le prend pour le porter à sa gueule avec ses pattes de devant dont elle se sert comme de mains ainsi que l'Ecureuil , en s'asseyant sur ses fesses ; à la campagne elle se nourrit de racines, d'herbes, de fruits, même de scarabée, comme hannetons & autres ; mais lorsqu'elle est nourrie à la maison, elle mange du pain , du

fromage, de la soupe, de la bouillie, & de tout ce qu'on lui offre; elle aime beaucoup le lait, & en le buvant on l'entend marmoter; ce qui fait dire à M. Klein que c'est pour cela que les Allemands ont appelé la Marmotte *Murmel-Thier*. La femelle fait trois ou quatre petits à chaque portée. Les Marmottes font d'une odeur si forte qu'on peut à peine la supporter en Eté. Ces Animaux peuvent vivre jusqu'à dix ans.

Pour confirmer ou éclaircir ce qui vient d'être dit de la Marmotte des Alpes, nous allons profiter d'un Traité sur les *Animaux des montagnes de la Suisse*, par M. *Altmann*, lequel a été traduit par M. l'Abbé *Prévost*, & inféré dans le *Journal Etranger*.

La Marmotte, dit M. l'Abbé *Prévost*, que l'indigent Allobroge (*Savoyard*) promène par toute l'Europe, se trouvant non-seulement dans la Suisse, mais encore dans les Provinces de l'Italie & de la France qui touchent aux Alpes, il est étonnant que jusqu'à la publication de l'ouvrage de M. *Altmann*, aucun Naturaliste n'ait songé à rectifier la description que *Gesner* nous en a laissée, & que tant d'Ecrivains ont surchargée de fictions & de fables. Notre Auteur

penſe que cet Animal dont la graiſſe & la chair fournifſent la nourriture à tant de milliers d'Hommes, eſt une eſpèce de Blaireau de montagne, & que le Blaireau auſſi-bien que la Marmotte doivent être dans la claſſe des Porcs, (*opinion mal fondée*,) avec leſquels ils ont l'un & l'autre beaucoup de reſſemblance, non-ſeulement par leur chair & leur nourriture, mais encore par toute leur configuration. Les Marmottes ſe trouvent dans toute l'étendue des Alpes : cependant on a obſervé qu'elles préfèrent l'expoſition de ces montagnes vers le Midi & le Levant, à celle de l'Occident & du Nord. Elles ont la chair ferme comme de petits Cochons gras ; le corps couvert d'un poil touffu, & des pattes ſemblables à celles de l'Ours. Tout ce que les Porcs mangent peut ſervir de nourriture aux Marmottes. Quoique dans les montagnes elles ne trouvent que des herbes & des racines, elles ſont ſi graſſes, au commencement de l'hyver, qu'on en trouve ſouvent qui pèſent juſqu'à vingt livres. Quand après les avoir tuées on les échaude, on peut voir très-clairement qu'à l'exception du nez & des pattes, elles ſont parfaitement ſemblables.

bles au Porc. Aussi prépare-t-on la viande des uns comme celle des autres ; & M. *Altmann* nous assure que sans être prévenu , on ne sçauroit guères distinguer au goût l'une de l'autre. Ce qu'il y a de plus remarquable dans l'Histoire des Marmottes , c'est qu'au commencement du mois d'Octobre elles se retirent dans une espèce de caveau pratiqué dans une montagne , & qu'elles y attendent en dormant le retour du mois de Mai , où elles recommencent à sortir , aussi souvent que leur besoin le demande. Il y a des choses fort singulières à remarquer sur cette retraite. L'habitation qu'une Marmotte s'est une fois creusée , sert à tous ses descendans , à moins qu'elle ne soit ruinée par quelque accident. Quand la situation des lieux le permet , ces Animaux creusent leurs retraites sous quelque rocher fort épais , où il est difficile de les déterrer. Aux approches de l'hyver, les Marmottes se font avec du foin chacune sa li-
 tière , l'une toujours à quatre ou cinq
 pouces de l'autre. Quand toutes les
 Marmottes de la même habitation sont
 rentrées chez elles , elles bouchent si
 bien l'ouverture de leur caveau , qu'il
 n'est guères possible de la découvrir en

dehors : aussi les Chasseurs la marquent-ils avec une pierre ou un bâton , avant qu'elle soit bouchée , sans quoi ils auroient peine à découvrir exactement où ils doivent chercher leur proie. Ils laissent ordinairement ces Animaux pendant trois semaines ou un mois dans leur caveau , sans troubler leur repos. Ils ont soin aussi de ne point creuser lorsqu'il fait un temps doux , ou qu'il souffle un vent chaud. Sans toutes ces précautions , les Marmottes se réveillent & creusent plus avant ; de sorte qu'il est alors bien plus difficile de les déterrer. Mais en ouvrant leurs retraites dans le temps des grands froids , on les trouve tellement assoupies , qu'on les emporte facilement ; & le plus grand bruit n'est pas capable de les réveiller, *M. Altmann* ne pouvant concevoir comment les Marmottes dorment ainsi jusqu'à six mois de suite , sans que la nourriture qu'elles ont prise avant leur retraite entre dans une sorte de fermentation & de putréfaction , qui doit nécessairement attaquer leurs intestins, apprit des Chasseurs , que quinze jours avant qu'elles disparoissent , elles cessent de manger , & se nettoient tellement l'estomac & les intestins par la quantité

d'eau qu'elles boivent, qu'en les ouvrant en hyver on n'y trouve pas le moindre reste de nourriture. Le long sommeil des Marmottes fit trouver à M. *Altmann* une seconde difficulté dans leur respiration, qui vraisemblablement devroit pendant l'espace de six mois, réduire presque à rien la chair de ces Animaux : mais on leva son objection, en l'assurant que dans leur sommeil ils ont la figure d'une pelotte, & qu'ils enfoncent le nez dans la partie postérieure du ventre ; de sorte que leurs exhalaisons rentrent dans le corps, & ne se perdent point en l'air. Au reste, il est certain qu'au Printemps les Marmottes sont très-maigres ; ce qui fait croire que leur graisse fondue par degrés, & portée dans les intestins, leur fournit une sorte de nourriture pendant leur sommeil. Ce petit Animal étant exposé aux poursuites continuelles des Oiseaux de proie & des habitans du pays, il est toujours sur ses gardes ; & dès qu'il voit quelque apparence de danger, il siffle très-fort au travers des dents. Ce sifflement est pour toutes les Marmottes qui l'entendent, un signal qui leur fait prendre la fuite.

La Marmotte est nommée en Grec

58 CINQUIÈME CLASSE,
Artomus ; en Italien *Murmont*, *Mar-
mota*, *Marmontana* ou *Montanella*,
d'où sont dérivées ses diverses déno-
minations Françoises ou Gauloises ; en
Allemand *Murmel-Thier* ou *Murmentle* ;
en Flamand *Marmel-Dier*, ou *Alpise-
Rat* ; en Anglois *Mountain-Mouse* ; en
Suédois *Mormetdiur*.

La Marmotte contient beaucoup
d'huile & de sel volatile. Les habitans
des Alpes où cet Animal est commun,
ainsi qu'il a été dit, s'en servent en
aliment ; ils en préparent la chair com-
me celle de Porc, soit en la salant, soit
en la faisant durcir à la fumée pour la
conserver, & ils la font cuire avec des
choux & des navets dont ils font des
potages ; mais il faut avoir un bon
estomac pour la digérer, car cette chair
est grasse & huileuse, propre à engen-
drer des crudités & des humeurs len-
tes & terrestres. La Marmotte passant
presque tout l'hyver à dormir, ses li-
queurs ne sont point assez affinées pour
former un chyle de bonne qualité.

La graisse seule de Marmotte est d'u-
sage en Médecine ; elle est émolliente,
anodyne & résolutive : on la recom-
mande dans les affections nerveuses
pour les contractions & les rigidités des

jointures. C'est un des meilleurs remèdes qu'on puisse employer extérieurement contre les douleurs de la colique néphrétique ; on en fait un liniment sur la région des reins : elle n'est pas moins utile dans la pleurésie ; & *Paracelse* faisoit un secret de l'onguent suivant , dont il faisoit faire des onctions sur le côté douloureux.

Prenez de la graisse de Marmotte, une once ; de l'huile d'amandes douces ; une demi-once ; de l'huile-rosat , & de Camomille , de chacune un gros.

Melez le tout pour un Onguent anti-pleurétique.

O V I S.

BREBIS domestique ou commune ; *Ovis* , Offic. Scrod. 303. Boissch. Quad. 287. Blas. 94. Valent. 125. Herm. Cynos 826. Lemer. 644. Dal. Pharm. 437. Charlet. Onom. 6. Schwenckf. *de Quad.* 57. Gesn. *de Quad.* 872. Aldrov. *de Quad.* Bifulc. 370. Jonst. *de Quad.* 38. *Ovis domestica* , *cujus mas Aries*

60 CINQUIÈME CLASSE;
dicitur, fœtus Agnus, Raii Syn. Quad.
73. *Ovis cornibus compressis Lunatis*,
Linn. Faun. Suec. 43. *Aries*, *Ovis*,
Vervex, *Agnus*, Klein. Quad. 13.
Aries Laniger, *caudâ rotundâ, brevi*,
Briff. Quad. 74. *Ovis vulgarior*, Non-
null.

Le Béliér, la Brebis, l'Agneau & le Mouton appartiennent à un seul genre, que les Naturalistes appellent *Ovinum* ou *Ovillum Pecus*, le genre des Brebis. Or ce genre porte le nom de la femelle, & non pas celui du mâle, sans doute parce qu'on élève bien plus de femelles & de mâles coupés que de mâles entiers; car il y a des troupeaux de Brebis & des troupeaux de Moutons : mais jamais on n'a vû des troupeaux de Béliers, parce qu'on n'en garde qu'autant qu'il en faut pour féconder les femelles. La Brebis dont le mâle se nomme *Béliér* quand il est entier, *Mouton* quand il est coupé, & le petit *Agneau*, est un Animal trop connu pour avoir besoin de description, si l'on croit la plupart des Naturalistes : mais c'est un prétexte dont la paresse se sert pour s'épargner du travail, & qui ne fut jamais de notre goût; car il arrive delà que les Animaux les plus communs, sont presque toujours

le plus mal connus. *Gerard Blasius*, copié en partie par *Bernard Valentini*, nous a laissé une description anatomique fort étendue de la Brebis : mais nous ne trouvons rien de mieux tant pour l'anatomie que pour l'Histoire Naturelle de cet Animal, que ce qu'en ont dit MM. *Daubenton* & de *Buffon* au Tome cinquième de leur *Histoire Naturelle Générale & particulière*.

Lorsqu'on observe ; dit M. *Daubenton*, le Bélier & le Taureau à l'extérieur, on ne trouve que peu de ressemblance entre ces deux Animaux ; mais si l'on pénètre dans l'intérieur, on est étonné de n'y appercevoir que des différences légères, & on voit clairement que leur conformation est à très-peu de chose près semblable : car en comparant les viscères du Belier à ceux du Taureau, on reconnoît que l'un ne diffère guère plus de l'autre à cet égard, que l'Asne ne diffère du Cheval, excepté pour la grandeur. Cependant le Squelette du Belier, considéré relativement à celui du Taureau, est non-seulement plus petit, mais il est aussi proportionné différemment. C'est pourquoi ces Animaux se ressemblent si peu à l'extérieur, qu'en supposant même que le Bélier

62 *CINQUIÈME CLASSE,*
fût revêtu de poil comme le Taureau ;
au lieu de laine , il seroit encore bien
éloigné de lui ressembler pour la figure
du corps ; il auroit toujours la tête
petite , le museau étroit , le col court ,
les cornes & les jambes longues , &c.
En comparaison du Taureau. Les déno-
minations des parties du corps du Bé-
lier sont les mêmes que pour le Taureau ,
excepté que le Bélier n'a point de fa-
non , & que la partie antérieure de la
face porte le nom du museau , & non
pas de muffle comme dans le Taureau.
La couleur la plus ordinaire aux Béliers ,
aux Moutons & aux Brebis , est le blanc-
sale ou le jaune pâle ; il y en a aussi
beaucoup de bruns-noirâtres , & on
en voit quantité qui sont tachetés de
blanc-jaunâtre & de noir. Tous ces Ani-
maux sont couverts de laine , qui est
une sorte de poil bien différent de celui
du Cheval , de l'Asne , & même du
Bœuf : La laine est composée de fila-
mens forts , minces & très-fléxibles ,
doux & gras au toucher , & contour-
nés de façon qu'un flocon d'une laine
frisée , qui n'a que quinze lignes de lon-
gueur , peut s'allonger jusqu'à trois pou-
ces trois lignes , & même plus , lors-
qu'on l'étend en ligne droite ; cette

DES QUADRUPÈDES. 63

laine est sur le dos, sur les côtés du cou ; celle du reste du cou, des côtés du corps, du ventre, des épaules, est moins frisée & plus longue : mais la laine qui se trouve sur la face extérieure des cuisses & de la queue, est plus dure, plus grosse & presque lisse ; elle avoit jusqu'à cinq pouces de longueur dans les Béliers que j'ai observés : enfin la tête, la face intérieure des bras & des cuisses, & la partie inférieure des jambes, n'est revêtue que d'une laine dure & courte qui ressemble plutôt à du poil qu'à de la laine, elle n'avoit qu'environ neuf lignes de longueur.

La physionomie de ces Animaux est décidée au premier coup d'œil, & on peut l'exprimer en deux mots : les yeux gros & fort éloignés l'un de l'autre, les cornes abaissées, les oreilles dirigées horizontalement de chaque côté de la tête, le museau long & effilé, le chanfrain arquée, sont des traits bien d'accord avec la douceur & l'imbécilité de cet Animal. Les cornes sont de couleur jaunâtre ; chacune s'élève un peu en haut à son origine, & ensuite se replie en arrière & à côté, se prolonge en bas & en avant, & enfin se recourbe en haut & un peu de côté. Les cornes que j'ai vues à quelques Brebis, avoient

64 CINQUIÈME CLASSE,
à peu près la même direction que celles
des Béliers. Quoique les cornes de ces
Animaux soient placées de la façon la
plus défavantageuse pour leur défense,
& la plus ignoble pour leur phisiono-
mie, cependant les Brebis qui n'ont
point de cornes, les Moutons & les
Agneaux, paroissent encore plus foi-
bles & plus stupides que les Béliers &
les Brebis auxquelles les cornes ne man-
quent pas. En général le port & les at-
titudes des Animaux de cette espèce ne
marquent ni agilité, ni force, ni cou-
rage; leur corps ne présente qu'une
masse informe, posée sur quatre jam-
bes sèches & roides: celles de devant
sont droites comme des bâtons, & celles
de derrière ont une courbure uniforme
dont la concavité est en avant; la queue
descend jusqu'au jarret, & reste col-
lée contre le corps sans mouvement,
comme une touffe de laine qu'on y
auroit attachée. Lorsqu'il arrive que
des Béliers s'irritent & se disposent
au combat, leur premier mouve-
ment marque plutôt la crainte & la pu-
sillanimité, que l'ardeur & le courage;
ils baissent la tête, & se tiennent im-
mobiles en présence l'un de l'autre;
enfin ils s'approchent, & se choquent.

tudemment & à coups réitérés avec le front & la base des cornes ; car la pointe est posée de façon qu'ils ne peuvent s'en servir : ils n'ont pas d'autre art pour se défendre ou pour attaquer , que d'opposer le front aux coups , ou de frapper avec le front ; & dans les combats les plus opiniâtres , l'œil est sans feu , & la bouche & les oreilles presque sans aucun mouvement.

La grandeur des Béliers varie beaucoup plus à proportion que celle des Taureaux. Le Bélier sur lequel les dimensions pour les parties extérieures du corps ont été prises , pèsait cinquante-sept livres ; il a aussi servi de sujet pour l'examen des parties molles. Ce Bélier ayant été ouvert , l'épiploon s'est trouvé ressemblant à celui du Bœuf ; les papilles de la panse étoient plus larges à proportion de leur longueur , & les figures du réseau plus étendues en comparaison de la hauteur de leurs cloisons , que dans le Bœuf. Le nombre des feuillets du troisième estomac n'est pas constant dans divers sujets ; j'en ai compté environ soixante dans les uns , & quatre-vingt dans les autres. Le foye pèsait quinze onces ; sa couleur étoit rougeâtre. La vésicule du fiel s'étendoit d'un pouce &

66 CINQUIÈME CLASSE;
demi au-delà du foye : la liqueur du fiel
étoit limpide & de couleur d'olive, c'est-
à-dire, d'un verd-jaunâtre ; il s'en est
trouvé de la pesanteur d'un gros & qua-
rante-neuf grains. J'ai vû dans le foye
de ce Bélier qui a été disséqué au Prin-
temps de l'année 1754, une très-grande
quantité de vers appelés *Douves*, par-
faitement ressemblans à ceux que j'ai
trouvés dans le foye d'une Anesse. Les
vers du Bélier dont il s'agit ici, étoient
non-seulement répandus dans les ca-
naux biliaires, mais il s'en trouvoit
aussi dans la liqueur même du fiel. Ils
étoient en très-grand nombre dans tou-
tes ces parties, & de grandeurs fort
différentes ; les plus grands avoient à
peu près les mêmes dimensions que
ceux du foye de l'Anesse dont j'ai fait
mention ; les plus petits étoient com-
me des filets minces, d'une ou deux
lignes de longueur, ils se trouvoient
sur-tout dans la vésicule du fiel, & na-
geoient dans cette liqueur. J'ai vû les
mêmes vers dans le foye & dans la vé-
sicule du fiel de quelques Béliers & de
plusieurs Brebis que j'ai disséqués, &
dans un grand nombre de foies de Mou-
rons que j'ai fait ouvrir en différentes
façons. Enfin j'en ai trouvé dans tous

les Animaux de cette espèce que j'ai observés à l'intérieur ; ce qui me fait croire qu'ils en ont tous , à tout âge & en tout temps , excepté le fœtus de la Brebis ; car je n'ai point apperçu de vers dans le foye de ceux que j'ai ouverts , quoique je les aye cherchés avec soin pour m'assurer par moi-même du fait rapporté dans les *Ephémérides d'Allemagne* par M. *Frommann* , qui assure qu'on a trouvé de ces vers dans le foye des fœtus de Brebis qui n'étoient pas encore sortis du ventre de la mère. Cette observation a été faite dans la Franconie en 1664. durant une maladie qui fit périr grand nombre de Brebis , de jeunes Taureaux & de Genisses : on en attribua la cause au grand nombre de vers qui étoient dans le foye de ces Animaux. Si cette opinion est vraie , on ne peut pas douter qu'ils ne portent dans tous les temps le germe de la même maladie , puisqu'ils ont toujours des vers dans le foye. La rate pésoit une once six gros ; elle étoit de couleur rougeâtre. Les reins ne sont pas composés de tubercules comme ceux du Bœuf , leur figure n'est pas triangulaire comme celle des reins du Cheval & de l'Asne , mais ils ont la figure ordinaire des reins de

68 CINQUIÈME CLASSE,

la plûpart des autres Animaux ; le rein droit étoit plus avancé que le gauche de la moitié de sa longueur, & situé de façon que la partie antérieure se trouvoit beaucoup plus à gauche que la postérieure, le bassin étoit grand, les mammelons réunis, & les diverses substances très-distinctes. Il ne sortoit qu'une seule branche de la crosse de l'aorte. Les os que l'on trouve dans le cœur des Animaux de l'espèce du Taureau & de celle du Cerf, m'avoient fait soupçonner qu'il y en auroit peut-être de pareils dans le Bélier, d'autant plus que j'en ai découvert dans le Chevreuil ; je croyois que ces os pourroient être dans tous les ruminans, mais je n'en ai trouvé dans aucun Bélier ni dans aucune Brebis, peut être faudroit-il les chercher dans des sujets forts vieux. Les Pouxmons ressembloient à ceux du Bœuf, à quelques petites différences près, qui se trouvoient dans la profondeur des scissures ; & qui varient dans différents sujets.

Il y avoit sur la partie antérieure de la langue, de petits grains glanduleux de figure ronde ; l'extrémité étoit arrondie & fort mince : on voyoit sur la partie postérieure, des glandes de diffé-

rentes figures , dont les plus grandes étoient dans le milieu , & avoient une ligne & demie de diamètre. La principale différence que j'aie observée sur la langue du Bélier , comparée à celle du Bœuf , est que les filets de la partie antérieure paroissoient à peine , tandis que les papilles du milieu de la partie postérieure étoient à proportion beaucoup plus larges & plus applaties que dans le Bœuf. Le palais étoit traversé par environ quinze sillons , dirigés à peu près en ligne droite , les plus larges se trouvoient , comme dans le Cheval , à l'endroit des barres ; leurs bords étoient peu élevés , & terminés par une dentelure si fine , que je n'en ai reconnu les vestiges qu'après l'avoir observée dans le Bœuf où elle est très-apparente ; car les Palais de ces deux Animaux ne diffèrent guère que par la grandeur. Tous les sillons sont traversés par une sorte de canal longitudinal , qui les partage en deux parties égales dans le milieu de leur longueur , à l'exception de quelques sillons dans la partie antérieure du palais de Bœuf , & dans la partie postérieure de celui du Bélier. L'épiglotte ressembloit à celle du Bœuf , mais elle n'étoit pas

70 CINQUIÈME CLASSE;
recoquillée en arrière. Le cerveau pè-
soit deux onces un gros & demi, &
le cervelet trois gros & soixante grains.

Ce Bélier avoit quatre mammelons
bien apparents & situés au devant du
scrotum, deux de chaque côté, à un
pouce de distance l'un de l'autre; mais
je n'ai vû que deux mammelons, un
de chaque côté, sur plusieurs autres
Béliers & sur plusieurs Moutons; &
j'ai trouvé un Mouton qui avoit deux
mamelons du côté droit, & un seul
à gauche. La figure du gland étoit fort
irrégulière. Il sembloit être terminé par
une espèce de champignon de couleur
rougeâtre, formé par un tubercule char-
nu posé obliquement sur la partie supé-
rieure du gland; ce tubercule avoit un
demi-pouce de longueur, cinq lignes
de largeur, & une ligne d'épaisseur. Le
canal de l'urèthre débordoit au-delà du
gland de la longueur de douze à treize
lignes: cette partie de l'urèthre n'avoit
tout au plus qu'une ligne de diamètre,
elle étoit molle & flottante, de sorte
qu'elle se replioit sur le gland & y de-
meuroit collée: au reste, le gland étoit
aplati sur les côtés. Les testicules avoient
une figure ovoïde, leur substance in-
térieure étoit de couleur jaunâtre fort

pâle, & on y distinguoit, comme dans ceux du Taureau, une sorte de noyau longitudinal qui s'étendoit jusqu'aux trois quarts de la longueur du testicule. Il y avoit sous la verge du Bélier deux cordons pareils à ceux du Taureau par leurs adhérences & par leurs directions; la verge formoit une double courbure, & il y avoit un pouce de distance entre les deux courbures : les autres parties de la génération ont paru semblables à celles du Taureau.

La Brebis qui a servi de sujet pour la description des parties de la génération, étoit fort vieille; elle fut tuée dans le milieu de l'Automne : elle n'avoit que deux mammelons, un de chaque côté, placés à quatre pouces & demi de distance de la vulve, & à deux pouces & demi l'un de l'autre; la vulve se terminoit en pointe par le bas, comme celle des Chiennes; le gland du clitoris étoit très-petit, & placé à un demi pouce au dessus de cette pointe de la vulve : l'espace qui se trouvoit entre deux, avoit quatre lignes de profondeur. La vessie avoit une figure irrégulière, en ce que la partie supérieure à laquelle aboutissoient les uretères, étoit proéminente : on voyoit sur les bords de l'orifice de la

72 CINQUIÈME CLASSE,
matrice, trois tubercules assez gros, qui
se touchoient les uns les autres ; l'ou-
verture étoit très-ferrée , & presque en-
tièrement fermée : le corps de la matrice
s'est trouvé très-petit , & sa cavité si
étroite , qu'on la distinguoit à peine de
celle du cou , dans lequel il y avoit
aussî plusieurs tubercules. Les cornes
étoient adossées l'une contre l'autre ,
& réunies par des membranes , comme
dans la Vache , sur la longueur d'envi-
ron quinze lignes ; le reste se recourboit
à côté & en bas , & l'extrémité étoit re-
coquillée. Les trompes s'étendoient sur
une ligne courbe qui formoit des sinuo-
sités , elles aboutissoient chacune à un
pavillon. Les testicules avoient une for-
me irrégulière & un peu allongée ; le
gauche étoit plus grand que le droit :
on y voyoit une caroncule ou corps glan-
duleux , élevé d'environ une ligne sur
deux lignes de diamètre ; il y avoit aussi
des vésicules lymphatiques transparen-
tes , de même que sur le testicule droit ,
où il ne se trouvoit point de caroncule.
A l'ouverture du testicule gauche , il a
paru qu'il avoit été grossi par le caron-
cule qui s'étendoit au dedans , & qui
en occupoit la plus grande partie , ce
qui

qui ne s'est pas trouvé dans l'autre testicule.

Les parties de la génération sont sujettes, dans tous les Animaux, à des vices de conformation qui rendent leur sexe équivoque à la première inspection. Il s'est trouvé il y a trois ans à Chaulnes un Bélier que l'on soupçonnoit de participer à la nature des Brebis, parce que l'urine sortoit d'une ouverture qui étoit dans le périnée. Cependant les testicules paroissoient au dehors & étoient bien formés. On fit voir ce Bélier à M. le Duc de Chaulnes, que son amour pour les Sciences rend attentif à tout ce qui peut contribuer à leur avancement; il jugea que cet Animal méritoit d'être disséqué, & nous le fit amener à Paris. L'orifice du prépuce & le gland se trouvoient placés comme à l'ordinaire, mais le gland n'étoit pas percé, il n'y avoit qu'une gouttière qui commençoit au bord du prépuce, elle s'étendoit le long de la verge, passoit entre les deux testicules, & se prolongeoit jusqu'à la queue. L'ouverture par laquelle l'urine sortoit, étoit dans cette gouttière, à quelque distance de l'anus. L'Animal ayant été ouvert, les parties de la génération se trouvèrent confor-

74 CINQUIÈME CLASSE,
nées comme à l'ordinaire, excepté que
l'urèthre se terminoit à la racine de la
verge. Il se trouva à l'endroit où est pla-
cée la matrice des femelles, deux corps
charnus qui paroissoient, au premier
coup d'œil, ressembler en quelque fa-
çon, par leur figure & leur situation,
à une matrice oblitérée; mais en les
examinant attentivement, je n'y ai
trouvé aucun autre rapport avec ce
viscère. On peut juger par l'exposé des
parties de la génération du Bélier dont
il est question, qu'il avoit une liqueur
prolifique bien élaborée, & qu'il pou-
voit même en faire l'émission par l'ou-
verture qui étoit dans le périnée; mais
il n'y avoit point de canal dans la verge
pour le cours de l'urine ni pour l'éjacula-
tion de la semence.

Le fœtus du Bélier a des enveloppes
fort ressemblantes à celles du fœtus du
Taureau, soit par les cotyledons qui
attachent le chorion à la matrice, soit
par la situation & la figure de l'allan-
toïde, soit par le sédiment qui se forme
dans la liqueur de cette membrane.
Ayant fait ouvrir, au milieu du mois
d'Avril, une Brebis pleine qui étoit près
de son terme, je trouvai que les cotyle-
dons étoient au nombre de cinquante-

quatre, le cordon ombilical avoit deux
pouces à deux pouces & demi de lon-
gueur. On ouvrit la vessie du fœtus pour
souffler l'allantoïde ; cette membrane
parut être beaucoup plus prolongée d'un
côté que de l'autre, car l'une des cornes
n'avoit qu'un pied de longueur sur deux
ou trois pouces de diamètre dans les en-
droits les plus gros, & la longueur de
l'autre corne étoit de près de deux pieds
sur deux pouces ou deux pouces & demi
de diamètre : dans le milieu de la lon-
gueur de cette corne il y avoit deux
étranglemens à trois pouces & demi de
distance, qui réduisoient le diamètre à
une ou deux lignes ; la portion de l'al-
lantoïde qui se trouvoit entre les deux
étranglemens, n'avoit pas quatre pou-
ces de circonférence, le reste de la corne
avoit environ deux pouces de diamètre
dans les endroits les plus gros. J'ai vû
dans la liqueur de l'allantoïde du Bélier,
de petits corps flottans, grumeleux, de
couleur verdâtre, & de consistance à
peu près semblable à celle de l'*Hippoma-
nès* : par l'évaporation de cette liqueur,
il s'est formé un résidu de même nature
que les corps flottans ; ce qui prouve
qu'ils sont aussi, comme l'*Hippomanès*,
un sédiment de la liqueur de l'allan-

76 CINQUIÈME CLASSE,

voïde. Les dents mâchelières du fœtus étoient déjà formées en grande partie , mais les incisives n'avoient pas encore pris à proportion autant d'accroissement ; les sabots étoient pointus par devant , & un peu courbés par l'extrémité. Les quatre estomacs n'occupoient qu'une très-petite partie de l'abdomen , en comparaison de celle qu'ils remplissent dans l'adulte : la caillette étoit située à gauche , & les autres estomacs étoient tous pelotonnés derrière le foye & le diaphragme. Les estomacs ayant été soufflés, la caillette s'est trouvée, comme dans le veau , beaucoup plus grande que la panse ; mais la grandeur de la panse , du bonnet & du feuillet , a paru bien proportionnée, relativement aux dimensions de ces mêmes parties prises dans l'adulte.

La tête du squelette du Bélier diffère principalement de celle du Taureau, en ce que les cornes sont posées plus près l'une de l'autre , & plus près des orbites. L'os frontal ne forme point un rebord transversal entre les deux cornes , & l'occiput au lieu d'être concave est convexe. Les os propres du nez sont arqués , c'est-à-dire , convexes sur leur longueur. Les os de la mâchoire

supérieure ont moins de largeur à leur extrémité inférieure, de sorte que le museau du Béliet est plus étroit à proportion que le museau du Taureau. Les deux côtés de la mâchoire inférieure sont moins convexes sur leur longueur, & le contour que forment les branches est moins arrondi. La partie antérieure de cette mâchoire se recourbe en haut, & les dents incisives suivent cette direction. Le nombre & la figure de toutes les dents sont les mêmes dans le Béliet & dans le Taureau. Leurs vertèbres cervicales ne diffèrent qu'en ce que les apophyses transverses, antérieures & postérieures de la troisième & de la quatrième vertèbre, sont moins distinctes l'une de l'autre dans le Béliet. La partie antérieure du *sternum* a paru être plus convexe que dans le Taureau. Le fond de la gouttière du bassin n'étoit point concave dans sa longueur. L'os du rayon formoit une petite convexité longitudinale en avant; mais l'os de la cuisse qui est droit dans le Taureau, avoit une concavité bien plus marquée dans le même sens que le *radius*. L'*humerus* & le canon sont plus longs par rapport au *radius* dans le Béliet que dans le Taureau, le *femur* est plus court, & l'os du

78 CINQUIÈME CLASSE,
canon est plus long relativement au *tibia*. Au reste, le squelette du Béliet a paru ressembler à celui du Taureau, excepté les différences de dimensions qui s'y trouvent, comparées aux dimensions du squelette du Taureau.

Passons maintenant à l'Histoire naturelle de la Brebis. L'on ne peut guères douter, dit *M. de Buffon*, que les Animaux actuellement domestiques, n'aient été sauvages auparavant; ceux dont nous avons donné l'Histoire en ont fourni la preuve, & l'on trouve encore aujourd'hui des Chevaux, des Anes & des Taureaux sauvages. Mais l'Homme, qui s'est soumis tant de millions d'individus, peut-il se glorifier d'avoir conquis une seule espèce entière? Comme toutes ont été créées sans sa participation, ne peut-on pas croire que toutes ont eu ordre de croître & de multiplier sans son secours? Cependant, si l'on fait attention à la foiblesse & à la stupidité de la Brebis; si l'on considère en même-temps que cet Animal sans défense ne peut même trouver son salut dans la fuite; qu'il a pour ennemis tous les Animaux carnaciers, qui semblent le chercher de préférence, & le dévorer par goût; que d'ailleurs cette espèce

produit peu , que chaque individu ne vit que peu de temps , &c. on seroit tenté d'imaginer que dès les commencemens la Brebis a été confiée à la garde de l'Homme , qu'elle a eu besoin de sa protection pour subsister , & de ses soins pour se multiplier , puisqu'en effet on ne trouve point de Brebis sauvages dans les déserts ; que dans tous les lieux où l'Homme ne commande pas , le Lion , le Tigre , le Loup règnent par la force & par la cruauté ; que ces Animaux de sang & de carnage vivent plus longtemps , & multiplient tous beaucoup plus que la Brebis ; & qu'enfin , si l'on abandonnoit encore aujourd'hui dans nos campagnes les troupeaux nombreux de cette espèce que nous avons tant multipliée , ils seroient bien-tôt détruits sous nos yeux , & l'espèce entière anéantie par le nombre & la voracité des espèces ennemies. Il paroît donc que ce n'est que par notre secours & par nos soins que cette espèce a duré , dure , & pourra durer encore : il paroît qu'elle ne subsisteroit pas par elle-même. La Brebis est absolument sans ressource & sans défense ; le Bélier n'a que de foibles armes , son courage n'est qu'une pétulance inutile pour lui-même , incom-

mode pour les autres , & qu'on détruit par la castration : les Moutons sont encore plus timides que les Brebis ; c'est par crainte qu'ils se rassemblent si souvent en troupeaux , le moindre bruit extraordinaire suffit pour qu'ils se précipitent & se serrent les uns contre les autres , & cette crainte est accompagnée de la plus grande stupidité ; car ils ne savent pas fuir le danger , ils semblent même ne pas sentir l'incommodité de leur situation ; ils restent où ils se trouvent , à la pluie , à la neige , ils y demeurent opiniâtrément , & pour les obliger à changer de lieu & à prendre une route , il leur faut un Chef , qu'on instruit à marcher le premier , & dont ils suivent tous les mouvemens pas à pas ; ce Chef demeureroit lui-même avec le reste du troupeau , sans mouvement , dans la même place , s'il n'étoit chassé par le Berger , ou excité par le Chien commis à leur garde , lequel fait en effet veiller à leur sûreté , les défendre , les diriger , les séparer , les rassembler , & leur communiquer les mouvemens qui leur manquent. Ce sont donc de tous les Animaux quadrupèdes les plus stupides , ce sont ceux qui ont le moins de ressource & d'instinct : les Chèvres,

DES QUADRUPÈDES. 81
qui leur ressemblent à tant d'autres
égards , ont beaucoup plus de senti-
ment ; elles savent se conduire , elles
évitent les dangers , elles se familiari-
sent aisément avec les nouveaux objets,
au lieu que la Brebis ne fait , ni fuir ,
ni s'approcher ; quelque besoin qu'elle
ait de secours , elle ne vient point à
l'homme aussi volontiers que la Chèvre ,
& ce qui dans les Animaux paroît être
le dernier degré de la timidité ou de
l'insensibilité , elle se laisse enlever son
Agneau sans le défendre , sans s'irriter ,
sans résister & sans marquer sa douleur
par un cri différent du bêlement ordi-
naire.

Mais cet Animal si chétif en lui-
même , si dépourvu de sentiment , si
dénué de qualités intérieures , est pour
l'homme l'Animal le plus précieux , celui
dont l'utilité est la plus immédiate & la
plus étendue ; seul il peut suffire aux
besoins de première nécessité , il four-
nit tout-à-la fois de quoi se nourrir &
se vêtir , sans compter les avantages
particuliers que l'on fait tirer du suif ,
du lait , de la peau , & même des
boyaux , des os & du fumier de cet
Animal , auquel il semble que la nature
n'a , pour ainsi dire , rien accordé en

propre, rien donné que pour le rendre à l'homme. L'amour, qui dans les Animaux est le sentiment le plus vif & le plus général, est aussi le seul qui semble donner quelque vivacité, quelque mouvement au Bétier, il devient pétulant, il se bat, il s'élance contre les autres Bétiers, quelquefois même il attaque son Berger; mais la Brebis, quoiqu'en chaleur, n'en paroît pas plus animée, pas plus émue, elle n'a qu'autant d'instinct qu'il en faut pour ne pas refuser les approches du mâle, pour choisir sa nourriture & pour reconnoître son Agneau. L'instinct est d'autant plus sûr qu'il est plus machinal, & pour ainsi dire, plus inné; le jeune Agneau cherche lui-même dans un nombreux troupeau, trouve & saisit la mamelle de sa mère sans jamais se méprendre. L'on dit aussi que les Moutons sont sensibles aux douceurs du chant, qu'ils paissent avec plus d'affiduité, qu'ils se portent mieux, qu'ils engraisent au son du chalumeau, que la musique a pour eux des attrait; mais l'on dit encore plus souvent, & avec plus de fondement, qu'elle sert au moins à charmer l'ennui du Berger, & que c'est à ce genre de vie oisive & solitaire que l'on doit rap-

porter l'origine de cet Art. Ces Animaux, dont le naturel est si simple, sont aussi d'un tempérament très-foible ; ils ne peuvent marcher long-temps, les voyages les affoiblissent & les exténuent ; dès qu'ils courent, ils palpitent & sont bien-tôt essouffés ; la grande chaleur, l'ardeur du Soleil les incommodent autant que l'humidité, le froid & la neige ; ils sont sujets à un grand nombre de maladies dont la plupart sont contagieuses ; la surabondance de la graisse les fait quelquefois mourir, & toujours elle empêche les Brebis de produire ; elles mettent bas facilement, elles avortent fréquemment, & demandent plus de soin qu'aucun des autres Animaux domestiques. Lorsque la Brebis est prête à mettre bas, il faut la séparer du reste du troupeau & la veiller afin d'être à portée d'aider à l'accouchement ; l'Agneau se présente souvent de travers ou par les pieds, & dans ces cas la mère court risque de la vie si elle n'est pas aidée : lorsqu'elle est délivrée, on lève l'Agneau & on le met droit sur ses pieds, on tire en même-temps le lait qui est contenu dans les mammelles de la mère ; ce premier lait est gâté, & feroit beaucoup de mal

84 *CINQUIÈME CLASSE,*
à l'Agneau , on attend donc qu'elles se remplissent d'un nouveau lait avant que de lui permettre de têter , on le tient chaudement , & on l'enferme pendant trois ou quatre jours avec sa mère pour qu'il apprenne à la connoître : dans ces premiers temps , pour rétablir la Brebis, on la nourrit de bon foin & d'orge moulu ou de son mêlé d'un peu de sel, on lui fait boire de l'eau un peu tiède & blanchie avec de la farine de Bled, de fèves ou de millet ; au bout de quatre ou cinq jours on pourra la remettre par degrés à la vie commune & la faire sortir avec les autres , on observera seulement de ne la pas mener trop loin pour ne pas échauffer son lait ; quelque temps après , lorsque l'Agneau qui la tette aura pris de la force & qu'il commencera à bondir , on pourra le laisser suivre sa mère aux champs. On livre ordinairement au Boucher tous les Agneaux qui paroissent foibles , & l'on ne garde , pour les élever , que ceux qui sont les plus vigoureux , les plus gros & les plus chargés de laine ; les Agneaux de la première portée ne sont jamais si bons que ceux des portées suivantes : si l'on veut élever ceux qui naissent au mois d'Octobre , Novembre , Décem-

DES QUADRUPÈDES. 85

bre , Janvier , Février , on les garde à l'étable pendant l'hyver , on ne les en fait sortir que le soir & le matin pour têter , & on ne les laisse point aller aux champs avant le commencement d'Avril : quelque temps auparavant on leur donne tous les jours un peu d'herbe , afin de les accoutumer peu-à-peu à cette nouvelle nourriture. On peut les sévrer à un mois , mais il vaut mieux ne le faire qu'à six semaines ou deux mois : on préfère toujours les Agneaux blancs & sans taches aux Agneaux noirs ou tachés , la laine blanche se vendant mieux que la laine noire ou mêlée. La castration doit se faire à l'âge de cinq ou six mois , ou même un peu plus tard , au printemps ou en automne , dans un temps doux. Cette opération se fait de deux manières : la plus ordinaire est l'incision , on tire les testicules par l'ouverture qu'on vient de faire , & on les enlève aisément ; l'autre se fait sans incision , on lie seulement , en serrant fortement avec une corde , les bourses au-dessus des testicules , & l'on détruit par cette compression les vaisseaux qui aboutissent. La castration rend l'Agneau malade & triste , & l'on fera bien de lui donner du son mêlé d'un

peu de sel pendant deux ou trois jours, pour prévenir le dégoût qui souvent succède à cet état.

A un an les Béliers, les Brebis & les Moutons perdent les deux dents du devant de la mâchoire inférieure ; ils manquent, comme l'on sçait, de dents incisives à la mâchoire supérieure : à dix-huit mois les deux dents voisines des deux premières tombent aussi ; & à trois ans, elles sont toutes remplacées, elles sont alors égales & assez blanches ; mais à mesure que l'Animal vieillit, elles se déchauffent, s'émoussent, & deviennent inégales & noires. On connoît aussi l'âge du Bélier par les cornes, elles paroissent dès la première année, souvent dès la naissance, & croissent tous les ans d'un anneau jusqu'à l'extrémité de la vie. Communément les Brebis n'ont pas de cornes, mais elles ont sur la tête des proéminences osseuses aux mêmes endroits où naissent les cornes des Béliers. Il y a cependant quelques Brebis qui ont deux & même quatre cornes : Ces Brebis sont semblables aux autres, leurs cornes sont longues de cinq ou six pouces, moins contournées, que celle du Bélier, & lorsqu'il y a quatre cornes, les deux cornes

extérieures sont plus courtes que les deux autres. Le Bélier est en état d'engendrer dès l'âge de dix-huit mois, & à un an, la Brebis peut produire : mais on fera bien d'attendre que la Brebis ait deux ans, & que le Bélier en ait trois, avant de leur permettre de s'accoupler ; le produit trop précocce, & même le premier produit de ces Animaux, est toujours foible & mal conditionné. Un Bélier peut aisément suffire à vingt-cinq ou trente Brebis ; on le choisit parmi les plus forts & les plus beaux de son espèce ; il faut qu'il ait des cornes, car il y a des Béliers qui n'en ont pas, & ces Béliers sans cornes sont dans ces climats-ci, moins vigoureux & moins propres à la propagation. Un beau & bon Bélier doit avoir la tête forte & grosse, le front large, les yeux gros & noirs, le nez camus, les oreilles grandes, le col épais, le corps long & élevé, les reins & la croupe larges, les testicules gros, & la queue longue : les meilleurs de tous sont les blancs, bien chargés de laine sur le ventre, sur la queue, sur la tête, sur les oreilles, & jusques sur les yeux. Les Brebis, dont la laine est la plus abondante ; la plus touffue, la plus longue, la plus soyeuse

88 *CINQUIÈME CLASSE;*
& la plus blanche , font aussi les meilleurs pour la propagation , sur-tout si elles ont en même temps le corps grand, le col épais , & la démarche légère. On observe aussi que celles qui sont plutôt maigres que grasses , produisent plus sûrement que les autres. La saison de la chaleur des Brebis est depuis le commencement de Novembre jusqu'à la fin d'Avril ; cependant elles ne laissent pas de concevoir en tout temps , si on leur donne, aussi-bien qu'au Bélier, des nourritures qui les échauffent , comme de l'eau salée & du pain de chenevis. On les laisse couvrir trois ou quatre fois chacune , après quoi on les sépare du Bélier , qui s'attache de préférence aux Brebis âgées , & dédaigne les plus jeunes. L'on a soin de ne les pas exposer à la pluie ou aux orages dans le temps de l'accouplement , l'humidité les empêche de retenir , & un coup de tonnerre suffit pour les faire avorter. Un jour ou deux après qu'elles ont été couvertes , on les remet à la vie commune , & l'on cesse de leur donner de l'eau salée , dont l'usage continuel , aussi-bien que celui du pain de chenevis & des autres nourritures chaudes , ne manqueroit pas de les faire avorter ,

elles portent cinq mois , & mettent bas au commencement du sixième ; elles ne produisent ordinairement qu'un Agneau , & quelquefois deux : dans les climats chauds , elles peuvent produire deux fois par an ; mais en France & dans les pays les plus froids , elles ne produisent qu'une fois l'année. On donne le Bélier à quelques-unes vers la fin de Juillet & au commencement d'Août afin d'avoir des Agneaux dans le mois de Janvier ; on le donne ensuite à un plus grand nombre dans les mois de Septembre , d'Octobre & de Novembre , & l'on a des Agneaux abondamment aux mois de Février , de Mars & d'Avril : on peut aussi en avoir en quantité aux mois de Mai , Juin , Juillet , Août & Septembre , & ils ne sont rares qu'aux mois d'Octobre , Novembre & Décembre. La Brebis a du lait pendant sept ou huit mois , & en grande abondance ; ce lait est une assez bonne nourriture pour les enfans & pour les gens de campagne ; on en fait aussi de fort bons fromages , sur-tout en le mêlant avec celui de Vache. L'heure de traire les Brebis est immédiatement avant qu'elles aillent aux champs , ou aussi-tôt après qu'elles

90 CINQUIÈME CLASSE;
en font revenues ; on peut les traire
deux fois par jour en Eté , & une fois
en Hyver.

Les Brebis engraiſſent dans le temps
qu'elles font pleines , parce qu'elles
mangent plus alors que dans les autres
temps : comme elles ſe bleſſent ſouvent,
& qu'elles avortent fréquemment , elles
deviennent quelquefois ſtériles , & font
aſſez ſouvent des monſtres : cependant,
lorsqu'elles font bien ſoignées , elles
peuvent produire pendant toute leur
vie, c'eſt-à-dire , juſqu'à l'âge de dix ou
douze ans ; mais ordinairement elles
font vieilles & maléficiées dès l'âge de
ſept ou huit ans. Le Bélier, qui vit douze
ou quatorze ans , n'eſt bon que juſqu'à
huit pour la propagation ; il faut le biſ-
tourner à cet âge, & l'engraiſſer avec les
vieilles Brebis. La chair du Bélier :
quoique biſtournée & engraiſſé , tou-
jours un mauvais goût ; celle de la Bre-
bis eſt mollaffe & inſipide , au-lieu que
celle du Mouton eſt la plus ſucculente &
la meilleure de toute les viandes com-
munes. Les gens qui veulent former un
troupeau & en tirer du profit , achettent
des Brebis & des Moutons de l'âge
de dix-huit mois ou deux ans , on
en peut mettre cent ſous la conduite.

d'un seul Berger : s'il est vigilant & aidé d'un bon Chien, il en perdra peu ; il doit les précéder lorsqu'il les conduit aux champs, & les accoutumer à entendre sa voix, à le suivre sans s'arrêter & sans s'écarter dans les bleds, dans les vignes, dans les bois & dans les terres cultivées, où ils ne manqueroient pas de causer du dégât. Les côtreaux, & les plaines élevées au-dessus des collines, sont les lieux qui leur conviennent le mieux ; on évite de les mener paître dans les endroits bas, humides & marécageux. On les nourrit pendant l'hyver à l'étable, de son, de navets, de foin, de paille, de luzerne, de fain-foin, de feuilles d'orme, de frênes, &c. On ne laisse pas de les faire sortir tous les jours, à moins que le temps ne soit fort mauvais, mais c'est plutôt pour les promener que pour les nourrir ; & dans cette mauvaise saison, on ne les conduit aux champs que sur les dix heures du matin, on les y laisse pendant quatre ou cinq heures, après quoi on les fait boire & on les ramène vers les trois heures après midi. Au Printemps & en Automne au contraire, on les fait sortir aussi tôt que le Soleil a dissipé la gelée ou l'humidité,

92 CINQUIÈME CLASSE,

& on ne les ramène qu'au Soleil couchant : il suffit aussi dans ces deux saisons de les faire boire une seule fois par jour avant de les ramener à l'étable, où il faut qu'ils trouvent toujours du fourrage, mais en plus petite quantité qu'en hyver. Ce n'est que pendant l'Eté qu'ils doivent prendre aux champs toute leur nourriture ; on les y mène deux fois par jour, & on les fait boire aussi deux fois ; on les fait sortir de grand matin, on attend que la rosée soit tombée pour les laisser paître pendant quatre ou cinq heures, ensuite on les fait boire & on les ramène à la bergerie ou dans quelque autre endroit à l'ombre : sur les trois ou quatre heures du soir, lorsque la grande chaleur commence à diminuer, on les mène paître une seconde fois jusqu'à la fin du jour ; il faudroit même les laisser passer toute la nuit aux champs comme on le fait en Angleterre, si l'on n'avoit rien à craindre du Loup ; ils n'en seroient que plus vigoureux, plus propres & plus sains. Comme la chaleur trop vive les incommode beaucoup, & que les rayons du Soleil leur étourdissent la tête & leur donnent des vertiges, on fera bien de choisir les lieux opposés au Soleil,

& de les mener le matin sur des cô-
teaux exposés au couchant , afin qu'ils
aient en paissant la tête à l'ombre
de leur corps ; enfin il faut éviter de les
faire passer par des endroits couverts
d'épines , de ronces , de joncs , de char-
dons , si l'on veut qu'ils conservent
leur laine. Dans les terrains secs , dans
les lieux élevés où le Serpolet & les au-
tres herbes odoriférantes abondent , la
chair de Mouton est de bien meilleure
qualité que dans les plaines basses &
dans les vallées humides , à moins que
ces plaines ne soient sablonneuses &
voisines de la Mer , parce qu'alors tou-
tes les herbes sont salées , & la chair
du Mouton n'est nulle part aussi bonne
que dans ces pacages ou prés salés ; le
lait des Brebis y est aussi plus abon-
dant & de meilleur goût. Rien ne flatte
plus l'appetit de ces Animaux que le
sel , rien aussi ne leur est plus salutaire ,
lorsqu'il leur est donné modérément ;
& dans quelques endroits on met dans
la Bergerie un sac de sel ou une pierre
salée qu'ils vont tous lécher tour-à-tour.

Tous les ans il faut trier dans le trou-
peau les Bêtes qui commencent à vieil-
lir , & qu'on veut engraisser : comme
elles demandent un traitement différent

de celui des autres , on doit en faire un troupeau séparé ; & si c'est en Été , on les mènera aux champs avant le lever du Soleil , afin de leur faire paître l'herbe humide & chargée de rosée. Rien ne contribue plus à l'engrais des Moutons que l'eau prise en grande quantité , & rien ne s'y oppose davantage que l'ardeur du Soleil : ainsi on les ramènera à la bergerie sur les huit ou neuf heures du matin avant la grande chaleur , & on leur donnera du sel pour les exciter à boire : on les mènera une seconde fois sur les quatre heures du soir dans les pacages les plus frais & les plus humides. Ces petits soins continués pendant deux ou trois mois suffisent pour leur donner toutes les apparences de l'embonpoint , & même pour les engraisser autant qu'ils peuvent l'être ; mais cette graisse qui ne vient que de la grande quantité d'eau qu'ils ont bûe , n'est , pour ainsi dire , qu'une bouffissure , un œdème qui les feroit périr de pourriture en peu de temps , & qu'on ne prévient qu'en les tuant immédiatement après qu'ils se sont chargés de cette fausse graisse ; leur chair même , loin d'avoir acquis des sucres & pris de la fermeté , n'en est souvent que plus insipide & plus

fade : il faut , lorsqu'on veut leur faire une bonne chair , ne se pas borner à leur laisser paître la rosée & boire beaucoup d'eau , mais leur donner en même-temps des nourritures plus succulentes que l'herbe. On peut les engraisser en Hyver & dans toutes les saisons , en les mettant dans une étable à part , & en les nourrissant de farines d'orge , d'avoine , de froment , de fèves , &c. mêlées de sel , afin de les exciter à boire plus souvent & plus abondamment ; mais de quelque manière & dans quelque saison qu'on les ait engraisés , il faut s'en défaire aussi-tôt , car on ne peut jamais les engraisser deux fois , & ils périssent presque tous par des maladies du foye.

On trouve souvent des vers dans le foye des Animaux ; on peut voir la description des vers du foye des Moutons & des Bœufs dans le *Journal des Savans*, année 1668 , & dans les *Ephémérides d'Allemagne* , Tome V , années 1675 & 1676. On croyoit que ces vers singuliers ne se trouvoient que dans le foye des Animaux ruminants ; mais M. *Daubenton* en a trouvé de tout semblables dans le foye de l'Ane , & il est probable qu'on en trouvera de semblables aussi dans le foye de plusieurs autres Animaux. Mais

on prétend encore avoir trouvé des papillons dans le foye des Moutons : M. *Rouillé*, Ministre & Secrétaire d'Etat des Affaires étrangères, a eu la bonté de me communiquer une lettre qui lui a été écrite en 1749 par M. *Gachet de Beaufort*, Docteur en Médecine à Montiers en Tarantaise, dont voici l'extrait :

« L'on a remarqué depuis long-temps
 » que les Moutons (qui dans nos Alpes
 » sont les meilleurs de l'Europe) mai-
 » grissent quelquefois à vûe d'œil, ayant
 » les yeux blancs, chassieux & concen-
 » trés, le sang séreux sans presque au-
 » cune partie rouge sensible, la langue
 » aride & resserrée, le nez rempli d'un
 » *mucus* jaunâtre, glaireux & purulent,
 » avec une débilité extrême, quoique
 » mangeant beaucoup, & qu'enfin toute
 » l'économie animale tomboit en déca-
 » dence. Plusieurs recherches exactes
 » ont appris que ces Animaux avoient
 » dans le foye, des papillons blancs
 » ayant des aîles assorties, la tête semi-
 » ovale, velue, & de la grosseur de
 » ceux des vers à soie : plus de soixante-
 » dix que j'ai fait sortir en comprimant
 » les deux lobes, m'ont convaincu de
 » la réalité du fait : le foye se dilatioit
 » en même-temps sur toute la partie con-
 » vexa,

» vexe ; l'on n'en a remarqué que dans
 » les veines , & jamais dans les artères ;
 » on en a trouvé de petits , avec de pe-
 » tits vers , dans le conduit cystique.
 » La veine-porte & la capsule de *Glis-*
 » *son* qui paroissent s'y manifester com-
 » me dans l'Homme , cédoient au tou-
 » cher le plus doux. Le poumon & les
 » autres viscères étoient sains , &c. »
 Il seroit à désirer que M. le Docteur
Gachet de Beaufort nous eût donné une
 description plus détaillée de ces papil-
 lons , afin d'ôter le soupçon qu'on doit
 avoir , que ces Animaux qu'il a vûs ne
 sont que les vers ordinaires du foye du
 Mouton , qui sont fort plats , fort lar-
 ges , & d'une figure si singulière , que
 du premier coup d'œil on les prendroit
 plutôt pour des feuilles que pour des
 vers.

Tous les ans on fait la tonte de la
 laine des Moutons , des Brebis & des
 Agneaux : dans les pays chauds , où l'on
 ne craint pas de mettre l'Animal tout-à-
 fait nud , l'on ne coupe pas la laine ,
 mais on l'arrache , & on en fait sou-
 vent deux récoltes par an ; en France ,
 & dans les climats plus froids , on se
 contente de la couper une fois par an ,
 avec de grands ciseaux , & on laisse aux

Moutons une partie de leur toison, afin de les garantir de l'intempérie du climat. C'est au mois de Mai que se fait cette opération, après les avoir bien lavés, afin de rendre la laine aussi nette qu'elle peut l'être : au mois d'Avril, il fait encore trop froid, & si l'on attendoit les mois de Juin & de Juillet, la laine ne croîtroit pas assez pendant le reste de l'Été, pour les garantir du froid pendant l'Hiver. La laine des Mourons est ordinairement plus abondante & meilleure que celle des Brebis ; celle du col & du dessus du dos est la laine de la première qualité, celle des cuisses, de la queue, du ventre, de la gorge, &c. n'est pas si bonne, & celle que l'on prend sur des bêtes mortes ou malades est la plus mauvaise. On préfère aussi la laine blanche à la grise, à la brune & à la noire, parce qu'à la teinture elle peut prendre toutes sortes de couleurs : pour la qualité, la laine lisse vaut mieux que la laine crêpue ; on prétend même que les Moutons dont la laine est trop frisée, ne se portent pas aussi bien que les autres. On peut encore tirer des Moutons un avantage considérable, en les faisant parquer, c'est-à-dire, en les

laissant séjourner sur les terres qu'on veut améliorer : il faut pour cela enclore le terrain, & y renfermer le troupeau toutes les nuits pendant l'Été ; le fumier, l'urine & la chaleur du corps de ces Animaux ranimeront en peu de temps les terres épuisées, ou froides & infertiles ; cent Moutons amélioreront, en un Été, huit arpens de terre pour six ans.

Les Anciens ont dit que tous les Animaux ruminants avoient du suif ; cependant cela n'est exactement vrai que de la Chèvre & du Mouton, & celui du Mouton est plus abondant, plus blanc, plus sec, plus ferme & de meilleure qualité qu'aucun autre. La graisse diffère du suif en ce qu'elle reste toujours molle, au lieu que le suif durcit en se refroidissant. C'est sur tout autour des reins que le suif s'amasse en grande quantité, & le rein gauche en est toujours plus chargé que le droit ; il y en a aussi beaucoup dans l'épiploon & autour des intestins, mais ce suif n'est pas à beaucoup près aussi ferme ni aussi bon que celui des reins, de la queue & des autres parties du corps. Les Moutons n'ont pas d'autre graisse que le suif, & cette matière domine si fort dans l'habi-

tude de leur corps, que toutes les extrémités de la chair en sont garnies; le sang même en contient une assez grande quantité, & la liqueur féminale en est si fort chargée, qu'elle paroît être d'une consistance différente de celle de la liqueur féminale des autres Animaux: la liqueur de l'Homme, celle du Chien, du Cheval, de l'Ane, & probablement celle de tous les Animaux qui n'ont pas de suif, se liquéfie par le froid, se délaye à l'air, & devient d'autant plus fluide qu'il y a plus de temps qu'elle est sortie du corps de l'Animal; la liqueur féminale du Bélier, & probablement celle du Bouc & des autres Animaux qui ont du suif, au lieu de se délayer à l'air, se durcit comme le suif, & perd toute sa liquidité avec sa chaleur. J'ai reconnu cette différence en observant au microscope ces liqueurs féminales; celle du Bélier se fige quelques secondes après qu'elle est sortie du corps, & pour y voir les molécules organiques vivantes qu'elle contient en prodigieuse quantité, il faut chauffer le porte-objet du microscope, afin de la conserver dans son état de fluidité.

Le goût de la chair du Mouton, la finesse de la laine, la quantité du suif,

& même la grandeur & la grosseur du corps de ces Animaux, varient beaucoup suivant les différens pays. En France, le Berry est la province où ils sont plus abondans; ceux des environs de Beauvais sont les plus gras & les plus chargés de suif, aussi bien que ceux de quelques autres endroits de la Normandie; ils sont très-bons en Bourgogne, mais les meilleurs de tous sont ceux des côtes sablonneuses de nos provinces maritimes. Les laines d'Italie, d'Espagne, & même d'Angleterre, sont plus fines que les laines de France. Il y a en Poitou, en Provence, aux environs de Bayonne, & dans quelques autres endroits de la France, des Brebis qui paroissent être de races étrangères, & qui sont plus grandes, plus fortes & plus chargées de laine que celles de la race commune: ces Brebis produisent aussi beaucoup plus que les autres, & donnent souvent deux Agneaux à la fois ou deux Agneaux par an; les Béliers de cette race engendrent avec les Brebis ordinaires, ce qui produit une race intermédiaire qui participe des deux dont elle sort. En Italie & en Espagne il y a encore un plus grand nombre de variétés dans les races des Brebis, mais tout-

tes doivent être regardées comme ne formant qu'une seule & même espèce avec nos Brebis, & cette espèce si abondante & si variée ne s'étend guères au-delà de l'Europe. Les Animaux à longue & large queue qui sont communs en Afrique & en Asie, & auxquels les voyageurs ont donné le nom de Moutons de Barbarie, paroissent être d'une espèce différente de nos Moutons, aussi-bien que la Vigogne & le Lama d'Amérique. Comme la laine blanche est plus estimée que la noire, on détruit presque par-tout avec soin les Agneaux noirs ou tachés; cependant il y a des endroits où presque toutes les Brebis sont noires, & par-tout on voit souvent naître d'un Bélier blanc & d'une Brebis blanche, des Agneaux noirs. En France, il n'y a que des Moutons blancs, bruns, noirs & tachés; en Espagne, il y a des Moutons roux; en Ecosse, il y en a de jaunes: mais ces différences & ces variétés dans la couleur sont encore plus accidentelles que les différences & les variétés des races, qui ne viennent cependant que de la différence de la nourriture & de l'influence du climat.

Nous avons cru ne devoir rien retrancher d'une Histoire naturelle de la Bre-

bis, présentée par M. de Buffon avec la précision, l'élégance & la noblesse de style que tout le monde lui connoît. *Gesner* & *Aldrovandus* sont sur ce sujet d'une érudition infinie ; & en effet la matière est si abondante, que si nous voulions l'épuiser, il y auroit de quoi faire des volumes : mais pour ne pas excéder les bornes, nous ajoûterons seulement quelques particularités.

Depuis peu le sieur *de Perce* s'est proposé d'établir une éducation sauvage de Bêtes à laine, moyennant laquelle les Moutons seroient exempts de la plûpart des maladies qui leur sont ordinaires, les Brebis supporteroient plus facilement les intempéries de l'air & des saisons ; & la race qui en viendrait auroit plus de chair, une laine plus belle, plus fine & en plus grande abondance, & des peaux plus grandes & plus fortes. Sur le compte qui en fut rendu au Roi, Sa Majesté accorda au sieur *de Perce* un Arrêt du Conseil d'Etat, pour l'autoriser à former dans le Parc du Château de Chambord l'établissement qu'il projettoit. Les expériences faites depuis, ayant confirmé les espérances qu'il avoit données, le Roi par un nouvel Arrêt du Conseil d'Etat

lui a permis d'élever, faire élever ou nourrir des Moutons & Brebis dans tout le Royaume, suivant sa méthode. De plus, le Roi a ordonné qu'il fût fait au Suppliant, à titre d'accensemens, des concessions des terres vaines, vagues & incultes, appartenantes à Sa Majesté, sur lesquelles aucunes Communautés ni aucuns Particuliers n'auront droit de pacage : veut en même-temps Sa Majesté que les Associés & Préposés du sieur de Perce, ensemble ses Bergers & Domestiques, ne puissent être sujets à augmentation de taille pour raison des profits qu'ils feront sur les troupeaux élevés de la manière désignée dans sa Requête, ni pour raison des terres incultes qui leur seront cédées. Mais cet établissement dont on avoit conçu de si belles espérances, n'a point réussi, & au bout de quelques années le sieur de Perce à qui il a péri une infinité de Moutons, s'est vû contraint de se défaire de toutes les Bêtes à laine qui lui étoient restées.

M. *Anderson* dans son *Histoire Naturelle de l'Islande, du Groenland, du Détroit de Davis, & d'autres Pays situés sous le Nord*, dit que les Moutons d'Islande ont la laine fort grosse & rude;

ce qui vient de la froideur du climat & de la mauvaise nourriture, puisqu'il est constant que plus les climats sont doux & les pâturages abondans, plus la laine des Moutons & le poil des Chèvres sont fins & tendres. D'un autre côté, il faut regarder la roideur de leur laine comme un bénéfice de la Nature, qui donne à chaque créature ce qu'il lui faut selon les circonstances où elle se trouve, & qui a si bien garni ici ces Animaux pour les garantir contre le froid terrible de ces Pays. On ne les tond jamais : cependant il leur vient tous les ans de nouvelle laine, ce qui arrive ordinairement vers la *Saint Jean*, où ils peuvent se passer de leur ancienne couverture épaisse, qui se détache alors autour de tout leur corps, & qui étant entortillée & se tenant fortement ensemble, leur est ôtée à la fois comme une espèce de peau superficielle. C'est pour cet effet qu'on les assemble exprès en leur donnant la chaille. Un Berger accompagné de Chiens bien dressés pour cet effet, monte sur une colline, & ayant donné le signal avec sa corne, les Chiens se détachent chacun de son côté, & chassent les Moutons de tous les rochers & autres endroits où ils se tiennent ordinairement,

en les faisant entrer tous dans un certain Parc immense qui est fort large sur le devant, & qui se retrécit peu à peu vers l'autre extrémité. Il est très-remarquable que généralement tous les Moutons d'Islande, tant les Brebis que les Béliers, ont des cornes extrêmement grandes & entortillées. (Ceci n'est pas fort extraordinaire dans les déserts du Nord, & *Olaius Magnus* dit que dans tout le district du Nord il y a quantité de gros Moutons, dont les femelles mêmes ont des cornes courbées en arc. *Martin* remarque aussi la même chose touchant les Moutons des Isles Occidentales d'Ecosse.) Ils en ont même ordinairement plus de quatre, & souvent huit, parmi lesquelles il y en a quelquefois une qui est fort droite de la tête en avant, & les Bêtes à cornes des autres Pays n'en ont point du tout dans cette Isle. On pourroit conjecturer que la Nature a peut-être donné ici des cornes à tous les Moutons en général, pour se défendre contre les Oiseaux de proie qui se trouvent dans cette Isle en grande quantité & d'une grosseur prodigieuse, & auxquelles ces pauvres Animaux qui errent continuellement dans les déserts sont plus exposés que dans d'autres Pays. Le gros

Bétail au contraire qui n'a rien à craindre de ces Oiseaux ni des Bêtes sauvages, puisqu'il n'y en a point dans l'Isle, semble ne pas avoir besoin de cornes pour sa défense, & il paroît que la Nature n'a pas voulu l'en charger inutilement. Je donne ceci, ajoûte M. *Ander-son*, comme une simple conjecture de ma part; mais il me paroît bien difficile de pénétrer la vraie cause naturelle de cette singularité. On trouve fort souvent dans l'estomac des Moutons une boule ronde de la grosseur d'une bonne pomme, remplie en dedans de laine, de mousse, &c. & entourée en dehors d'une croûte de tartre grisâtre & dure. J'en possède une qui m'est venue de Norwège & qui porte dans mon cabinet le nom de *Tophus ovinus Norwagicus*. Ces boules se forment sans doute de la laine & d'autres choses indigestes que les Moutons avalent faute d'autre nourriture, & leur figure sphérique vient en partie du mouvement continu de l'estomac, qui, comme nous savons, est agité sans cesse par ses membranes qui se croisent, & le tirent alternativement en des directions opposées; ce qui comprime & roule continuellement ces matières étrangères. La croûte provient

de la viscosité de l'estomac qui engroffit le volume, & forme cette enveloppe à mesure que ces matières augmentent. On trouve de même dans nos Pays, suivant la remarque du Traducteur, de pareilles boules de poil consolidées, sans croûte, & passablement grandes, dans les estomacs des Bœufs & des Vaches, & ces boules se forment vraisemblablement par l'habitude que ces Animaux ont de lécher les murs des maisons des Payfans, qui sont ordinairement construits de terre glaise mêlée de quantité de poil pour lui donner plus de fermeté. Il se peut faire encore qu'en se léchant aux endroits qui leur démanagent, ils en emportent avec leur langue raboteuse quantité de poil qu'ils avalent en mâchant, & qui s'amasse ensuite en forme de boule par l'action de l'estomac qui agit uniformément de tous côtés.

La laine, la chair & les peaux de Mouton sont des objets d'un commerce prodigieux en Angleterre. Pour donner quelque idée de la multitude surprenante des troupeaux de Bêtes à laine que l'on élève dans la Grande Bretagne, il suffira de dire que le nombre des toisons qui s'y coupent chaque année mon-

te à plus de trente millions ; & chaque toison porte au moins quatre livres de laine : à l'occasion d'une gageure , on a dressé un état des Moutons qui se trouvent aux environs de *Dorchester* , seulement à deux lieues à la ronde ; on en a compté six cens mille. Les Anglois étoient déjà si jaloux de leurs troupeaux sous le règne de *Henri VI* , que ce Prince défendit expressément qu'on transportât hors du Royaume aucun Mouton , dans la crainte que si l'espèce se multiplioit au-delà de la Mer , la Nation ne se vît privée de son commerce de laine , le plus considérable qu'elle fit alors. Cette défense a été renouvelée sous les règnes suivans , & subsiste encore. Le contrevenant perd , pour la première fois , tous ses biens ; il est détenu en prison pendant un an , & à la fin de l'année on lui coupe la main en plein marché : cette main est ensuite clouée à un poteau dans un endroit apparent ; & en cas de récidive , le coupable est puni de mort. Comme on ne connoît point de laines supérieures à celles d'Angleterre pour la fabrique des draps , l'importance de s'en assurer la possession exclusive est sans doute ce qui a déterminé le Ministère à imposer des peines

FI O CINQUIÈME CLASSE,
si rigoureuses pour des fautes, en appa-
rence, si légères.

On trouve dans le *Journal étranger* du
mois de *Février* 1755, une *Instruction*
sur la manière d'élever & de soigner la
meilleure espèce de *Brebis*, par M. *Hastfer*.
Nous allons en profiter, moyennant la
Traduction de M. l'Abbé *Prévost*.

Les *Traités des Varrons*, des *Colu-
melles*, & de l'immortel Auteur des
Géorgiques, sont aujourd'hui pour l'a-
griculture & pour tous les détails de
l'œconomie champêtre, ce que les dé-
couvertes des *Physiciens* du même temps
sont pour les nôtres; c'est à-dire, que
ces anciens *Ecrivains* ayant été les pre-
miers qui aient réduit leurs connoissan-
ces en méthode, ils n'ont jetté que les
fondemens d'un Art, dont la perfection
étoit réservée à leurs descendans. Il en
est de même de toutes les nouvelles lu-
mières, dont le progrès dépend de l'ex-
périence. Si nous avons perfectionné
celles qui nous sont venues de nos pré-
décesseurs, comptons que la postérité
perfectionnera les nôtres. Parmi les ef-
forts de tant d'habiles & zélés citoyens,
qui emploient comme à l'envi leurs lu-
mières, leurs talens, & leurs facultés
mêmes à mettre les pays du Nord dans

DES QUADRUPÈDES. VII

une situation florissante , & à procurer , s'il étoit possible , aux habitans de ces vastes contrées les avantages des pays les plus favorisés du Ciel , on nous fait regarder comme un des plus utiles ce que le Chevalier *Jonas Alstrom* a fait pour améliorer les Brebis de Suède , & pour rendre les soins que ces Animaux demandent , plus lucratifs aux propriétaires. Il forma ce grand projet , après avoir considéré que les Anglois ont gagné plusieurs centaines de millions en ennoblissant leurs Brebis par l'introduction des Béliers d'Espagne dans leur pays. Le sel que les Brebis aiment , & qui leur convient , est fort commun en Suède. Bien loin qu'un prétendu défaut de chaleur leur soit contraire , l'expérience a fait voir que pour faire réussir les Brebis d'Espagne & d'Angleterre , il a fallu les garantir en Suède , de la chaleur du Soleil en Eté par l'ombre , & de celle des bergeries en Hyver par d'autres moyens. L'expérience ayant appris à M. *Alstrom* que dans ces Animaux les mères ne contribuent de rien à la bonté de la race , il fit venir des Béliers d'Espagne & d'Angleterre , pour en faire couvrir des Brebis de Suède. L'excellence de ces mâles étrangers consiste en

112 CINQUIÈME CLASSE;
ce qu'ils ont une laine plus abondante
& d'une beaucoup meilleure qualité.
Un Mouton de Suède ne porte qu'environ trois marcs de laine, & le marc vaut seize ocrés, qui font quinze sols de France; tandis qu'un Mouton d'Angleterre porte depuis cinq jusqu'à huit marcs, le marc valant un écu d'argent, qui fait trente sols de France. Le rapport annuel de ces deux espèces de Moutons est donc comme d'un à six, huit, & même à dix. Les Béliers d'Espagne ont un peu moins de laine que ceux d'Angleterre, mais la qualité en est meilleure. On s'imagina d'abord que les efforts de M. *Alstrom* seroient inutiles; mais sans se décourager il établit à *Hoyenterp* & à *Berga*, non-seulement de grandes bergeries, mais encore des Académies de Bergers, où depuis quelques années de jeunes gens apprennent ce métier méthodiquement, & ne sont employés ailleurs qu'après avoir subi un examen sur tout ce qui regarde leur profession. Le royaume entier a suivi cet exemple. On choisit par tout des Bergers capables d'instruire les autres. Pour empêcher que la race étrangère ne dégénère, on fait venir de temps en temps d'autres Béliers des meilleures provin-

ces d'Espagne & d'Angleterre ; ou du moins on fait couvrir les Brebis par des Béliers , dont la génération n'est pas trop éloignée des pères étrangers.

Après cette exposition , M. *Hafffer* entreprend d'écrire l'Histoire naturelle des Brebis. Ces Animaux sont d'un tempérament phlegmatique. Leur cerveau tendre ne peut supporter , ni un Soleil ardent , ni la frayeur. Ils ont l'imagination vive , & sont plus sujets qu'aucune autre espèce d'Animaux à porter des fruits monstrueux. Leurs maladies sont aussi plus fréquentes. Ils vivent rarement plus de douze ans ; & c'est vers cet âge qu'ils perdent les dents. On peut faire couvrir les Brebis à l'âge de dix-huit mois ; mais si l'on attend qu'elles aient cinq ans , on obtient des Agneaux beaucoup plus forts. Elles n'en portent guères de bons après l'âge de sept ans. Le meilleur temps pour les faire couvrir , est une quinzaine de jours après la *S. Rem.* Il est à propos que cette opération se fasse dans les étables. Les Brebis sont fort effrayées par le feu , quand elles sont plaines ; & la laine des Agneaux en devient rousse. Un Bélier suffit pour quinze Brebis. Les Brebis d'Islande ont six & jusqu'à huit cornes. C'est dans la

114 CINQUIÈME CLASSE,
seconde génération que les Brebis d'Allemagne produisent, avec les Béliers d'Espagne & d'Angleterre, des Agneaux de race Angloise & Espagnole. Les descendants des Brebis de Suède ne s'annoblissent qu'à la troisième génération. On ne peut traire les Brebis, sans porter préjudice à leur laine. Par une précaution peu conforme à la Nature, mais recommandable pour entretenir la propreté de ces Animaux, l'Auteur conseille de couper la queue aux Agneaux vers l'âge de deux mois. Les Brebis sont sujettes à une espèce de peste, accompagnée de tumeurs, qui enleve quelquefois un grand nombre de ces Animaux. Ils sont exposés d'ailleurs, à quantité d'autres maladies, dans la considération desquelles M. *Hastfer* met à profit les observations de M. *Sauvages* de Montpellier. L'Auteur passe ensuite aux soins que demandent les Brebis dans le cours de l'Eté comme en Hyver. Il recommande sur-tout de ne les jamais faire paître quand il est tombé de la rosée. Il observe à cette occasion, que les Animaux sauvages connoissent beaucoup mieux que les Animaux domestiques ce qui convient à leur santé ; & ceux-ci, dit-il, ont moins besoin de

cet instinct, puisque la Providence les a comme donnés à la garde de l'homme. Il faut toujours tâcher de procurer aux Brebis, de l'ombre contre la chaleur du Midi. Les bruyères sèches, où il y a un peu de bois, sont les pâturages qui leur conviennent le mieux. Le pâturage des champs nouvellement moissonnées est trop nourrissant pour elles; car il est important d'empêcher qu'elles ne s'engraissent trop promptement. Il faut, pour les abbreuver, une bonne eau de rivière ou de ruisseau; & il est à propos de ne pas les faire boire trop souvent. L'Auteur entre dans un grand détail sur la manière dont il convient de donner du sel aux Brebis. Il veut que les étables de ces Animaux soient bâties sur un terrain sec & élevé, & qu'elles soient assez grandes pour être plutôt froides que chaudes. Pour trente Brebis, par exemple, il les veut longues d'environ vingt pieds, & hautes de neuf ou dix. Il y demande même des fenêtres & des lucarnes, ou quelque autre ouverture propre au renouvellement de l'air. Pour nourrir les Brebis, il recommande la paille de pois & d'avoine hachée, toute sorte de feuilles d'arbres, même celles des sapins, avec un peu de

116 CINQUIÈME CLASSE,
foin. Il fait observer en même temps,
que peu de Brebis bien nourries, font
d'un meilleur rapport qu'un grand nom-
bre d'affamées. L'eau chaude, qu'on
croit en certains endroits de l'Allema-
gne fort convenable aux Animaux do-
mestiques, ne convient nullement aux
Brebis. En général, il est utile à ces
Animaux de les faire paître en hyver;
mais on ne doit point les mener dans
les bleds en herbe, à moins qu'ils ne
soient gelés. Les Brebis, qui ne sont
tondues qu'une fois par an, valent mieux
que celles qu'on tond deux fois : aussi
Jean-George, Electeur de Brandebourg,
a-t-il défendu expressément d'en entre-
tenir de cette dernière espèce. Les Bre-
bis d'Espagne & d'Angleterre ne souf-
frent point qu'on les lave mais cette
pratique est avantageuse à celles de Sué-
de & d'Allemagne. Il y faut employer,
s'il est possible, une eau claire qui coule
sur du sable : l'usage de l'eau salée fe-
roit pernicieux. En tondant les Brebis,
il faut avoir un soin particulier de bien
séparer les différentes sortes de laines,
c'est-à-dire, celles des Brebis d'Es-
pagne, d'Angleterre & d'Allema-
gne, celles des Béliers, des Mou-
tons, des Brebis & des Angneaux; cel-

les enfin du dos, des pieds & des épaules. La laine fine ne se nettoie qu'avec beaucoup de peine. On la dégrasse dans un mélange d'eau & d'urine, moitié de l'une & de l'autre, en l'y remuant avec un râteau. Dans les endroits humides, la laine devient rousse, & les vers s'y mettent. Il ne faut tirer du lait que des Brebis qui portent une mauvaise laine. Beaucoup de grands-Seigneurs Espagnols entretiennent jusqu'à soixante mille Brebis; ils en confient le soin à un premier Berger, qui en a d'autres sous lui. A l'exemple des peuples Orientaux, ces mêmes Seigneurs se font un plaisir d'assister avec toute leur famille à la tonture des Brebis. M. *Hastfer* fait remarquer qu'il est bon d'avoir des Bergers qui sachent jouer de quelque instrument: Les Brebis aiment à les entendre, en deviennent plus gayer, & se laissent gouverner par le son. L'Auteur finit son traité par la partie médicale, où il parle des remèdes contre les maladies des Brebis. Il donne beaucoup d'éloges à une poudre composée d'une fourmillière, qu'on met en Autonne avec les fourmis, le mastic, les feuillages & les brins de bois, dans un four pour y sécher; après quoi on la

réduit en une poudre que l'on conserve dans un vaisseau où il y ait eu du sel ; & pour en faire usage , on la mêle avec du sel & de l'avoine. On a trouvé que les Brebis guéries avec cette poudre , d'une maladie qui régnoit en 1746 , avoient conservé le foye très-sain ; tandis que dans les autres ce viscère étoit rempli de cloches d'eau. Le sel dissous dans de l'urine humaine , sert d'émétique à ces Animaux ; & l'antimoine , ou le souphre mêlé avec de la lie de biere , leur sert de laxatif. M. *Hastfer* vante beaucoup & conseille journellement la poudre très-composée qu'on appelle en Allemagne & dans le Nord *la poudre de Poméranie*. Enfin , il traite fort au long de la petite vérole des Brebis. Quand cette maladie les attaque au Printemps , il veut qu'on les frotte avec un mélange de tabac , d'huile & d'alun. En Eté , il préfère l'huile où l'on a fait bouillir des feuilles d'Aulne.

Le Bélier est appelé en Hébreu *Eel* , en Grec *Crios* , en Italien *Ariete* , en Espagnol *Carnéro* , en Allemand *Wieder* , en Anglois *Ram* ou *Tup* : la Brebis , en Hébreu *Zon* , en Grec *Oïs* ou *Probaton* , en Italien *Pecora* , en Espagnol *Oveja* , en Allemand *Scaaff* , en Flamand

Schaep , en Anglois *Sheepe* , en Suedois *Faor* : l'Agneau , en Hébreu *Kebe*s , en Grec *Arnos* ou *Agnos* , en Italien *Agno* ou *Agnello* , en Espagnol *Cordero* , en Allemand *Lamb* , en Flamand *Lam* , en Anglois *Lambe* ou *Hogg*. Le mouton , en Italien *Montone* ou *Castrato* , en Allemand *Hammel*. Le mot François *Bélier* , vient , selon *Ménage* , de *Béler* ou de *Balatus* , qui est sa façon de crier , ou de *Balarius* dérivé de *Balare* ; ou plutôt de *Vellarius* fait de *Vellus* , à cause de sa toison M. *Lamery* dit que *Bélier* vient de *Belin* , vieux mot François qui signifioit *Sot* & *Mouton*. *Brebis* , vient de *Vervex* , ou plutôt de *Berbix* , *Vervix* , qui signifie la même chose que *Vervex* Mouton , en basse Latinité , selon *Ménage*. *Agneau* vient du Latin *Agnus* ou *Agnellus*. *Mouton* , à monte , parce que les Moutons aiment les montagnes ; ou , *quia mutilum Pecus* , parce que le Mouton est châtré ; ou de *Muto* , dérivé de *Mutus* , parce que ces Animaux sont fort silencieux , dit toujours *Ménage*.

Le Bélier contient beaucoup de sel volatile & d'huile. La chair de cet Animal se mange rarement , à cause de son odeur désagréable , & de sa saveur forte

qui approche de celle du Bouc : elle est en outre plus indigeste que celle de la Brebis, du Mouton, & de l'Agneau. On employe en Médecine le fiel, le suif & la moëlle de Béliér. Le fiel est purgatif; on en imbibe de la laine qu'on applique en cataplasme sur le nombril des petits enfans pour leur lâcher le ventre; ce qui est utile dans le cas où l'on ne peut leur faire prendre de remède par la bouche. Ce même fiel adouci & mêlé avec le lait de femme; est propre pour déterger & pour guérir les ulcères des oreilles. Le suif & la moëlle de Béliér sont émolliens, anodins & résolutifs : on s'en sert dans plusieurs onguens & emplâtres, comme dans l'onguent de la Mere, l'emplâtre de *Minium*, la toile à Gaultier, &c.

La Brebis contient beaucoup d'huile & de sel volatile. Sa chair est un peu plus en usage que celle de Béliér : cependant elle n'est guères estimée, parce qu'elle est fade, visqueuse, & propre à produire des humeurs grossières & un mauvais suc. Son lait contient peu de sérosité, & il abonde en parties caséuses & butyreuses qui le rendent gras & épais; c'est ce qui fait qu'on ne l'employe qu'à faire des fromages :
 cependant

cependant, au défaut d'un autre lait, on pourroit s'en servir ; mais on a remarqué que son usage fréquent engendroît des taches blanches sur la peau. La Brebis fournit à la Médecine sa graisse, l'œsype, sa laine grasse avant que d'être lavée, & ses excréments. La graisse de Brebis ou suif, est émolliente & anodyne ; on la mêle dans les lavemens contre la colique & la dyssenterie : elle est aussi employée dans plusieurs pommades adoucissantes. L'œsype ou suif de Brebis est une espèce de mucilage graisseux en consistance d'onguent, qui se tire de la laine grasse qui naît à la gorge & entre les cuisses des Brebis & des Moutons. On lave cette laine, & on la fait bouillir dans l'eau pour la dégraisser, afin qu'elle soit en état d'être employée comme d'autre laine : on laisse un peu reposer les lotions ou la décoction, & l'on trouve au-dessus une manière d'écume grasse nageante ; on la ramasse, & l'ayant passée par un linge on la met refroidir dans un baril ou dans un pot pour la garder : C'est ce qu'on appelle *œsype*. Celui que nous trouvons chez les Droguistes, & qui s'emploie dans quelques emplâtres, est apporté de la Normandie, de la Beauce,

& du Berry ; il le faut choisir nouveau, de bonne consistance , net , de couleur brune , d'une odeur désagréable , mais qui ne soit point corrompue ; car il s'empuantit quelquefois en vieillissant , & d'autres fois il devient dur comme du savon. Cet œsype est émollient, anodin , & résolutif ; il est propre pour fortifier les jointures , & on l'emploie extérieurement contre les luxations & les contusions. La laine grasse ou laine surge , appelée en latin *Lana Succida* , se tire en Eté de la gorge & d'entre les cuisses des Brebis ; elle est chaude, émolliente & résolutive : on l'applique extérieurement sur les contusions , & sur les luxations ; elle apaise les douleurs , elle favorise & augmente la transpiration de la partie sur laquelle on l'applique. Nous avons vû des personnes du sexe qui avoient reçu des coups dans le sein qui le rendoient douloureux & faisoient appréhender le cancer, se guérir en appliquant sur la mamelle un cataplasme de laine grasse. La fiente de Brebis est discussive & apéritive : on la recommande contre la jaunisse. La dose en est de deux scrupules à un gros. On l'emploie extérieurement en cataplasme sur les tumeurs de la ratte,

sur les cors des pieds, les verrues & les autres tubercules de la peau.

L'Agneau contient beaucoup d'huile, de phlegme, & de sel volatile. Sa chair est humectante & rafraîchissante; elle nourrit beaucoup, mais elle produit des humeurs visqueuses & grossières, principalement quand il est trop jeune: c'est ce qui fait qu'il ne convient qu'aux jeunes gens d'un tempérament chaud & bilieux; mais les personnes d'un tempérament froid & phlegmatique doivent s'en abstenir, ou en user fort modérément. L'Agneau fournit à la Médecine plusieurs de ses parties, telles que les poumons, la caillette ou présure qui se trouve au fond de son estomac, & sa peau. Les poumons d'Agneau sont recommandés dans la phthisie & les autres affections de la poitrine, & spécialement dans les plaies du poumon: on en fait des bouillons adoucissans, comme l'on en feroit avec le poumon de Veau, ou de Renard; car de croire avec quelques Médecins, que les parties des Animaux conviennent aux mêmes parties de l'homme, & sympathisent avec elles, c'est une physique occulte qui n'est plus de saison, & qui n'est point soutenue par l'expérience.

Ce n'est donc qu'en qualité d'adoucissant que le poumon d'Agneau convient dans les maladies du poumon, & il n'y faut chercher rien de plus. La présure ou caillette d'Agneau passe pour être salutaire contre les poisons & les morsures des bêtes vénimeuses. *Schroder* conseille d'en dissoudre un peu dans du vinaigre, & de la faire prendre de cette manière. *Etmuller*, dit que les nourrices ont coutume d'en avaler pour dissoudre leur lait, lorsqu'il est coagulé dans leurs mammelles. La peau d'un Agneau nouvellement tué & encore chaude, est anodyne & résolutive : on l'applique & l'on en enveloppe les parties qui ont souffert de grandes contusions. *Hippocrate* dans son *Traité de Superfætatione*, ordonne d'appliquer une peau d'Agneau toute chaude sur le ventre des filles qui sont incommodées d'une suppression de règles : il est ordinaire dans ces pays-ci d'envelopper d'une peau d'Agneau dont la laine est en dedans, les parties attaquées de rhumatisme, ou menacées de paralysie ; on s'en sert encore utilement pour faire différentes fourrures.

Quand l'Agneau est parvenu à une certaine grandeur, on le châtre, &

ensuite il s'appelle *Mouton* : on fait cette opération pour qu'il devienne plus gras, plus tendre plus délicat , & d'une plus facile digestion.

Le Mouton contient dans toutes ses parties beaucoup d'huile & de sel volatile. On doit le choisir jeune , tendre , médiocrement gras , qui ait été nourri de bons alimens , & élevé dans un air pur & sec. Les meilleurs Moutons , comme il a déjà été dit , nous viennent de Beauvais & du Berry. La chair de cet Animal nourrit beaucoup , fournit un bon aliment , & est de facile digestion ; ce qui la rend fort salutaire à toutes sortes de tempéramens. Quand le Mouton devient trop vieux : il est sec , dur , & ne se digère plus si bien.

Quant aux usages du Mouton en Médecine , ils sont fort bornés. On fait bouillir dans de l'eau la tête & les pieds de Mouton ; on se sert de ce bouillon en forme de bain dans l'atrophie & la rétraction des membres. Ce remède est onctueux & pénétrant ; il redonne de la souplesse aux parties , & facilite leur nutrition. On fait encore des lavemens contre le tenesme & la dysenterie avec le bouillon d'une tête de Mouton pilée avec sa laine & cuite

126 CINQUIÈME CLASSE,
de cette façon : ces lavemens sont extrêmement adoucissans , & calment promptement les douleurs. L'épiploon chaud d'un Mouton , appliqué sur le ventre , est un remède éprouvé contre la colique & la dyssenterie. Quant aux autres parties du Mouton , comme la laine , le suif & la fiente , elles ont les mêmes propriétés que celles de la Brebis & du Bélier , dont il a été parlé ci-dessus.

Prenez du bouillon de tripes de Mouton, dix onces; deux jaunes d'œufs; du baume de *Lucatel* , une once ; du suif de Mouton , deux onces. Melez le tout pour un lavement anodyn & balsamique dans la dyssenterie ulcéreuse.

Ce lavement se doit donner au degré de chaleur qu'il faut pour que le suif ne se fige pas ; & l'on empêche le suif de se figer , si l'on a soin de le bien battre avec les jaunes d'œufs.

Prenez de l'huile commune , une livre ; de la cire blanche, de l'axonge de Porc , du beurre frais , du suif de Mouton & de la litharge d'or , de chacun une livre & demie.

Mettez le tout ensemble dans une bassine sur le feu, & remuez toujours avec une spatule jusqu'à ce que la matière devienne d'un rouge-brun; & en consistance d'onguent.

Cet onguent est propre pour résoudre le lait des mammelles, pour amollir leurs duretés, & celles des abcès en quelque endroit qu'ils se forment.

P H O C A.

PHOCAS, ou Veau-Marin; Phoca, Offic. Lemer. 680. Dal. Pharm. 443. Charlet. de Pisc. 48. Blas. 284. Klein. Quad. 93. Phoca seu *Vitulus marinus*, Gefn. de *Aquat.* 826. Aldrov. de Pisc. 722. Jonst. de Pisc. 156. Schonev. Ichth. 56. Raii Syn. Quad. 189. Briss. Quad. 230. *Vitulus marinus*, Bellon. de *Aquat.* 19. Rondel. de Pisc. 453. Merr. Pin. 167. *Phoca dentibus caninis testis*, Linn. Faun. Suec. 11. *Phoca*, *vitulus* seu *Bos marinus*; *Canis* seu *Lupus marinus*, Nonnull.

On trouve dans les *Mémoires de l'A-*

328 CINQUIÈME CLASSE;
*démie Royale des Sciences pour servir à
l'Histoire Naturelle des Animaux, la
description anatomique d'un Veau-Marin,*
que nous prêterons pour l'étendue &
l'exactitude à celle de *Severini* copiée
par *Blasius*, ainsi qu'à deux autres qui
sont insérées dans les *Ephémérides d'Al-*
lemagne.

Rondelet a remarqué, disent Messieurs
les Académiciens de Paris, que le Veau-
marin est de deux espèces, dont l'une
se trouve dans la Mer Méditerranée,
& l'autre dans l'Océan. Il ne met point
néanmoins d'autre différence entre l'une
& l'autre de ces espèces, que l'habitude
du corps, qu'il dit être plus pleine dans
le Veau-marin de l'Océan, que dans celui
de la Mer Méditerranée, qui est moins
trapu & moins racourci que l'autre. Le
Veau marin dont nous faisons la des-
cription, avoit plus de rapport avec
cette seconde espèce qu'avec la pre-
mière. Il avoit le col long & la tête bien
moins serrée contre les épaules qu'elle
n'est au Veau de l'Océan tel qu'il est re-
présenté dans les figures qui s'en voyent;
& le reste du corps étoit aussi plus ali-
gné. La poitrine étoit large à cause de
la situation des Omoplates, qui étoient
plus en devant qu'elles ne sont aux au-

tres Animaux qui ont la poitrine pointue & étroite lorsque les omoplates sont plus en arrière. Tout l'Animal étoit long de vingt-huit pouces, à prendre depuis le museau jusqu'au bout des pieds de derrière, qui, selon la disposition qu'ils ont naturellement en cet Animal, étoient étendus & joints l'un contre l'autre; ayant en cela seulement la forme de la queue d'un Poisson, suivant la description d'*Aristote*, laquelle est contraire à celle de *Rondelet*, qui représente le Veau-marin tant celui de l'Océan que celui de la Mer Méditerranée, sans pieds de derrière, & qui reprend *Aristote* de ce qu'il a dit que cet Animal a des doigts aux pieds de derrière pareils à ceux des pieds de devant; en sorte qu'il semble que *Rondelet* ait confondu le véritable Veau-marin ou *Phoca* des Anciens, avec le Bœuf marin des Indes Occidentales qui n'a point de pieds de derrière, mais seulement une queue de Poisson mal formée dont il se sert pour nager, ce qu'il fait avec une très grande vitesse, au rapport de *Clusius*, qui dit en avoir vu un que les Hollandois avoient apporté des Indes. Le Veau-marin que nous décrivons avoit non-seulement deux pieds de der-

130 CINQUIÈME CLASSE,
rière, mais outre cela une queue longue d'un pouce & demi, qu'*Aristote* compare avec raison à la queue d'un Cerf. Il est vrai que les doigts de ces pieds n'étoient pas si formés ni si distincts qu'aux pieds de devant, & que ces deux pieds allongés ainsi qu'ils étoient, & ferrés l'un contre l'autre, avoient plutôt la forme de la queue d'un Poisson, que celle des pieds des Animaux qui en ont, & qui se replient ordinairement sous le ventre. Ces pieds étoient semblables à ceux des plongeurs, qui ne peuvent marcher comme les autres Oiseaux en tenant leur corps parallèle à la terre, mais qui sont contraints d'aller droit comme l'Homme. *Aristote* dit que les pieds du Veau-marin sont semblables à des mains : Il a voulu dire apparemment que les pieds de devant de cet Animal, au lieu des trois parties qui composent le bras de l'Homme, sçavoir l'avant bras, le coude & la main, n'ont que la dernière qui répond à la main de l'Homme, enforte que cette partie lui sort immédiatement de la poitrine. Le Bœuf-marin des isles Occidentales, qui est une espèce de Veau-marin d'une grandeur prodigieuse, y est appelé *Manati*; parce que, selon la

remarque d'*Oviedo*, il n'a que les pieds de devant, qui sont généralement appelés mains par les Espagnols dans tous les Animaux. Dans notre sujet, l'avant-bras & le coude étoient enfermés sous la peau qui couvroit la poitrine ; & il n'y avoit que les pattes qui sortissent dehors. Ces pattes ainsi ferrées & racourcies, ne nous ont point semblé pouvoir servir à la femelle pour embrasser ses petits, ainsi qu'*Oppien* dit qu'elle fait lorsqu'elle les mène promener dans la Mer : elles paroissent même, ainsi que les pieds de derrière, plus propres à nager qu'à marcher ; quoiqu'à la vérité ni les uns ni les autres de ces pieds ne le soient guères pour aller commodément. *Elien* a remarqué que les femelles ont un grand soin de mener & de ramener souvent leurs petits tantôt dans la Mer & tantôt sur la terre : il y a apparence que c'est pour leur apprendre à nager & à marcher par un long exercice, qui produit une habitude capable de suppléer aux dispositions que la Nature leur a déniées. Il y a apparence qu'*Homère* appelle les Veaux marins *Nepodes*, parce que l'on peut dire qu'ils nagent avec les pieds, & qu'ils marchent avec des nageoires, & non pas

132 CINQUIÈME CLASSE;
parce qu'ils sont sans pieds, ainsi qu'*Eustathius* a expliqué. Ces pieds néanmoins avoient des ongles qui ne sont pas nécessaires pour nager comme ils le sont pour marcher : de sorte qu'il paroît que la nature qui a fait le Veau marin pour vivre, de même que le Castor sur terre & dans les eaux, a donné des organes à chacun de ces Animaux pour aller avec plus ou moins de facilité, selon qu'elle les a destinés à être plus ordinairement dans l'un ou dans l'autre de ces élémens ; car le Veau marin, qui est plus souvent dans la Mer que sur terre, ne marche pas avec autant de facilité que le Castor ; & le Castor ne nage pas si aisément que le Veau marin, parce qu'il n'entre dans l'eau que pour y prendre du Poisson, & qu'il n'y fait pas sa demeure ordinaire. Par ces mêmes raisons le cœur & le poumon du Veau marin ont une conformation particulière, pour faire que cet Animal puisse demeurer long-temps sous l'eau sans respirer, ainsi qu'il sera expliqué ci-après : mais le castor, qui ne se tient pas long-temps dans l'eau, n'a point cette conformation particulière du cœur, du-moins nous ne l'avons point trouvée dans deux Castors.

que nous avons disséqués, dont l'un étoit de Canada, l'autre de France.

La tête n'étoit point courte & ronde comme *Rondelet* la décrit, & son museau étoit assez long pour le faire ressembler à la tête d'un Veau. Mais les yeux n'étoient point semblables à ceux d'un Veau, qui les a élevés & comme hors de la tête : car ceux de notre sujet étoient cachés & comme plongés dans un orbite, dont le rebord de dessus n'étoit point relevé comme il l'est au Veau. Ces yeux néanmoins étoient gros, ayant quinze lignes de diamètre. Il y avoit une paupière interne pour couvrir l'œil ; elle se retiroit & se cachoit dans le grand angle. Il n'y avoit point au-dessus des yeux ces longs poils que *Rondelet* & *Severinus* & y mettent ; il y en avoit seulement aux côtés du museau, qui étoient d'une figure fort particulière, étant quarrés & aplatis avec des nœuds d'espace en espace, & fort près-à-près, ainsi qu'il est représenté dans la figure. Au delà des yeux il y avoit des trous pour les oreilles internes comme aux Oiseaux, & il n'y avoit point aussi d'oreilles externes. *Aristote* a remarqué que cela est particulier au Veau marin, qui, entre tous les Animaux qui engen-

134 CINQUIÈME CLASSE,
drent un Animal vivant, est le seul qui
a des oreilles internes, & qui n'en a
point d'externes. Toute la peau étoit
garnie d'un poil court, & fort sem-
blable à celui du Veau terrestre. *Silva-*
ticus le compare mal à celui de la Chè-
vre qui est très long. Il étoit de cou-
leur entre le gris & le fauve, un peu
plus déchargé au droit du ventre que
vers le dos, qui étoit parsemé de ta-
ches de la grandeur de l'ongle de cou-
leur rouge-brun. *Plin* dit que ce poil
long-temps après que la peau a été arra-
chée, conserve une telle sympathie avec
la Mer, qu'il suit ses mouvemens, &
que tantôt il se hérille, tantôt il s'ap-
platit, lorsque la Mer s'enfle ou s'ab-
baïsse par le flux & par le reflux. *Seve-*
rinus dit avoir vû ce miracle; mais il
l'exprime avec un tel excès, qu'il en est
moins croyable. Il dit que quand le
vent du Septentrion souffle, les poils qui
s'étoient élevés au vent du Midi, non-
seulement se couchent, mais disparois-
sent entièrement. *Cardan* assure que
cette propriété qui avoit passé pour fa-
buleuse, a été trouvée véritable aux
Indes. L'expérience nous a fait con-
noître que cette merveille ne se voit
pas toujours à Paris : car ayant gardé

& observé cette peau pendant plusieurs mois , nous avons trouvé que le poil y étoit de même hauteur & de même situation en tout temps. La peau étoit dure & épaisse. *Plin* dit que l'on ne peut tuer le Veau marin qu'en lui cassant la tête. Les Historiens des Indes Occidentales disent que la peau du *Manati* étant corroyée , a plus d'un doigt d'épaisseur , & qu'on en fait des semelles de souliers. Les dents qui étoient longues & aigues dans toutes les deux mâchoires , étoient fort dissemblables de celles du Veau , & ressembloient mieux aux dents d'un Loup : de sorte que les Espagnols & les Allemands ont raison d'appeller cet Animal Loup marin. Le naturel doux & grossier du Veau terrestre a encore fort peu de rapport à celui du Veau marin , que les Naturalistes disent être adroit , hardi & entreprenant , vivant de rapine , ayant l'industrie de s'attrouper avec ses semblables pour attaquer les plus grands Poissons , & assez de force pour se battre sur terre , même contre les Ours , ce qui est peu croyable des Veaux de la taille du nôtre , & ne peut convenir qu'à ceux qui se pêchent proche de l'Angleterre , qui selon *Gesner* sont aussi

grands que des Ours ; ou plutôt à ceux dont parlent *Gomara Oviedo*, *Pedro Cieca*, & les dernières relations des Antilles, qui sont d'une grandeur si prodigieuse, qu'il s'en trouve de vingt pieds de long sur sept de large. Mais les noms sont donnés aux Poissons le plus souvent à cause de quelques ressemblances qu'ils ont, à ce que l'on prétend, avec de certaines choses, soit que cette ressemblance se prenne de leur figure ; soit qu'elle se prenne de leurs mœurs. Ainsi le Mouton marin a ce nom, parce qu'il est blanc, & qu'il a des cornes recourbées comme le Mouton terrestre ; & le Veau marin est appelé Loup par quelques uns, à cause qu'il vit de rapine. Cependant par cette raison il devrait être appelé Mouton, si on le compare au Mouton marin ; & le Mouton marin, au contraire, devrait être appelé Loup, parce qu'au rapport d'*Elien*, le Mouton marin chasse les Veaux marins, & les mange. La Langue étoit assez semblable à celle d'un Veau, étant large, plate, & sans âpreté. Elle étoit fourchue, & coupée en deux par le bout, ainsi qu'*Aristotele* l'a remarqué : mais non pas double, ronde & menue, comme aux Serpens & aux Lézards,

ainsi que *Plin*e la décrit. Le larynx avoit une conformation particulière, l'épiglotte étant plus grande à proportion qu'aux autres Animaux ; elle passoit de la longueur de demi pouce au-delà de la glotte , pour la couvrir. Il y a apparence que cela est fait pour fermer plus exactement l'entrée de l'âpre-artère , lorsque cet Animal mange sa proie au fond de la Mer , & pour empêcher que l'eau ne se coule dans ses poumons.

Le ventricule étoit long en forme d'un intestin qui s'étrecissoit vers ses deux orifices. *Severinus* le décrit rond comme un œuf d'Autruche. La membrane intérieure étoit plissée , & faisoit plusieurs rides. *Severinus* le décrit sans rides. Ces rides depuis l'orifice supérieur jusqu'au milieu du ventricule étoient par ondes , & delà jusqu'au pylore elles étoient droites. Cela semble avoir quelque rapport avec les ventricules des Animaux qui ruminent , dans lesquels les rides du dernier ventricule sont droites , & selon la longueur du ventricule ; au lieu qu'elles sont obliques & transversales dans les premiers. Au-dedans de ce ventricule on a trouvé comme un peloton de l'her-

138 CINQUIÈME CLASSE,
be marine appelée *Varec* par les Matelots, qui est une espèce de *Fucus*. Ce peloton étoit de la grosseur & de la figure d'une noix. Il bouchoit l'orifice supérieur du ventricule, enforte qu'il sembloit que ce peloton eût été poussé dans cet orifice par l'effort d'une compression extraordinaire, & par le rétrécissement du ventricule. Le foye avoit six lobes, deux grands en dessous & en arriere, & quatre petits en dessus & en devant. La vésicule du fiel étoit entre le grand lobe droit de derriere & le premier des petits qui sont en devant du même côté. *Belon* dit, suivant *Aristote*, que le Veau marin n'a point de fiel. *Plin*e veut qu'il l'ait dans la poitrine; ce qui ne s'accorde pas bien avec ce qu'il rapporte, que cet Animal vomit son fiel lorsqu'il est poursuivi par les pêcheurs, à cause de la connoissance qu'il a que l'on ne le veut prendre que pour avoir ce fiel, qui est utile pour la guérison de plusieurs maladies: car il seroit aussi peu possible qu'il vomît ce fiel qu'il auroit dans la poitrine, qu'il est peu croyable qu'il puisse connoître les intentions des pêcheurs, si ce n'est que cette sagacité lui soit particulière, & aux autres amphibies, tels que sont

le Castor, les Serpens & les Grenouilles, que ce même Auteur dit avoir soin de se défaire des choses pour lesquelles on les cherche; enforte que le Castor s'arrache les poches où est contenue la liqueur médicinale du *Castoreum*, les Serpens avalent la précieuse dépouille qu'ils quittent au Printemps, & les Grenouilles vomissent tous les jours certaine liqueur salulaire qui s'engendre dans leur corps, de peur que l'on ne les tue pour avoir cette liqueur. Les reins n'étoient point semblables à ceux de la Loutre, ainsi que *Rondelet* l'a dit, parce que les reins de la Loutre sont composés de plusieurs petits reins séparés, qui ont chacun leurs vaisseaux émulgents & leurs uretères particuliers, ainsi qu'il se voit dans la figure des reins de l'Ours. Les reins de notre sujet étoient plus semblables aux reins du Veau terrestre, étant fendus par-dessus seulement en leur surface par des coupures qui ne pénétoient pas fort avant: mais ces coupures étoient beaucoup plus fréquentes qu'au Veau terrestre, & elles faisoient paroître ce rein composé de plusieurs glandes jointes ensemble. Ces reins étoient encore différents de ceux du Veau terrestre, en ce qu'outre le

140 CINQUIÈME CLASSE;
grand bassinnet qui est dans la partie
gibbe de ce rein, il y en avoit plusieurs
autres petits semés en plusieurs endroits
dans la substance du rein; en sorte qu'il
sembloit que chacun de ces petits bassin-
nets appartenoit à chacun des petits
reins particuliers, dont le grand étoit
composé; & que le parenchyme de cha-
cun de ces reins particuliers étoit confon-
du en une seule masse. La membrane adi-
peuse du rein étoit toute semée de vais-
seaux fort apparents, qui ont fait dire
à *Rondelet*, que les vaisseaux émulgents
n'entrent point dans la cavité du rein au
Veau marin, comme aux autres Ani-
maux, mais qu'ils se distribuent dans
tout le corps du rein. La plus grande
partie de ces vaisseaux dans le rein gau-
che, étoient les rameaux, ou plutôt les
racines de la veine spermatique, les-
quels en se réunissant formoient trois
gros branches, que le tronc de la vei-
ne spermatique, qui sortoit de l'émul-
gente, retenoit en passant. Ce rein gau-
che étoit accompagné d'un succenturié,
qui étoit de la grosseur d'une aveline,
& adhérent immédiatement au tronc
de la veine cave. Le poumon n'avoit
qu'un lobe de chaque côté, qui étoit
seulement un peu coupé en travers par

le milieu. Le cœur étoit rond & plat. Ses ventricules ont été trouvés fort grands, & ses oreilles très petites. Le tronc de l'aorte sortoit du cœur de la longueur de deux pouces avant que de retourner pour faire la crosse. Au-dessous de la grande ouverture par laquelle le tronc de la veine cave envoie le sang dans le ventricule droit du cœur, il y avoit une autre ouverture qui pénétoit dans l'artère veineuse, & delà dans le ventricule gauche, & ensuite dans l'aorte. Cette ouverture, qu'on appelle le trou ovalaire dans le fœtus, fait l'anastomose par le moyen de laquelle le sang va de la cave dans l'aorte sans passer au travers du poumon, & c'est apparemment pour un même usage que ce passage se trouve dans le Veau marin & dans le fœtus, à cause du besoin que l'une & l'autre ont de se passer de la respiration; sçavoir, le fœtus pendant qu'il est dans le ventre de sa mère, & le Veau marin pendant qu'il est plongé dans l'eau: Ce qui fait voir que la respiration est nécessaire à la circulation, & que le sang que le poumon a reçu d'un des ventricules du cœur en se dilatant, est ensuite poussé dans l'autre ventricule par la compression du cœur.

142 CINQUIÈME CLASSE;

Et il y a apparence que la facilité que le Veau marin a de se tenir long - temps dans l'eau sans respirer , doit plutôt être attribuée à cette conformation particulière des vaisseaux du cœur & du poumon , qu'à la petitesse du poumon , qui est la raison que *Pline* apporte. Entre ces deux ouvertures qui étoient dans le tronc de la veine cave , il y avoit une séparation membraneuse faite par un repli de la tunique intérieure de la veine. On a trouvé beaucoup de sang dans les ventricules du cœur , & dans le poumon. *Pline* dit que ces parties dans le Veau marin , contiennent moins de sang que dans les autres Animaux. Ce sang ayant été gardé , s'est caillé assez ferme.

Aristote & *Pline* disent que les os du Veau marin sont cartilagineux : nous avons trouvé que ce sont de véritables os qui sont très-durs , principalement ceux du crâne. La dure mère étoit attachée au crâne , & se redoubloit pour faire la faux. Il y avoit un os entre le grand & le petit cerveau , de même qu'au Chien & aux Animaux qui vivent de rapine , & qui mangent de la chair , & non pas des herbages comme le Veau. Cet os étoit plat & pointu ,

& non rond & massif, tel qu'est celui qui se trouve dans la tête du Lamantin, qui est une espèce de Veau marin des Indes Occidentales, & que l'on tient être un os qui a une vertu particulière pour dissoudre la pierre des reins & de la vessie. Les replis & les cavités du cerveau étoient comme au veau ; mais il y avoit plus de cervelle à proportion qu'il n'y en a dans la tête d'un Veau ; ce qui est contre l'ordinaire des Poissons, qui n'ont que très-peu de cervelle. La glande pinéale étoit longue de deux lignes, & avoit un peu moins de largeur. Les Naturalistes ont observé que cet Animal ne tient rien de la stupidité des Poissons, mais qu'il égale la sagacité la plus subtile des Animaux terrestres. *Plin*e témoigne que l'on en faisoit voir à Rome qui répondoient quand on les appelloit, & qui de la voix & du geste saluoient le peuple dans les théâtres. *Gomara* raconte d'un *Manati*, ou Veau marin des Indes d'une grandeur prodigieuse, qui étant apprivoisé, venoit quand on l'appelloit par son nom, & portoit jusqu'à dix Hommes sur son dos dans un lac où un Prince Indien le faisoit nourrir. *Aldrovande* dit en avoir vu un qui chantoit pour les Princes

144 *CINQUIÈME CLASSE,*
Chrétiens, & non pour les Turcs. Le
Cryſtallin étoit preſque ſphérique à la
manière ordinaire des Poifſons, & ſa
partie la plus convexe étoit en devant
contre l'ordinaire. Toute la choroïde
étoit enduite d'une ſubſtance blanche
& fort opaque. Dans la rétine il y avoit
trois rameaux de vaiſſeaux remplis de
ſang, qui entroient dans l'œil avec le
nerf optique, & ſe répandoient dans
toute la membrane. Ce nerf optique
entroit dans le milieu de l'œil, & ſon
entrée étoit directement oppoſée au
cryſtallin.

Ces deux remarques ſont favorables
à l'opinion de ceux qui tiennent que la
réception des eſpèces viſuelles ſe fait
ſur la ſurface de la rétine, & non ſur
la choroïde; parce que les vaiſſeaux,
qui étant épandus dans la rétine ſont
couchés ſur la choroïde, doivent à cauſe
de leur opacité, ſ'oppoſer au paſſage des
eſpèces viſuelles, & empêcher qu'elles
n'aillent juſqu'à la choroïde : ce que
ces vaiſſeaux ne font pas à l'égard de la
rétine, parce qu'elle les couvre de ſa
ſurface qui termine & enferme l'hu-
meur vitrée. La ſituation du nerf opti-
que qui ſe rencontre dans l'axe de l'œil,
& qui par - conſéquent reçoit directe-
ment

ment les espèces visuelles , semble encore faire voir que ce n'est point la choroïde qui reçoit les espèces , puisqu'il n'y a point de choroïde au principal endroit où les espèces tombent ; mais que c'est la rétine qui est étendue sur le nerf optique de même que sur tous les autres endroits , sur lesquels les espèces peuvent tomber.

L'œil gauche étoit rétréci ; & beaucoup plus petit que le droit ; & il s'est trouvé gâté , les humeurs étant à demi suppurées. On n'a point trouvé dans les yeux de ce sujet les mille couleurs que les Naturalistes disent que l'on y remarque.

M. *Anderson* dans son *Histoire Naturelle de l'Islande , du Groenland & du détroit de Davis* , nouvellement traduite en François , nous a laissé aussi une description faite sur un jeune Veau de Mer , mais très-courte & superficielle en comparaison de celle qu'on vient de lire.

Le Chien ou Veau de Mer , dit cet Auteur , en Latin *Phoca* , appelé dans l'Amérique Septentrionale *Loup-Marin* , est fort bien décrit dans *Martens* , & d'ailleurs assez généralement connu. Sa tête ressemble parfaitement à celle d'un

Chien à qui l'on a coupé les oreilles près de la tête. Il a une moustache dont le poil est long, roide & frisé d'une façon singulière ; le corps court & gros sur le devant, avec un estomac fort large, mais qui se retrécit bien-tôt & se termine en pointe. Les quatre pattes fort courtes, ressemblent presque à celles d'une Oye ; elles n'ont point d'os : ce n'est qu'un morceau de chair couvert d'une peau velue. Celles de devant sont garnies de cinq ongles longs & noirs, qui avancent un peu par les pointes sur les bords de la peau. Ils n'ont point de jambes ; & les pattes sont si courtes, que l'Animal étant couché, la rondeur du ventre les empêche de toucher à terre : il s'en sert cependant pour s'accrocher & se traîner plus vîte qu'on ne croiroit. Ces pattes ne sont faites que pour lui servir de rames quand il nage. Celles de derrière sont reculées, & la largeur de leurs extrémités est perpendiculaire comme aux queues de Poissons. Son poil est court & roide. Il a sur le dos des rayes & taches noires. Il est d'un blanc sale & jaunâtre sous le ventre. La queue n'est pas plus longue que celle d'un Chevreuil. Toute sa longueur comprise entre la pointe

du museau & l'extrémité de la patte de derrière, est de deux pieds quatre pouces de Paris. Ces Animaux parviennent dans le détroit de *Davis* à la longueur de près de deux hommes. Ils ont entre la peau & la chair environ quatre doigts d'épais de graisse, qui donne de fort bonne huile. La pêche des Baleines n'étant plus à beaucoup près si avantageuse qu'elle l'étoit autrefois, on tâche de se dédommager dans ces voyages le mieux qu'on peut; & comme la peau de Chien de Mer est fort recherchée, l'on équipe tous les ans quelques petits bâtimens pour leur faire la chasse. Ces espèces de Chasseurs marins portent le nom de *Robben-Schlagers*, qui veut dire *batteurs de Chiens de Mer*; parce qu'ils les surprennent sur la glace quand ils dorment. Ils les tuent avec de gros bâtons en frappant sur le nez où ces Animaux sont fort sensibles, ou les percent à coups de lance. Les Chiens de Mer sont d'une utilité incroyable aux habitans sauvages du détroit de *Davis*. La chair leur sert de nourriture, le sang de médecine, la peau d'habillement & de cordages pour les bateaux, les tendons & les intestins de vitrage, de voiles, de

148 CINQUIÈME CLASSE,
fil à coudre & de ficelle à lier, les os de
toutes sortes d'ustenciles de ménage &
de chasse, &c. Tels sont les avantages
que l'homme peut tirer d'une seule
créature, tant que son goût n'est pas dé-
pravé par l'abus de l'abondance qui
nous rend délicats & paresseux, & lors-
que la faim & le défaut du superflu le
rendent industrieux à employer le peu
qu'il trouve à toutes sortes d'usages.
Avant que de quitter les Chiens de Mer,
ajoute M. *Anderson*, je dois rapporter
ici un fait qui me paroît des plus sin-
guliers. Un Auteur illustre & très-croya-
ble nous assure qu'on trouve une quan-
tité prodigieuse de ces Animaux dans
le beau lac de *Baikal* de la grande Tar-
tarie. Les Russiens lui donnent mal-à-
propos le nom de *More* ou *Mer*, puis-
qu'il est prouvé aujourd'hui que ce n'est
qu'un grand amas d'eau douce prove-
nant de plusieurs rivières. Ces Ani-
maux ressemblent en tout à ceux de la
Mer Baltique, sinon qu'ils sont un peu
plus petits. Le lac étant gelé, ils sçavent
adroitement conserver par-ci par là des
ouvertures dans la glace pour en sortir
& pour y rentrer selon leurs besoins,
ne pouvant pas toujours vivre sous l'eau.
Les Tartares voisins & les Russiens les

tirent avec des harpons à trois crochets, & ils ne se servent dans leurs lampes que de l'huile tirée de la graisse de ces Animaux. J'ai souvent réfléchi comment il a été possible que ces Animaux & les gros éturgeons qu'on y trouve aussi, soient entrés dans ce lac; & je crois ne pas trop m'éloigner de la vérité en supposant que les ancêtres des uns & des autres venant de la Mer - glaciale, ont pû remonter le fleuve *Denisei*, & que s'étant égarés dans la rivière de *Tunguske* qui se décharge dans ce fleuve, ils se sont à la fin perdus dans ce lac, sans sçavoir par où s'en retourner. Mais ce qui me paroît le plus surprenant, c'est que leur postérité ait pû provigner, & même s'engraisser dans l'eau douce. Tant il est vrai que la force de l'habitude est étonnante dans les Animaux de toute espèce ! & je suis persuadé qu'en faisant souvent des expériences en ce genre, on verroit des effets extraordinaires, & peut-être profitables au genre humain.

Voyons maintenant ce que le sieur *Denis* dans sa *Description Géographique & Historique des côtes de l'Amérique Septentrionale*, avec *l'Histoire Naturelle du*

G iiij

150 CINQUIÈME CLASSE;
Pays, rapporte des Veaux de Mer qu'il
appelle *Loup-Marins*.

Entre le cap fourchu & le cap de sable, dit cet Auteur, trois ou quatre lieues en Mer, il y a plusieurs isles, les unes d'une lieue, & les autres de deux, trois à quatre de tour, que l'on nomme les *Isles aux Loups-Marins*; elles sont assez difficiles à approcher à cause des rochers qui sont à l'entour; elles sont couvertes de sapins, bouleaux & autres bois qui n'y sont pas fort gros: elles s'appellent *Isles aux Loups-Marins*, parce qu'ils vont là faire leurs petits qui sont grands & puissans. Il y en a de plusieurs espèces dont je ferai un article à part. Ils viennent pour mettre bas vers le mois de Février, montent sur les roches, & se mettent autour des isles où ils font leurs petits, qui sont en naissant plus gros que le plus gros Porc que l'on voye, & plus longs. Ils ne demeurent à terre que peu de temps; après quoi leurs père & mère les amènent à la Mer; ils reviennent quelquefois à terre ou sur des roches, où la mère les fait retter. M. d'Aunay y envoyoit du Port-Royal, du monde avec des barques pour en faire la pêche dans la saison,

qui est au mois de Février , lorsque les petits y sont : l'on va tout autour des isles avec de forts bâtons , les père & mère fuyent à la Mer , & l'on arrête les petits qui tâchent de fuivre , en leur donnant un coup de bâton sur le nez dont ils meurent ; on va le plus vîte que l'on peut ; car les père & mère étant à la Mer , font un grand bruit , qui donnant l'allarme par-tout les fait tous fuir , mais il se sauve peu de petits , à qui l'on n'en donne pas le temps. Il y a des journées que l'on en tue jusqu'à six , sept & huit cens : ce sont les petits qui sont les plus gras , car les père & mère sont maigres. L'hyver , il en faut bien trois ou quatre petits pour faire une barrique d'huile qui est bonne à manger étant fraîche , & aussi bonne à brûler que l'huile d'olives , & n'a point d'odeur en brûlant comme les autres huiles de Poisson qui sont toujours pleines de lie épaisse , ou de saletés au fond des barriques ; mais celle ci est toujours claire.

Il reste maintenant , dit encore ailleurs le sieur *Denis* , à parler de la pêche des Loups-marins ; il y en a de deux espèces : j'ai parlé de la première aux isles de *Tousquet* ; la seconde sorte est bien plus petite , qui font aussi leurs

152 *CINQUIÈME CLASSE,*
petits à terre dans ces isles, sur le sable
& sur les roches; & par-tout où il se
trouve des anses de sables, c'est où ils
vont. Il se trouve des endroits où ils
fréquentent plus qu'en d'autres. Il n'y
a guères que les sauvages qui leur font
la guerre, étant bons à manger; on en
tire de l'huile, non comme des autres
Loups-marins: cette huile leur est un
ragoût à tous les festins qu'ils font en-
tr'eux; ils s'en servent encore à graisser
leur cheveux. Cette espèce de Loups-
marins s'échoue à terre en toutes for-
tes de saisons, & ne s'écarte guères de
la terre: d'un beau temps, on les trou-
ve échoués à une côte de sable, ou bien
sur des roches où ils dorment au Soleil;
il y en a toujours quelqu'un qui fait la
sentinelle pour avertir s'il paroît quel-
que chose, soit canot ou quelqu'un le
long de la côte: au même temps qu'il
apperçoit quelque chose, il se jette à
l'eau, & tous les autres ensuite; & puis
ils reviennent à la nage proche la terre:
ils se lèvent sur leurs pattes de devant,
la tête hors de l'eau, regardant de tous
les côtés s'ils verront quelque chose;
s'ils ne voyent rien, quelques-uns re-
tournent à terre, les autres vont en
Mer. Il y a des endroits où il s'en échoue

des deux à trois cens d'une bande ; & s'il se trouve des roches le long des terres , où en des culs-de-fac où ils hantent d'ordinaire , on les trouve dessus à dormir au Soleil ; c'est où ils sont faciles à tuer , n'y en ayant que deux ou trois sur une roche , sans sentinelle ; on les approche facilement avec un canot. Si on les blesse à mort , ils tombent à l'eau , & se débattent , ou on les prend : mais si on les tue tout roides , & qu'ils tombent à l'eau , ils vont à fond comme une roche : on les perd souvent , y ayant trop d'eau au pied de la roche. Tout ce qu'ils peuvent rendre d'huile , c'est environ plein leur vessie , dans laquelle les Sauvages la mettent , après l'avoir fait fondre. Cette huile est bonne à manger fraîche , & pour fricasser du Poisson : elle est encore excellente à brûler ; elle n'a ni odeur ni fumée , non-plus que celle d'olives ; & en barriques elle ne laisse point d'ordure ni de lie au fond : si on en apportoit à Paris , elle s'y débiteroit fort bien.

Selon M. *Linnæus* , le Veau-marin habite dans la Mer de Bothnie & dans la Mer Baltique : on en compte deux variétés , dites en Suédois *Grao-Siael* , & *Wika-re-Siael* ; celle-ci met bas en

Février, & celle-là en Janvier; celle-ci est solitaire, & celle-là va par bandes; celle-ci est noire, & celle-là est blanchâtre. Dans notre mer, dit *Ray*, à l'extrémité du cap de Cornouaille, il se trouve beaucoup de Veaux-marins: tandis qu'ils dorment sur les rochers, les pêcheurs s'approchant doucement, les tuent à coups de perches avec lesquelles ils leur frappent le museau en travers, ou à coups de fusil. Les habitans du pays m'ont rapporté que ces Animaux croissent quelquefois de la grandeur d'un Taureau de deux ans, & qu'il s'en trouve ~~de~~ différentes couleurs: ils m'ont aussi assuré que les mâles tués plongent & vont au fond de l'eau sur le champ, tandis que les femelles restent flottantes à fleur d'eau, mais ils ne m'ont nullement persuadé. On dit vulgairement que les Veaux-marins se défendent en jettant des pierres en arrière sur ceux qui les poursuivent, & ceci est confirmé par le témoignage des habitans de Cornouaille. Ces mêmes habitans distinguent les Veaux-marins appelés *Sieles* ou *Seels*, d'avec ceux qu'on nomme *Soiles*; ils disent que le *Siele* est beaucoup plus petit que l'autre, & qu'il ne se prend point sur nos côtes maritimes.

Le Veau-marin s'appelle en Grec *Phókè*, en Italien *Vecchio Marino*, en Espagnol *Lobo Marino*, en Allemand *Meer-Wolff*, en Flamand *Zee-Kalf*, en Hollandois *Zeehundert*, en Danois *Saelhund*, en Norvégeois *Kaabe*, en Groenlandois *Pusa*, en Anglois *Sea-Calf* ou *Soile*, en Suédois *Siael*.

Quant aux Etimologies de diverses dénominations Françoises qui ont été données à cet Animal, elles sont si manifestes, qu'elles n'ont pas besoin d'explication.

Suivant M. *Lémery*, dans son *Traité des Alimens*, la chair du Veau-marin n'est pas à beaucoup près si ferme que celle du Lamantin : au contraire, elle est si molle, si grasse & si spongieuse ; qu'en la pressant long-temps entre les mains, elle se fond presque entièrement. C'est pourquoi elle rassasie très-vîte, donne des nausées, & produit un mauvais aliment : aussi peu de gens, même de la lie du peuple, en mangent dans les lieux où ce Poisson est commun.

En Médecine, on n'emploie que la graisse de cet Animal ; elle est émolliente, anodyne, & anti-hystérique : on en frotte la région de la matrice pour provoquer les mois aux femmes.

156 CINQUIÈME CLASSE,
& pour calmer leurs vapeurs. On fait
avec la peau des fouliers auxquels on at-
tribue la vertu de préserver de la goutte.
Mais il paroît que cet effet, s'il est réel,
ne vient que de la dureté du cuir qui
empêche le froid & l'humidité de péné-
trer ; ce qui souvent occasionne les re-
tours de goutte.

R H I N O C E R O S .

R HINOCEROS, Rhinoceros, Offic.
Schrod. 305. Lemer. 743. Dal.
Pharm. 441. Gefn. *de Quad.* 842. Al-
drov. *de Quad.* Bifulc. 878. Jonst. *de*
Quad. 66. Charlet. Exerc. 12. Mont.
Exot. 5. Raii Syn. Quad. 122. Klein.
Quad. 26. Briss. Quad. 114. Albada,
sive Rhinoceros, Bont. Ind. Orien. 50.
Rhinoceros cornu unico conico, Linn.
Syst. Nat. 25. *Taurus seu Bos Æthiopi-*
cus ; *Quadrupes naso cornigero* ; *Nasi-*
cornis, Quorumd.

Cet Animal que *Pausanias* appelle
assez mal - à - propos *Taureau* ou *Bœuf*
d'Ethiopie, & qui passe à juste titre pour
le plus curieux & en même temps le
plus grand des Quadrupèdes après l'E-
léphant, est encore aujourd'hui si peu

connu des Naturalistes , que nous ne trouvons nulle part la description anatomique de ses parties intérieures : mais ce qui nous paroît plus étonnant , c'est qu'on ne sache pas encore s'il ne porte qu'une seule corne sur le nez , ou s'il en a quelquefois deux. Les voyageurs ne s'accordent point là-dessus : les uns assûrent d'après *Pausanias* , que le Rhinoceros a deux cornes , l'une fort grande qui lui sort du nez , & l'autre petite qui pousse plus haut sur le front ; d'autres prétendent que ceci n'est vrai que du Rhinoceros mâle qui a une petite corne sur le dos à l'épaule droite , & une autre plus grande sur le nez ; d'autres enfin ont avancé que le véritable Rhinoceros avoit trois cornes , sçavoir une au-dessus des narines , une autre sur le front , & une troisième sur le dos. Quelques-uns disent , suivant *Pausanias* , que les cornes du Rhinoceros ne sont point fixes ou arrêtées , mais qu'elles s'agitent de part & d'autre , & que quand il entre en colère elles deviennent si roides qu'elles déracinent un tronc d'arbre quand elles le heurtent de front. Or ces paroles sont assez connoître que *Pausanias* n'avoit jamais vû de Rhinoceros ; car il est

158 CINQUIÈME CLASSE,
constant que les cornes sont arrêtées &
immobiles comme celle du Taureau, en
supposant qu'il en ait aussi plus d'une :
& d'ailleurs des cornes qui deviennent
roides quand l'Animal se met en colère,
font un conte destitué de toute vrai-
semblance, & qui est entièrement con-
traire à la nature de la corne. Le Moine
Cosme, Egyptien, qui nous a donné la
description du Rhinoceros, est tombé
dans la même erreur : aussi avoue-t-il
qu'il n'en a jamais vû en vie que de
loin, & que celui qu'on montrait dans
le Palais du Roi d'Ethiopie, n'étoit
qu'une peau de Rhinoceros remplie de
paille. Le savant Père Dom *Bernard de*
Montfaucon qui a fait imprimer en
Grec & en Latin les Œuvres de *Cosme*,
Egyptien, paroît n'avoir eu aucune idée
du Rhinoceros, comme on le voit par la
figure qu'il y a inférée. S'il en faut croire
certains Auteurs, le Rhinoceros d'A-
frique diffère de celui d'Asie en ce qu'il
a double corne. M. *Klein* & le Doc-
teur *Charles de Bergent* semblent être
persuadés de la vérité de ce dernier
sentiment. Quoiqu'il en soit, en atten-
dant que les Naturalistes, éclairés par
une plus grande expérience, nous dé-
montrent le contraire, nous n'ad-

mettrons qu'une seule espèce de Rhinoceros qui porte une corne unique sur le nez, comme l'attestent *Plin*, *Solin*, *Dion*, *Strabon*, *Oppien*, *Bontius*, *Scheuchzer Ludolff*, & bien d'autres graves Auteurs. Ainsi, selon M. *Briffon*, le caractère du Rhinoceros est d'avoir à chaque mâchoire deux dents incisives très-éloignées l'une de l'autre, trois doigts ongulés à chaque pied, & une corne sur le nez.

Selon *Bontius* qui dit avoir vû mille fois de ces Animaux, soit enfermés dans des étables, soit pâturants dans les forêts, le Rhinoceros nommé par les Indiens *Abada*, égale sans contredit l'Eléphant en grandeur & en grosseur; & *Dapper* qui paroît avoir copié *Bontius*, dit qu'un Rhinoceros de médiocre grandeur ne cède pas à un Eléphant de moyenne taille, quoiqu'ayant les jambes plus courtes il paroisse plus petit. Il a depuis le bout du museau jusqu'à la naissance de la queue, environ douze pieds de longueur, & autant de circonférence étant mesuré par le milieu du corps: sa hauteur est d'environ six pieds. La femelle qu'on montroit à Paris il y a quelques années, n'avoit qu'un pied depuis les genoux jusqu'à terre. Sa tête est

160 CINQUIÈME CLASSE,
oblongue, proportionnée à la grandeur
du corps, & si grosse, selon le Docteur
Charles de Bergan, qu'elle pourroit bien
être comparée à trois têtes de Bœufs;
elle ressemble assez à celle du Sanglier,
sinon que le museau est rond; mais quand
le Rhinoceros veut prendre quelque
chose pour le manger, il allonge la peau
de la mâchoire supérieure en forme de
bec d'Aigle, de sorte qu'il peut étendre
& retirer à volonté sa lèvre supérieure.
La mâchoire inférieure a sept pouces de
largeur. M. *Briffon* observe que la partie
antérieure de chaque mâchoire est en
quelque façon aplatie, ou plutôt com-
me coupée quarrément. La bouche est
peu fendue, n'ayant environ qu'un de-
mi-pied de chaque côté: on y remar-
que quatre dents incisives semblables à
de gros dez à jouer, deux en haut &
deux en bas assez près des lèvres, placées
chacune à peu près dans un des angles
formés par le devant des mâchoires &
leurs côtés. L'Animal n'a point de dents
canines; mais au fond de la bouche il
a plusieurs autres dents si tranchantes
qu'elles coupent la paille & les branches
d'arbres comme si c'étoient des ciseaux,
c'est-à-dire, douze dents molaires à cha-
que mâchoire, six de chaque côté. Sa

langue n'est point rude, ni couverte d'une membrane dentelée semblable à une lime, enforte qu'il écorche ce qu'il veut lécher, & qu'il dépouille un homme ou un cheval jusqu'aux os, comme l'ont assuré plusieurs Naturalistes; & il est étonnant que *Bontius* qui avoit vû un si grand nombre de Rhinoceros, soit tombé dans cette erreur: au contraire, elle est mince & déliée comme la langue d'un chien, & si douce qu'on croiroit passer la main sur du velours, comme on l'a reconnu par expérience; à moins qu'on ne dise que cette âpreté prétendue doit s'entendre de la langue du mâle, & non pas de celle de la femelle, ce qui n'est nullement vraisemblable: il ne seroit pas plus vrai de dire que la langue du Rhinoceros d'Afrique n'est point douce & unie comme celle du Rhinoceros d'Asie, mais rude & épineuse comme une lime, comme l'ont avancé quelques Auteurs. Ses yeux sont petits à proportion de sa grosseur, situés très loin du front vers les narines, dirigés droit en avant: aussi dit-on que les yeux ne lui servant à voir que devant lui, & que le moyen le plus sûr de l'éviter dans sa furie, c'est de sauter un peu à côté lorsqu'on en est à neuf ou dix

162 CINQUIÈME CLASSE,
pas; ils sont vifs, & deviennent rouges
pour peu qu'ils s'enflamment. D'un œil
à l'autre, il y a dix pouces de distance;
chacun d'eux est éloigné d'un pied de
l'extrémité extérieure des narines: cel-
les-ci sont distantes l'une de l'autre d'un
demi-pied. Si les yeux sont petits à la
manière de ceux d'un Pourceau, ses
oreilles sont en récompense fort gran-
des; elles ressembtent assez à celles de
l'Asne ou du Cochon, si ce n'est qu'elles
sont plus larges; elles ont onze pouces
de hauteur, & l'Animal les remue faci-
lement, les dressant ou les baissant à son
gré; elles sont revêtues d'une peau molle
& mince. Le Rhinoceros porte sur le nez
une corne dure & solide sans aucune
cavité au dedans, qui varie beaucoup en
grandeur suivant l'âge & le sexe. La
corne de la femelle a un demi pied ou
neuf pouces de hauteur depuis la raci-
ne; de cette corne aux oreilles, il y a
quatorze pouces, & neuf pouces jusqu'à
la pointe du museau lorsqu'il est en bec
d'Aigle: ainsi la tête en cet état a vingt-
trois pouces de longueur. Cette corne
est claire par en bas; mais le haut en est
d'un brun noirâtre comme la peau; elle
n'est pas tout-à-fait ronde; elle est fort
grosse, & un peu recourbée vers le dos.

La corne du mâle, comme il arrive ordinairement à l'égard de tous les autres Animaux, est plus grosse & plus longue que celle de la femelle; elle a deux à trois pieds de longueur en partant de la racine, & un demi pied ou un pied environ de diamètre à sa base; elle est aussi dure que du fer, un peu recourbée en haut, mais plus pointue que celle de la femelle. Au reste, *Bontius* observe que ces cornes ne sont pas toujours de même couleur, étant ordinairement noires, souvent cendrées, quelquefois blanches, quoique plus rarement; ce qui fait que ces dernières se vendent beaucoup plus cher que les autres.

La peau qui est très-épaisse & comme cuirassée, continue comme celle des autres Animaux, & non pas divisée par écailles comme les Peintres ont coutume de la représenter, s'étend d'abord l'espace de trois pieds depuis les oreilles jusques vers le commencement du dos; elle se replie ensuite des deux côtés du cou en forme de capuchon applati, ce qui lui a fait donner par les Portugais le nom de *Moine des Indes*. En effet, dit le Docteur *Charles de Bergan*, avant que de savoir que les Portugais lui eussent donné ce surnom, je ne pus au pre-

mier coup d'œil m'empêcher de sourire, fauf le refpect dû à l'Ordre Séraphique, à l'idée qui me vint d'un Réverend Père Capucin, que l'Animal représente affez bien. Cette première peau fait à son extrémité une espèce de bourrelet; elle descend des deux côtés jusqu'au bas du ventre, & forme trois plis de chaque côté qui se joignent les uns près des autres, & qui enveloppent les deux cuiffes de l'Animal antérieurement jusqu'au près des genoux, comme si c'étoient des bottes. Au-deffous du col pend un autre cuir arrondi, très-épais & long d'environ un pied, affez semblable à la partie inférieure du collier d'un Bœuf de charrue. Depuis les oreilles jusqu'au premier bourrelet, il y a trois pieds de distance. De deffous ce premier bourrelet qui est comparé par *Strabon* à un baudrier, fort un autre peau qui s'étend jusqu'à la croupe; elle est fort épaisse, & ressemble à ces couvertures qu'on met sur le dos des chevaux blessés: cette seconde peau s'étend aussi des deux côtés, & forme à toutes ses extrémités un bourrelet très-dur. Elle a environ quatre pieds de longueur sur le dos, & huit de largeur, c'est-à-dire, quatre pieds de chaque côté du ventre. Sa queue prend

naissance un pied plus bas que la croupe ou l'extrémité du second bourrelet, appelé aussi baudrier dans *Strabon* ; elle a trois pieds de longueur, mais elle est attachée au corps de l'Animal jusqu'au fondement l'espace de huit pouces ; elle est assez menue, & composée de plusieurs nœuds, tous fort près les uns des autres. Celle de la femelle s'emboîte en deux gros bourrelets de peau fort longs & très-durs. La croupe du Rhinoceros est tout-à-fait singulière ; elle est entourée de deux gros bourrelets qui naissent de chaque côté à l'extrémité de la seconde peau, & qui vont joindre la queue auprès du fondement : ainsi la croupe est partagée en deux parties par la queue ; ce qui forme comme un demi-cercle ou arc tendu d'environ trois pieds de circonférence, non compris la corde. Les deux cuisses sont aussi enveloppées jusqu'auprès des genoux dans des espèces de bottes à plusieurs plis. La peau du ventre n'est qu'à dix-huit pouces de terre ; elle sort de dessous les extrémités de celle du dos comme si elle sortoit de dessous les extrémités d'une housse de selle : car les bourrelets ne sont point attachés au corps, mais ils débordent d'un, de deux, & même en

quelques endroits de trois à quatre pouces ; elle est mince & déliée , & n'a que deux pieds de largeur. Ceci étoit nécessaire , parce qu'autrement la peau du Rhinoceros ne pouvant s'étendre , il lui seroit impossible de manger , & la femelle ne pourroit avoir des petits. D'un autre côté , si elle avoit eu plus de largeur , elle seroit plus exposée aux traits & aux attaques de l'ennemi , n'étant point défendue par les peaux dures qui enveloppent le reste du corps.

La peau du Rhinoceros est d'un gris-brun , comme celle de l'Eléphant ; elle est couverte par-tout , excepté à la tête & sous le ventre , de tubercules ou durillons fort ressemblants à des boutons d'habits , élevés au-dessus de la peau d'environ une ligne : les plus apparents sont ceux de la croupe & du derrière. Or cette peau ridée & plissée , horrible à voir , est si ferme , si épaisse , qu'elle passe pour être à l'épreuve du mousquet , & qu'un couteau de chasse du Japon auroit de la peine à l'entamer , suivant le témoignage de *Bontius*. Cependant le Docteur *Charles de Bergan* observe que quoiqu'il ait reconnu en quelque façon cette dureté de peau véritable dans le Rhinoceros femelle qu'on faisoit

voir à une foire d'Allemagne, il n'a pas cessé d'admirer la sensibilité de l'Animal qui trembloit aux coups d'une petite baguette : le même Auteur ajoûte que les boutons ou durillons répandus sur la peau, rendoient du sang lorsque l'Animal se frottoit contre les planches de la cage où il étoit enfermé. En général, la peau est toute chauve ou nue ; car le Rhinoceros n'a point de poil, si ce n'est tant soit peu aux extrémités des oreilles & au bout de la queue. Quelques Naturalistes ont avancé que le Rhinoceros avoit une bosse sous le ventre, semblable à celle que le Chameau a sur le dos ; mais cette assertion n'a rien de véritable, vû que le dessous de son ventre est uni comme celui du Taureau. Ray donne au Rhinoceros un pied irrégulier, fendu en quatre ongles situés antérieurement ; mais on a reconnu depuis, que les pieds de cet Animal sont faits chacun de trois fourchons, d'où vient que M. Klein le nomme *Trichelon* : celui du milieu est de corne par le devant, & de durillons sur le derrière ; les deux autres sont des griffes. Bontius assure que le Rhinoceros grogne comme le Cochon ; d'autres Observateurs ont trouvé que son cri ressembloit plutôt à

celui d'un Bœuf poussif. L'expérience a fait voir qu'il ne rumine point. Selon *Charles de Bergan*, il rend ses excréments moulés en crottes presque semblables à celles du Cheval, & les Jardiniers préférèrent le fumier de Rhinoceros à tout autre.

Oppien dans son *Poëme de la Chasse*, dit que tous les Rhinoceros sont mâles, qu'il n'y en a pas un seul de femelle, & qu'ils sont à l'abri des passions de l'amour, des embarras des noces, & de l'éducation des enfans. Quelques Naturalistes ont voulu prouver cette absurdité par une autre absurdité. Ils s'imaginent que les coquillages de la Mer naissent d'eux-mêmes, d'où ils concluent que le Rhinoceros peut aussi naître de lui-même, de la terre ou des rochers : mais tout ceci est une Fable qui ne mérite pas qu'on s'amuse à la réfuter. Ce seroit assurément une chose bien merveilleuse, de voir un Animal aussi gros que le Rhinoceros, sortir de la terre comme un champignon. Le Rhinoceros mâle est conformé comme l'Eléphant & le Chameau, qui le sont tout autrement que le Cheval & le Chien. *Plin* & *Solin* avancent que le Rhinoceros ayant ses parties génitales placées en arrière s'accouple

couple à reculons comme l'Eléphant, le Chameau, le Lion & le Tigre : mais personne n'a jamais rien vû de semblable. *Damir & Alkazuin*, Auteurs Arabes, disent, au rapport de *Samuel Bochart*, que le Rhinoceros femelle met bas son petit après l'avoir porté trois ans, qu'il ne commence à faire des petits qu'à cinquante ans, & qu'il vit sept cens ans. D'autres Voyageurs assûrent que le Rhinoceros est vingt cinq ans à parvenir à sa grandeur naturelle, & qu'il vit cent cinquante ans. Mais nous pensons que tout ceci est visiblement exagéré. Il est constant que plus un Animal est long-temps à croître & à parvenir à son état parfait, plus long-temps aussi il est à décroître. Or, suivant la connoissance que nous en avons, le Rhinoceros n'est que trois ans à parvenir à sa grandeur naturelle: Si donc nous en jugeons par l'analogie de la Nature, il doit vivre environ vingt ans; & une autre raison qui nous porte à croire qu'il ne vit pas davantage, c'est qu'il tient beaucoup du Bœuf. Au - reste, la femelle a un pis & deux tettes; elle n'a du lait que quand elle allaite, ce qui fait qu'il est difficile d'apper-

cevoir son pis dans les autres temps

Il nous faudroit composer un volume entier, si nous voulions rapporter ici toutes les fables que les Ecrivains Arabes & les Orientaux débitent sur la corne du Rhinoceros. Le Géographe de Nubie, *Algiahid* & *Damir* racontent que cette corne étant fendue par le milieu, présente aux yeux la figure d'un homme tirée avec des lignes blanches, parmi lesquelles on voit aussi des figures de Paon & autres Oiseaux, de Chèvres, & d'autres figures encore plus merveilleuses; ce qui fait, disent-ils, que les Princes Chinois & les Indiens s'en servent pour orner leurs Baudriers & leurs Thrônes. Ils ajoutent qu'on en fait aussi des colliers & des manches de couteaux à l'usage des Rois des Indes, qui se servent toujours à table de ces couteaux, & qui les achètent bien cher, parce que, disent-ils encore, la corne sue à l'approche de quelque venin que ce soit. Il n'est pas douteux que la corne du Rhinoceros ne soit d'un grand prix dans les Indes, & qu'on ne s'en serve à beaucoup de choses, parce qu'étant d'une dureté extraordinaire, les ouvrages qu'on en fait, lorsqu'ils sont bien travaillés, sont

plus beaux , plus précieux & de plus longue durée. Mais ces Auteurs ont pris les figures que l'on y peint , pour des figures naturelles , & ce qu'ils disent de la sueur de la corne du Rhinoceros à l'approche du venin ou du poison est visiblement fabuleux. Outre que les anciens Auteurs Grecs & Latins n'ont point parlé de cette vertu Rhinocerotique contre le venin , plusieurs Scavans ont prouvé qu'elle n'avoit aucun effet , & que si l'on en trouvoit quelquefois qui eussent quelque vertu , c'étoient des cornes artificielles détrempées avec des antidotes , & vendues par des Charlatans comme de vraies cornes de Rhinoceros. Quoiqu'il en soit , cette opinion vraie ou fausse passa des Indes en Europe. Le Pape *Clement VII.* fit présent d'une corne de Rhinoceros au Roi de France , croyant lui envoyer quelque chose de très-précieux. Les Vénitiens en achetèrent une fort cher d'un Juif ; & *Paul Jove* raconte que quand les François pillèrent le Palais de *Pierre de Medicis* , Grand-Duc de Toscane , ils crurent avoir trouvé un trésor , lorsqu'ils découvrirent une corne de Rhinoceros. Aujourd'hui on est assez revenu de ce préjugé en Europe , & l'on ne

172 CINQUIÈME CLASSE,
montre plus guères de ces cornes que
comme des raretés dans les cabinets des
Princes & des curieux.

Nous ne connoissons aucun Ecrivain
ancien ou moderne qui ait regardé le
Rhinoceros comme un Animal fabu-
leux : au contraire, il y en a un grand
nombre qui attestent en avoir vû, tels
qu'*Artamidore*, *Martial* & plusieurs au-
tres. Il n'en est pas de même de la Licorne.
Les anciens Auteurs n'en parlent que par
oui dire, & tous les Sçavans reconnois-
sent aujourd'hui assez généralement que
la Licorne prise pour un Animal terref-
tre, est un Animal fabuleux. Le Docteur
Paul Sachs prouve très-bien que tout
ce qu'on montre dans les cabinets des
curieux pour des cornes de Licornes,
n'en sont point, mais des cornes d'un
Poisson Marin du genre des Cetacées,
appellé *Narwal*. Nous entendons en
François par *Licorne* un Animal qui n'a
qu'une corne. Le mot Grec *Monoceros*
& le mot Latin *Unicornis* signifient la
même chose : ainsi ces trois mots sont
synonimes. Or comme, au rapport des
Naturalistes, il y a plusieurs sortes d'A-
nimaux terrestres dans l'Ethiopie & dans
les Indes qui n'ont qu'une corne, les
uns sur le nez, les autres sur le front,

& les autres sur la tête, tels que des Taureaux, des Ânes, des Chèvres sauvages, de-là vient la confusion qui se trouve dans les Auteurs, parce que les uns attribuent à un même Animal ce qui convient à plusieurs, & à plusieurs ce qui ne convient qu'à un seul. Mais sans nous arrêter à ces contrariétés d'opinions fondées sur la prétendue existence d'Animaux chimériques, nous embrasserons volontiers le sentiment de *Samuel Dale*, qui pense que le *Rhinoceros* est le seul *Monoceros* qu'il y ait entre les Animaux à quatre pieds, c'est-à-dire, la véritable Licorne terrestre, toutes les autres étant fabuleuses.

Paul, Abbreviateur de *Festus*, dit qu'il y a des *Rhinoceros* en Egypte; mais il se trompe, & il est démenti en cela par tous les Historiens & par tous les Voyageurs. On peut dire en général qu'il y a des *Rhinoceros* par-tout où il y a des Eléphans, c'est-à-dire, dans les déserts d'Afrique, dans l'Abyssinie, dans l'Ethiopie, & dans les Indes Orientales. Le Père *Duhalde*, Jésuite, assure qu'il y en a aussi à la Chine dans la Province de *Quangsi*. Mais les Pays où il s'en trouve en plus grand nombre sont les Etats du Grand-Mogol & ceux du

174 CINQUIÈME CLASSE,
Roi d'Ava, les Royaumes de Bengale,
de Patane, de Cambaye & de Jacatra,
les Isles de Sumatra, de Bornéo, de
Java. Nous ne croyons pas qu'il y en
ait en Amérique. Le Rhinoceros femelle
qu'on montroit à Paris en 1748. & 1749.
à la Foire *St. Germain*, & qu'on peut
dire qui a été vû de tout Paris à cause
de la rareté, a été pris dans la Province
d'*Acham* qui fait partie des Etats du
Roi d'Ava; il a été amené par un Capi-
taine Hollandois en Hollande par mer;
de-là en Allemagne, & d'Allemagne en
France. Pour le transporter par terre,
on s'est servi d'une voiture couverte,
traînée dans les mauvais chemins quel-
quefois par vingt Chevaux : à cause de
la différence du climat de l'Europe, on
a soin de le graisser souvent avec de
l'huile de Poisson pour empêcher sa
peau de durcir & de se fendre. Il est
apprivoisé, doux, & même caressant,
comme celui que le Docteur *Charles de*
Bergam dit avoir vû avec admiration à
la Foire de Francfort. Il mange conti-
nuellement du foin, de la paille, du
pain, des fruits, des légumes, & géné-
ralement de tout ce qu'on lui donne,
excepté de la viande & du poisson dont
il n'a jamais voulu manger. Il boit à

proportion. Ceux qui en ont la garde assûrent qu'il mange par jour soixante livres de foin & vingt livres de pain, & qu'il boit quatorze seaux d'eau. Il boit aussi de la bierre & du vin. Il aime extrêmement la fumée du tabac, & ceux qui le montrent prennent plaisir à lui en souffler dans les narines & dans la gueule. *Ray* observe que le grand Rhinoceros mâle qu'on montrait en Angleterre en 1684. & 1685. mangeoit du foin, des sommités de raves, & un boisseau & demi de froment ou d'autre grain par jour. Comme nous voyons des Animaux qui se font un ragoût des chardons dont les petites pointes picotent agréablement les fibres & les houppes nerveuses ou extrémités des nerfs de leur langue, de même le Rhinoceros mange avec plaisir des branches d'arbres hérissées de toutes parts de pointes ou piquans d'épines vertes avec les feuilles. Je lui en ai souvent donné, dit le Père *le Conte*, dont toutes les pointes étoient très-rudes & très-longues, & j'admirois avec quelle avidité & quelle adresse il les plioit sur le champ & les brisoit dans sa bouche sans s'incommoder. Il est vrai qu'il en étoit quelquefois un peu ensanglanté, mais cela mên-

176 CINQUIÈME CLASSE ;
me lui en rendoit le goût plus agréable ;
& ces petites blessures ne faisoient appa-
remment sur sa langue d'autre im-
pression que celle que fait le sel ou le
poivre sur la nôtre. Un autre célèbre
Voyageur dit que la pâture naturelle du
Rhinoceros ce ne sont point des plan-
tes molles , succulentes & délicates ,
mais des chardons & des arbrustes épi-
neux , sur-tout un arbrisseau singulier
qui approche du genièvre pour le port
extérieur , & que les Habitans du Cap
de Bonne-Esperance appellent l'*Arbrif-
seau du Rhinoceros*. Comme cet Ani-
mal , loin d'avoir la langue rude & ra-
boteuse comme une lime , l'a au con-
traire très-douce , il y a apparence qu'il
la retire ou qu'il l'applatit sur le bas de
son palais pour éviter les piquures. Les
Pères Jésuites Portugais qui ont demeu-
ré long-temps en Abyssinie, assûrent non-
seulement qu'ils y ont nourri des Rhi-
noceros , mais aussi que les Abyssins les
apprivoisent , qu'ils s'en servent & les
accoutument au travail comme ils font
des Eléphans. Le Rhinoceros aime les
marais & les gras pâturages ; il mange
de l'herbe comme le Bœuf. On assûre
aussi qu'il sçait nager , qu'il se plaît à se
plonger dans l'eau comme un Canard ,

où à se veautrer dans la fange comme le Cochon , & qu'il court avec une telle légèreté qu'il fait quelquefois jusqu'à soixante lieues dans un jour : mais ce dernier fait ne nous paroît pas bien constant. Le Rhinoceros a l'odorat extrêmement subtil : aussi s'en fert-il plutôt que de la vue. S'il en faut croire certains Voyageurs , avec le vent il sent de fort loin toutes sortes d'Animaux , & marche vers eux en ligne droite, renversant tout ce qui se trouve sur son passage. Si malheureusement il rencontre un homme en habit rouge , il s'élance sur lui & le jette par-dessus sa tête avec tant de violence que la chute seule en est mortelle. Selon *Bontius* , le Rhinoceros ne fait point de mal , à moins qu'il ne soit irrité ; mais dans sa furie il est très-cruel non-seulement envers ceux qui l'irritent , mais encore contre tout ce qu'il rencontre , abbattant jusqu'à des arbres entiers avec un grand fracas. Et pour preuve , dit-il , de ce que j'avance , je rapporterai l'accident qui est arrivé tout nouvellement à M. *Théodore Jemmin* , Secrétaire de Batavia , lequel s'étant allé promener à Cheval dans la Forêt , accompagné de deux autres Cavaliers , rencontra dans un lieu maréca-

geux un Rhinoceros avec son petit, qui les ayant vûs, se leva; cette femelle se retirant lentement pouſſoit devant elle vers la Forêt son petit qui s'arrêtoit de temps à autre en bondissant: cependant un des cavaliers s'avise, par témérité, de poursuivre la Bête, & de tirer son couteau de chasse pour l'en frapper par derrière; mais comme les coups ne pénétroient point à cause de l'épaisseur de la peau, il ne paroissoit au dos & aux fesses de l'Animal que quelques rayes blanches. Le Rhinoceros souffroit les coups très-patiemment jusqu'à ce qu'il eût caché son petit dans les brossailles: mais alors se tournant tout-à-coup contre le cavalier avec un grognement affreux, il saisit & déchire à belle dents ses guêtres, qui par bonheur ne firent point de résistance, étant de coton; car autrement c'étoit fait de lui. Le Cheval, plus avisé que son Maître, tourne bride & s'enfuit, le Rhinoceros les poursuivant de toute sa force, & renversant avec un horrible fracas les arbres & tout ce qui se trouvoit à sa rencontre. Enfin notre cavalier arrive à l'endroit où il avoit laissé ses camarades: aussi tôt le Rhinoceros l'abandonne, & attaque les autres, qui pour éviter la furie de l'Ani-

mal s'étoient cachés derrière deux gros arbres distants à peine de deux pieds l'un de l'autre ; & par un effet ou de leur bonheur , ou de la stupidité naturelle à cet Animal , il s'efforçoit uniquement de pénétrer par l'entre deux , & faisoit trembler les arbres ainsi que des roseaux : mais leur grosseur reprimoit son impétuosité. Pendant ce temps-là ils avoient la faculté de décharger leurs pistolets (car chacun avoit coutume d'en porter sur soi à cause des voleurs de Java qui couroient alors le Pays) & de lui casser la cervelle : c'est ainsi qu'ils vinrent à bout de renverser la Bête , étant aidés par des Serviteurs Maures que leurs Maîtres avoient envoyés pour couper du bois dans la forêt , lesquels assommèrent l'Animal à coups de perches & de coignées.

Plin assure que le Rhinoceros est l'ennemi naturel de l'Eléphant , qu'il aiguise sa corne contre les rochers quand il se prépare au combat , & que lorsqu'il attaque l'Eléphant il tâche de lui enfoncer sa corne dans le ventre où il fait qu'il a la peau plus tendre & plus molle. *Agatharchidas* de Gnide dans *Photius* , *Oppien* dans son *Poème de la Chasse* , *Elien* dans son *Histoire des Ani-*

180 CINQUIÈME CLASSE;
*maux, Diodore de Sicile, Martial, Saint
Gregoire le Grand, & généralement tous
les Auteurs anciens & modernes par-
lent de ce combat du Rhinoceros avec
l'Eléphant. Or l'Eléphant & le Rhino-
ceros se font ainsi la guerre à cause des
pâturages, parce qu'étant l'un & l'autre
des Animaux très voraces, ils veulent
s'empêcher de pâturer dans les mêmes
lieux. L'Eléphant qui est rusé & subtil,
évite quelquefois la corne du Rhinoce-
ros, le fatigue avec sa trompe, le hache
& le met en pièces avec ses dents : mais
le Rhinoceros remporte plus souvent la
victoire. Tel est le récit commun des
Anciens & des Modernes. Néanmoins
quelques Auteurs traitent de fabuleux
ce combat du Rhinoceros avec l'Elé-
phant : mais il est difficile de le révo-
quer en doute; car outre que tous les
Auteurs tant anciens que modernes en
parlent, comme on vient de l'observer,
nous en avons un témoignage authenti-
que qu'il n'est pas possible de détruire.
Nous parlons du Rhinoceros mâle qu'on
amena en 1515. à *Emmanuel* Roi de
Portugal. Tous les Historiens rappor-
tent que ce Prince le fit combattre con-
tre un Eléphant, & que celui-ci fut
vaincu. *Albert Durer*, célèbre Graveur,*

donna la figure de ce Rhinoceros, qui se trouve dans les cabinets des curieux & dans plusieurs Bibliothèques. Les Jésuites Portugais qui ont demeuré dans l'Abyssinie, & les Ecrivains Orientaux assûrent aussi qu'on voit assez souvent des Eléphans étendus morts, & percés par la corne du Rhinoceros. Tous ces témoignages nous paroissent convaincants, & nous n'avons aucune raison de les révoquer en doute. Nous ne croyons pas cependant ce que disent *Pline, Elie*n & les autres Auteurs, sçavoir que le Rhinoceros aiguise sa corne contre les rochers pour se préparer au combat. Il est vrai que le Rhinoceros frotte sa corne non-seulement contre les rochers, mais aussi contre les arbres & contre tous les corps durs, & qu'il semble l'aiguiser; mais ce n'est pas qu'il se prépare au combat: c'est un mouvement naturel. On a vû plusieurs fois celui qu'on montrait à Paris tourner ainsi sa tête en rond, & frotter sa corne le long d'une planche, de façon qu'on auroit dit qu'il vouloit l'éguiser: néanmoins il est bien clair qu'il ne faisoit pas ce mouvement pour se préparer à combattre l'Eléphant. Il n'est pas vrai non plus que l'Eléphant percé de la corne du Rhi-

132 CINQUIÈME CLASSE,
noceros tombe sur son ennemi , & l'é-
crase par son propre poids. Le Rhi-
noceros est un Animal trop gras &
trop vigoureux pour se laisser ainsi
écraser.

Plusieurs Auteurs anciens que nous
avons déjà cités, parlent du Rhinoceros
comme d'un Animal qu'ils ont vû &
connu : à l'égard d'*Aristote*, il est conf-
tant qu'il ne l'a point connu ; car autre-
ment il n'auroit pas manqué d'en par-
ler dans son *Histoire des Animaux* , où
il n'en dit rien. Au reste , on peut assû-
rer que tous les Auteurs tant anciens
que modernes ont fait un grand nom-
bre de fautes dans la description du
Rhinoceros ; ce qui vient de ce que la
plûpart ne l'avoient pas vû , & que ceux
qui l'avoient vû n'y ont point apporté as-
sez d'exactitude. De là sont nées ces fables
qu'on lit dans leurs écrits. De ce nom-
bre est celle que débitent encore ceux
qui ont montré le Rhinoceros qui étoit
à Paris. Quand le Rhinoceros , disent-
ils , boit dans une rivière ou dans une
fontaine , les autres Animaux d'alen-
tour n'osent en approcher par resp &
jusqu'à ce qu'il ait bu. Ce conte est
pris d'*Akazin* , Auteur Arabe , qui
ajoute que quand le Rhinoceros s'est

emparé d'un endroit , les autres Animaux par la crainte qu'ils en ont , n'osent approcher de cent *parasanges* à la ronde , c'est-à-dire , que le Rhinoceros , selon cette fable , occuperoit lui seul des Provinces entieres. Lorsqu'on a demandé à ces gens comment ils avoient fait pour le prendre , ils ont répondu que les Rhinoceros se tuoient quelquefois à coups de canon ; mais que la manière la plus ordinaire de les prendre , étoit de les aller attaquer pendant les grandes chaleurs quand ils étoient couchés dans les marais ; que celui qu'ils montroient avoit été pris ainsi à l'âge d'un mois comme il tettoit encore ; que sa mère avoit été tuée par les Indiens à coups de flèches , & qu'une de ces flèches avoit fendu une oreille à celui qu'ils montroient. Mais tous les Naturalistes conviennent qu'il n'est pas possible de tuer un tel Animal à coups de flèches , à cause de la dureté & de l'épaisseur de sa peau. Quant à ce qu'ils ajoutent qu'on tue ces Animaux à coups de canon , c'est une assertion qui se réfute d'elle même : avant qu'on eût mené & braqué le canon , le Rhinoceros seroit bien loin ; outre la dépense qu'il faudroit faire pour une telle chasse.

S. Grégoire, Isidore & d'autres Théologiens rapportent une manière de prendre les Rhinoceros beaucoup plus singulière, qui est de lui présenter une jeune fille vierge, qui en lui découvrant son sein le désarme : mais on voit assez clairement que cette manière de prendre le Rhinoceros est fabuleuse. Ce que rapportent quelques Naturalistes de la Chasse de cet Animal, paroît plus digne de créance. Ils disent que quand le Rhinoceros femelle allaite son petit dans les pâturages, les Indiens armés les uns de piques & les autres de fusils, le vont attaquer. S'ils ont le bonheur de le tuer à coups de fusils ou autrement, ils prennent le petit qui ne peut encore courir bien-vîte, ni se défendre : mais cette chasse est fort dangereuse ; car quoique le Rhinoceros ne fasse naturellement aucun mal à l'homme, cependant lorsqu'il est blessé il va quelquefois au feu & renverse comme une puce, suivant l'expression de *Bontius*, tout ce qui se trouve devant lui, Homme & Cheval, après qu'il a mis son petit en sureté, comme on l'a vû ci-dessus. A l'égard du Rhinoceros mâle, la chasse n'en est pas si dangereuse. Les Indiens construi-

sent dans les lieux où vont les Rhinoceros, une forte cabane à plusieurs parties, qu'ils entourent d'arbres & de feuillages ; ils mettent dans une partie de cette cabane un Rhinoceros femelle déjà apprivoisé, dans le temps qu'il est en chaleur, & laissent la porte de devant ouverte. Le mâle attiré par la femelle, n'est pas plutôt entré dans cette partie antérieure, que les Indiens qui s'étoient cachés ferment la porte : ensuite ils le tuent, ou le prennent en vie. On lit dans *l'Histoire Générale des Voyages*, que les peuples de Bamba entendent fort bien la manière de prendre le Rhinoceros. Leur méthode est d'ouvrir dans les lieux que ces Animaux fréquentent, de larges fossés qui vont en rétrécissant vers le fond ; ils les couvrent de branches d'arbres & de gazon qui cachent le piège : Les Rhinoceros y tombent, & ne peuvent s'en retirer. Les Hottentots font à peu près de même. Comme les Rhinoceros suivent presque toujours la même route pour aller aux rivières, la trace de leurs pas est toujours facile à reconnoître à cause de la pesanteur de leurs corps. Les Hottentots ouvrent dans cette route une fosse de sept à huit pieds de pro-

fondeur , & d'environ quatre pieds de diamètre , au milieu de laquelle ils enfoncent un pieu pointu. Ils la couvrent ensuite avec tant d'art , que les yeux mêmes d'un homme y feroient trompés. Le Rhinoceros en tombant dans cette fosse ne manque pas de rencontrer le pieu qui lui perce la poitrine ou le col , & qui l'arrête assez pour donner le temps aux chasseurs de l'achever à coups de Zagaies.

Dion rapporte qu'*Auguste* après avoir vaincu *Cléopâtre* , fit paroître à Rome pour la première fois un Rhinoceros à son triomphe : mais *Plin*e , plus instruit de l'Histoire Romaine , assure que ce fut le grand *Pompée* qui donna le premier au peuple Romain le spectacle du Rhinoceros. Dans la suite on en fit paroître souvent dans le Cirque , comme le même *Plin*e le témoigne. Le peuple Romain prenoit beaucoup de plaisir à les considérer , tantôt dans le temps qu'on ne les faisoit pas combattre ; spectacle innocent & plus agréable aux personnes d'un caractère doux & humain , puisqu'il se faisoit sans effusion de sang ; tantôt lorsqu'ils étoient aux prises avec l'Eléphant , le Taureau , l'Ours , ou les Gladiateurs. *Auguste* ,

au rapport de *Suetone*, annonçoit souvent de pareilles curiosités au Peuple. Sous le règne de *Domitien*, on en vit souvent à Rome ; on les faisoit battre avec des Taureaux. *Martial*, témoin oculaire, dit qu'aucun Animal ne combattoit dans l'Arène avec plus de force & de férocité : il assure que le Rhinoceros enlevoit un Taureau avec sa corne comme un balon à jouer. On voit par le récit du même Poëte, que le Rhinoceros étoit très-lent à se mettre en colère, mais que lorsqu'il étoit une fois enflammé rien n'étoit plus terrible. Enfin, il ajoûte que le Rhinoceros jettoit un Ours en l'air avec autant de facilité qu'un Taureau jetteroit un balon qu'on lui auroit mis sur la tête. On vit encore des Rhinoceros sous *Antonin le Pieux*, sous *Gordien*, & sous *Héliogabale*. Mais depuis la décadence de l'Empire Romain, il n'en est plus parlé dans les Histoires, & il n'y a point d'apparence qu'on ait eu occasion d'en transporter en Europe. Cependant au quatorzième siècle les Portugais & les Espagnols recommencèrent à voyager sur Mer : aussi le premier Rhinoceros dont il soit fait mention, est celui qui combattit à Lisbonne contre un Elé-

188 CINQUIÈME CLASSE;
phant en l'an 1515. sous le Roi Emmanuel, comme nous l'avons déjà observé, spectacle rare & inoui depuis le temps des Empereurs Romains; ensuite l'on en a transporté encore quelques-uns en Portugal & en Espagne, en Angleterre & en Allemagne. Mais il ne paroît pas qu'on en ait jamais amené en France avant celui qu'on montroit à Paris il y a quelques années, & sur lequel on a écrit en 1749. une Lettre anonyme où nous avons puisé la meilleure partie de ce que nous avons dit du Rhinoceros.

Le Rhinoceros que quelques-uns écrivent & prononcent mal-à-propos *Rhinocerot*, est nommé en Hébreu *Reem*, en Chaldéen *Karas* ou *Karasch*, en Persan *Elkerkedom*, en Grec *Rinokerôs*, en Italien *Rinoceronte*, en Indien *Abada*, *Gomela* ou *Noemba*, en Allemand *Rhinocer*, en Polonois *Nozorozec*, en Anglois *Rhinoceros*, en Suédois *Enhoering*. Quant au mot Rhinoceros qui est purement Grec, il signifie *Porte-corne*, ou plutôt, comme dit M. Lémery, *Animal qui porte une corne sur le nez*.

Les voyageurs nous apprennent que les Maures Indiens & les Hottentots mangent de la chair de Rhinoceros, comme une viande très-agréable à leur goût;

ce qui doit s'entendre apparemment de l'Animal qui est encore jeune, car quand il est vieux, sa chair est si nerveuse & si coriace, qu'il faudroit avoir des dents de fer pour en manger.

En Médecine, on se sert du sang, de la corne & des ongles du Rhinoceros : toutes ces parties contiennent beaucoup d'huile & de sel volatile. On fait sécher le sang, & l'on réduit en poudre, la corne & les ongles pour en donner depuis un scrupule jusqu'à deux dans les maladies contagieuses, pour exciter les sueurs, & pour résister au venin. La corne sur-tout est un alexipharmaque très-vantée ; mais nous croyons avec *Ludovic*, que sa cherté & sa rareté en font le principal mérite, & que la corne de Cerf est pour le moins aussi bonne : c'est la même nature, & ce sont les mêmes principes. Pourquoi donc y chercher du mystère, & préférer des remèdes étrangers à ceux dont la Providence a enrichi nos climats avec tant de profusion ? Mais il y a dans le monde deux sortes de gens, dont les uns aiment à tromper, & les autres à être trompés. Les riches malades sont de la dernière classe, & la charité nous oblige à taire les autres

190 CINQUIÈME CLASSE;
qui exercent la fonction la plus lucrative de la Médecine. On fait des tasses avec la corne de Rhinoceros pour y laisser le vin qu'on veut boire, qui, à ce qu'on prétend, purifie le sang, & résiste à la corruption de l'air : nous regardons encore ceci comme une pure imagination, & nous pensons que ce seroit une folie en temps de peste de s'en tenir à un tel remède.

La peau du Rhinoceros est si dure, que les Indiens & les Abyssins s'en servent pour faire des cottes d'armes, des cuirasses, des boucliers, & même des focs de charrue : Ces cuirasses de peau sont beaucoup plus légères & plus commodes que les nôtres. *Plin*e assure que de son temps on apportoit des Indes à Rome le meilleur *Lycium* dans des outres faites de peau de Rhinoceros.

S I M I A.

S I N G E, ou Guenon ; Simia, Offic.
Lemer. 816. Boissch. *de Quad.* 296.
Dal. Pharm. 444. Schwenck. *de Quad.*
121. Blas. 108. Charlet. Exerc. 16. Gefn.

de Quad. Digit. 147. Aldrov. de Quad. Digit. 225. Jonst. de Quad. 96. Klein. Quad. 85. *Simia simpliciter dicta, caudâ carens*, Raii Syn. Quad. 149. *Simia Mammis quaternis, capite ad aures crinito*, Linn. Syst. Nat. 63. *Simia unguibus omnibus planis & rotundatis*, Briss. Quad. 188. *Simia sive simius caudâ nullâ*, *Simia non caudata*, Nonnull.

Selon M. Linnæus, les diverses espèces de Singes n'ont pas encore été décrites, ni leurs vraies différences découvertes. M. Briffon observe qu'entre les Singes dont il décrit trente-huit espèces, quelques-uns n'ont point de queue, & les autres en ont : parmi les uns & les autres, les uns ont le museau court, & les autres l'ont allongé : parmi ceux qui ont une queue, quelques-uns l'ont très-courte ; les autres l'ont longue. Ils se divisent en cinq races : la première est de ceux qui n'ont point de queue, & qui ont le museau court, qu'on appelle *Singes proprement dits* : la seconde est de ceux qui n'ont point de queue & qui ont le museau allongé, qu'on appelle *Singes Cynocéphales* : la troisième est de ceux qui ont une queue très-courte, qu'on appelle *Babovins* : la quatrième est de ceux qui ont une queue longue, &

le museau court, qu'on appelle simplement *Cercopithèques* : la cinquième enfin est de ceux qui ont une queue longue, & le museau allongé, qu'on appelle *Cercopithèques-Cynocéphales*. J'ai vû, dit toujours M. *Briffon*, plusieurs espèces de Singes (*sans queue ou proprement dits*), qui ne différoient entr'elles que par la grandeur. Leur face, leurs oreilles & leurs ongles sont assez semblables au visage, aux oreilles & aux ongles de l'homme. Le poil qui couvre tout leur corps, excepté les fesses qui sont nues, est mêlé de verdâtre & de jaunâtre : le verdâtre domine dans la partie supérieure du corps, & le jaunâtre dans la partie inférieure. On les trouve en Afrique.

Nous trouvons dans *Blasius* une Anatomie complète du Singe, & une autre dans les *Ephémérides* d'Allemagne qui est beaucoup moins étendue : mais nous adoptons préférablement la *Description Anatomique de deux Sapajous & de deux autres Guenons*, telle qu'elle se trouve dans la Collection des *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences pour servir à l'Histoire Naturelle des Animaux*, dressées par M. *Perrault* ; Ouvrage immortel, digne de toutes sortes d'éloges ; &

qui

qui fait un honneur infini à la Nation.

Les espèces des Singes, disent Messieurs les Académiciens, sont en grand nombre. *Plin*e les réduit sous deux genres, sçavoir ceux qui ont des queues, & ceux qui n'en ont point. Le Singe qui est sans queue, est appelé simplement *Simia* par les Latins. Ceux qui ont une queue sont de deux espèces. Les Latins ont emprunté des Grecs les noms qu'ils leur donnent : car les uns sont appelés *Cercopithecî*, du nom du genre, c'est-à-dire, Singes qui ont une queue ; les autres *Cynocephali*, c'est-à-dire, qui ont une tête de Chien, à cause de la longueur de leur museau. Les différences des Singes se prennent en François, principalement de leur grandeur ; car les grands sont simplement appelés *Singes*, soit qu'ils ayent une queue, ou qu'ils n'en ayent point ; ou soit qu'ils ayent le museau long comme un Chien, ou qu'ils l'ayent court ; & les Singes qui sont petits, sont appelés *Guenons*. Les quatre Singes que nous décrivons, étoient du genre des Cercopithèques, parce qu'ils avoient des queues : mais leur petitesse ne permet pas qu'ils puissent être rangés que sous le genre des Guenons. Ils n'avoient que quatorze

pouces depuis le sommet de la tête jusqu'au commencement de la queue qui avoit vingt pouces. Le bras avoit quatre pouces. Il y avoit depuis le coude jusqu'à l'extrémité des doigts, six pouces. La cuisse avoit quatre pouces & demi : la jambe en avoit cinq, & le pied quatre, à prendre depuis le talon jusqu'à l'extrémité du plus long doigt. Ils venoient encore tous en plusieurs autres choses, qui sont communes presque à tous les Singes, sçavoir, 1°. Qu'ils avoient des cils à chaque paupière, ce qu'*Aristote* a remarqué être particulier au Singe, entre les Animaux à quatre pieds. Ces cils étoient aussi, suivant la remarque d'*Aristote*, tellement déliés, que l'on avoit peine à les voir.

2°. Que dans la mâchoire d'en bas il y avoit une poche ou sac de chaque côté, dans lequel ces Animaux ont accoutumé de serrer ce qu'ils veulent garder. 3°. Que les dents étoient fort blanches, & semblables à celles de l'homme, à la réserve des canines qui étoient fort longues en la mâchoire d'en haut, & fort étroites en celle d'en-bas, sans avoir de pointe, & n'étant différentes des incisives, que parce qu'elles étoient plus étroites & plus longues. 4°. Que

les pieds étoient presque semblables aux mains, ainsi qu'ils sont ordinairement aux autres brutes, les doigts des pieds étant aussi longs que ceux des mains; ce qui n'est pas en l'homme, qui a les doigts des pieds les deux tiers plus courts que ceux des mains. Les pieds de nos Singes étoient même plus semblables aux mains de l'homme que leurs mains, à cause de la conformation du gros orteil, qui ressembloit à un pouce, étant long, menu, & beaucoup écarté du premier doigt; au lieu qu'en la main le pouce étoit si court, & tellement ferré contre le premier doigt, qu'il paroïssoit presque inutile. 5°. Que les parties de la génération dans trois de nos sujets qui étoient mâles, étoient différentes de celles de l'homme, n'ayant point de *scrotum* dans deux de ces sujets, & les testicules ne paroissant point, à cause qu'ils étoient cachés dans le pli de l'aîne. Il est vrai que le troisième, qui étoit l'un des Sapajous, avoit un *scrotum*; mais il étoit tellement racourci, qu'il ne paroïssoit point. 6°. Que la peau étoit fortement adhérente au droit des fesses.

Les trois mâles ne paroïssent être différents entr'eux que par la couleur de leur poil. Le quatrième sujet, qui

196 CINQUIÈME CLASSE,
étoit une femelle, étoit du genre des
Cynocéphales, n'ayant pas une face
platte comme les autres, mais un mu-
seau un peu long, à la manière des pe-
tits Chiens de Boulogne. Sa longue
queue le faisoit être néanmoins du genre
des Cercopithèques comme les autres,
dont les différences parmi les Anciens
étoient prises de la couleur du poil; les
Cercopithèques simplement dits, étant
ceux qui n'ont qu'une couleur, & ceux
qui en ont plusieurs étant appelés *Cepi*,
c'est-à-dire, jardins, à cause de la di-
versité des couleurs dont ils semblent
être fleuris, ainsi que disoit *Pythagore*
au rapport d'*Elie*n. Le premier de nos
Singes étoit de la première espèce des
Cercopithèques, étant tout d'une cou-
leur, sçavoir d'un roux tirant un peu
sur le verdâtre. Cette même couleur qui
regnoit par-tout, étoit seulement quel-
que peu plus brune sur le dos, & plus
déchargée à la poitrine & au ventre. Le
second étoit de la seconde espèce, parce
qu'outre la couleur rousse-verdâtre du
poil qui lui couvroit le dos, le poil qui
garnissoit le ventre, la poitrine & le de-
dans des cuisses & des bras étoit gris.
Le troisième & le quatrième étoient en-
core plus diversifiés de couleur : cette

espèce est appelée *Sapajou*. Ces deux sujets étoient différents, non-seulement en couleur & par la diverse figure de leurs taches, mais aussi par la forme de leur museau, qui étoit long en l'un, & plat en l'autre. Le premier, qui étoit un mâle, étoit blanc au ventre, à l'estomach, à la gorge, au-dedans des bras & des cuisses, & aux fesses. Tout le dos, depuis les omoplates jusqu'à la queue, étoit d'un rouge brun. Les flancs, le dehors des bras & des cuisses, les jambes & le dessus de la tête étoit noir, & chaque poil noir avoit encore de petites taches de roux & de blanc, y ayant deux taches rousses vers l'extrémité, & toute la moitié vers la racine étant blanche. Il y avoit au menton une barbe blanche pointue, & longue d'un pouce. Le poil sur le dos étoit long d'un pouce : autour du col il avoit un pouce & demi ; il étoit en cet endroit plus hérissé qu'au reste du corps, & il y formoit comme une fraise. Le front avoit comme un bandeau blanc, sur lequel un rang de poil fort noir s'élevoit en manière de sourcils. Les yeux avoient l'iris d'un jaune rougeâtre. La pupille étoit fort dilatée. La tête étoit ronde avec une espèce de visage plat, ressemblant au visage d'un homme qui

auroit le nez retrouffé & applati. L'autre Sapajou, qui étoit femelle, avoit le museau long tirant sur le Cynocéphale. Son poil étoit de trois couleurs, sçavoir roux, gris, & châtain-brun. Le ventre & la poitrine étoient mêlés de roux & de gris. Les bras & les jambes étoient de châtain-brun : le dos avoit le châtain & le roux mêlés ensemble, de sorte qu'en quelques endroits il y avoit plus de roux, en d'autres plus de châtain; ce qui faisoit des grandes taches à peu près comme aux Chats. Il n'avoit ni le bandeau, ni la barbe de l'autre Sapajou. Les oreilles du premier Sapajou étoient rondes & si petites, qu'elles ne s'étendoient pas autour du trou de plus d'une ligne & demie, étant entièrement cachées sous le poil. Ceux qui ont écrit de la Physionomie, ont apparemment fondé là-dessus le jugement qu'ils font des oreilles petites & rondes, qu'ils mettent comme un signe d'un naturel trompeur & malin tel qu'est celui du Singe.

Les Auteurs sont mal d'accord touchant les parties internes du Singe. *Aristote*, *Plin* & *Galien* disent qu'elles sont tout-à-fait semblables à celles de l'homme. *Albert* au contraire assure qu'autant

que les Singes sont semblables à l'homme par le dehors, autant en sont-ils différents par le dedans; enforte qu'il n'y a point d'Animal, à ce qu'il dit, qui ait les entrailles si différentes de celles de l'homme que le Singe. Les Observations que nous avons faites sont contraires à l'une & à l'autre de ces opinions, qui sont trop outrées. Nous avons néanmoins trouvé que nos Singes étoient plus semblables à l'homme par les parties du dehors que par celles du dedans, & qu'il y a plus d'Animaux qui ont les parties intérieures aussi semblables à celles de l'homme que nos Singes, qu'il n'y en a qui ressemblent autant à l'homme que nos Singes par la figure extérieure.

Les anneaux ou trous du péritoine étoient disposés comme aux Chiens. L'épiploon étoit différent de celui de l'homme en plusieurs choses. 1°. Il n'étoit pas attaché au colon en tant d'endroits, n'ayant point de connexion avec la partie gauche de cet intestin. 2°. Il avoit une autre attache qui ne se trouve point en l'homme, sçavoir avec les muscles du bas ventre par le moyen du péritoine qui formoit un ligament; ce que nous avons remarqué dans la

200 CINQUIÈME CLASSE,
Biche de Canada. 3°. Les vaisseaux de
l'épiploon, qui dans l'homme ne vien-
nent que des rameaux de la veine porte,
venoient encore en l'un de nos sujets
en partie de la cave, y ayant un des ra-
meaux de l'hypogastrique qui se mêloit
aux rameaux de la porte. 4°. Enfin tout
l'épiploon étoit plus grand sans compa-
raison, qu'il n'est ordinairement dans
l'homme, parce qu'il ne couvroit pas
seulement tous les intestins, ce qui se
voit rarement en l'homme, quoiqu'en
dise *Galien*, mais même il les envelopoit
par-dessous, ainsi qu'il fait à plusieurs
des autres brutes, où il se voit sou-
vent que l'épiploon est plus grand qu'en
l'homme, principalement dans les Ani-
maux qui courent, & qui sautent avec
beaucoup de légèreté; comme s'il étoit
ainsi redoublé sous les intestins pour
les garnir & les défendre avec le reste
des viscères contre les rudes secousses
que ces parties reçoivent dans la course.
Il est vrai que les membranes de l'épi-
ploon étoient entières & continues com-
me en l'homme, & non pas percées en
manière de réseau, ainsi qu'elles sont
en la plupart des brutes. Le foye, qui
est un des principaux viscères, étoit en-
core fort dissemblable du foye de l'hom-

me, ayant cinq lobes comme au Chien, ſçavoir deux au côté droit, deux au côté gauche, & un cinquième couché ſur la partie droite du corps des vertèbres. Ce dernier étoit encore fendu, faiſant comme deux feuillets. En l'un de nos ſujets la ſubſtance du foye étoit racherée de pluſieurs points d'une couleur plus obſcure que le reſte, & de figure hexagone; ce que nous avons vû aſſez ſouvent dans les brutes, & jamais dans les hommes. La véſicule étoit attachée au premier des deux lobes qui occupoient le côté droit: elle étoit longue d'un pouce, & large d'un demi pouce; elle jettoit un gros conduit, qui s'inſéroit immédiatement au-deſſous du pylore. Ce conduit en recevoit trois autres, qui étoient au lieu de celui qui eſt unique en l'homme, & que l'on appelle l'*Hépatique*. Ces trois conduits avoient leurs rameaux diſperſés comme des racines dans tous les lobes du foye, enſorte que le premier avoit quatre racines, ſçavoir une dans chacun des trois lobes droits, & une dans le premier des gauches: le ſecond & le troiſième conduit avoient tous deux leurs racines dans le ſecond des lobes gauches. Ces rameaux ſe glifſoient ſous la tunique du

foye, enforte qu'ils étoient apparents, & non pas cachés dans le parenchyme, ainsi qu'ils sont à l'ordinaire. Le Sapajou avoit cela de particulier en son foye, qu'il étoit marqueté de quantité de points noirs, ce qui est contre l'ordinaire des autres foyes que nous avons vûs avec des taches; car elles sont toujours d'une couleur plus claire que le reste de la substance du foye. Il y a apparence que cette noirceur procédoit de la rareté spongieuse de ces parties, qui étant imbuës d'une plus grande abondance de sang que le reste du parenchyme, en paroissent plus brunes. Le ventricule étoit encore différent de celui de l'homme, son orifice inférieur étant fort large & fort bas; car il n'étoit pas élevé aussi haut que le supérieur, comme il est à l'homme, où il n'est pas appelé inférieur à cause de sa situation, mais à cause que c'est par cette ouverture que le ventricule se vuide. Les intestins n'étoient guères plus semblables aux intestins de l'homme que les autres parties. Ils n'avoient dans les Sapajous que cinq pieds deux pouces de long en tout, & huit dans les deux autres Singes. Ils étoient presque tous d'une même grosseur. L'iléon étoit à proportion

beaucoup plus court qu'en l'homme. Le *cæcum* n'avoit point d'appendice vermiforme : il étoit fort grand , ayant deux pouces & demi de long , & un pouce de diamètre à son commencement. Il alloit en pointe , & étoit fortifié par trois ligamens à la manière que le colon l'est en l'homme , pour y former des cellules. Cette conformation est tout-à-fait différente de celle du *cæcum* de l'homme. Le colon avoit ses cellules à l'ordinaire , mais il n'étoit point replié en S comme à l'homme , étant tout droit. Il n'avoit point le retrecissement qui le sépare du *rectum* dans l'homme. Outre les cellules on y a remarqué des feuillets en dedans , pareils à ceux qui se voient dans le colon de l'Autruche , & que nous avons depuis peu remarqués dans le *jejunum* de l'homme. Ces feuillets s'étendoient transversalement , aboutissant aux ligamens qui sont étendus selon la longueur de cet intestin. Il avoit treize pouces de long sur un pouce de diamètre. La rate étoit située le long du ventricule comme à l'homme , mais sa figure étoit différente en l'un de nos sujets , étant faite comme le cœur est représenté dans le blason. Sa base avoit un pouce. Le pancréas n'avoit que sa

204 C I N Q U I È M E C L A S S E ,
figure qui le fit être semblable à celui de
l'homme , sa connexion & son inser-
tion étant tout-à-fait particulières ; car
il étoit fortement attaché à la rate , &
l'insertion de son canal dans l'intestin ,
qui dans l'homme est toujours proche
du canal de la bile , en étoit éloignée
de près de deux pouces. Les reins avoient
une figure & une situation qui n'étoient
pas moins extraordinaires. Ils étoient
ronds & aplatis. Leur situation étoit
plus inégale qu'à l'homme , le droit
étant sans comparaison plus bas , à l'é-
gard du gauche , sçavoir de toute la moi-
tié de sa largeur. La glande appelée la
capsule atrabilaire , étoit fort visible , à
cause que le rein étoit dégarni de graisse.
Cette glande étoit blanche , & le rein
d'un rouge clair : sa figure étoit trian-
gulaire.

Aristote dit que les parties de la gé-
nération du Singe ressemblent à celles
du Chien. Nous avons trouvé dans nos
sujets qu'elles en étoient différentes
aussi bien que de celles de l'homme ;
car aux mâles la verge n'avoit point d'os
comme elle en a au Chien ; & les testi-
cules , qui dans quelques-uns de nos
sujets étoient cachés dans l'aîne , sans
avoir de *scrotum* , ainsi qu'il a été dit ,

avoient une figure très-particulière, étant longs & étroits, & n'ayant qu'une ligne de large sur huit de long. Dans l'un des Sapajous ils ont été trouvés d'une figure tout-à-fait opposée, & presque aussi éloignée de la figure de ceux de l'homme, étant parfaitement ronds : ils étoient enfermés dans un *scrotum* qui les serroit étroitement contre la racine de la verge. Les prostates glanduleuses étoient petites. Les parastates cirsoïdes étoient fort grandes en récompense ; elles avoient un pouce de long, Leur largeur étoit inégale, ayant quatre lignes vers le col de la vessie, & une ligne & demie par l'autre bout, étant différentes en cela de celles de l'homme, qui les a plus étroites proche du col de la vessie. Elles étoient composées comme de plusieurs petits sacs, qui s'ouvroient les uns dans les autres. La caruncule de l'urèthre étoit petite, mais fort semblable à celle de l'homme. Les parties de la génération de la femelle avoient aussi beaucoup de choses qui les rendoient différentes de celles des Chiennes, étant en cela semblables à celles des femmes : il y en avoit aussi qui étoient comme aux Chiennes, & d'une autre manière qu'à la femme ;

206 *CINQUIÈME CLASSE*,
car l'orifice extérieur étoit rond & étroit
comme aux Chiennes & à la plûpart
des autres brutes, & n'avoit ni nym-
phes, ni caruncules. Le col de la vessie
avoit aussi son ouverture autrement qu'à
la femme, étant fort avant dans le col
de la matrice, sçavoir environ vers son
milieu, à l'endroit où commençoient
ses rugosités, qui ne se voyoient que
vers l'extrémité du conduit proche de
l'orifice interne. Les trompes de la ma-
trice étoient encore différentes de celles
des femmes, & approchantes de celles
des brutes, en ce qu'elles étoient plus
longues à proportion, & plus repliées
par des contours différents. Le clitoris
avoit aussi quelque chose de plus con-
forme à celui qui se voit dans les autres
brutes qui en ont, qu'à celui de la
femme, étant plus grand à proportion,
& plus visible qu'il n'est en la femme.
Il étoit composé de deux ligamens ner-
veux & spongieux, qui naissant de la
partie inférieure des os pubis, & s'a-
vançant obliquement aux côtés de ces
os, s'unissoient pour former un troi-
sième corps qui avoit dix lignes de long.
Il étoit formé par l'assemblage des deux
premiers, qu'une membrane assez forte
joignoit ensemble, allant de l'un des

ligamens à l'autre, outre une membrane dure & nerveuse qui les enveloppoit. Ils se terminoient à un gland semblable à celui de la verge du mâle. Les petits muscles qui sont attachés à ces ligamens, sortoient à l'ordinaire de la tubérosité de l'ischion. Ces ligamens étoient d'une substance tellement rare & spongieuse, que le vent y pénétrait, & les faisoit enfler aisément, lorsque l'on souffloit dans le lacis de veines & d'artères qui est en cet endroit. Ce lacis étoit visible dans ce sujet, étant composé de vaisseaux plus grands qu'ils ne sont à proportion dans les femmes. Il étoit situé à l'ordinaire sous la seconde paire des muscles du clitoris. Sa figure étoit pyramidale, aboutissant d'une base fort large en une pointe, qui se glissoit le long du troisième ligament jusqu'à son extrémité, vers le gland. Le reste des parties de la génération étoit assez semblable à celles des femmes. Le col de la matrice avoit des muscles comme à la femme ; car on voyoit un grand nombre de fibres charnues, qui sortant du sphincter de l'anüs, s'attachoient aux côtés du col de la matrice, & d'autres fibres pareilles qui venoient du sphincter de la vessie pour s'insérer au

208 *CINQUIÈME CLASSE,*
même endroit. Le corps de la matrice, ses membranes, son orifice interne, ses ligamens tant les ronds que les larges, & tous ses vaisseaux avoient une conformation entièrement pareille à celle que ces mêmes parties ont dans les femmes. Les testicules, qui avoient trois lignes de long sur deux de large, étoient, comme aux femmes; composés d'un grand nombre de petites vésicules, & attachés proche les membranes qui sont à l'extrémité des trompes, & que l'on appelle leur frange. Les mamelles étoient semblables à celles de la femme, tant en ce qui regarde leur situation qui étoit sur les muscles pectoraux, qu'en ce qui appartient à leur composition, qui étoit d'un corps glanduleux & d'un mamelon.

A l'endroit où la veine cave se divise pour produire les deux iliaques, il y avoit une glande de la figure & de la grosseur d'une moyenne olive, ayant cinq lignes de long sur trois de large, noire en dehors, & encore davantage en dedans. Elle étoit abreuvée d'une humeur lymphatique, dont sa substance spongieuse étoit remplie. Il y avoit dans ce même sujet, qui étoit l'une des deux premières Guenons, deux autres glan-

des pareilles, mais plus petites, vers l'origine des crurales, une de chaque côté. A l'ouverture de la poitrine l'on a trouvé à la plûpart une grande quantité d'eau répandue dans toute sa capacité. Le *thymus* étoit fort grand. Le poumon avoit sept lobes, trois au côté droit, & autant au gauche : le septième étoit dans la cavité du médiastin comme à la plûpart des brutes. Cela fait encore une notable différence entre les parties internes du Singe, & celles de l'homme, dont le poumon n'a ordinairement tout au plus que cinq lobes, le plus souvent que quatre, & quelquefois que deux. *Vésale* avoue n'avoir jamais vu dans l'homme ce cinquième lobe qu'il dit être dans les Singes, supposant qu'ils n'en ont que cinq. Ce grand nombre de lobes du poumon fait voir que les Anatomistes n'ont pas raison de dire que les Brutes ont le poumon divisé en plus de lobes que l'homme, à cause qu'elles ont la face & la poitrine tournées vers la terre, puisque le Singe a ordinairement la face & la poitrine tournées comme l'homme. Le cœur étoit beaucoup plus pointu qu'il n'est ordinairement à l'homme ; ce qui est encore du caractère des brutes. Il avoit néanmoins

210 CINQUIÈME CLASSE,
dans la face intérieure de ses ventricu-
les, ce grand nombre de fibres & de
colonnes charnues qui se voyent dans
l'homme. La lnette, qui n'est point
dans les autres brutes, s'est trouvée dans
nos Singes toute semblable à celle de
l'homme.

Le crâne avoit une figure fort confor-
me à celle du crâne de l'homme, étant
rond & un peu applatti par les côtés, &
n'ayant point cet os triangulaire qui sé-
pare le cerveau & le cervelet dans la plû-
part des brutes. Le cerveau étoit grand
à proportion du corps. Il pèsoit deux
onces & demie. La dure-mère entroit
bien avant pour former la faux. Les
anfractuosités de la partie externe du
cerveau étoient assez semblables à celles
de l'homme en la partie antérieure ;
mais en la postérieure vers le cervelat,
il n'y en avoit presque point : elles
étoient en récompense beaucoup plus
enfoncées à proportion. Les apophyses,
que l'on appelle mammillaires, qui sont
les grands nerfs qui servent à l'odorat,
n'étoient pas mollasses comme en l'hom-
me, mais dures & membraneuses. Les
nerfs optiques étoient aussi d'une sub-
stance plus ferme & plus dure qu'à l'or-
dinaire. La glande pinéale étoit de figu-
re conique, & sa pointe étoit tour-

née vers le derrière de la tête. Il n'y avoit point de rets admirable ; car la carotide étant entrée dans le cerveau , se glissoit par un seul & unique tronc de chaque côté du rebord de la selle du sphénoïde pour percer la dure mère , & se distribuer à l'ordinaire dans la base du cerveau.

Pour achever la description des parties tant externes qu'internes des Singes que nous avons dissequés, en les comparant avec celle de l'homme , nous avons fait une recherche exacte de tous les muscles de ces Animaux , que nous avons trouvés la plûpart conformes à ceux de l'homme ; de sorte que nous ne rapportons ici que les choses qui se sont trouvées particulières à nos sujets.

Les muscles de la face , dans celui qui tenoit du cynocéphale , avoient beaucoup de rapport avec ceux des Chiens ; & dans les Singes qui avoient la face plate comme l'homme , il ne laissoit pas d'y avoir quelques muscles pareils à ceux des brutes ; comme entr'autres les massetères & les crotaphites , qui étoient beaucoup plus grands à proportion qu'en l'homme. Les muscles de l'os hyoïde , de la langue , du larynx & du pharynx , qui servent la

212 CINQUIÈME CLASSE,
plûpart à articuler la parole, étoient entièrement semblables à ceux de l'homme, & beaucoup plus que ceux de la main ; dont néanmoins le Singe, qui ne parle point, se sert presque avec autant de perfection que l'homme : ce qui fait voir que la parole est une action plus particulière à l'homme, & qui le distingue davantage des brutes que la main, qu'*Anaxagore*, *Aristote*, & *Galien* ont estimé être l'organe que la Nature a donné à l'homme comme au plus sage de tous les Animaux, peut-être faite d'avoir fait cette réflexion. Car le Singe se trouve pourvu par la Nature de tous ces organes merveilleux de la parole avec tant d'exactitude, que même les trois petits muscles qui prennent leur origine de l'apophyse styloïde, ne lui manquent pas, quoique cette apophyse soit extrêmement petite. Cette particularité fait encore voir que ceux-là n'ont pas raison, qui tiennent que les agens exercent leurs actions, parce qu'il se rencontre qu'ils ont des organes pour cela ; car, selon ces Philosophes, les Singes devroient parler, puisqu'ils ont les instrumens nécessaires à la parole. Dans les muscles de la tête & du col, il n'y avoit encore rien de par-

ticulier que les fléchisseurs de la tête, qui dans l'homme s'insèrent aux apophyses mastoïdes; car ils étoient attachés à la partie latérale & postérieure de l'os occipital, parce que la tête du Singe n'a point d'apophyses mastoïdes. Entre les muscles des bras il n'y avoit que le palmaire qui eût quelque chose de remarquable. Il étoit extraordinairement gros. Le grand dentelé, qui dans l'homme ne prend son origine que de l'omoplate, naissoit encore dans nos sujets de la quatrième, cinquième & sixième vertèbre du col. Le muscle droit, qui dans l'homme ne va que jusqu'au bas du sternum, montoit jusqu'au haut, passant sous le pectoral & sous le petit dentelé. Il n'étoit charnu que jusqu'à la moitié du sternon; le reste n'étant qu'un pur tendon. Dans la cuisse celui des quadrigeaux qui servent à écarter la cuisse, appelé pyiforme, étoit beaucoup plus petit qu'en l'homme; & au lieu de prendre son origine de la partie inférieure & externe de l'os *sacrum*, il sortoit de l'ischion proche sa cavité cotyloïde. Les muscles fessiers avoient une figure différente de ceux de l'homme, étant plus courts, à cause que les os des îles au Singe sont beaucoup plus étroits

qu'en l'homme. Il y avoit sur les muscles *Psoas* deux autres petits muscles , qui ne se trouvent point en l'homme. Chacun de ces muscles ayant même origine que le *Psoas* , venoit par un long tendon s'insérer à la partie supérieure & interne de l'os pubis. Parmi les muscles de la jambe , celui de ses fléchisseurs qui s'appelle *Biceps* , n'avoit point une double origine comme en l'homme. Il sortoit tout entier de la tubérosité de l'ischion , & s'inséroit à la partie supérieure du peroné. Cette tête unique étoit en récompense fort grosse & fort robuste. Le gros orteil avoit des muscles semblables à ceux du pouce de la main , de même qu'il en a l'action ; ce qui n'est point au pied de l'homme , où le gros orteil a des muscles fort différents de ceux du pouce de sa main , parce que l'action de ces deux parties est fort différente dans l'homme.

On peut ajoûter à l'Histoire des muscles du Singe , la description de la poche qu'ils ont dans la bouche. Elle étoit composée de membranes & de glandes , & de beaucoup de fibres musculieuses & charnues. Sa situation étoit sur le dehors de chaque mâchoire inférieure ,

allant obliquement depuis le milieu de la mâchoire jusqu'au dessous de son angle, passant sous une portion de muscle appelé très-large. Elle étoit longue d'un pouce & demi, & presque aussi large vers son fond. Elle s'ouvroit dans la bouche entre le bas de la joue & le bas de la gencive. C'est dans cette poche que les Singes ont accoutumé de ferrer ce qu'ils veulent garder; & l'on peut croire que les fibres musculieuses qu'elle a, servent à la relâcher & à la referrer pour recevoir & pour faire sortir ce que ces Animaux y mettent en réserve.

Si cette belle description du Singe avoit besoin d'être appuyée, nous pourrions peut être y joindre celle que nous avons faite depuis peu d'une Guenon, en qui nous avons reconnu la plûpart des choses qui viennent d'être exposées dans un grand détail, & qui nous a paru être morte de douleurs de colique causées par un *Volvulus*; car nous lui avons trouvé dans le bas-ventre trois rendoublemens des intestins grêles, sçavoir du *jejunum* & de l'iléon, dont les parties rendoublées étoient rouges & enflammées, comme si elles avoient été injectées. Mais nous n'oserions nous flatter que notre suffrage

216 CINQUIÈME CLASSE,
pût être ici de quelque poids. Il est à
remarquer que la Guenon que nous
avons dissequée, s'étoit mangée, com-
me c'est la manière ordinaire, de ces
fortes d'Animaux, la moitié de la queue,
malgré les précautions que sa maîtresse
prenoît pour l'en empêcher. Nous ren-
voyons ceux qui aiment les découver-
tes anatomiques, à l'examen de quelques
parties d'un Singe par M. Hurauld,
imprimé parmi les Mémoires de la mê-
me Académie, Année 1735 page 379.

Les Singes habitent principalement
en Afrique, & dans les Indes tant
Orientales qu'Occidentales. Tout le
monde fait que ces Animaux s'appri-
voisent assez facilement, & qu'en Eu-
rope on les nourrit dans les maisons
des riches pour le plaisir & l'amuse-
ment qu'on trouve à leur voir faire
mille gettes risibles qui s'appellent des
Singeries. Nous ferions un volume,
si nous voulions épuiser l'Histoire natu-
relle des Singes; mais il nous suffira
d'en citer les traits les plus frappants :
ainsi nous commencerons par rappor-
ter la meilleure partie de ce qui se trou-
ve répandu çà & là sur cette matière
dans les relations des Voyageurs, & prin-
cipalement dans *l'Histoire Générale des*
Voyages

Voyages traduite par M. l'Abbé Pré-
vost.

Les Singes des différentes espèces, sont innombrables au long de la *Gambra*, (*grande Rivière de la Nigritie en Afrique.*) Ils paroissent en troupes de trois ou quatre mille, rassemblés chacun dans leur espèce. On prétend qu'ils forment des républiques où la subordination est fort bien observée; qu'ils voyagent en bon ordre, sous certains chefs, qui sont de la plus grosse espèce; que les femelles portent leurs petits sous le ventre quand elles n'en ont qu'un, mais que si elles en ont deux, elles chargent le second sur leur dos; & que leur arrière garde est toujours composée d'un certain nombre des plus gros. Il est certain qu'ils sont d'une hardiesse extrême. *Jobson* voyageant sur la rivière, étoit surpris de leur témérité à se présenter sur les arbres, à secouer les branches, & à menacer les Anglois avec des cris confus, comme s'ils eussent été fort offensés de les voir. Pendant la nuit on entendoit quantité de voix, qui sembloient parler toutes ensemble, & qu'une voix plus forte qui prenoit le dessus, réduisoit ensuite au silence. *Jobson* remarqua aussi, dans

228 CINQUIÈME CLASSE,
quelques endroits fréquentés par ces Animaux, une sorte d'habitation composée de branches entrelassées, qui pouvoient servir du moins à les garantir de l'ardeur du Soleil. Les Nègres mangent fort avidement la chair des Singes. *Lemaire* distingue plusieurs espèces de Singes au long du Sénégal & des côtes. Il appelle *Guinous* ceux qui ont la queue fort longue; & *Magots* ceux qui sont absolument sans queue. Mais il n'en vit aucun de la seconde espèce. Ceux de la première sont par-tout en grand nombre, & paroissent de trois sortes, l'une petite, qui est peu nuisible, & qui s'appellent *Bewailers* ou *Pleureurs*, parce que leur cri ressemble à celui des enfans; les deux autres sortes sont à peu près de la taille des Magots. Ils ont non-seulement des mains & des pieds, mais quelque chose dans les gestes & dans la contenance qui ressemble beaucoup à la figure humaine. Les Nègres sont persuadés que ces Singes peuvent parler comme les hommes, mais qu'ils s'obstinent à se taire, dans la crainte qu'on ne les force au travail. Ils ne sont propres qu'à mordre & à déchirer. Aussi les Nègres du Sénégal, qui voyent les François rechercher ces

Animaux , leur apportent des Rats en cage , en les assûrant qu'ils sont plus méchants encore , & qu'ils mordent mieux que les Singes. On ne peut s'imaginer les ravages que ces pernicious Animaux causent dans les champs des Nègres , lorsque le millet , le riz & les autres grains sont dans leur maturité. Ils se joignent quarante ou cinquante pour entrer dans un *Lugan*; un des plus vieux se place en sentinelle au sommet de quelque arbre , tandis que les autres font la moisson. S'il apperçoit quelque Nègre , il se met à pousser des cris furieux. Toute la troupe avertie par ce signal, se retire avec son butin, en sautant de branche en branche avec une merveilleuse agilité. Les fémelles chargées de leurs petits, n'en sont pas moins légères. *Froger* ajoûte que les Singes enlèvent souvent de jeunes filles de huit ou neuf ans , & qu'il est fort difficile de les délivrer d'entre leurs mains. Ils les transportent , dit-il , sur des arbres d'une grande hauteur. La vengeance des Nègres contre ces cruels ennemis , est d'en tuer un grand nombre , & de manger leur chair. Les jeunes s'appriivoisent aisément. La plus sûre méthode pour les prendre, est de les blesser

au visage , parce qu'y portant les mains dans le premier sentiment de la douleur , ils lâchent la branche qui les soutient , & tombent ordinairement au pied de l'arbre. On s'engageroit dans un détail infini si l'on vouloit décrire toutes les différentes espèces de Singes qui se trouvent depuis *Arguim* jusqu'à *Sierra-Léona*. Ce qu'il y a de plus remarquable , c'est qu'elles ne se mêlent point , & qu'on n'en voit jamais de deux sortes dans le même quartier. Ceux qui ne quittent point les bois sont ou gris , ou blancs , ou marquetés de gris , de blanc & de rouge. Ils ont le visage noir , mais les extrémités de la joue blanches , & une petite barbe pointue au bas du menton. Il y en a d'autres qui sont beaucoup plus laids , & dont la figure est même effrayante. Les Nègres les mangent sans distinction , & regardent cette chair comme un de leurs meilleurs mets. Les uns la préparent avec du riz ; d'autres la font sécher & fumer comme nos jambons. Mais la seule vue de ce misérable aliment soulève le cœur aux Européens. Les matelots mêmes , dit *Jobson* , refusent d'y toucher en arrivant de la Mer. On connoît une autre espèce de Singes que les Portugais

nomment *Elselvago* ou le Sauvage , & les Nègres *Quoja-Vorau*. Il a cinq pieds de longueur. Sa figure est hideuse. Il a la tête , le corps , & les bras d'une grosseur extraordinaire. Mais il est docile. On lui fait apprendre à marcher droit sur ses pieds , à porter de l'eau dans un bassin sur sa tête , & à rendre d'autres services. C'est l'*Oran-Utang* de Borneo & de Java, ou le *Champaniz* des Anglois. On en a vu un depuis peu en Angleterre. Sans éducation , il est si méchant & si fort , qu'il attaque un homme , le renverse , lui arrache les yeux , ou lui fait quelque autre mal. Ces Singes se battent entr'eux. Ils mettent en pièces , avec leurs dents & leurs ongles , les filets les plus forts. Aussi ne peut-on les prendre que dans leur jeunesse. Ils ont la face & les oreilles de l'homme , mais le nez fort plat. Leurs femelles ont la gorge pleine comme les femmes , & le ventre rond , avec le nombril fort enfoncé. Les jointures du bras & de la main , les jambes & le talon ont une parfaite ressemblance avec les nôtres , c'est-à-dire , qu'ils paroissent tels que des hommes lorsqu'ils sont debout. Ils marchent souvent droit sans

222 CINQUIÈME CLASSE,
avoir été instruits, & portent d'un lieu
à l'autre des fardeaux fort pésants.

Tous les Auteurs, dit M. *Briffon*,
qui ont parlé de cette espèce de Singes
n'en ont rien dit autre chose, si ce n'est
qu'elle est parfaitement semblable à
l'homme, & que le mâle & la femelle
ont le corps couvert d'un poil court &
assez doux. Il paroît par la figure qu'en
a donné *Bontius*, que sa tête est cou-
verte de longs cheveux, qui croissent
aussi sous le menton, & que sa face est
nue. En effet, voici comme *Bontius*
s'exprime sur ce sujet : j'ai vu avec ad-
miration quelques-uns de ces Singes de
l'un & de l'autre sexe, marcher tout
droits, & sur-tout une femelle qui avoit
assez de pudeur pour se cacher des
hommes qu'elle ne connoissoit pas,
jusqu'à se couvrir la face avec les mains,
qui pleuroit à chaudes larmes, qui
poussoit des gémissemens, & qui ex-
primoit toutes les autres actions huma-
ines, enforte qu'on auroit dit qu'il ne
lui manquoit rien d'humain que la pa-
role. Les habitans de Java donnent à
ce Singe le nom de *Ourang-Outang*,
qui veut dire l'*Homme des bois*, ou des
forêts, ou comme l'appelle autrement

Bontius, le *Singe-Satyre*; & ils assûrent que ces Satyres naissent du commerce détestable des femmes Indiennes qui se mêlent avec les Singes proprement dits ou sans queue & les Cercopithèques; ce qui n'est pas croyable.

En 1740, nous avons eu nous-mêmes le plaisir de voir à la Foire *Saint Laurent* à Paris, un de ces prétendus hommes sauvages, que ceux qui le montraient appelloient *Kimpezé* ou *Quimpensée*, mot qui nous paroît être estropié de l'Anglois *Champaniz* selon M. l'Abbé *Prevost*, ou *Chimpanrée*, selon M. *Klein*, ils ajoûtoient qu'il avoit alors quatorze ans, & qu'il avoit pensé périr sur Mer avec deux autres de même âge qui étoient morts du scorbut, maladie qui avoit fait tomber toutes les dents à celui qui leur étoit resté. Etant assis, il sembloit être de la taille d'un enfant de six ans, mais plus quarré. Il avoit la face plate, sans nez, ressemblant assez à une vieille femme ridée & sans dents. Il étoit presque tout nud, son corps n'étant couvert que d'une espèce de poil follet châtain-brun. Il étoit très-doux & très-obéissant. Il se tenoit volontiers de bout : mais ce qui nous frappa le plus, c'est qu'il donna en notre

présence des signes de pudeur. Quand on nous eut dit que c'étoit un mâle, un particulier s'avisa de le toucher pour s'assurer par lui-même de son sexe; mais sur le champ l'Animal lui appliqua un bon soufflet, en quoi il n'avoit pas tort. Cependant comme il appréhendoit d'être châtié par son maître qui étoit un peu brutal, il se mit à joindre les mains, criant & pleurant à peu-près dans la posture d'un enfant qui demande pardon. Cette posture de suppliant & les représentations des assistans, ne purent empêcher le maître de le battre rudement; & le pauvre Animal, pour esquiver les coups, prit le parti de s'enfuir en courant à quatre pattes comme un autre Singe. Il vivoit principalement de lait de Vache, suivant le conseil des Médecins, à ce que disoit son maître. Il avoit le ventre grand, dur & tendu, comme l'ont les enfans qui ont ce qu'on appelle vulgairement le *careau*: aussi n'a-t-il pas vécu long-temps après. Ailleurs, quoique l'*homme des bois* semble tenir une espèce de milieu entre la brute & l'homme, & qu'on le voye rire, pleurer, & donner plusieurs autres marques de sa supériorité sur les autres Animaux, c'est toujours un Sin-

ge ; & l'on ne doit pas s'en rapporter entièrement au portrait trop flatté ou trop humain qu'en a donné *Bontius*.

La Croix dans son *Voyage d'Afrique* , dit que le long de la côte de *Sier-ra-Léona* , il y a plusieurs Isles où l'on trouve des Singes d'une certaine espèce qu'on nomme *Baris*. On les prend étant encore fort petits ; on les élève , & on les apprivoise si bien qu'ils rendent presque autant de service qu'un esclave ; car ils marchent ordinairement tout droits comme des hommes , pilent du millet dans un mortier , vont puiser de l'eau dans une cruche , témoignent de la douleur par leurs cris lorsqu'elle vient à tomber , savent tourner la broche , & faire mille petits tours de souplesse qui divertissent extrêmement leurs maîtres. Or, le Singe nommé *Baris*, est apparemment le même que l'*Ourang-Outang* des habitans de Java , quoique *Jonston* d'après *Nierembergius*, semble distinguer l'un d'avec l'autre. Dans la Guinée , il y a , dit *Vincent le Blanc* , une espèce de Singes qu'on appelle *Baris* ; ils sont gros & puissants : les habitans les prennent à la chasse avec de fausses trapes & autres machines , & mettent les petits en des cages pour avoir ensuite les père

- & mère. Ils les traitent un peu rudement & les font pleurer comme des enfans ; ils les font marcher à deux pattes , leur attachant celles de devant sur le cou avec un bâton ; puis ils s'en servent pour divers besoins , comme pour aller querir de l'eau dans une cruche , laver les écuelles , attiser le feu , aller tirer du vin , aller chercher de la viande à la boucherie ; enfin à toutes les nécessités de la maison. A travers tout cela ils font toujours quelque friponnerie pour le manger , ou pour le boire : mais ils sont bien étrillés. Quand ils tournent la broche , c'est un plaisir de les voir sentir la fumée du rôti , & tourner leur tête pelée regardant d'un côté & d'autre si on les apperçoit ; car il faut être bien fin pour les empêcher de se régaler de quelque morceau de rôti , comme il arriva à quelques Portugais qui avoient convié certains marchands ; car comme on voulut dîner , on s'apperçut que le Singe qui tournoit la broche avoit déjà escroqué avec beaucoup de subtilité les cuisses d'un Coq d'Inde dont ils sauvèrent le reste. Le maître ne voulut pas alors le battre par la nécessité où il étoit d'être servi promptement ; en effet , le Singe donna à boire à tout le

monde, rinça fort bien les verres, & lui-même sur la fin se mit à manger & à boire à son tour; en un mot il réjouit beaucoup les convives par toutes les plaisanteries qu'il fit.

Selon *Corneille le Bruyn* dans son *Voyage en Egypte*, parmi les singularités qu'on trouve au Caire, on voit dans les rues une grande quantité de Singes qui sont instruits à faire plusieurs tours: ils y sont apportés par les Mores qui viennent avec les caravanes de la Mecque, & qui gagnent leur vie en divertissant les Pèlerins. Comme les Mores sont naturellement de grands bouffons, & qu'en cela leur naturel ne s'accorde pas mal avec l'instinct des Singes, cela donne bien du passe-temps aux voyageurs. Si la chose en valoit la peine, on pourroit en rapporter quelques uns de mille qui s'y font. Mais je me contenterai d'insérer ici une aventure des plus plaisantes en ce genre. Un jour que nous étions à table chez le Consul *Torelli*, on vint à parler de l'adresse des Singes & des Faucons. Sur quoi le truchement prit la parole, & dit qu'il connoissoit un Arabe qui avoit un Singe qui n'avoit pas son pareil pour l'habileté. Ce Singe, lorsque son maître sortoit

228 *CINQUIÈME CLASSE* ;
avoit accoutumé de se tenir dans la
cuisine & de faire garde au coin du feu,
pour empêcher que les Faucons ne pris-
sent quelque chose. Il y a au Caire de ces
Oiseaux en grande quantité, & ils s'as-
semblent par troupes sur les maisons
où ils sont toujours aux aguets pour tâ-
cher d'attrapper quelque morceau qui
leur convienne ; ce qu'ils font assez
souvent, parce que les cheminées étant
fort larges & peu élevées, il ne leur est
pas difficile d'enlever quelque chose
du foyer & de l'emporter. Il arriva donc
un jour que l'Arabe après avoir mis au
pot un morceau de viande, sortit, &
fut fort long-temps avant que de reve-
nir ; de sorte que le pot ayant trop
bouilli, la viande demeura toute décou-
te. Un Faucon qui étoit aux aguets
sur le haut de la cheminée, ayant apper-
çu cette viande, elle lui fit envie, &
il hazarda de l'enlever : il y réussit,
& étant descendu il prit la viande &
l'emporta par la cheminée. Le Singe
qui se vit attrappé, se mit à regarder
tristement en haut, & comme s'il eût
raisonné en lui-même sur le mauvais
traitement que son maître lui feroit à
son retour pour s'être ainsi laissé dup-
per, il tâcha de l'éviter par quelque

teur d'adresse. Il raisonna donc à-peu-près de cette manière : sans doute que celui qui a fait le coup , après qu'il aura mangé sa proie , reviendra voir s'il n'y a pas quelque chose à emporter ; & comme il n'y avoit plus de feu , il se mit dans le pot , & tournant en haut ses fesses pelées , il ne douta pas que le Faucon ne les prît pour un morceau de viande. En effet , cet Oiseau étant revenu & regardant du haut de la cheminée ne manqua pas de fondre sur ce qu'il voyoit dans le pot , & le Singe qui le vit venir, se tourna habilement, saisit le Faucon , lui coupa la tête , & le mit dans le pot. Le maître étant revenu , & ne trouvant plus son dîner , regarda le Singe avec colère : mais cet Animal se mettant à sauter , tira le Faucon du pot , se mit dedans en la même posture qu'il s'y étoit mis la première fois , & montra par plusieurs gestes qu'il fit , comment le Faucon avoit dérobé la viande , & la manière dont il l'avoit attrappé & l'avoit mis dans le pot. On peut aisément juger par cet échantillon, combien les Singes peuvent fournir de matières à de semblables contes

L'Ambassadeur du Czar étant à Pekin , il vint plusieurs charlatans avec

230 CINQUIÈME CLASSE,
des Singes, auxquels on avoit appris
des tours fort étranges, & qu'on leur
fit faire en présence de l'Ambassadeur.
On remplissoit un panier d'habits de
toutes sortes de couleurs; un Singe les
tiroit successivement & s'en revêtoit au
simple commandement de son maître,
sans se tromper jamais sur le choix de
la couleur qui lui étoit ordonnée, en
conformant ses grimaces à l'habit qu'on
lui faisoit choisir; ensuite il dançoit à
terre ou sur la corde avec des sauts fort
réjouissans.

L'aventure qui arriva aux troupes
d'*Alexandre* à l'occasion de ces Ani-
maux, est singulière. Comme elles mar-
choient toujours en bon ordre, elles se
trouvèrent dans des montagnes où il y
avoit beaucoup de Singes, & l'on y
campa la nuit suivante. Le lendemain,
quand l'armée se mit en marche, elle
aperçut à quelque distance une quan-
tité prodigieuse de Singes qui s'étoient
assemblés & rangés par escadrons. Les
Macédoniens qui ne pouvoient rien
soupçonner de pareil, crurent que c'é-
toit l'ennemi: on sonna la bataille, cha-
cun se mit en armes, & se disposa au
combat. Mais *Taxile*, Prince du Pays,
qui s'étoit déjà rendu à *Alexandre*, lui

dit ce que c'étoit que cette armée prétendue, & qu'il lui suffisoit d'avancer pour la mettre en fuite.

Leur attachement les uns pour les autres est peut être sans exemple dans le reste des Animaux. On en peut juger par ce trait singulier que rapporte le Baron *Tavernier* dans son *voyage des Indes*. Revenant d'Agra avec le Chef ou Président des Anglois qui retournoit à Surate, nous passâmes, dit-il, à quatre ou cinq lieues d'Amenabad dans une petite forêt de ces arbres qu'on appelle *Maugus*. Nous y vîmes quantité de gros Singes, mâles & femelles, & plusieurs de celles-ci tenoient leurs petits entre leurs bras. Nous avions chacun notre carrosse, & le Président Anglois fit arrêter le sien pour me dire qu'il avoit une excellente & curieuse arquebuse; & sachant que je tirois bien, il me pria de l'éprouver sur un de ces Singes. Un de mes Valets qui étoit du Pays, m'ayant fait signe de ne m'y pas hasarder, je tâchai de dissuader le Président de son dessein. Mais malgré tout ce que je pus lui dire, il tua d'un coup d'arquebuse une femelle de Singe, qui demeura étendue entre deux branches, laissant tomber ses petits à terre. Je vis

aussi-tôt arriver ce que mon Valet avoit prévu. Tous les Singes qui étoient sur ces arbres au nombre de plus de soixante, descendirent incontinent en furie, & se jettèrent sur le carrosse du Président qu'ils auroient étranglé sans le prompt secours qu'on y apporta en fermant les portières, & en mettant tous nos Domestiques pour les chasser. Quoiqu'ils ne vinssent point à moi, je ne laissois pas de craindre la fureur de ces Animaux, qui étoient gros & puissants; & ils poursuivirent le carrosse du Président près d'une lieue, tant ils étoient irrités.

Le Père *Louis le Conte*, Jésuite, rapporte dans ses *Mémoires de l'état présent de la Chine*, qu'en passant de la Chine à la côte de Coromandel, il avoit vu dans le détroit de Malaque, de grands Singes qui ont au moins quatre pieds de haut, & qui marchent naturellement sur leurs deux pieds de derrière, qu'ils plient tant soit peu comme fait un Chien à qui l'on a appris à danser. Ils se servent, dit-il, comme nous des deux bras; leur visage est presque aussi formé que celui des Sauvages du Cap de Bonne-Espérance. Mais leur corps est tout couvert d'une laine blanche, noire, ou

grise : du reste , le cri de ce Singe est parfaitement semblable à celui d'un Enfant ; il a toute l'action extérieure si humaine , & les passions si vives & si marquées , que les muets ne peuvent guères mieux exprimer leurs sentimens & leurs volontés. Il paroît sur-tout d'un naturel fort tendre ; & pour témoigner son affection aux personnes qu'il connoît & qu'il aime , il les embrasse & les baise avec des transports qui surprennent. Ils ont encore un mouvement qui ne se trouve en aucune Bête , & qui est fort commun aux enfans ; c'est de trépigner de joye ou de dépit quand on leur donne ou qu'on leur refuse ce qu'ils souhaitent avec beaucoup de passion. Leur légèreté & leur adresse est incroyable ; c'est un plaisir qui va jusqu'à l'admiration , que de les voir courir dans les cordages d'un vaisseau , où ils jouent quelquefois comme s'ils s'étoient fait un art particulier de voltiger , ou qu'ils eussent été payés comme nos Danseurs de corde pour divertir la Compagnie : tantôt suspendus par un bras , ils se balancent quelque temps avec nonchalance pour s'éprouver ; & ils tournent ensuite tout-à-coup avec rapidité autour de la corde , comme une roue

ou une fronde qu'on auroit mise en mouvement; tantôt prenant la corde successivement avec les doigts qu'ils ont très longs, ils laissent tomber tout leur corps en l'air : ils courent de toute leur force d'un bout à l'autre, & reviennent avec la même vitesse. Il n'est sorte de figure qu'ils ne prennent, ni de mouvement qu'ils ne se donnent, se couchant en arc, se roulant comme une boule, s'accrochant des mains, des pieds & des dents, selon les différentes Singeries que leur bizarre imagination leur fournit, & qu'ils font de la manière du monde la plus divertissante.

Mais leur légèreté à s'élancer d'un cordage à un autre, à trente & à cinquante pieds de distance, paroît encore plus surprenante : aussi pour en avoir plus souvent le plaisir, nous les faisons suivre par cinq ou six petits Mousses ou Matelots formés à cette sorte d'exercice, & accoutumés eux-mêmes à courir dans les cordages : alors nos Singes pour les éviter, faisoient des sauts si prodigieux, & glissoient avec tant d'adresse le long des mats, des vergues, & des plus petites manœuvres, qu'ils sembloient plutôt voler que courir; tant leur agilité surpassoit tout ce que nous

remarquons dans les autres Animaux.

Dans l'Isle de *S. Christophe*, dit le Père *Labat* dans ses *voyages aux Isles de l'Amérique*, nous eûmes un divertissement auquel je ne m'attendois pas ; ce fut d'aller voir la chasse des Singes. On plantoit des cannes dans une terre qui étoit un des repaires de ces Animaux. Nous fîmes nous embusquer environ une heure avant le coucher du Soleil. Nous n'y demeurâmes pas fort longtemps que nous eûmes le plaisir de voir sortir des brossailles un gros Singe, qui après avoir regardé exactement de tous côtés, grimpa sur un arbre, d'où il considéra encore tous les environs : à la fin il fit un cri auquel plus de cent voix différentes répondirent dans le moment ; & incontinent après, nous vîmes arriver une grande troupe de Singes de différentes grandeurs, qui entrèrent en gambadant dans cette pièce de cannes, & commencèrent à les arracher & à s'en charger. Quelques-uns en prenoient quatre ou cinq morceaux qu'ils mettoient sur une épaule, & se retiroient en sautant sur les deux pieds de derrière ; les autres en prenoient un à leur bouche, & s'en alloient en faisant mille gambades. Nous tirâmes quand nous

eûmes assez considéré leur manège ; nous en tuâmes quatre , entre lesquels il y avoit une femelle qui avoit son petit sur son dos qui ne la quitta point ; il la tenoit embrassée à peu près comme les petits Nègres tiennent leurs Mères. Nous le prîmes , on l'éleva , & il devint le plus joli Animal qu'on pût souhaiter. A propos de ce petit Singe , il arriva une aventure au Père *Cabasson* , qui mérite d'être mise ici. Il avoit élevé ce petit Animal , qui s'affectionna tellement à lui qu'il ne le quitta jamais ; de sorte qu'il falloit l'enfermer avec soin toutes les fois que le Père alloit à l'Eglise ; car il n'avoit point de chaîne pour l'attacher. Il s'échappa une fois , & s'étant allé cacher au dessus de la Chaire du Prédicateur , il ne se montra que quand son Maître commença à prêcher ; pour lors il s'assit sur le bord , & regardant les gestes que faisoit le Prédicateur , il les imitoit dans le moment avec des grimaces & des postures qui faisoient rire tout le monde. Le Père *Cabasson* qui ne savoit pas le sujet de ces risées , reprit d'abord ses Auditeurs avec assez de douceur ; mais voyant que les éclats de rire augmentoient au lieu de diminuer , il entra dans une sainte co-

lère & commença d'invectiver d'une manière très-vive contre le peu de respect qu'ils avoient pour la parole de Dieu. Ces mouvemens plus violents qu'à l'ordinaire, firent augmenter les grimaces & les postures de son Singe, & le rire de l'Assemblée. A la fin quelqu'un avertit le Prédicateur de regarder au-dessus de sa tête ce qui s'y passoit ; il n'eut pas plutôt apperçu le manège de son Singe, qu'il ne pût s'empêcher de rire comme les autres ; & comme il n'y avoit pas moyen de prendre cet Animal, il aima mieux abandonner le reste de son discours, n'étant plus lui-même en état de le continuer, ni les Auditeurs de l'écouter.

Les Singes se nourrissent d'herbes, de grains, de fruits, même de chair & de poisson ; ils boivent volontiers du lait, & quelquefois du vin. Ils ont le sentiment du goût exquis. Ils imitent tout ce qu'ils voyent faire, & semblent avoir de l'intelligence. Leur instinct d'imitation en fait tout le mérite & l'utilité. Dans les endroits où croissent le Poivre & le Cocos, les Indiens se servent de cette adresse pour en recueillir ce qu'ils ne pourroient avoir sans leur secours. Ils montent sur les premières

238 *CINQUIÈME CLASSE*,
branches, ils en cassent les extrémités où est le fruit, l'arrangent par terre comme par jeu, & se retirent. Les Singes qui les ont examinés avec attention, viennent aussi-tôt après sur les mêmes arbres, les dépouillent jusqu'à la cime, & disposent ces branches comme ils l'ont vû faire aux Indiens. Ceux-ci reviennent pendant la nuit, & enlèvent la récolte. C'est par cette même envie de vouloir copier les hommes, que les Singes leur enseignent la manière de les prendre. Les uns portent des coupes pleines d'eau ou de miel, s'en frottent le visage devant eux, & y substituent adroitement de la glu, puis ils se retirent. Les Singes qui les ont vus de dessus un arbre ou un rocher, s'approchent de ces coupes pour en faire de même : mais ils s'aveuglent, & se mettent dans l'impossibilité de fuir. D'autres portent des bottes qu'ils mettent & ôtent plusieurs fois, & ils en laissent de petites enduites de glu. Quand ils sont retirés, les Singes viennent pour les mettre, & ne peuvent plus les ôter, ni éviter le Chasseur. Quelquefois on porte encore des miroirs où l'on se regarde à différentes reprises, & l'on en laisse d'autres où il

y a des ressorts qui se relâchent & ferment dès qu'on les touche. Le Singe vient prendre ces miroirs pour s'examiner, & aussi-tôt il se trouve les deux pattes de devant engagées, & hors d'état de faire un pas.

Le Singe s'appelle en Hébreu *Koph*, en Chaldéen *Kophin*, en Arabe *Kataph*, en Grec *Pithécos*, en Italien *Simia*, en Espagnol *Ximio*, en Allemand *Affe*, en Flamand *Aap*, en Anglois *Ape*. Le mot François *Singe* vient du Latin *Simia*; car, suivant la pensée de *Nicot*, en changeant le second *i* voyelle en *j* consonne on aura fait d'abord *Simje*, puis *Sinje*, & enfin *Singe*. A l'égard des diverses dénominations qui ont été données aux différentes espèces de Singes, comme *Babouin*, *Kaqui*, *Guenon*, *Magot*, *Marmot*, *Macaquo* ou *Makaque*, *Sagouin*, *Sapajou*, &c. Ce sont, pour la plûpart, des noms Indiens, ou dérivés des Langues Etrangères. On appelle encore le Singe, *Bertrand*, comme l'on a appelé l'Asne *Henri* ou *Martin*, le Bélier *Robin*, l'Ecureuil *Fouquet*, le Cygne *Godard*, la Pie *Margot*, &c. Car on s'est plu, comme dit *Mérage*, à donner des noms d'hommes ou de Saints aux Animaux.

Le Singe contient beaucoup de fel volatile & d'huile. Sa chair est astringente, & n'est point d'usage en aliment, du moins chez les Nations polices. On prétend que son cœur étant rôti & mangé, fortifie la mémoire. Sa graisse est nervale & résolutive : on la recommande dans les affections des nerfs, pour les contractions & les rigidités des articulations. On trouve quelquefois dans la vésicule du fiel, ou dans la tête d'une espèce de Singe des Indes, une pierre grosse comme une noisette, ronde, ou ovale, noirâtre : cette pierre est très-rare & très-chère. *Tavernier* dit que quand elle est grosse comme une noix, on la vend plus de cent écus ; que les Indiens n'en souffrent point le transport, & que celles qui paroissent en Europe, ont été données en présent à des Ambassadeurs, ou bien ont passé furtivement. Ces pierres sont estimées plus sudorifiques & plus alexipharmiques que tous les autres Bézoards : on s'en fert contre le venin, les maladies contagieuses, & contre la peste. La dose en est depuis deux grains jusqu'à six.



S U S.

C E genre qu'on appelle *Genre Porcin*, sera divisé en deux espèces, ou plutôt variétés, d'usage en Médecine, qui sont le Cochon domestique, & le Sanglier.

Le Cochon, Porc ou Pourceau domestique; *Porcus*, Offic. Dal. Pharm. 440. Blaf. 104. Valent. 122. Klein. Quad. 25. *Porcus*, sive *Sus*, Bosch. de Quad. 232. *Sus*, Herm. Cynos 809. Schwenckf. de Quad. 123. Gesn. de Quad. 872. Aldrov. de Quad. Bisulc. 937. Jonst. de Quad. 70. Charlet. Exerc. 13. Lemer. 848. *Sus* seu *Porcus domesticus*, Raii Syn. Quad. 92. *Sus dorso antice Setoso*, *caudâ pilosâ*, Linn. Syst. Nat. 28. *Sus caudatus*, *auriculis oblongis*, *acutis*, *caudâ pilosâ*, Briss. Quad. 106. *Sus vel Porcus villaticus*, *mansuetus sive cicur*, Quorumd.

Le Cochon, dit M. Daubenton au Tome cinquième de l'Histoire Naturelle Générale & Particulière, a été mis au rang des Animaux à pied fourchu, parce qu'il n'a que deux doigts à chaque

242 *CINQUIÈME CLASSE* ;
pied qui touchent la terre , que la dernière phalange de chacun des doigts est enveloppée dans une substance de corne , & que si l'on n'observe les pieds du Cochon qu'à l'extérieur , ils paroissent très-ressemblants à ceux du Taureau , du Béliet , du Bouc , &c. mais dès qu'on a enlevé la peau , on les trouve très-différents ; car il y a quatre os dans le métacarpe & dans le métatarse , & quatre doigts dont chacun est composé de trois phalanges bien formées. Les deux doigts du milieu sont plus longs que les autres , & ont chacun un sabot qui porte sur la terre : les deux autres sont beaucoup plus courts , & leur dernière phalange est revêtue d'une corne pareille à celle des sabots , mais elle se trouve placée plus haut à l'endroit où sont les ergots des Animaux de l'espèce du Taureau , & de celles du Béliet , du Bouc , &c. J'ai fait mention dans la description du Taureau , de deux osselets qui sont sous les ergots , mais j'en ai trouvé trois sous les ergots du Cerf ; & il paroît qu'ils avoient rapport aux trois phalanges des doigts : ainsi on peut dire que plusieurs Animaux ruminants , à pied fourchu , ont quatre doigts comme le Cochon , quoiqu'il y en ait deux qui soient plus

imparfaits que les autres. Mais le Cochon a de plus que ces Animaux, deux os dans le carpe, un dans le tarse, trois os dans le métacarpe & dans le métatarse : il a aussi de plus le péroné ; l'os du coude est mieux formé que dans le Taureau, le Bélier, le Bouc, le Cerf, &c. Aussi les jambes du Cochon différentes autant de celles de ces Animaux par la figure extérieure, que par la conformation intérieure. Le talon, que l'on appelle vulgairement le *jarret*, est placé beaucoup plus bas dans le Cochon, parce qu'il a les os du métacarpe & du métatarse beaucoup plus courts, à proportion, que les canons du Taureau, du Bélier, du Bouc, &c. Le Cochon diffère aussi de ces Animaux en ce qu'il n'a point de cornes ; qu'il ne manque ni de dents incisives dans la mâchoire du dessus, ni de dents canines dans les deux mâchoires ; qu'il n'a qu'un estomac, car le prolongement en forme de capuchon qui se trouve au fond du grand cul-de-sac, ne peut pas être regardé comme un second estomac ; que le canal intestinal est beaucoup plus court, & qu'il a deux côtes & au moins six mammelles de plus. On verra grand nombre d'autres différences essentielles

dans le détail de la description de cet Animal ; mais on y trouvera aussi des ressemblances singulieres , telles que les circonvolutions concentriques du colon , la longueur & la petitesse de la verge , &c.

Les Cochons sont couverts de grosses soies droites & pliantes ; leurs consistance est plus dure que celle du poil ou de la laine ; leur substance paroît cartilagineuse , & même analogue à celle de la corne ; elles se divisent à l'extrémité en plusieurs filets , qui sont quelquefois au nombre de sept ou huit , & peut-être plus , & qui ont jusqu'à six ou huit lignes de longueur : en écartant ces filets ; on peut diviser chaque soie d'un bout à l'autre. Les soies les plus grosses & les plus longues forment une sorte de criniere sur le sommet de la tête , le long du cou , sur le garrot & le corps jusqu'à la croupe. Les couleurs des soies sont le blanc , le blanc sale , le jaunâtre , le fauve , le brun & le noir. La plupart des Cochons domestiques ont en naissant une couleur blanche , qui ne change dans la suite qu'en ce que les soies prennent à leur extrémité une teinte jaunâtre , qui paroît plus foncée qu'elle ne l'est naturellement , parceque l'Animal se vautre

souvent dans la poussière & dans l'ordure. Comme les soies sont couchées les unes sur les autres, il ne reste à découvert que leur extrémité jaunâtre; c'est pourquoi ces Cochons semblent avoir plus de couleur jaunâtre que de blanc: il y en a beaucoup qui sont bruns, ou noirs ou tachés de ces couleurs, qu'ils apportent en naissant. Les plus longues soies des Cochons domestiques ont quatre à cinq pouces; le bout du groin, les côtés de la tête, les environs des oreilles, la gorge, le ventre, le tronçon de la queue, &c. ont très-peu de soies, & sont presque nus.

La partie du groin du Cochon, à laquelle on donne communément le nom de *Boutoir*, est formée par un cartilage plat & rond, qui renferme dans le milieu un petit os dont il sera fait mention dans la suite. Ce cartilage est percé par les deux ouvertures des narines, il est placé audevant de l'extrémité de la mâchoire supérieure, & il débordé par les côtés, & sur-tout par le haut, sur la peau qui recouvre le bout de cette mâchoire. L'extrémité de la mâchoire inférieure se trouve au-dessous de celle de la mâchoire du dessus, derrière la partie inférieure du boutoir. Le Cochon

a la tête longue , le bout du groin mince à proportion de la grosseur de la tête , & la partie postérieure du crâne fort élevée , les yeux petits , les oreilles larges , le cou gros & court , le corps épais , la croupe avalée , la queue mince & de longueur moyenne , & les jambes courtes & droites , principalement celles de devant. Le Cochon domestique a les oreilles dirigées en avant , & non pas en haut comme celles du Cochon de Siam & du Sanglier ; cette différence est déjà bien apparente entre le Marcassin & le jeune Cochon que la mère allaite , & que l'on appelle communément *Cochon de lait* ; à cet âge la tête paroît déjà moins grosse , le corps moins épais , & la queue a plus de longueur dans le Cochon domestique que dans le Cochon de Siam & le Sanglier : mais elle n'est pas encore récoquillée à l'origine dans le Cochon de lait , avant qu'il ait environ six semaines ; à-peu-près dans ce temps , elles se contournent en haut au sortir du corps ; elle forme ordinairement un petit arc dirigé à droite ou à gauche , elle se prolonge en bas , & elle a quelques petites sinuosités dans le reste de sa longueur. Le Cochon domestique a le corps plus long que le Sanglier & le Cochon

de Siam. Parmi les Cochons domestiques , ceux qui sont entiers , & que l'on appelle *Verrats*, ont la tête plus longue & le bas du front moins enfoncé que ceux qui ont été coupés.

La tête grosse & le groin long & épais du Cochon , lui donne un air d'imbécillité que la direction des oreilles rend encore plus apparent dans le Cochon domestique , qui les laisse tomber en avant , que dans le Cochon de Siam & le Sanglier qui les tiennent droites. Les yeux sont si petits & la face si dénuée de traits , que la physionomie n'auroit aucune expression , s'il ne sortoit de longues défenses à côté de la bouche ; elles font remonter la lèvre supérieure en se recourbant en haut , & semblent être un indice de la férocité du Cochon , comme elles sont les armes les plus redoutables qu'il puisse employer dans sa fureur. Le corps est aussi informe que la physionomie paroît stupide , le cou est si gros & si court , que la tête touche presque les épaules : cet Animal la porte toujours très-basse , & de façon qu'il ne montre point de poitrail. Les jambes de devant ont si peu de hauteur , qu'il semble que le Cochon soit forcé de baisser la tête pour s'appuyer sur ses

248 *CINQUIÈME CLASSE,*
pieds, & que tout son corps aille tomber en avant. Aussi cet Animal ne fait paroître aucune aisance dans ses mouvemens ; il n'y a point de souplesse dans ses jambes, à peine les plie-t-il pour les porter en avant, & son allure n'est jamais prompte sans être contrainte. Le Cochon, dans sa plus grande fureur, a toujours l'air morne & l'attitude gênée ; il frappe, il perce, il déchire avec ses défenses, mais toujours sans adresse & sans agilité, sans pouvoir élever la tête, & sans avoir la facilité de se replier sur lui-même comme la plupart des autres Animaux.

Le Verrat qui a servi de sujet pour les dimensions des parties molles de l'intérieur, avoit quatre pieds un pouce de longueur depuis le boutoir jusqu'à l'origine de la queue ; la longueur de la tête depuis le boutoir jusques derrière les oreilles, étoit d'un pied un pouce, & la circonférence prise au-dessus des yeux, d'un pied onze pouces ; le cou avoit cinq pouces de longueur, & deux pieds & demi de circonférence dans le milieu. La hauteur de ce Verrat étoit de deux pieds un pouce depuis terre jusqu'au garrot, & de deux pieds deux pouces & demi depuis le bas du pied

jusqu'au-dessus de l'os de la hanche : le corps avoit deux pieds dix pouces de circonférence prise derriere les jambes de devant , trois pieds cinq pouces au milieu du corps à l'endroit le plus gros , & deux pieds onze pouces devant les jambes de derriere ; il pesoit cent cinquante-trois livres.

L'épiploon du Cochon est réplié derriere l'estomac ; mais en le développant il se trouve assez grand pour couvrir la moitié de l'abdomen dans quelques sujets , & dans d'autres on peut l'étendre jusqu'au pubis. Le *duodenum* fait quelques petites sinuosités dans le côté droit, il se replie en dedans derriere le rein du même côté , & il passe à gauche. Les circonvolutions du *jejunum* sont dans la region ombilicale & dans le côté droit ; celles de l'*ileum* se trouvent dans la région iliaque droite & dans la région hypogastrique. L'endroit où cet intestin se joint au *cæcum*, n'est pas toujours le même , parceque la position du *cæcum* varie dans la plûpart des individus ; il s'étend de droite à gauche dans le côté droit & dans la région hipogastrique , ou obliquement de haut en bas & de devant en arriere dans le flanc gau-

che, ou de droite à gauche de devant en arrière dans la région hypogastrique, & il m'a paru que ces positions sont encore sujettes à d'autres variétés, parce que cet intestin peut changer de place, & qu'il est en effet déplacé par différentes causes, sur-tout par le volume de la vessie, qui occupant une grande partie de la région hypogastrique, lorsqu'elle est pleine, écarte le *cæcum* à droite ou à gauche. Le colon s'étend en avant au sortir du *cæcum*, & forme des circonvolutions presque ovales, dont la plupart sont concentriques dans différents plans, à-peu-près comme celles du colon des Animaux ruminants tels que le Taureau, le Bélier, le Bouc, le Cerf, le Daim, le Chevreuil, &c. Mais dans le Cochon, la portion du colon qui forme ces circonvolutions est à proportion beaucoup plus grosse, & les circonvolutions ont une situation différente; elles sont placées sous les intestins grêles, & unies les unes aux autres par un tissu cellulaire; la masse qu'elles forment est flottante; elle paroît à l'ouverture de l'abdomen, & on la trouve dans différentes positions. Le colon, après avoir formé ces circonvolutions concentriques, passe à

droite derrière l'estomac, se replie en bas, ensuite en dedans, & se joint enfin au *rectum*. Les intestins grêles avoient presque la même grosseur dans toute leur étendue, le *cæcum* étoit plus gros que le colon, celui-ci diminueoit de grosseur à mesure qu'il approchoit du *rectum*. L'estomac occupoit la partie antérieure de l'abdomen, & s'étendoit presque autant à gauche qu'à droite; sa grande courbure est en bas. Il n'y a qu'une très-petite distance entre l'œsophage & l'angle que forme la partie droite de l'estomac en se recourbant en haut; & la partie qui est à gauche de l'œsophage, a presque autant d'étendue que celle qui se trouve à droite: ainsi le grand cul-de-sac est fort ample; de plus il se prolonge en haut par un enfoncement qui est terminé en pointe recourbée en devant, & qui a en quelque sorte la forme d'un capuchon. L'estomac ayant été ouvert, j'ai remarqué une membrane qui au sortir de l'œsophage se prolonge à quelque distance dans un espace carré, elle est ridée & plissée: ses bords sont marqués par une sorte d'empreinte ou de trait; & lorsque l'estomac a été macéré, elle s'est enlevée d'elle-même. A l'entrée du pylore il y avoit une éminen-

252 *CINQUIÈME CLASSE*,
ce en forme de mamelon , de quinze
lignes de longueur , d'environ sept li-
gnes de largeur , & de quatre à cinq li-
gnes d'épaisseur dans des sujets adultes.
Quoiqu'on étendît l'estomac autant
qu'il étoit possible , il restoit un pli fort
apparent qui le traversoit à sa partie
supérieure entre l'œsophage & le pylore.
Toute la partie droite étoit revêtue d'un
velouté bien sensible , qui ne s'étendoit
pas sur la partie gauche ni sur la mem-
brane quarrée , au milieu de laquelle se
trouvoit l'orifice de l'œsophage. La sur-
face intérieure de ce prolongement étoit
lisse , & ses membranes avoient peu
d'épaisseur. Le foie s'étendoit presque
autant à gauche qu'à droite dans la plû-
part des sujets que j'ai observés ; dans
d'autres il ne se prolongeoit que très-
peu à gauche. Il étoit composé de qua-
tre lobes , trois à droite & un à gauche ,
en entier ou en partie ; il y avoit de plus
une portion du lobe supérieur droit , &
une portion du lobe moyen du même
côté , que l'on auroit pu prendre pour
deux petits lobes s'ils avoient été plus
détachés. La vésicule du fiel étoit placée
dans une échancrure du lobe moyen ,
qui séparoit la petite portion de ce lobe
dont il vient d'être fait mention ; mais

cette échancrure n'est pas constante ; lorsqu'elle manque, la vésicule est incrustée dans le lobe : il y a aussi d'autres variétés dans les foies de Cochon, soit pour leur figure, soit pour celles des lobes & pour leurs grandeurs respectives. Le foie du Verrat pèsait deux livres onze onces un gros & demi ; il avoit une couleur livide, tant au dehors qu'au dedans. La vésicule du fiel étoit oblongue, elle contenoit six gros de liqueur jaunâtre. La ratte est fort longue, & posée dans le côté droit transversalement de haut en bas, & de devant en arrière ; dans quelques individus elle s'étend jusqu'au milieu de l'estomac. La ratte de tous les Animaux de l'espèce du Cochon a ordinairement la même largeur, sur plus de la moitié de sa longueur ; la partie inférieure est un peu plus étroite & plus mince ; le plus souvent les deux bouts sont arrondis, & quelquefois l'extrémité supérieure est terminée en pointe. Outre ces variétés, il y en a encore dans la largeur. Ce viscère a trois faces longitudinales, une sur le côté extérieur, & deux plus étroites sur l'intérieur. La ratte du Verrat avoit une couleur brune-rougeâtre, elle pèsait trois onces cinq gros. Le pancréas

254 C I N Q U I È M E C L A S S E ,
est composé de trois branches qui se réunissent auprès du pylôre ; la branche la plus longue s'étend jusqu'au rein gauche, la plus courte est le long du *duodenum*, la troisième se trouve entre les deux premières , & est la plus grosse de toutes à l'extrémité. La position respective des reins varie ; quelquefois ils sont tous les deux sur la même ligne , d'autres fois le droit est plus avancé que le gauche. Les reins des Cochons sont oblongs & plats , l'enfoncement est petit , le bassin large , & les mammelons sont gros & distincts. Le centre nerveux du diaphragme a deux branches qui s'étendent en arrière ; celle du côté droit est ordinairement la plus longue.

Le poumon droit a quatre lobes rangés comme dans le Taureau , le troisième lobe supérieur est le plus grand de tous ; à gauche il n'y a que deux lobes. Le cœur est posé obliquement de haut en bas , & de devant en arrière : il varie , pour la figure , dans différents sujets ; car il paroît plus court ou plus allongé , & plus ou moins pointu ; il y a deux branches qui sortent de la crosse de l'aorte. La langue est parsemée de très-petits grains blancs & proéminents ; il y a sur la partie postérieure deux glandes plates

de deux ou trois lignes de longueur , & d'environ une ligne & demi de largeur , l'une à côté de l'autre , à environ un demi-pouce de distance : il se trouve entre ces glandes & l'épiglotte un espace de deux pouces , qui est couvert de papilles coniques & pointues , assez grosses , couchées & dirigées en arrière. Le palais est traversé par environ vingt-deux sillons larges & profonds ; les arrêtes des treize premiers sillons sont terminées à leur sommet , & pour ainsi dire bordées par un filet arrondi. Toutes les arrêtes sont interrompues dans le milieu de leur longueur par un autre sillon qui s'étend d'un bout à l'autre du palais dans le milieu. L'épiglotte étoit épaisse , & au lieu d'être terminée en pointe , il y avoit dans le milieu de ses bords une petite échancrure , à laquelle aboutissoit une gouttière peu profonde. Le cerveau du Verrat pèsait trois onces deux gros & demi , & le cervelet cinq gros.

La plupart des Cochons , soit mâles , soit femelles , ont dix mamelons sur le ventre , cinq de chaque côté ; j'en ai vu un qui en avoit six d'un côté & cinq de l'autre , & j'ai compté sur des fœtus six mamelons de chaque côté , qui étoient très-apparens. Les parties de

256 *CINQUIÈME CLASSE*,
la génération du Verrat étoient semblables à celles du Sanglier.

La Truie dont j'ai décrit les parties de la génération , avoit quatre pieds de longueur depuis le boutoir jusqu'à l'origine de la queue. La circonférence du corps étoit de trois pieds deux pouces derrière les jambes de devant , & de trois pieds trois pouces à l'endroit des fausses côtes. Je n'ai remarqué sur les parties de la génération comparées à celles de la Laie , que les différences suivantes. Le vagin avoit plus d'ampleur auprès de la matrice , dont l'orifice étoit marqué par un tubercule situé sur sa partie supérieure ; il y avoit trois autres tubercules rangés de file avec le premier , le long du cou de la matrice ; ces quatre tubercules occupoient un espace de la longueur de trois pouces , & correspondoient à des enfoncemens qui étoient au-dehors. Le corps de la matrice formoit un arc en haut sur sa longueur , qui étoit aussi de trois pouces ; il y avoit dans l'intérieur , des plis transversaux de la hauteur d'un pouce. Le pavillon étoit formé par une membrane fort mince , qui avoit deux ou trois pouces de hauteur ; lorsqu'elle étoit étendue en rond , elle avoit en quelque façon la

forme d'un entonnoir ; les bords n'étoient point frangés , elle avoit quatre ou cinq pouces de circonférence. Les testicules étoient de figure très irrégulière , & composés de grains gros comme des pois , & arrondis comme ceux d'une grappe de raisin. Plusieurs de ces grains étoient transparents ; lorsqu'on les perceoit il en jaillissoit une liqueur limpide ; les autres paroissoient glanduleux , ils étoient gris , jaunes ou rouges : cette Truie avoit porté. Dans celles qui ont été cernées , c'est-à-dire , auxquelles on a enlevé les testicules avant qu'elles aient jamais porté , le corps de la matrice n'est point arqué , & les parois de ce viscère sont inégales & tuberculeuses depuis l'orifice jusqu'à la bifurcation des cornes ; le cou est plus étroit , la membrane intérieure de la matrice & des cornes est plus ferme , & n'a pas des vaisseaux sanguins aussi apparents que dans les Truies qui ont porté.

Les huit fœtus qui se sont trouvés dans la matrice d'une Truie , étoient à-peu-près de la même grandeur ; ils avoient environ deux pouces une ligne de longueur , depuis le sommet de la tête jusqu'à l'origine de la queue ; la longueur de la tête étoit de neuf lignes ;

258 *CINQUIÈME CLASSE*,
depuis le boutoir jusqu'à l'occiput ; le
boutoir avoit déjà sa figure complete ;
le sommet de la tête étoit relevé en bos-
se ; la queue avoit sept lignes de lon-
gueur ; elle étoit par conséquent beau-
coup plus longue , à proportion , que
dans l'adulte On pouvoit distinguer les
deux sexes , quoiqu'ils parussent fort
ressemblants ; on voyoit dans les mâles
la verge qui s'étendoit en avant , depuis
l'anus , sur la longueur de trois lignes ,
& qui formoit déjà à son extrémité une
petite crosse recourbée en arriere : dans
la femelle on n'appercevoit que cette
crosse placée fort près de l'anus , & re-
courbée en arriere comme dans le mâle ,
c'étoit le gland du clitoris ; il y avoit
cinq femelles & trois mâles.

Une autre Truie pleine ayant été
couverte , il s'est trouvé dix fœtus
dans la matrice , cinq dans chaque cor-
ne : après avoir fendu les cornes ,
on a vu que le chorion de chaque em-
bryon étoit , pour ainsi dire , collé con-
tre les parois intérieures de la ma-
trice , qui formoient des plis trans-
versaux assez profonds & fort minces.
Les enveloppes du fœtus avoient une
forme oblongue , & on sentoit le fœtus
dans le milieu de leur longueur ; l'al-

lantoïde s'étendoit au-delà du chorion aux deux bouts de la masse que formoient les enveloppes. Le cordon ombilical avoit un pouce de longueur; celle des fœtus étoit de trois pouces trois lignes depuis le sommet de la tête jusqu'à l'origine de la queue; le corps avoit deux pouces neuf lignes de circonférence, & la tête un pouce trois lignes de longueur depuis l'entre-deux des oreilles jusqu'au boutoir, & deux pouces huit lignes de circonférence prise entre les yeux & les oreilles; la longueur de la queue étoit de neuf lignes. Ces fœtus avoient le boutoir bien formé. Le gland du clitoris des femelles étoit fort gros à proportion de celui des adultes, & plus saillant que la verge des fœtus mâles. Les sabots & les ergots étoient déjà bien marqués, & leur extrémité recourbée en avant: on voyoit les mamelons; six de ces fœtus en avoient dix, cinq de chaque côté, & les deux autres fœtus douze mamelons, six de chaque côté. Le foye étoit très-grand en comparaison des autres viscères, & le prolongement en forme de capuchon, étoit bien formé sur le grand cul-de-sac de l'estomac.

La tête décharnée du Cochon, diffère

260 *CINQUIÈME CLASSE*,
moins par sa figure, de la tête du Cheval & de l'Asne, que celle du Taureau, du Béliet, du Bouc, &c. quand même on supposeroit que ces Animaux n'auroient point de cornes. L'occiput est situé plus haut dans le Cochon que dans le Cheval, & les prolongemens de cette partie s'étendent en haut, & non pas en arrière. La tête est plus allongée & moins grosse que celle du Cheval : la partie de la mâchoire supérieure qui contient les dents mâchelières, loin d'être plus large que la partie correspondante de la mâchoire inférieure, comme dans le Cheval, le Taureau, &c. est plus étroite. La tête de Cochon, vue de côté, présente la figure d'un triangle, dont tous les côtés sont très-inégaux & presque en ligne droite. La face supérieure de la tête est presque droite : le sommet est beaucoup plus élevé dans le Cochon domestique que dans le Cochon de Siam & le Sanglier, de façon que le front semble rentrer en dedans ; cette différence est moins apparente dans le Verrat. La partie inférieure de la mâchoire du dessous n'est point arquée sur sa longueur dans le Cochon, comme dans le Taureau ; elle n'a pas tant de hauteur à l'endroit qui est au-

près des branches , que celle du Cheval ; & les branches ne s'élèvent pas aussi haut , & ne sont pas aussi verticales que dans le Taureau & le Cheval ; elles s'inclinent un peu en arrière , en supposant toujours que le corps de la mâchoire porte sur un plan horizontal. La face supérieure de la tête est terminée en avant par les os propres du nez , & en arrière par les prolongemens de l'occiput. Les orbites des yeux sont de figure irrégulière , & plus petites , à proportion , que dans le Cheval , l'Asne , le Taureau , le Bélier , le Bouc : il y a entre l'os frontal & l'os de la pomette , un espace vuide assez grand , qui interromp les parois osseuses des orbites , de sorte que dans la tête décharnée elles sont ouvertes en arrière environ dans la sixième partie de leur circonférence. Les bords de chaque orbite , ainsi interrompus , ont deux extrémités ; celle du dessus est terminée par une apophyse de l'os frontal , celle du dessous est formée par l'os de la pomette , qui ne s'élève pas plus haut dans cet endroit que l'apophyse zygomatique de l'os temporal. Il y a au-dessus de l'extrémité de la mâchoire supérieure un petit os qui s'élève au-devant de l'ouverture du nez entre les

deux narines ; cet os est au milieu du boutoir , & sert de base & de point d'appui dans cette partie , qui est très-forte. Le Cochon a six dents incisives , deux dents canines , & quatorze dents mâchelières , sept de chaque côté dans chacune des mâchoires ; ce qui fait en tout quarante-quatre dents. Les deux dents incisives du milieu de la mâchoire du dessus ne se touchent que par leur extrémité , & sont fort éloignées l'une de l'autre à leur racine. Ces dents s'étendent d'arrière en avant dans chaque côté de la mâchoire , & se replient en bas au sortir de l'os pour se joindre l'une à l'autre par l'extrémité : elles forment , par cette réunion , un arc de cercle qui se trouve au-devant des quatre dents incisives du milieu de la mâchoire du dessous. La seconde dent incisive de chaque côté de la mâchoire du dessus , est placée à côté de celles du milieu , & est à peu-près aussi large , mais moins longue ; son extrémité est tranchante , parce qu'elle ne touche jamais aux dents du dessous. La troisième & dernière dent incisive de chaque côté de la mâchoire du dessus , est la plus petite ; elle a pour l'ordinaire deux lobes inégaux , distingués par une cane-

ture; le plus gros lobe est en avant & pointu, car cette dent n'approche jamais d'aucune autre par son extrémité: elle est aussi placée à quelque distance des secondes dents incisives, & encore plus loin des canines. Les dents incisives de la mâchoire du dessous sont les unes contre les autres, & s'étendent en avant & un peu en haut; les quatre du milieu sont longues & étroites; la dernière de chaque côté n'est pas plus large, mais bien moins longue, elle ne touche à aucune dent par son extrémité, & elle est fort éloignée de la dent canine de la même mâchoire; celle du dessous se trouve vis-à-vis l'espace qui reste vuide. J'ai vu une tête de Verrat où il n'y avoit aucun vestige de la dernière dent incisive du côté gauche, ni de son alvéole. L'os hyoïde du Cochon m'a paru composé de sept os dans quelques sujets, & de neuf dans d'autres. Cette différence se trouvoit dans la fourchette, qui sembloit n'être formée que d'un seul os, ou de trois os réunis par des symphyfes. Au reste, toutes les parties de l'os hyoïde du Cochon correspondent par leur position, & à peu près par leur longueur, à celles de l'os hyoïde du Cheval, de l'Asne,

264 *CINQUIÈME CLASSE,*
du Taureau , du Bélier & du Bouc ;
mais elles en diffèrent par la forme des
os. Les deux principaux pour l'étendue
sont fort minces , fort étroits , conca-
ves en dedans sur leur longueur , &
ont d'un bout à l'autre presque la mê-
me largeur & la même épaisseur dans
le Cochon. Les seconds os n'étoient
pas encore formés ; les troisième os
avoient-beaucoup plus de largeur que
d'épaisseur , & tenoient à la fourchette
qui est aussi plus large qu'épaisse , soit
dans les branches , soit à l'endroit de
leur réunion.

Le cou du squelette du Cochon est
beaucoup plus court à proportion que
dans les squelettes du Cheval , de l'As-
ne , du Taureau , du Bélier & du Bouc.
Les vertèbres cervicales diffèrent beau-
coup , pour la plupart de celles du Che-
val & de celles du Taureau ; l'apophyse
épineuse de la seconde est plus haute ,
moins large , & inclinée en arrière ; il
y a des différences marquées dans les
trois vertèbres du milieu , mais la pre-
mière , la sixième & la septième sont
à-peu-près ressemblantes à celles du
Taureau. La troisième , la quatrième &
la cinquième en diffèrent par les apo-
phyfes épineuses & la partie supérieure
du

du milieu de la vertèbre qui sont plus minces , elles n'ont point d'apophyses inférieures dans le milieu , mais il se trouve deux apophyses latérales fort étendues , une de chaque côté , qui font partie des apophyses transverses , & qui ressemblent à celle de de la sixième vertèbre du Cheval , du Taureau & du Cochon même. Les vertèbres dorsales étoient au nombre de quatorze , de même que les côtes : nous n'avons reconnu aucune différence marquée entre ces parties & celles du Taureau , excepté que les deux premières côtes , une de chaque côté , étoient fort larges à leur extrémité inférieure , & se touchoient presque sur un tiers de leur longueur ; il y avoit sept vraies côtes & sept fausses. Le *sternum* étoit composé de six os : les premières côtes aboutissoient au premier os , les secondes à l'articulation du premier os avec le second , les troisièmes à celle du second & du troisième os , les quatrièmes à l'articulation du troisième os avec le quatrième , les cinquièmes à celle du quatrième & du cinquième os , les sixièmes au cinquième os , & les septièmes à l'articulation du cinquième os avec le sixième. Il y avoit six vertèbres lombaires assez ressem-

blantes à celles du Taureau ; mais le *sacrum* différoit en ce qu'il n'étoit composé que de quatre fausses vertèbres, qu'elles n'avoient point d'apophyses épineuses, & que les trois premières laissoient entr'elles des espaces vuides assez grands sur la face supérieure du *sacrum*. La queue étoit composée de dix-sept fausses vertèbres. Les os des hanches n'étoient pas fort différens de ceux du Taureau, mais le bassin avoit à proportion beaucoup plus de largeur, de même que la gouttière & les trous ovalaires. L'omoplate est convexe sur sa longueur, l'apophyse coracoïde est à peu près ressemblante à celle du Taureau, mais l'épine ne commence à paroître qu'à environ un pouce au-dessus de la cavité glénoïde, & s'élève peu à peu jusqu'à environ les deux tiers de la longueur de l'omoplate ; ensuite elle s'abaisse en s'approchant de la base, comme dans le cheval ; elle est à demi couchée du côté du bord postérieur de l'omoplate, & posée de façon qu'elle ne laisse qu'environ un tiers de l'omoplate à son côté intérieur, & deux tiers à l'extérieur. Nous n'avons apperçu aucune différence dans la figure de *l'humerus*, ni dans celle du rayon, si ce n'est que

celui-ci est plus arrondi en avant que dans le Taureau ; mais l'os du coude est beaucoup plus gros en comparaison du *Radius*. Le *femur* ressemble beaucoup plus à celui du Taureau qu'à celui du Cheval ; le cou de la tête de cet os est un peu mieux marqué que dans ces deux Animaux , & le grand *Trochanter* est surmonté dans le milieu par un tubercule fort apparent , qui lui donne beaucoup de ressemblance avec celui du Cheval , mais les condyles de l'extrémité inférieure ne paroissent pas plus élevés l'un que l'autre. L'épine du *Tibia* est plus saillante , plus mince & plus recourbé en dehors que dans le Taureau. Le *péroné* s'étend tout le long du *Tibia* , & forme à sa base une sorte de malléole , mais il n'a point de tête : au-contrainre , la partie supérieure est aplatie des deux côtés , & très-mince , à l'exception des bords qui sont un peu plus épais , sur environ un tiers de la longueur de l'os. Le Carpe est composé de huit os , quatre dans le premier rang , & quatre dans le second. Les os du premier rang ressemblent à peu près à ceux du Cheval & du Taureau pour la position & la figure ; mais on ne peut pas comparer les os du second rang avec

ceux du Taureau ni du Cheval , parce que le premier n'en a que deux , & l'autre que trois : on trouvera plus de rapport entre les os du second rang du Carpe de Cochon & ceux de l'homme , parce que le squelette du Cochon approche plus de celui de l'homme pour le nombre des doigts, que les squelettes du Cheval & du Taureau. D'ailleurs, les dénominations , la figure & la position des os du Carpe , du Tarse , &c. étant mieux connues dans l'homme que dans les Quadrupèdes, on ne peut prendre un objet de comparaison qui soit plus sûr. Quoique les quatre doigts du squelette du Cochon diffèrent beaucoup de ceux de l'homme pour leur longueur & leur grosseur relatives, il paroît cependant par la position des quatre os du second rang du Carpe du Cochon, comparés à ceux de l'homme , que les quatre doigts du Cochon correspondent au doigt indice , au long doigt , à l'annulaire & à l'auriculaire ou petit doigt , & que celui qui se trouve de plus dans le squelette de l'homme que dans le squelette du Cochon est le pouce. Car l'os du second rang du carpe du Cochon , qui correspond par sa position & un peu par sa figure à l'os unciforme de l'homme ,

s'articule aussi, comme dans l'homme, avec les deux os du Métacarpe qui portent les deux doigts extérieurs : les deux autres os du Métacarpe, qui sont au-dessus des deux doigts intérieurs, sont surmontés chacun par un os du Carpe; ces deux os semblent, par cette position, correspondre au Trapezoïde & au grand os du Carpe de l'homme. En suivant cette comparaison, le premier os du second rang du carpe du Cochon correspond au Trapèze de l'homme; & comme il ne se trouve point d'os du Métacarpe au-dessous, c'est une preuve que le doigt qui se trouve de plus dans l'homme que dans le Cochon, est le pouce : les deux os du milieu du métacarpe du Cochon sont à peu près semblables, & beaucoup plus gros que l'os intérieur & que l'extérieur, qui diffèrent peu l'un de l'autre. Le Tarse est composé de sept os; ceux qui correspondent à l'astragale & au *Calcaneum* de l'homme, sont bien reconnoissables : on peut aussi distinguer parmi les cinq autres ceux qui ont rapport au scaphoïde & au Cuboïde par leur situation. Celui qui tient la place du Cuboïde, est au-dessus des derniers os du Métatarse. Les deux premiers sont surmontés par

trois os que l'on peut rapporter aux trois os cunéiformes de l'homme ; car ils se trouvent placés comme eux au-devant de celui que nous avons comparé au scaphoïde. Il n'y a au-dessous de ces trois os du Tarfe que deux os du Métatarfe , parce que le Cochon n'a pas le cinquième qui correspondroit au pouce. L'extrémité du quatrième os du métatarfe se trouve entre le second & le troisième os cunéiformes. Il y a un huitième os placé derrière la partie supérieure du Métatarfe, qui ressemble plus par sa position, à un os sésamoïde qu'à un os du Tarfe. Les os du Métatarfe sont plus longs que ceux du Métacarpe. A chaque pied , les phalanges des deux doigts du milieu sont plus grosses & plus longues que celles des doigts intérieurs & extérieurs ; ceux-ci se ressemblent à peu près de même que les doigts du milieu , mais ils sont beaucoup plus courts ; l'extrémité de leur dernière phalange se trouve vis-à-vis de l'articulation de la première phalange des doigts du milieu avec la seconde.

Écoutons maintenant *M. de Buffon* sur *l'Histoire Naturelle du Cochon*, lequel , ainsi que *M. Daubenton* , met ensemble le Cochon domestique , le

Cochon de Siam, & le Sanglier, parce que tous les trois ne font qu'une seule & même espèce.

Ces Animaux, dit M. de Buffon, sont singuliers ; l'espèce en est, pour ainsi dire unique ; elle est isolée, elle semble exister plus solitairement qu'aucune autre, elle n'est voisine d'aucune espèce qu'on puisse regarder comme principale ni comme accessoire, telle que l'espèce du Cheval relativement à celle de l'Asine, ou l'espèce de la Chèvre relativement à la Brebis, elle n'est pas sujette à une grande variété de races comme celle du Chien, elle participe de plusieurs espèces, & cependant elle diffère essentiellement de toutes. Une des singularités à remarquer, c'est que la graisse du Cochon est différente de celle de presque tous les autres Animaux Quadrupèdes, non-seulement par sa consistance & sa qualité, mais aussi par sa position dans le corps de l'Animal. La graisse de l'homme & des Animaux qui n'ont point de suif, comme le Chien, le Cheval, &c. est mêlée avec la chair assez également ; le suif dans le Bélier, le Bouc, le Cerf, &c. ne se trouve qu'aux extrémités de la chair ; mais le lard du Cochon n'est ni mêlé avec la

chair, ni ramassé aux extrémités de la chair ; il la recouvre par-tout, & forme une couche épaisse, distincte & continue entre la chair & la peau. Le Cochon a cela de commun avec la Baleine & les autres Animaux cétacés, dont la graisse n'est qu'une espèce de lard à peu près de la même consistance, mais plus huileux que celui du Cochon : ce lard, dans les Animaux cétacés, forme aussi sous la peau une couche de plusieurs pouces d'épaisseur, qui enveloppe la chair. Encore une singularité, même plus grande que les autres, c'est que le Cochon ne perd aucune de ses premières dents : les autres Animaux, comme le Cheval, l'Asne, le Bœuf, la Brebis, la Chèvre, le Chien, & même l'homme, perdent tous leurs premières dents incisives ; ces dents de lait tombent avant la puberté, & sont bien-tôt remplacées par d'autres : dans le Cochon, au contraire, les dents de lait ne tombent jamais, elles croissent même pendant toute la vie. Il a six dents au-devant de la mâchoire inférieure, qui sont incisives & tranchantes ; il a aussi à la mâchoire supérieure six dents correspondantes ; mais par une imperfection qui n'a pas d'exemple dans la nature, ces

fix dents de la mâchoire supérieure sont d'une forme très-différente de celle des dents de la mâchoire inférieure : au lieu d'être incisives & tranchantes, elles sont longues, cylindriques & émoussées à la pointe ; en sorte qu'elles forment un angle presque droit avec celles de la mâchoire supérieure, & qu'elles ne s'appliquent que très-obliquement les unes contre les autres par leurs extrémités. Il n'y a que le Cochon & deux ou trois autres espèces d'Animaux qui aient des défenses ou des dents canines très-allongées ; elles diffèrent des autres dents en ce qu'elles sortent au-dehors, & qu'elles croissent pendant toute la vie. Dans l'Eléphant & la Vache-marine elles sont cylindriques & longues de quelques pieds ; dans le Sanglier & le Cochon mâle, elles se courbent en portion de cercle, elles sont plates & tranchantes, & j'en ai vu de neuf à dix pouces de longueur : elles sont enfoncées très-profondément dans l'alvéole, & elles ont aussi, comme celles de l'Eléphant, une cavité à leur extrémité supérieure. Mais l'Eléphant & la Vache-marine n'ont des défenses qu'à la mâchoire supérieure, ils manquent même de dents canines à la mâchoire inférieure ; au lieu que le

Cochon mâle & le Sanglier en ont aux deux mâchoires, & celles de la mâchoire inférieure sont plus utiles à l'Animal ; elles sont aussi plus dangereuses , car c'est avec les défenses d'en bas que le Sanglier blesse. La Truie, la Laie & le Cochon coupé ont aussi ces quatre dents canines à la mâchoire inférieure ; mais elles croissent beaucoup moins que celles du mâle , & ne sortent presque point au-dehors.

De tous les Quadrupèdes , le Cochon paroît être l'Animal le plus brut ; les imperfections de la forme semblent influer sur le naturel , toutes ses habitudes sont grossières , tous ses goûts sont immondes , toutes ses sensations se réduisent à une luxure furieuse & à une gourmandise brutale qui lui fait dévorer indistinctement tout ce qui se présente , & même sa progéniture au moment qu'elle vient de naître. Sa voracité dépend apparemment du besoin continuel qu'il a de remplir la grande capacité de son estomac ; & la grossièreté de ses appétits , de l'hébétement du sens , du goût & du toucher. La rudesse du poil , la dureté de la peau , l'épaisseur de la graisse rendent ces Animaux peu sensibles aux coups : l'on a vu des

Souris se loger sur leur dos , & leur manger le lard & la peau sans qu'ils paraissent le sentir. Ils ont donc le toucher fort obtus , & le goût aussi grossier que le toucher : leurs autres sens sont bons ; les chasseurs n'ignorent pas que les Sangliers voyent , entendent & sentent de fort loin , puisqu'ils sont obligés , pour les surprendre , de les attendre en silence pendant la nuit , & de se placer au-dessous du vent , pour dérober à leur odorat les émanations qui les frappent de loin , & toujours assez vivement pour leur faire sur le champ rebrousser chemin. Cette imperfection dans les sens du goût & du toucher , est encore augmentée par une maladie qui les rend ladres , c'est-à-dire , presque absolument insensibles , & de laquelle il faut peut-être moins chercher la première origine dans la texture de la chair ou de la peau de cet Animal , que dans sa mal-propreté naturelle , & dans la corruption qui doit résulter des nourritures infectes dont il se remplit quelquefois ; car le Sanglier qui n'a point de pareilles ordures à dévorer , & qui vit ordinairement de grain , de fruits , de gland & de racines , n'est point sujet à cette maladie , non plus que le jeune Cochon

pendant qu'il tette : on ne la prévient même qu'en tenant le Cochon domestique dans une étable propre, & en lui donnant abondamment des nourritures saines. Sa chair deviendra même excellente au goût, & le lard ferme & cassant, si, comme je l'ai vu pratiquer, on le tient pendant quinze jours ou trois semaines, avant de le tuer, dans une étable pavée & toujours propre, sans litière, en ne lui donnant alors pour toute nourriture que du grain de froment pur & sec, & ne le laissant boire que très-peu. On choisit pour cela un jeune Cochon d'un an, en bonne chair & à moitié gras.

La maniere ordinaire de les engraisser, est de leur donner abondamment de l'orge, du gland, des choux, des légumes cuits, & beaucoup d'eau mêlée de son : en deux mois ils sont gras, le lard est abondant & épais, mais sans être bien ferme ni bien blanc ; & la chair, quoique bonne, est toujours un peu fade. On peut encore les engraisser avec moins de dépense dans les campagnes où il y a beaucoup de glands, en les menant dans les forêts pendant l'automne, lorsque les glands tombent, & que la châtaigne & la faine quittent

leurs enveloppes : ils mangent également de tous les fruits sauvages , & ils engraiſſent en peu de temps , ſur-tout ſi le ſoir , à leur retour , on leur donne de l'eau tiède mêlée d'un peu de ſon & de farine d'ivroie ; cette boiſſon les fait dormir & augmente tellement leur embonpoint , qu'on en a vu ne pouvoir plus marcher , ni preſque ſe remuer. Ils engraiſſent auſſi beaucoup plus promptement en automne dans le temps des premiers froids , tant à cauſe de l'abondance des nourritures , que parce qu'alors la tranſpiration eſt moindre qu'en été. On n'attend pas , comme pour le reſte du bétail , que le Cochon ſoit âgé pour l'engraiſſer : plus il vieillit , plus cela eſt difficile , & moins ſa chair eſt bonne. La caſtration , qui doit toujours précéder l'engrais , ſe fait ordinairement à l'âge de ſix mois , au printemps ou en automne , & jamais dans le temps des grandes chaleurs ou des grands froids , qui rendroient également la plaie dangereuſe ou difficile à guérir ; car c'eſt ordinairement par inciſion que ſe fait cette opération , quoiqu'on la faiſſe auſſi quelquefois par une ſimple ligature , comme nous l'avons dit au ſujet des Moutons. Si la

castration a été faite au printemps, on les met à l'engrais dès l'automne suivante, & il est assez rare qu'on les laisse vivre deux ans; cependant ils croissent encore beaucoup pendant la seconde, & ils continueroient de croître pendant la troisième, la quatrième, la cinquième, &c. années. Ceux que l'on remarque parmi les autres par la grandeur & la grosseur de leur corpulence, ne sont que des Cochons plus âgés, que l'on a mis plusieurs fois à la glandée. Il paroît que la durée de leur accroissement ne se borne pas à quatre ou cinq ans: les Verrats ou Cochons mâles que l'on garde pour la propagation de l'espèce, grossissent encore à cinq ou six ans; & plus un Sanglier est vieux, plus il est gros, dur & pésant. La durée de la vie du Sanglier peut s'étendre jusqu'à vingt-cinq ou trente ans. *Aristote* dit vingt ans pour les Cochons en général, & il ajoute que les mâles engendrent & que les femelles produisent jusqu'à quinze. Ils peuvent s'accoupler dès l'âge de neuf mois ou d'un an; mais il vaut mieux attendre qu'ils aient dix-huit mois ou deux ans. La première portée de la Truie n'est pas nombreuse, les petits sont foibles, &

même imparfaits , quand elle n'a pas un an. Elle est en chaleur , pour ainsi dire , en tout temps ; elle recherche les approches du mâle , quoiqu'elle soit pleine ; ce qui peut passer pour un excès parmi les Animaux , dont la femelle , dans presque toutes les espèces , refuse le mâle aussitôt qu'elle a conçu. Cette chaleur de la Truie , qui est presque continuelle , se marque cependant par des accès , & aussi par des mouvemens immodérés , qui finissent toujours par se vautrer dans la boue ; elle répand dans ce temps une liqueur blanchâtre assez épaisse & assez abondante ; elle porte quatre mois , met bas au commencement du cinquième , & bientôt elle recherche le mâle , devient pleine une seconde fois , & produit par conséquent deux fois l'année. La Laie , qui ressemble à tous autres égards à la Truie , ne porte qu'une fois l'an , apparemment par la disette de nourriture , & par la nécessité où elle se trouve d'allaiter & de nourrir pendant long temps tous les petits qu'elle a produits ; au lieu qu'on ne souffre pas que la Truie domestique nourrisse tous ses petits pendant plus de quinze jours ou trois semaines : on ne lui en laisse alors que huit ou neuf

à nourrir, on vend les autres; à quinze jours ils sont bons à manger; & comme l'on n'a pas besoin de beaucoup de femelles, & que ce sont les Cochons coupés qui rapportent le plus de profit, & dont la chair est la meilleure, on se défait des Cochons de lait femelles, & on ne laisse à la mère que deux femelles avec sept ou huit mâles.

Le mâle qu'on choisit pour propager l'espèce, doit avoir le corps court, ramassé, & plutôt quarré que long, la tête grosse, le groin court & camus, les oreilles grandes & pendantes, les yeux petits & ardents, le cou grand & épais, le ventre avalé, les fesses larges, les jambes courtes & grosses, les soies épaisses & noires: les Cochons blancs ne sont jamais aussi forts que les noirs. La Truie doit avoir le corps long, le ventre ample & large, les mammelles longues: il faut qu'elle soit aussi d'un naturel tranquille & d'une race féconde. Dès qu'elle est pleine, on la sépare du mâle, qui pourroit la blesser; & lorsqu'elle met bas, on la nourrit largement, on la veille pour l'empêcher de dévorer quelques-uns de ses petits, & l'on a grand soin d'en éloigner le pere, qui les ménageroit encore moins. On

la fait couvrir au commencement du printemps, afin que les petits naissant en été, aient le temps de grandir, de se fortifier, & d'engraisser avant l'hiver : mais lorsque l'on veut la faire porter deux fois par an, on lui donne le mâle au mois de Novembre, afin qu'elle mette bas au mois de Mars, & on la fait couvrir une seconde fois au commencement de Mai. Il y a même des Truies qui produisent régulièrement tous les cinq mois. La Laie, qui, comme nous l'avons dit, ne produit qu'une fois par an, reçoit le mâle aux mois de Janvier ou de Février, & met bas en Mai ou Juin ; elle allaite ses petits pendant trois ou quatre mois, elle les conduit, elles les suit, & les empêche de se séparer ou de s'écarter, jusqu'à ce qu'ils aient deux ou trois ans ; & il n'est pas rare de voir des Laies accompagnées en même temps de leurs petits de l'année & de ceux de l'année précédente. On ne souffre pas que la Truie domestique allaite ses petits pendant plus de deux mois ; on commence même, au bout de trois semaines, à les mener aux champs avec la mere, pour les accoutumer peu à peu à se nourrir comme elle : on les sévre cinq semaines après.

282 C I N Q U I È M E C L A S S E ;
& on leur donne soir & matin du petit
lait mêlé de son , ou seulement de l'eau
tiède avec des légumes bouillis. Ces
Animaux aiment beaucoup les vers de
terre & certaines racines , comme celles
de la carotte sauvage ; c'est pour trou-
ver ces vers & pour couper ces racines ,
qu'ils fouillent la terre avec leur bou-
toir. Le Sanglier , dont la hure est plus
longue & plus forte que celle du Co-
chon , fouille plus profondement ; il
fouille aussi presque toujours en ligne
droite dans le même sillon , au lieu que
le Cochon fouille ça & là , & plus légé-
rement. Comme il fait beaucoup de
dégât , il faut l'éloigner des terrains cul-
tivés , & ne le mener que dans les bois
& sur les terres qu'on laisse reposer.

On appelle en termes de chasse, *Bê-
tes de compagnie*, les Sangliers qui n'ont
pas passé trois ans , parce que jusqu'à
cet âge ils ne se séparent pas les uns
des autres , & qu'ils suivent tous leur
mere commune ; ils ne vont seuls que
quand ils sont assez forts pour ne plus
craindre les Loups. Ces Animaux for-
ment donc d'eux-mêmes des espèces
de troupes , & c'est de-là que dépend
leur sûreté : lorsqu'ils sont attaqués , ils
résistent par le nombre , ils se secou-

rent, se défendent ; les plus gros font face en se pressant en rond les uns contre les autres , & en mettant les plus petits au centre. Les Cochons domestiques se défendent aussi de la même manière ; & l'on n'a pas besoin de Chiens pour les garder : mais comme ils sont indociles & durs , un homme agile & robuste n'en peut guères conduire que cinquante. En automne & en hyver, on les mene dans les forêts où les fruits sauvages sont abondants ; l'été, on les conduit dans les lieux humides & marécageux , où ils trouvent des vers & des racines en quantité ; & au printemps, on les laisse aller dans les champs & sur les terres en friche : on les fait sortir deux fois par jour, depuis le mois de Mars jusqu'au mois d'Octobre ; on les laisse paître depuis le matin , après que la rosée est dissipée , jusqu'à dix heures , & depuis deux heures après midi jusqu'au soir. En hyver, on ne les mene qu'une fois par jour dans les beaux temps : la rosée , la neige , & la pluie leur sont contraires. Lorsqu'il survient un orage ou seulement une pluie fort abondante , il est assez ordinaire de les voir deserter le troupeau les uns après les autres , &

s'enfuir en courant & toujours criant jusqu'à la porte de leur étable : les plus jeunes sont ceux qui crient le plus, & le plus haut ; ce cri est différent de leur grognement ordinaire, c'est un cri de douleur semblable aux premiers cris qu'ils jettent lorsqu'on les garotte pour les égorger. Le mâle crie moins que la femelle. Quoique ces Animaux soient fort gourmands, ils n'attaquent ni ne dévorent pas, comme les Loups, les autres Animaux ; cependant ils mangent quelquefois de la chair corrompue : on a vu des Sangliers manger de la chair de Cheval, & nous avons trouvé dans leur estomac de la peau de Chevreuil & des pattes d'Oiseaux ; mais c'est peut-être plutôt nécessité qu'instinct. Cependant on ne peut nier qu'ils ne soient avides de sang & de chair sanguinolente & fraîche, puisque les Cochons mangent leurs petits, & même des enfans au berceau : dès qu'ils trouvent quelque chose de succulent, d'humide, de gras ou d'onctueux, ils le léchent & finissent bientôt par l'avalier. J'ai vu plusieurs fois un troupeau entier de ces Animaux s'arrêter, à leur retour des champs, autour d'un monceau de terre glaise nouvellement tirée ; tous léchoient

cette terre , qui n'étoit que très-légèrement onctueuse , & quelques-uns en avaloient une assez grande quantité. Leur gourmandise est , comme l'on voit , aussi grossière que leur naturel est brutal ; ils n'ont aucun sentiment bien distinct , les petits reconnoissent à peine leur mere , ou du moins sont forts sujets à se méprendre , & à teter la première Truie qui leur laisse saisir ses mammelles. La crainte & la nécessité donnent apparemment un peu plus de sentiment & d'instinct aux Cochons sauvages ; il semble que les petits soient fidèlement attachés à leur mere , qui paroît être aussi plus attentive à leurs besoins que ne l'est la Truie domestique.

Pour peu qu'on ait habité la campagne , on n'ignore pas les profits qu'on tire du Cochon ; sa chair se vend à peu près autant que celle du Bœuf , le lard se vend au double , & même au triple ; le sang , les boyaux , les viscères , les pieds , la langue , se préparent & se mangent : le fumier du Cochon est plus froid que celui des autres Animaux , & l'on ne doit s'en servir que pour les terres trop chaudes & trop sèches. La graisse des intestins & de l'épi-

ploon, qui est différente du lard, fait le sain-doux & le vieux oing. La peau a ses usages, on en fait des cribles, comme l'on fait aussi des vergettes, des brosses, des pinceaux avec les soies. La chair de cet Animal prend mieux le sel, le salpêtre, & se conserve salée plus long-temps qu'aucune autre. Cette espèce, quoiqu'abondante & fort répandue en Europe, en Afrique & en Asie, ne s'est point trouvée dans le continent du nouveau monde; elle y a été transportée par les Espagnols, qui ont jetté des Cochons noirs dans le continent & dans presque toutes les grandes Isles de l'Amérique; ils se sont multipliés, & son devenus sauvages en beaucoup d'endroits; ils ressemblent à nos Sangliers, ils ont le corps plus court, la hure plus grosse, & la peau plus épaisse que les Cochons domestiques, qui dans les climats chauds sont tous noirs comme les Sangliers. Par un de ces préjugés ridicules que la seule superstition peut faire subsister, les Mahométans sont privés de cet Animal utile: on leur a dit qu'il étoit immonde, ils n'osent donc ni le toucher, ni s'en nourrir. Les Chinois, au contraire, ont beaucoup de goût pour la chair du Cochon;

ils en élèvent de nombreux troupeaux, c'est leur nourriture la plus ordinaire, & c'est ce qui les a empêchés, dit-on, de recevoir la Loi de *Mahomet*. Ces Cochons de la Chine, qui sont aussi ceux de Siam & de l'Inde, sont un peu différents de ceux de l'Europe; ils sont plus petits, & ils ont les jambes beaucoup plus courtes; leur chair est plus blanche & plus délicate; on les connoît en France, & quelques personnes en élèvent; ils se mêlent & produisent avec les Cochons de la race commune. Les Nègres élèvent aussi une grande quantité de Cochons, & quoiqu'il y en ait peu chez les Maures, & dans tous les Pays habités par les Mahométans, on trouve en Afrique & en Asie des Sangliers aussi abondamment qu'en Europe. Ces Animaux n'affectent donc point de climat particulier, seulement il paroît que dans les pays froids le Sanglier, en devenant Animal domestique, a plus dégénéré que dans les pays chauds: un degré de température de plus suffit pour changer leur couleur; les Cochons sont communément blancs dans nos Provinces Septentrionales de France, & même en Vivarais; tandis que dans la province du Dauphin

né, qui en est très-voisine, ils sont tous noirs; ceux de Languedoc, de Provence, d'Espagne, d'Italie, des Indes, de la Chine & de l'Amérique, sont aussi de la même couleur: le Cochon de Siam ressemble plus que le Cochon de France au Sanglier. Un des signes les plus évidents de la dégénération, sont les oreilles; elles deviennent d'autant plus simples, d'autant plus molles, plus inclinées & plus pendantes, que l'Animal est plus altéré, ou, si l'on veut, plus adouci par l'éducation & par l'état de domesticité; & en effet, le Cochon domestique a les oreilles beaucoup moins roides, beaucoup plus longues & plus inclinées que le Sanglier, qu'on doit regarder comme le modèle de l'espèce.

Nous trouvons peu de chose à ajouter à ce que MM. *Daubenton* & de *Buffon* disent du Cochon domestique. Un particulier nous apporta, il n'y a pas encore long-temps, un bézoard de Porc; c'étoit une petite pierre ronde, grosse comme une noix muscade, dure, compacte, légère, du poids de cinquante-quatre grains, assez lisse & grisâtre en dehors, blanche en dedans, laquelle avoit été trouvée quelques jours auparavant dans la vessie d'un Cochon. Il
 paroît

paroît que ces pierres de Porc sont rares ; car plusieurs Chaircuitiers à qui l'on montra celle dont nous parlons, ne se souvenoient point d'en avoir jamais trouvé de pareille ; au reste , le Cochon qui la portoit dans sa vessie , n'étoit ni moins gras , ni moins bon qu'un autre. *Aristote* observe qu'en Illyrie , en Péonie & en quelques autres lieux , il se trouve des Cochons *solypèdes* , ou qui ont le pied simple , au lieu de l'avoir divisé ou fourchu. *M. Linnæus* va plus loin , puisqu'il dit qu'on voit par-tout des Cochons *solypèdes* : & *M. Klein* après avoir observé que de tels phénomènes sont dignes de remarque , ajoute qu'il a vu un Cerf dont les pieds de derriere étoient aussi *solypèdes*. Quoiqu'on dise que le nombre des mammelles est relatif , dans chaque espèce d'Animal , au nombre de petits que la femelle doit produire & allaiter , néanmoins la Truie qui n'a que douze mammelles , souvent moins , & jamais plus , produit jusqu'à quinze , dix huit , & même vingt petits. On lit dans la *nouvelle Maison Rustique* , qu'on a vu des Truies en France qui en ont eu jusqu'à trente-sept d'une seule portée ; ce qui paroît incroyable. *Schwenckfeld* dit que

la Truie a quelquefois une superfétation, & qu'en l'an 1602. dans une ferme de son voisinage, une Truie fit le premier jour quatre petits, & huit autres quelques jours après. C'est une chose singulière que quand une Truie a cochonné, elle donne au premier né la première mamelle qui est la plus proche des jambes de devant & celle qui contient le plus de lait; & ainsi de suite jusqu'aux derniers: aussi chaque petit connoît-il sa mamelle dans l'ordre qu'il est venu au monde; on ne voit pas qu'ils changent la leur pour en prendre une autre: de-là vient que si l'on ôte à la mere un de ses petits, la mamelle qu'il tettoit se flétrit incontinent. Les Cochons se battent avec d'autres Cochons étrangers, quelquefois jusqu'à effusion de sang; mais il est rare qu'un Cochon coupé ose résister à un verrat; celui-ci est comme le chef du troupeau; il ne craint point les Chiens, il les attaque & les poursuit; dans sa furie il hérissé ses poils, il gratte la terre, il écume, & se montre quelquefois terrible aux hommes mêmes. Ces Animaux viennent à la voix des personnes qui les appellent, lorsqu'ils y sont accoutumés de jeune âge,

& obéissent à leur commandement. On s'en sert pour découvrir les truffes, dont ils sont fort avides.

Le Cochon s'appelle en Hébreu *Chasir*, en Chaldéen *Chasira*, en Arabe *Kanisir*, en Grec *Hus* ou *Choiros*, en Italien *Porco*, en Espagnol *Puerco*, en Allemand *Sau* ou *Schwein*, en Flamand *Zwyn*, en Anglois *Hog*, en Suédois *Swin*. Le mot François *Cochon*, que quelques-uns écrivent *Couchon*, vient de *Cutio*, dans la Basse-Latinité, selon *Ménage*; *Porc*, de *Porcus*; *Pourceau*, jadis *Porceau*, de *Porcellus*: *Verrat*, de *Verres*; *Truie*, dite autrement *Cocke*, du Latin *Scrofa*, ou de l'Italien *Troia*, qui signifie la femelle du Cochon.

Le Cochon contient beaucoup d'huile, de sel volatile & de phlegme. Cet Animal est d'un usage commun en aliment, & une grande ressource pour le peuple & pour les gens de la campagne. On doit choisir le Cochon qui ne soit ni trop jeune ni trop vieux; il faut de plus qu'il soit gras, tendre, & qu'il ait été nourri de bons alimens comme de gland de chêne & de hêtre, de fèves, de raves, &c. Le Cochon nourrit beaucoup, & fournit un aliment qui ne se dissipe pas aisément; mais il se di-

292 CINQUIÈME CLASSE
gère difficilement, & il produit beaucoup d'humeurs lentes, visqueuses & grossières. C'est ce qui fait que les vieillards & les personnes foibles & délicates ne s'en accommodent point, & qu'il ne convient qu'aux jeunes gens d'un tempérament sec & bilieux, & qui ont un bon estomac, ou aux gens de la campagne qui sont accoutumés à de violents exercices du corps; ce qui exige une nourriture plus grossière & plus solide. La femelle du Cochon, appelée vulgairement *Truie*, n'est pas si recherchée en aliment, parce que sa chair est d'un goût moins agréable. Pour le Cochon de lait, plusieurs personnes l'estiment beaucoup, & on le sert sur les meilleures tables étant bien rôti & farci avec des herbes fines; mais il est visqueux, & se digère difficilement.

Le Cochon fournit à la Médecine sa graisse, son fiel, & ses excréments; & la Truie, sa partie naturelle ou la vulve, appelée en Latin *pudendum suillum*. La graisse de Cochon récente, appelée *panne* ou *sain-doux* lorsqu'elle est nouvellement fondue, est anodyne & émolliente; & comme elle n'est pas fort chaude, on l'employe dans les pom-

mades & onguens rafraîchissans , com-
 me l'onguent rosat , &c. on la mêle dans
 les cataplasme propres à ramollir les tu-
 meurs accompagnées d'inflammation ;
 & *Borellus Centurie premiere , Observa-
 tion 76.* donne pour un remede excel-
 lent contre la brûlure , l'application de
 feuilles de laurier enduites de graisse de
 Porc bouillante. On sçait que pour fa-
 ciliter la sortie des dents des enfans ,
 l'usage assez ordinaire des nourrices est
 de leur frotter les gencives avec une
 couenne de lard. *Ettmuller* donne le
 remede suivant comme très-estimé con-
 tre les toux violentes qui tourmentent
 principalement pendant la nuit : prenez
 trois têtes d'ail ; pilez-les , & les incor-
 porez avec une suffisante quantité de
 graisse de porc pour faire un onguent ,
 dont on oindra les plantes des pieds
 devant le feu , le soir en se couchant ,
 & étant au lit , on en oindra un peu
 l'épine du dos. Il assure que ce remede
 n'aura pas été fait trois fois , que la toux
 cessera infailliblement. Le vieux lard
 fondu & coulé produit de bons effets
 en liniment pour déterger les pustules
 de la petite vérole , & empêcher qu'el-
 les ne creusent : on s'en sert encore

pour déterger & consolider les playes. L'oing est de la graisse de Porc qu'on a laissé vieillir, & qui a pris une odeur rance & puante par le long séjour qu'elle a fait dans les pots : cet oing est émollient & résolutif, étant appliqué extérieurement. Les ouvriers s'en servent pour oindre les essieux, les rouleaux des presses, & plusieurs autres instrumens. Le cambouis n'est autre chose que du vieux oing noirci par une impression de fer qu'il a prise par le frottement autour des essieux des roues des carrosses & des charrettes ; il est bon en liniment pour calmer la douleur des hémorroïdes ; & pour les résoudre. Le fiel de Porc est utile aux affections des yeux & des oreilles ; il déterge & guérit les ulcères qui arrivent à ces parties. On le fait dessécher pour le mêler dans des suppositoires, où il sert d'aiguillon. La fiente de Cochon est discutive & résolutive ; on la met toute chaude sur les démangeaisons, les exanthèmes, & les autres tumeurs dures de la peau : elle arrête l'hémorrhagie du nez par son odeur seule, ou broyée dans de l'eau & attirée par le nez. On peut se servir dans ces cas de la mixture suivante :

Prenez de la fiente de Porc desséchée,
trois gros ; de la poudre de roses ,
un demi-gros.

Mêlez ces poudres avec du suc de
plantain , ou du suc d'ortie ; &
trempez-y du coton ou une ten-
te pour introduire dans le nez.

La même fiente toute chaude , en-
veloppée dans un linge & appliquée sur
la vulve , est un remède éprouvé contre
l'hémorrhagie de la matrice : son infu-
sion dans du vin blanc dont on donne la
colature à la dose de trois ou quatre
cueillerées , est recommandée dans les
Ephémérides d'Allemagne contre les fié-
vres intermittentes , qu'elle emporte par
les sueurs abondantes qu'elle procure.
La vulve ou la partie naturelle de la
Truie , est recommandée comme un
spécifique contre l'écoulement involon-
taire des urines. On peut consulter
les *Ephémérides d'Allemagne*, *Décurie*
première, Année II, IX & X, & *Décu-*
rie II. Année VII. On verra que par des
observations multipliées & faites en
conséquence les unes des autres , ce
remède a toujours réussi dans des cas où

d'autres avoient échoué; il n'exige aucun régime, & l'on peut accommoder ce mets de quelle façon on le voudra pour le faire manger à la personne incommodee; il le faut continuer pendant quelques jours: il a une raison de préférence sur les petits Rats dont nous avons fait l'éloge ci-dessus pour la même infirmité; c'est qu'il n'est point dégoûtant, & qu'on le peut manger sans répugnance. Nous conseillons d'en faire usage; & cela sera plus facile que de donner une explication raisonnable d'une propriété aussi singulière.

La graisse de Porc entre dans l'onguent d'*Althæa*, dans la pommade de fleurs d'oranges, dans l'onguent-rosat, & dans les emplâtres de *Minium* & de Grenouilles, de la pharmacopée de Paris.

Prenez de la graisse de Porc non-salée ou du sain-doux, une once; une coquille d'Huître calcinée & réduite en poudre.

Mêlez le tout exactement pour former un liniment à appliquer sur les hémorrhoides gonflées & douloureuses le soir en se couchant, le répétant quelques jours de suite.

Prenez des bayes de genièvre bien mûres , telle quantité qu'il vous plaira;

Pilez-les, & faites les-bouillir avec du fain-doux.

Passiez ensuite le tout par un linge avec expression pour un liniment contre la teigne.

Prenez des fleurs de souphre , une once ; du fain-doux, deux onces ; le suc exprimé de deux limons ; & de l'huile-rosat , ce qu'il en faut.

Agitez le tout dans un mortier pour faire un liniment contre la galle ; auquel on peut ajouter six onces de pulpe de racines de patience sauvage , & deux onces de styrax liquide.

Prenez de la graisse de Porc récente , deux onces ; du mercure-précipité-rouge , deux gros.

Mêlez - les , & faites-en une pommade contre les dartres rongeatres , dont on fera l'onction sur la partie affectée , le soir avant que le malade se mette au lit , en continuant pendant six jours.

Le Sanglier ou Cochon sauvage.

298 CINQUIÈME CLASSE,
Aper, Offic. Schrod. 268. Lemer. 54.
 Boffch. de Quad. 239. Herm. Cynos.
 16. Schwencckf. de Quad. 54. Dal.
 Pharm. 440. Gefn. de Quad. 918. Al-
 drov. de Quad. Bifulc. 1013. Jonst. de
 Quad. 74. Charlet. Exerc. 13. *Sus agref-
 tis five Aper*, Raii Syn. Quad. 96. *sus
 dorso anticè setoso, caudâ pilofâ*, Linn.
 Faun. Suec. 36. *Aper, porcus silves-
 tris*, Klein. Quad. 25. *Sus caudatus,
 auriculis brevibus, subrotundis, caudâ
 pilofâ*, Briff. Quad. 108. *Aper simplici-
 ter, vel Aper agrestis; sus, Porcus, seu
 Verres ferus vel sylvaticus; sus singularis
 vel Monius dictus*, Nonnull.

Selon M. Daubenton, le Sanglier qui
 est de la race originaire dont les autres
 races (savoir, le *Cochon de Siam* ou de
la Chine, & le *Cochon ordinaire*) sont
 dérivées, porte les caracteres de l'es-
 pèce sans aucune altération. Il a entre
 les soies un poil plus court, très-sou-
 ple, & de couleur jaunâtre, cendrée ou
 noirâtre, sur différentes parties du
 corps, ou dans ses différents âges, ce
 poil est doux, & frisé à-peu près comme
 de la laine; il manque entierement aux
 Cochons ordinaires & aux Cochons de
 Siam. Le Marcaffin, c'est-à-dire, le
 Sanglier qui est dans le plus bas âge, a

des couleurs qu'il perd dans la suite, c'est ce que l'on appelle la *Livrée*, elle est marquée sur le fœtus dès qu'il commence à avoir du poil : cette livrée forme des bandes qui s'étendent tout le long du corps, depuis la tête jusqu'à la queue ; ces bandes sont alternativement de couleur fauve, claire, & de couleur mêlée de fauve & de brun ; celle qui passe sur le garrot, & qui se prolonge le long du dos, est noirâtre : le reste de l'Animal est de couleur mêlée de blanc, de fauve & de brun. Lorsque les jeunes Sangliers ont quitté la livrée, la tête est ordinairement de couleur mêlée de gris, de roux & de noir : les plus longues foies sont sur le cou, & ont environ quatre pouces de longueur ; la plus grande partie de chaque foie est noire, au-dessus du noir il y a du gris, & plus haut du roux, qui s'étend jusqu'à l'extrémité de la foie ; ces trois couleurs paroissent mêlées lorsque les foies sont placées les unes contre les autres. Le corps est de couleur fauve avec des taches brunes ou noirâtres, parce que chaque foie est en partie fauve & en partie noire ; la queue a une couleur fauve, excepté l'extrémité qui est noire, & le bas des jambes a cette même couleur. Un San-

300 *CINQUIÈME CLASSE,*
glier qui pesoit deux cens cinquante-sept livres, & dont la longueur, mesurée en ligne droite depuis le boutoir jusqu'à l'origine de la queue, étoit de cinq pieds huit pouces, & la circonférence prise sur le milieu du corps à l'endroit le plus gros, de quatre pieds deux pouces, avoit le groin & les oreilles noirs, & le reste de la tête de couleur mêlée de blanc, de jaune & de noir dans quelques endroits; la gorge étoit rouffâtre; il y avoit sur le dos des soies longues de trois pouces & demi, & leur couleur étoit noire sur la longueur de deux pouces depuis la racine; plus haut elles avoient du blanc sale, & au bout une couleur brune-rouffâtre sur la longueur d'environ un demi-pouce. Ces soies étoient couchées en arriere, & se couvroient les unes les autres, de façon qu'on ne voyoit que la couleur brune de leur extrémité. Les soies des côtés du corps & du ventre n'avoient qu'environ trois pouces de longueur, leurs couleurs étoient les mêmes que celles des soies du dos; mais quoi qu'elles fussent aussi couchées en arriere, leur couleur blanche paroissoit aussi-bien que le brun, parce qu'elles étoient plus rares & moins ferrées les unes contre les autres que

celles du dos. Les foies des aisselles & des aînes avoient une couleur roussâtre ; celles du ventre, de la face intérieure des cuisses & du *scrotum*, étoient peu rouffues, elles paroissoient aussi de couleur roussâtre : cependant la plupart étoient blanches, & n'avoient que la pointe rousse ; les autres étoient en partie noires, blanches & rousses. La tête, le bout de la queue & le bas des jambes, avoient une couleur noire. Les foies du bout de la queue d'une Laie avoient jusqu'à sept pouces de longueur. Le Cochon de Siam n'a point de livrée ; il naît avec sa couleur noire, qui reste toujours la même. Le Sanglier a la tête plus longue, la partie inférieure du chanfrein plus arquée, & les défenses plus grandes & plus tranchantes que les autres Cochons ; la queue est courte & droite. Le gland du Sanglier qui a servi de sujet pour la dissection, étoit fort long, & à peu près cylindrique, excepté à l'extrémité où il avoit une figure prismatique ; il étoit terminé en pointe & recourbé en forme de crosse. La verge n'avoit qu'un corps caverneux, & formoit au-dessus des testicules, à quatre pouces de distance de l'insertion du prépuce, deux plis éloignés l'un de l'autre d'environ

un pouce, de sorte que la verge se trouvoit dans cet endroit, repliée en trois portions; elle étoit aplatie sur la plus grande partie de sa longueur, mais elle s'arrondissoit & diminuoit de grosseur du côté du gland. Les testicules étoient fort gros, & l'épididyme formoit à leur bout postérieur un tubercule oblong, qui avoit environ un pouce & demi de longueur sur un pouce d'épaisseur au milieu dans un sens, & un pouce & demi dans l'autre sens. Les vésicules séminales étoient fort étendues, & placées près de la vessie & de l'extrémité des canaux déferents. Les prostates s'étendoient le long de l'urèthre depuis les vésicules séminales jusqu'aux muscles accélérateurs. Elles communiquoient dans l'urèthre à l'endroit des muscles accélérateurs, par un canal placé à leur extrémité; elles étoient revêtues sur leur côté extérieur par un muscle qui avoit une ou deux lignes d'épaisseur. Elles contenoient toutes les deux une matiere blanche & très-visqueuse; il y avoit dans les vésicules séminales une liqueur fluide & laiteuse. La substance intérieure des testicules étoit de couleur cendrée, mêlée d'un rouge pâle; ils avoient un noyau comme ceux du Taureau. Les

cordons de la verge étoient ronds à l'endroit du pli, & plats sous le périnée; ils passaient près de l'anus, un de chaque côté, entroient, dans le bassin, & aboutissoient au *sacrum*. Le cerveau pesoit quatre onces & quatre gros, & le cercelet cinq gros.

La Laie qui a servi de sujet pour la description des parties de la génération, pesoit cent quarante une livres, elle avoit quatre pieds & demi de longueur depuis le boutoir jusqu'à l'anus, la circonférence du corps étoit de trois pieds deux pouces derrière les jambes de devant, de trois pieds & demi au milieu du corps, à l'endroit le plus gros, & de deux pieds dix pouces devant les jambes de derrière. L'extrémité inférieure de la vulve avoit la forme d'un bec pointu & avancé. Le gland du clitoris étoit recourbé & terminé en pointe, il ressembloit en petit au gland de la verge du Sanglier. Les parois du vagin formoient plusieurs rides sur la longueur de deux ou trois pouces du côté de l'orifice de la matrice; la capacité de cette partie du vagin se trouvoit bien plus étroite que celle qui étoit auprès de la vulve. La vessie avoit la figure d'une poire. L'orifice de la matrice n'étoit marqué que par un petit

rebord peu apparent : les cornes avoient une grande longueur , & faisoient des circonvolutions comme les intestins ; la corne gauche étoit un peu plus longue que la droite. Le pavillon des trompes ne tenoit que par un seul endroit aux testicules , le reste étoit flottant. Les testicules avoient à-peu-près la figure d'un rein , les vaisseaux spermatiques aboutissoient à l'endroit de l'enfoncement ; la surface extérieure de chaque testicule étoit parsemée de points noirs sur un fond couleur de chair pâle.

Dans la vue de pouvoir séparer aisément les unes des autres , les enveloppes des fœtus & leurs allantoides , & reconnoître leur vraie figure , j'ai fait , dit toujours M. *Daubenton* , ouvrir une Laie pleine , qui étoit près du terme de sa portée. En voyant la matrice , on pouvoit juger qu'elle renfermoit cinq fœtus , trois à droite & deux à gauche ; ils étoient à quelque distance les uns des autres , & on reconnoissoit leurs membres par la forme qu'ils donnoient à la matrice. Ce viscere ayant été ouvert à l'extrémité de la corne gauche , on en a tiré le fœtus qui en étoit le plus près , il en est sorti avec toutes ses enveloppes , sans qu'on ait senti qu'il y eût au

cune adhérence avec la matrice, qui fit résistance. Après avoir étendu sur une table la masse composée du fœtus, de ses liqueurs & de ses enveloppes, sans rien déchirer, on vit que le chorion avoit la forme d'un croissant; le fœtus étoit à l'endroit le plus gros, le dos tourné du côté extérieur, les deux cornes du croissant diminuoient peu-à-peu de grosseur jusqu'à l'extrémité; là elles étoient divisées chacune en deux branches, qui avoient trois, quatre ou cinq pouces de longueur, plus ou moins; l'une se trouvoit, pour l'ordinaire, plus courte que l'autre, & toujours plus mince; la plus petite étoit formée par une membrane très-fine & de couleur jaunâtre, mêlée d'une légère teinte de verd. Cette membrane formoit une poche; après l'avoir ouverte on l'a soufflée, l'air l'a gonflée, & est entré ensuite dans la corne du croissant, a passé dans l'autre corne, & est parvenu jusqu'à l'extrémité de la branche de cette corne qui correspondoit à celle dans laquelle on introduisoit l'air; quelquefois l'air entroit aussi dans l'autre branche de chacune des cornes, & la gonflait en tout ou en partie: l'endroit du croissant où le fœtus étoit placé, ne

306 *CINQUIÈME CLASSE*,
s'est point gonflé. On a déchiré le chorion & l'amnios sur le dos du fœtus, & on l'a tiré de ses enveloppes par cette ouverture, sans rompre le cordon ombilical; alors l'air a passé plus librement d'une corne à l'autre, mais la portion qui étoit entre deux, & qui se trouvoit à l'extrémité du cordon ombilical, n'a pris que le diamètre d'un pouce à un pouce & demi, sur la longueur d'environ deux pouces: de chaque côté les cornes formoient un gros renflement qui avoit quatre pouces de diamètre, ensuite elles s'étendoient de la longueur d'un pied & demi, en diminuant peu-à-peu de grosseur jusqu'à l'extrémité, dont le diamètre n'étoit que de deux pouces & demi. Cette poche, qui avoit la forme d'un croissant, étoit l'allantoïde; car après avoir ouvert le fœtus, & introduit un stylet dans la vessie, ce stylet a pénétré dans l'ouraque, a passé dans toute la longueur du cordon ombilical, & est entré dans la poche dont il s'agit. Le chorion enveloppoit, comme dans les autres Animaux, l'amnios, l'allantoïde & le fœtus: c'est pourquoi lorsque l'allantoïde avoit été soufflée, on n'avoit pas pu reconnoître exactement sa forme, parce qu'elle touchoit au fœ-

tus , & ce n'a été qu'après avoir ouvert le chorion & l'amnios , à l'endroit qui recouvroit le dos du fœtus , & l'avoir tiré de ces enveloppes , sans couper le cordon , que l'allantoïde a pris sa vraie forme. Les bords des orifices de cette membrane étoient froncés & tuberculeux ; ces plis & ces tubercules sont sans doute formés par les duplicatures de la membrane de l'allantoïde , qui est plissée à l'endroit de cet étranglement. La membrane de l'allantoïde est blanche , fort mince & transparente , le chorion est un peu plus épais , il y a sur sa surface extérieure des grains rouges , de couleur plus foncée , de consistance assez molle ; lorsqu'on les incisoit , il en sortoit une liqueur rougeâtre , & le tubercule diminuoit beaucoup de volume. Je crois que ces tubercules servent de *Placenta* , & sont des sortes de cotyledons. Le fœtus étoit enveloppé immédiatement par une membrane fort mince & transparente , qui venoit de l'ombilic , qui étoit très-distincte de l'amnios & appliquée immédiatement sur la peau , & qui recouvroit tout le corps , la tête , les yeux , les oreilles , les quatre jambes , jusqu'au bout des pieds & la queue. Le cordon ombilical passoit à

travers cette membrane, qui étoit aussi interrompue à l'endroit de la bouche, de l'anüs, de l'orifice du prépuce & de la vulve. Le cordon ombilical avoit six pouces de longueur, & environ deux lignes de diamètre à son origine. L'ouraqué ayant été soufflé, le cordon s'est gonflé, & il avoit alors près d'un demi-pouce de diamètre dans quelques endroits. La longueur du fœtus, prise depuis le sommet de la tête jusqu'à l'anüs, étoit de neuf pouces, le corps avoit huit pouces de circonférence à l'endroit le plus gros, la longueur de la tête étoit de trois pouces huit lignes depuis l'entre-deux des oreilles jusqu'au boutoir, la queue avoit deux pouces de longueur, le rebord du boutoir étoit déjà fort saillant, & les défenses paroissoient; les plus grandes avoient trois lignes de longueur, & deux lignes de largeur à la base. Les sillons du palais étoient bien formés & imprimés sur la langue; ce qu'il y a de plus singulier, c'est que la lèvre supérieure étoit échan-crée de chaque côté de la profondeur de deux lignes, à l'endroit où les défenses devoient passer dans la suite. Les yeux étoient entièrement fermés, les oreilles renversées en arrière, & appli-

quées sur le cou : les jambes & la queue étoient à demi étendues dans la position la moins contrainte ; les quatre ongles de chaque pied, c'est-à-dire, les deux sabots & les deux ergots, étoient blancs, fort allongés & terminés par une pointe recoquillée en devant. Ce fœtus avoit du poil dans plusieurs endroits du corps, sur-tout au sommet de la tête, le long du cou & du dos, mais il ne paroissoit qu'à peine sur les oreilles, la gorge, le dessus du cou, la poitrine, le ventre, &c. On voyoit la livrée bien marquée, principalement la raie noire qui est sur le cou & sur le dos. On reconnoissoit aisément le sexe & les mammelons qui étoient au nombre de cinq de chaque côté : j'ai remarqué au-dedans des fœtus, que le prolongement du grand cul-de-sac de l'estomac étoit déjà bien formé en maniere de capuchon, & qu'il avoit acquis un volume proportionnel à celui qu'il a dans les adultes.

On donne aux quatre dents canines du Sanglier le nom de *défenses*, & à celles des Cochons de Siam & des Cochons domestiques celui de *crochets*. La figure de toutes ces dents est la même, mais les défenses du Sanglier sont bien plus longues que les crochets des autres Cochons.

Dans une tête de Sanglier, qui avoit un pied quatre pouces & demi de longueur depuis l'extrémité antérieure des os propres du nez, jusqu'au bout des prolongemens de l'occiput, la défense de chaque côté de la mâchoire du dessus s'étendoit obliquement de dedans en dehors, & d'arrière en avant, & se recourboit en haut par les deux bouts, la partie postérieure étoit logée dans une cavité, & formoit un renflement dans l'os, & il y avoit une crête osseuse posée transversalement sur l'endroit où chaque défense sortoit de l'os. Celle du côté gauche étoit la plus longue; elle s'étendoit d'un pouce & demi au-dehors de l'os, & entroit au-dedans de la longueur d'un pouce trois lignes. Je regarde cette partie comme la racine, elle étoit creuse, & avoit des parois très-minces à l'extrémité. Cette défense étant arrachée, formoit par sa courbure extérieure les deux tiers de la circonférence d'un cercle entier, qui auroit eu deux pouces huit lignes de diamètre. Ces défenses avoient une face plate & longitudinale sur le côté supérieur, cette face étoit partagée dans sa longueur par un sillon; elles avoient deux pouces & demi de circonférence au sortir de l'os, à l'en-

droit le plus gros. La défense de chaque côté de la mâchoire du dessous s'étendoit de devant en arrière, & se recourboit en dehors & en haut par les deux bouts; elles étoient aussi longues l'une que l'autre; elles s'étendoient au-dehors de l'os de la longueur de deux pouces & demi, & entroient au-dans de la longueur de quatre pouces; cette partie étoit creuse dans toute son étendue, & avoit des parois aussi minces à l'extrémité que celles des défenses du dessous. Les défenses du dessous étant arrachés, formoient chacune par leur courbure extérieure, les trois septièmes parties de la circonférence d'un cercle qui auroit eu cinq pouces & demi de diamètre; elles avoient trois faces longitudinales, la plus étroite étoit en dehors & la plus large en dessous: celle-ci avoit dix lignes à l'endroit le plus large, & la circonférence de chacune des défenses étoit de deux pouces dix lignes à l'endroit le plus gros. La défense du dessous est placée plus en avant que celle du dessus, & touche, par la face postérieure, la face antérieure de l'autre défense. Les mouvemens de la mâchoire inférieure causent un frottement entre les deux dé-

défenses, qui les use en partie; & comme ce frottement se fait sur deux faces, dont l'une est concave & l'autre convexe, & que les défenses s'allongent à mesure que l'Animal vieillit, si elles ne prennent pas toutes les deux à peu-près la même courbure en s'allongeant, il doit arriver que l'une ou l'autre se casse ou qu'elles ne puissent plus glisser l'une contre l'autre; & dans ce cas la bouche ne se fermeroit plus en entier, & l'Animal mourroit faute de pouvoir mâcher. Les sept dents mâchelières de chaque côté de la mâchoire supérieure, sont placées au dessus des six dents de chaque côté de la mâchoire inférieure. Ces dents ont des pointes qui s'engrènent exactement de part & d'autre dans des cavités correspondantes. Il y a de plus dans la mâchoire inférieure deux autres dents, une de chaque côté, derrière les défenses & à une assez grande distance des autres mâchelières, elles sont les plus petites: l'une ou l'autre, & quelquefois toutes les deux, manquent dans différents sujets, sans qu'il y ait aucun vestige de l'alvéole. De sept mâchoires, tant de Sangliers que de Cochons de Siam & de Cochons domestiques mâles & femelles, quatre avoient

ces deux dents, elles manquoient dans deux de ces mâchoires, & dans la septième il ne se trouvoit que la petite dent du côté droit.

Le squelette du Sanglier a quatre pieds un pouce de longueur depuis le bout de la mâchoire supérieure jusqu'à l'extrémité postérieure de l'os *sacrum*; la circonférence de la tête prise sur la partie postérieure des orbites des yeux, & sur les angles de la mâchoire inférieure, est d'un pied huit pouces & demi, & la longueur de la face supérieure d'un pied trois pouces & demi. Le coffre a trois pieds de circonférence à l'endroit le plus gros; le train de devant a deux pieds trois pouces depuis terre jusqu'au dessus de l'apophyse épineuse la plus élevée de toutes celles des vertèbres, & le train de derrière deux pieds cinq pouces depuis terre jusqu'au dessus de l'os de la hanche. En général, les os du Sanglier m'ont paru plus épais & plus gros à proportion, que ceux du Cochon de Siam & du Cochon domestique: au reste, je n'ai point vu de différences essentielles dans les squelettes de ces trois Animaux.

L'Histoire Naturelle du Sanglier aura peu d'étendue, parce qu'elle se trouve

314 CINQUIÈME CLASSE;
comprise presque toute entière dans
celle du Cochon.

Dans le temps du rut , dit M. de Buffon, le mâle cherche , suit la femelle, & demeure ordinairement trente jours avec elle dans les bois les plus épais , les plus solitaires & les plus reculés. Il est alors plus farouche que jamais , & il devient même furieux lorsqu'un autre mâle veut occuper sa place ; ils se battent , se blessent , & se tuent quelquefois. Pour la Laie, elle ne devient furieuse que quand on attaque ses petits ; & en général , dans presque tous les Animaux sauvages , le mâle devient plus ou moins féroce lorsqu'il cherche à s'accoupler , & la femelle lorsqu'elle a mis bas. On chasse le Sanglier à force ouverte avec des Chiens , ou bien on le tue par surprise pendant la nuit au clair de la Lune : comme il ne fuit que lentement , qu'il laisse une odeur très-forte, qu'il se défend contre les Chiens & les blesse toujours dangereusement , il ne faut pas le chasser avec les bons Chiens courants destinés pour le Cerf & le Chevreuil ; cette chasse leur gâteroit le nez , & les accoutumeroit à aller lentement : des mâtins un peu dressés suffisent pour la chasse du Sanglier. Il ne

faut attaquer que les plus vieux , on les connoît aisément aux traces : un jeune Sanglier de trois ans est difficile à forcer , parce qu'il court très-loin sans s'arrêter , au lieu qu'un Sanglier plus âgé ne fuit pas loin , se laisse chasser de près , n'a pas grand peur des Chiens , & s'arrête souvent pour leur faire tête. Le jour , il reste ordinairement dans sa bauge , au plus épais & dans le plus fort du bois ; le soir , à la nuit , il en sort pour chercher sa nourriture : en Eté lorsque les grains sont murs , il est assez facile de le surprendre dans les bleds & dans les avoines où il fréquente toutes les nuits. Dès qu'il est tué , les chasseurs ont grand soin de lui couper les *suites* , c'est-à-dire , les testicules , dont l'odeur est si forte que si l'on passe seulement cinq ou six heures sans les ôter , toute la chair en est infectée. Au reste , il n'y a que la hure qui soit bonne dans un vieux Sanglier , au lieu que toute la chair du Marcassin , & celle du jeune Sanglier qui n'a pas encore un an , est délicate ; & même assez fine. Celle du Verrat , ou Cochon domestique mâle , est encore plus mauvaise que celle du Sanglier ; ce n'est que par la castration & l'engrais qu'on la rend bonne à manger. Les An-

316 CINQUIÈME CLASSE,
ciens étoient dans l'usage de faire la castration aux jeunes Marcaffins qu'on pouvoit enlever à leur mère, après quoi on les reportoit dans les bois : Ces Sangliers coupés grossissent beaucoup plus que les autres ; & leur chair est meilleure que celle des Cochons domestiques.

Nous renvoyons à la *Vénérerie* du sieur *Jacques du Fouilloux*, ceux qui seroient curieux de sçavoir la chasse du Sanglier. Nous lisons dans *l'Histoire de l'Académie Royale des Sciences*, Année 1719. page 41. que M. *Deslandes* a appris par les Officiers du Vaisseau l'Amazone revenu du Sénégal, que les Sangliers d'Afrique sont assez différents des nôtres. Ils n'ont point de foye par tout le corps, leur peau est lisse, unie, mais extrêmement dure ; ils ont à la manière des Lions une crinière très-longue, & foyeuse, qui leur flotte sur le col, & s'étend jusqu'à leurs pieds. Leurs défenses sont attachées à la mâchoire supérieure, au contraire de nos Sangliers, & elles se terminent en une pointe très-acérée. M. *Deslandes* a vu celles d'un jeune Sanglier, tué par des chasseurs. Elles sont rondes, exactement tournées en spirale, d'un blanc aussi éclatant que l'ivoire, & de plus d'un pied & demi de long.

Le Sanglier que quelques-uns appellent aussi *Porc-Sanglier*, est nommé en Grec *Capros* ou *Suagros*, en Italien *Cinghiale*, en Espagnol *Puerco Sylvestre*, ou *Javali*, en Allemand *Wild-Schwein* ou *Haver*, en Flamand *Wild-Varken*, en Anglois *Wild-Boar*, ou *Wild-Swine*, en Suédois *Will-Swin*. Selon *Ménage*, le mot François *Sanglier*, vient de *Singularis*, seul & solitaire, à la différence des Pourceaux privés ou domestiques qu'on voit d'ordinaire ramassés en un troupeau; le Sanglier va seul, à la réserve des deux premières années, pendant lesquelles il est appelé *bêtes de compagnie*: ainsi *Sanglier* est comme qui diroit *singulier*. On le nomme autrement *bête noire*, à cause de sa couleur, pour le distinguer du Cochon domestique qui est communément blanc. *Laie*, vient de l'Italien *Cingniale*, qui répond au mot Latin *Singularis*. *Marcaffin* ou *Marquaffin*, vient des livrées dont son corps est marqué.

Le Sanglier contient beaucoup de sel volatile & d'huile. Sa chair est d'usage en aliment; elle est plus agréable, moins visqueuse & plus aisée à digérer que celle du Porc ordinaire. On doit choisir le Sanglier jeune, gras, bien nourri,

318 *CINQUIÈME CLASSE*;
& d'une chair tendre. Ceux qui sont élevés dans les parcs, ne sont pas si bons que ceux qui vivent en liberté, & qui se nourrissent de racines, de truffes, de froment, & de tous les fruits qu'ils rencontrent sur la terre. Quoique la chair de cet Animal se digère plus facilement que celle du Cochon domestique, elle ne laisse pas de produire un aliment trop fort pour les personnes délicates & pour les vieillards. Ils doivent donc s'en abstenir. Mais les jeunes gens d'un tempérament sec & bilieux, ceux qui fatiguent beaucoup, & qui ont un bon estomac, peuvent en manger sans danger. Les parties du Sanglier ont les mêmes vertus que celles du Porc domestique, mais en un plus haut degré. On employe en Médecine la graisse, les dents, la verge & la fiente de cet Animal. Nous ne dirons rien de la graisse, ni de la fiente; on peut leur appliquer ce que nous venons de dire à l'article précédent en parlant du Cochon; c'est la même chose. La verge & les autres parties de la génération du Sanglier sont propres, à ce que l'on prétend, pour remédier à l'impuissance & à la stérilité, étant prises intérieurement; on fait dessécher ces parties, &

on les réduit en poudre. La dose en est depuis un scrupule jusqu'à deux. Les dents sont ce qu'il y a de plus en usage : elles sont alkalines, absorbantes, sudorifiques, & propres pour adoucir l'âcreté des humeurs ; on les réduit en poudre subtile, que l'on donne à la dose d'un scrupule à un demi-gros dans le crachement de sang, dans la pleurésie & dans l'esquinancie : on peut donner cette poudre seule dans de l'eau de pavot-rouge ou de chardon bénit, ou bien la mêler dans les potions appropriées. *Valeriola* recommande la potion suivante comme un remède éprouvé dans la pleurésie & dans l'esquinancie.

Prenez de la poudre de dents de Sanglier, deux scrupules ; de l'huile d'amandes douces, une once ; du sucre candi, deux gros.
Melez le tout pour une potion.

Les dents de Sanglier sont encore employées à faire des hochets, qu'on donne aux enfans à mâcher pour aider à la dentition. On trouve quelquefois dans la vésicule du fiel d'un certain Sanglier des Indes, une espèce de pierre de *Bézoard*, qu'on appelle *pierre de Porc*. Ce

320 CINQUIÈME CLASSE,
Bézoard n'est guère plus gros qu'une
noisette ordinaire, à laquelle il ressem-
ble assez pour la forme, quoique pour-
tant il l'ait un peu plus irrégulière. Il
n'est pas toujours de la même couleur,
qui est ordinairement d'un blanc ver-
dâtre : sa surface est douce au tact, &
comme polie. Lorsqu'il arrive quelqu'un
de ces Bézoards à Amsterdam, qui y
sont apportés des Indes Orientales, ils
y sont poussés à un très-haut prix, &
quelquefois jusqu'à trois ou quatre mille
livres chacun ; ce ne sont point des mar-
chands qui les achètent, mais de riches
particuliers qui en font présent à des
personnes de distinction, ou qui les
conservent dans leur famille comme des
choses précieuses qui n'en doivent ja-
mais sortir, & qui passent de père en
fils jusqu'à une postérité fort reculée.
Les Indiens appellent ce Bézoard *Mas-
sica de Soho*, & ils lui attribuent un
grand nombre de propriétés surpre-
nantes, comme de résister à tous les
poisons, de guérir les fièvres malignes,
la petite vérole, le pourpre, & toutes
les maladies contagieuses. Il n'y a que
les femmes grosses à qui son usage est
interdit ; car ils savent par expérience,
qu'il les fait avorter. Pour conserver

cette pierre précieuse , & en faciliter en même temps l'usage , qui se fait par infusion , on l'enferme dans une petite boîte d'or toute ronde , percée en différents endroits ; cette boîte est suspendue à une petite chaîne de même métal , par le moyen de laquelle on la tient dans une liqueur lorsqu'on veut s'en servir : l'infusion se fait à froid pendant une demi-heure ; après quoi l'on retire la pierre , qu'on met suspendue dans un lieu sec pour lui faire reprendre sa dureté naturelle , parce qu'elle s'amollit dans la liqueur. M. *Helvetius*, le père , de qui nous avons un excellent *Traité de Maladies*, touché de l'extrême difficulté d'avoir en France la véritable pierre de Porc, a tâché d'y suppléer par une préparation équivalente pour les effets , dont il s'est assuré par de longues & continuelles expériences. Prenez , dit ce grand Praticien , des vésicules de fiel de Porc mâle , tel nombre que vous voudrez. Ouvrez-les pour en faire sortir la liqueur , & mettez-la au bain-marie dans un vaisseau de terre vernissé pour la faire évaporer jusqu'à la consistance de gomme épaisse : ensuite faites-la sécher lentement dans une étuve , jusqu'à ce qu'elle soit réduite en une

322 CINQUIÈME CLASSE,
masse assez dure pour être mise en poudre subtile, que vous passerez par un tamis de foye. Prenez ensuite une once de cette poudre & une once de la poudre de la Comtesse *de Kent*, ou de la poudre de Vipère ordinaire, ou de celle qui est faite avec le cœur & le foye de Vipère : cette dernière est infiniment meilleure. Mêlez le tout exactement, & gardez ce mélange dans une bouteille de verre bien bouchée. La dose ordinaire est de cinq grains pour les enfans, & de dix ou douze pour les adultes. On la fait prendre au malade ou en bol, ou délayée dans un peu de ptisane chaude de scorfonère, lui en faisant boire un verre immédiatement par-dessus. Ensuite on le couvrira un peu plus qu'à l'ordinaire pour entretenir la sueur qui doit suivre le remède ; & deux heures après on lui donnera un bouillon. C'est ainsi que M. *Helvetius* employe la pierre de Porc artificielle dans les fièvres malignes, dans les rougeoles & les petites véroles, enfin dans tous les cas où il s'agit de pousser par les sueurs quelque levain impur mêlé dans la masse du sang. La peau de Sanglier est excellente pour faire des souliers.

Les dents de Sanglier entrent dans la poudre contre la pleurésie de la pharmacopée de Lemery.

Prenez des fleurs de soufre, deux onces; de la dent de Sanglier & de la mâchoire de Brochet, de chacune une once; des fleurs de coquelicot, une demi-once.

Pulvérisez le tout, & mêlez-le exactement.

La dose de cette poudre anti-pleurétique, est d'un demi gros à deux scrupules, répétée deux fois le jour.

T A L P A.

TAULPE ou Taupe; *Talpa*, Offic. Schrod. 308. Lemer. 855. Bosch. de Quad. 310. Blas. 116. Valent. 183. Dal. Pharm. 450. Merr. Pin. 168. Schwenckf. de Quad. 128. Charlet. Exerc. 25. Gefn. de Quad. Digit. 931. Aldrov. de Quad. Digit. 451. Jonst. de Quad. 118. Raii Syn. Quad. 236. Herm. Cynos 885. *Talpa nostras*, *nigra communiter*, Klein. Quad. 60. *Talpa caudata*, Linn. Faun. Suec. 17. *Talpa caudata*, *nigricans*, *pedibus anticis & posticis pen-*

324 CINQUIÈME CLASSE,
zadactylis, Briss. Quad. 280. *Talpa vul-*
garis ; *mus terrenus vel cæcus perperam*,
Nonnull.

Nous tirerons de divers Auteurs la description anatomique de la Taupe, étant d'ailleurs aidés de nos propres observations. Cet Animal, connu de tout le monde, que quelques-uns ont appelé mal-à-propos *Rat de terre* ou *Rat aveugle*, s'imaginant faussement qu'il étoit de la race des Rats, & privé de l'organe de la vûe, a depuis le bout du nez jusqu'à l'origine de la queue, environ cinq pouces de longueur, & jusqu'à l'extrémité de la queue un demi-pied ; la tête depuis le bout du nez jusqu'à l'occiput, longue d'un pouce & demi ; le nez ou le groin semblable à celui d'un Cochon, mobile, sillonné tant en dessus qu'en dessous, débordant de quatre lignes au-delà des mâchoires ; plusieurs poils de barbe médiocrement longs aux deux côtés de la mâchoire supérieure ; la langue si grande que le canal de la mâchoire inférieure peut à peine la contenir ; les dents à peu près semblables pour la forme à celles de la Musaraigne, mais bien différentes pour le reste ; car au lieu que la Musaraigne n'a que deux dents incisives à chaque mâchoire, la Taupe a six dents incisives à

la mâchoire supérieure, & huit à l'inférieure; les yeux cachés entre les poils qu'il faut souffler, comme dit *Gesner*, pour les écarter, mais visibles à quiconque les examinera soigneusement, étant comme deux petits points noirs, gros chacun comme un grain de millet, ou plutôt comme une graine d'ancolie ou d'herbe aux puces. *Marc-Aurele Severini* suit l'opinion d'*Aristote*, de *Pline* & d'*Albert le Grand*, qui disent que la Taupe ne voit goutte; car quoiqu'il avoue avoir observé ces points noirs dont nous parlons, il semble être porté à croire que ce sont plutôt des vestiges d'yeux que des yeux véritables, parce qu'ils n'ont point de nerfs optiques, & qu'il leur manque en outre bien des choses nécessaires à la vision; *George Seger* dit que ces mêmes yeux étant disséqués, n'ont rendu aucune humeur: mais il croit qu'on ne doit pas refuser à la Taupe toute faculté de voir, attendu que la nature ne fait rien en vain. *Olaus Borrichius* assure que les petits yeux de la Taupe, faits comme des globules noirâtres assez difficiles à appercevoir, ont une appendice nerveuse qui va au cerveau, & par le moyen de laquelle les yeux peuvent

fortir hors de la peau & se retirer en dedans, au gré de l'Animal; dans ces globules ronds qui formoient les yeux, nageoit l'humeur aqueuse en assez grande abondance; mais pour les autres humeurs, on n'en voyoit qu'une légère trace. *Schneider* observe que la nature ayant destiné un tel genre de vie à la Taupe, qui consiste à passer ses jours sous terre, lui a aussi donné des yeux très-petits, afin que cette partie qui est la plus précieuse de tout le corps, ne fût point endommagée par la poussière de la terre qu'elle est obligée de fouiller; outre cela, ils sont encore recouverts de poils. Ils ont leurs humeurs propres, & la tunique noire qu'on appelle *uvée*: le nerf optique y vient aussi aboutir, quoique par une route différente de l'ordinaire, vû que le crâne est fermé en cet endroit. J'ai fait depuis, ajoute *Derham* dans sa *Théologie Physique*, plusieurs dissections exactes des yeux de Taupes, à l'aide des microscopes, parce que j'étois en doute si ce qu'on avoit pris pour les yeux, étoit réellement tel. Après une exacte recherche, je vis distinctement l'humeur vitrée & le crySTALLIN; j'apperçus même le ligament ciliaire, & le *mucus* noir

comme de l'encre. Je discernois facilement que la prunelle étoit d'une figure ronde, & celle de la cornée pointue ou conique. L'œil est à une grande distance du cerveau, le nerf optique très-menu & long, passant de l'œil par la chair qui est entre deux, jusqu'au cerveau, le long du nerf olfactoire qui est plus gros qu'aucun autre nerf de cet Animal. Je pense que ces Animaux ont la faculté de tirer leurs yeux en dedans, sinon tout-à-fait dans la tête comme les Limaçons, du moins au dedans du poil, plus ou moins, suivant qu'ils ont plus ou moins besoin de s'en servir, ou de les défendre. *Galien* dit que les Taupes ont des yeux, un crySTALLIN & une humeur vitrée, enchassés dans leurs tuniques : tant il étoit habile & exact anatomiste dans son temps ! Les Taupes, au lieu d'une oreille longue qui avance en dehors, ont seulement un creux rond entre le col & l'épaule. Cette situation, accompagnée d'une garniture de poil épais & ferré qui la couvre, défend suffisamment l'oreille contre les injures du dehors. Le conduit ou le trou de l'oreille, est long, cartilagineux & rond, avançant jusqu'au dessous de la peau ; autour du côté inté-

328 CINQUIÈME CLASSE;
rieur régné une espèce de filet semblable à celui d'une vis; au fond est une entrée passablement large, qui conduit à la caisse du tambour. Cette entrée est formée, d'un côté par ce filet, & de l'autre par un petit cartilage. Je remarquai qu'il y avoit du *Cerumen*, ou une espèce de cire jaune, dans le conduit de l'oreille. Pour l'oreille intérieure de la Taupe, elle est d'une structure un peu singulière & différente de celle qu'on trouve dans les autres quadrupèdes; mais elle diffère davantage de celle des Oiseaux, quoique j'aie rencontré des Auteurs qui la font semblable à celle de ces derniers. Elle renferme trois petits osselets creux, par le moyen desquels l'action du tympan ou de la membrane du tambour, est communiquée au nerf auditif. Le premier de ces osselets est le marteau: il a deux productions ou apophyses, à-peu près de même longueur; la plus longue est attachée au tympan; l'autre un peu plus courte, au côté de la caisse, ou à l'os pétreux: la partie postérieure du marteau ressemble à la tête & à la queue d'un de ces petits champignons que l'on prend pour confire. Le second osselet, couché sur le dos du marteau, & que

je prends pour l'enclume, est long, sans aucune apophyse, ayant en quelque sorte la figure d'une petite écope dont les bateliers se servent pour vider l'eau de leurs bateaux : son extrémité est attachée, par le moyen d'un petit ligament très-mince, au troisième & dernier osselet, qui tient lieu de l'étrier des autres Animaux, mais qui n'est ici qu'une fourche, sans base; chaque jambe ou dent de la fourche se termine à une des deux fenêtres ou ouvertures. Je soupçonne que dans ces fenêtres, les fourchons sont attachés au nerf auditif. Ces ouvertures, équivalentes aux fenêtres rondes & ovalaires des autres Animaux, forment l'entrée de la coquille & des canaux demi circulaires, où le nerf auditif est répandu. Ces canaux sont à quelque distance du tambour; ils ne sont pas renfermés comme en d'autres Animaux, dans un corps osseux, dur & épais; mais ils sortent en dehors, & sont situés au-dedans du crâne, dans un creux terminé par une espèce de voûte très-bien faite, où entre une partie du cerveau. Comme une jambe du marteau fut attaché à la membrane du tambour, son dos à l'enclume, & l'extrémité de l'enclume au bout de l'étrier,

330 CINQUIÈME CLASSE,
dont les fourchons ou branches tou-
choient le nerf auditif; je remarquai
aussi, que lorsque je remuai la mem-
brane, tous ces petits osselets se remue-
rent en même temps, & conséquem-
ment ébranlèrent aussi le nerf auditif.
J'espère que le Lecteur ne me sçaura
pas mauvais gré, de ce que je suis en-
tré dans un si grand détail, unique-
ment pour l'organe de l'ouïe d'une
créature aussi vile que la Taupe, mais
qui fournit un exemple aussi singulier
des ouvrages de Dieu, que sa maniere
de vivre diffère de celle des autres qua-
drupèdes. C'est pour cette raison en par-
tie, que je me suis tant étendu sur la
structure de l'oreille de cet Animal, si
différente de celle des autres, & à la-
quelle personne que je sache, n'a fait
jusqu'ici beaucoup d'attention, parce
qu'on ne la découvre qu'avec beaucoup
de patience & d'application : je l'ai fait
aussi en partie, à cause qu'en compa-
rant ces observations avec ce qui sera
dit dans la suite, nous serons en état
de déterminer la maniere dont se fait
le sens de l'ouïe.

Dans les *Ephémérides d'Allemagne*,
nous trouvons que le Docteur *Christo-
phe Schellammer* fait en peu de mots à

peu près les mêmes observations sur l'organe de l'ouïe de la Taupe ; car il dit avoir trouvé dans cet organe , de très petits osselets , & de petites cavités , avec un tympan ; & à cette occasion il observe que la Taupe n'a point d'oreille externe , parce qu'elle n'a pas besoin de ramasser de loin les rayons auditifs , & qu'il lui suffit d'entendre assez finement , comme elle fait , ce qui se passe plus près d'elle. Mais nous sommes étonnés que le même Docteur décide que la Taupe ne voit & ne peut voir goutte , parce que les petits points noirs qu'on lui trouve ne sont que des ébauches d'yeux qui n'ont aucun commerce avec le cerveau.

La Taupe a les jambes très-courtes ; les pieds de devant plus larges que ceux de derrière , & propres à fouiller la terre , étant semblables à la paume de la main , laquelle regarde non en bas , mais sur les côtés ; cinq doigts à chaque pied , armés d'ongles robustes , un peu voutés , plus grands , plus longs & plus larges qu'en aucun autre Animal à proportion du corps , sur-tout ceux des pieds de devant ; tout le corps couvert de poil court , épais , doux comme de la soie , & noirâtres. Or , comme le

poil de la Taupe, dit M. l'Abbé *Prevost* dans son *manuel léxique*, est très-fin, on a tenté d'employer sa peau comme une sorte de velours naturel; mais sa couleur n'a l'air que d'un noir relavé. Sa queue est fort courte, à peine longue d'un pouce, presque cylindrique, un peu plus grosse dans son milieu, mouffe par le bout, très-médiocrement velue.

La peau de cet Animal est très-dure, nerveuse, épaisse comme du Chamois, en sorte qu'elle résiste au scalpel; & cette substance nerveuse, ferrée, compacte, paroît bien propre à empêcher une trop grande transpiration, & à conserver la chaleur des viscères, qui autrement auroient été exposés à ressentir les impressions fâcheuses du froid extérieur dans un élément tel que la terre. Le pannicule charnu se trouve si fermement attaché à la peau, qu'il semble ne faire qu'un même corps avec elle; car on ne sauroit l'en séparer qu'en le raclant; ce qui ne sert pas seulement à procurer le mouvement à la peau, mais aussi à repousser le froid en augmentant son épaisseur. Après le pannicule charnu se présente une membrane très-mince & transparente, qui enveloppe tout le bas-ventre, ainsi que la poitrine, & qui

peut s'en détacher sans déchirement. On pourroit peut-être l'appeller la membrane commune des muscles, qui sont cachés dessous. On trouve au bas-ventre les deux muscles droits fortement adhérents au péritoine par leur substance membraneuse ; & ces muscles semblent faire l'office des muscles transverses pour rapprocher dans le besoin l'abdomen du tronc. Les intestins recouverts de l'épiploon, au lieu de se distinguer comme dans la plupart des Animaux, en grêles & en gros, étoient uniformes dans la Taupe que nous avons disséquée, & de la même grosseur depuis le commencement jusqu'à la fin, ainsi que l'ont remarqué *Severini*, *Seger* & *Schelhammer*, excepté que l'extrémité du *rectum* est plus ample, mais tous garnis de cellules, afin de retarder la marche du chyle. On n'y apperçoit donc ni colon ni *cæcum*, à moins qu'on ne soupçonne avec *Seger*, qu'une espèce de vésicule ou de glande située à peu de distance de l'anús, tient la place du *cæcum*. Le canal intestinal étoit rempli çà & là d'excrémens noirs & liquides. Quant à la longueur de tous les intestins, *Seger* dit l'avoir trouvé de deux aulnes trois quarts, mesure de Copenhague. L'estomac occupoit le côté gau-

che pour faire place au foye ; il étoit fait comme une cornemuse , très-grand , à proportion du corps , tout ridé intérieurement , & plein d'une matiere chyleuse entremêlée de fragmens de vers de terre à demi digérés. *Schelhammer* a observé au pylore une crenelure , comme si l'orifice inférieur de l'estomac étoit ferré par un fil. Le foye remplissoit non-seulement le côté droit , mais même toute la partie supérieure du ventre ; il étoit vermeil , & composé de cinq lobes inégaux , dont le supérieur se divisoit en trois lobules qui formoient des espèces de franges en devant. La vésicule du fiel étoit bien apparente , & remplie d'une bile verdâtre. *Schelhammer* a reconnu par expérience , que le fiel contenu dans la vésicule , avoit une douceur manifeste , mêlée d'amertume , de même que dans tous les Animaux. Le même Auteur a découvert dans le mésentere au-dessous des intestins , un corps glanduleux d'une grosseur considérable , en sorte qu'il ressembloit à un gros intestin , lequel lui a paru être composé de glandes lactées conglomérées. La ratte est adhérente immédiatement à l'estomac , & semblable à celle du Chien , de couleur rougeâtre , plate & allongée en forme de lan-

gue. Les reins sont pareillement rougeâtres, & ont une assez grande cavité par rapport à leur petiteſſe ; les capſules atrabilaires ſont petites, blanchâtres. La verge, comme dit *Schelhammer*, étoit preſque toute cachée au-dedans, & ſi longue qu'elle égaloit preſque en longueur, la moitié du corps de l'Animal. Les teſticules n'étoient point pendants, mais enfermés ſous la peau ; ils égaloient les reins en grandeur : autour de la veſſie qui étoit très-épaiſſe, ridée, nerveuſe, il y avoit un autre corps rond, charnu en dehors, nerveux en dedans, ſitué ſur la verge même, où les canaux défé-rans alloient ſe terminer ; ce qui faiſoit connoître que c'étoit les proſtates. Or, outre le magnifique appareil de toutes les parties génitales dans un ſi vil Animal, il eſt encore à remarquer qu'elles ſont munies de tégumens charnus, qui ſervent à les contracter, & à pouſſer la matiere féminale aux endroits deſtinés. *Schelhammer* n'a trouvé dans la poitrine de la Taupe ni péricarde ni médiaſtin, mais le cœur ſitué au côté gauche, le poumon étant placé à droite, & ce qu'il y a d'étonnant, au-deſſous du cœur : mais je ne ſai, dit-il, ſi cela eſt arrivé contre nature dans notre ſujet. Pour

nous, nous pouvons bien affûrer que dans la Taupe mâle qui nous a servi pour la description anatomique, nous avons trouvé des poumons d'un volume considérable, composés de cinq lobes, dont deux couvroient le cœur en-dessus, & dont le droit étoit le plus grand de tous : ces poumons étoient marquetés de petites taches brunes, & les deux oreillettes du cœur noirâtres. *Severini* a observé que le cerveau étoit grand, eu égard à la taille de l'Animal, & bien distinct.

Quant au squelette de la Taupe, le crâne est fort ample, muni de futures obscures; l'os de la pomette est long & grêle, simple. La mâchoire supérieure a six dents incisives, suivies de chaque côté d'une dent canine très-aiguë; puis viennent quatre petites dents canines, & enfin trois mâchelieres âpres. A la mâchoire inférieure se trouvent huit dents incisives, une grande dent canine, trois petites, & autant de mâchelieres. Divers Auteurs disent y avoir découvert les trois osselets de l'ouïe. La structure du col, des épaules & de la poitrine est admirable, & telle qu'elle ne se trouve point dans aucun autre Animal. Les épaules ne sont pas si amples, ce qui fait que les différents muscles qui
dans

dans les autres Animaux proviennent de l'épaule , naissent du premier os de la poitrine ; ces épaules sont en grande partie adhérentes à l'os de la poitrine , en s'étendant jusqu'au milieu du col , où elles se joignent à l'*humerus* qui est large & inégal. La partie supérieure de l'os de la poitrine est située entre les épaules ; elle s'attache à la seconde partie qui étant fort ample & large , s'avance jusqu'au milieu du col , où l'on remarque une apophyse considérable à laquelle se joint une portion notable de l'*humerus*. L'os qui doit passer pour l'*humerus* est de la figure d'un Bouclier , servant d'appui aux pieds. Les pieds de devant sont composés d'un double os du coude ; l'apophyse inférieur du *cubitus* est longue , grêle , creusée , garnie d'une petite tête. Il n'y manque ni carpe ni métacarpe ; plusieurs osselets composent l'un & l'autre avec les doigts. Il y a à l'endroit où le *cubitus* se joint à l'extrémité du pied , un osselet singulier de figure semi-lunaire , propre pour fouir la terre. Chacun des cinq doigts de devant est composé de trois phalanges , & les ongles tiennent aux dernières. Les ongles sont forts , longs & larges , ronds en dehors , caves en dedans. La poitrine , d'abord

338 CINQUIÈME CLASSE,
étroite , se dilate de plus en plus. Les
vertèbres du dos & des lombes , ainsi
que les os innominés , sont comme dans
le Rat & l'Ecureuil. Il y a treize côtes.
L'os *sacrum* , auquel la queue se joint ,
est composé d'un seul os. Les pieds de
derrière sont composés du *femur* & du
Tibia, du milieu duquel naît le péroné.
Le reste est comme dans le Hérisson , le
Rat & l'Ecureuil. Il y a aussi l'osselet
femi-lunaire dont il a été fait mention
ci-dessus. Les ongles sont plus aigus.

Comme la Taupe a une habitation
différente de celle des autres Animaux à
quatre pieds , elle a aussi des organes
appropriés d'une manière curieuse &
convenable à tous égards à sa vie souterraine : elle a le nez mince & pointu ,
d'une force & d'une dureté particulières ; & ce qu'on a dit du Cochon , a
aussi lieu dans la Taupe , dont le col , le
groin , les yeux & les oreilles sont parfaitement conformes à sa manière de
vivre sous terre. En fouillant la terre ,
elle s'y pratique une route avec une célérité merveilleuse ; elle se nourrit de
toutes sortes de vermisseaux & de petites racines de plantes , ce qui est cause
qu'elle fait un grand dégât dans les
champs , les prés & les jardins ; aussi cet

Animal est-il extrêmement odieux aux gens de la campagne, qui tâchent de le détruire par divers moyens dont il est parlé dans les *maisons rustiques*. M. *Bradley* dans son *Calendrier des Laboureurs*, dit qu'en Décembre on trouvera les Taupes dans leur nids, qui forment une butte composée de feuilles, de paille, de mousse & de terre, beaucoup plus grosses que les taupinieres communes; & qu'on les trouve le plus ordinairement dans les endroits chauds & secs. *Albert* dit avoir éprouvé que la Taupe cherche les Crapauds & les Grenouilles pour sa nourriture, vu qu'il trouva un jour une Taupe qui tenoit par la patte un gros Crapaud qu'elle vouloit manger, tandis que le Crapaud qui vouloit s'enfuir & qui avoit déjà tout le corps tiré hors de la taupiniere, crioit de toute sa force à cause de la douleur que lui faisoit la morsure de la Taupe : mais il a aussi expérimenté que les Grenouilles & les Crapauds mangent les Taupes mortes qu'ils peuvent rencontrer. Quand la terre est trop échauffée par les rayons brûlants du soleil, les Taupes sortent ordinairement de leurs retraites pour respirer un air plus frais; c'est ce qui arrive au mois de Juin, & alors on les

340 CINQUIÈME CLASSE;
prend plus aisément. Nous ne pensons pas avec certains Auteurs, que ces Animaux soient contraints de sortir de la terre pour s'accoupler. La Belette, le Renard & quelques Oiseaux de proie les mangent; on a remarqué que les Chats les poursuivent & les tuent, mais qu'ils ne les mangent point, s'ils ne sont très-affamés. C'est principalement le matin & le soir que la Taupe fouille la terre, parce qu'alors la faim la presse; il en est de même après la pluie, parce que dans le temps humide elle sent plus facilement l'odeur des vers, & les entend mieux se mouvoir çà & là, outre que la pluie rend la terre plus meuble & plus aisée à tourner. La Taupe n'est pas muette, comme le disent quelques-uns; elle pousse un cri aigu, sur-tout lorsqu'on la frappe. Il est absurde de dire que cet Animal puisse s'engendrer de la pourriture, ou de la terre détrempée par la pluie. Il y a des gens qui comptent la Taupe parmi les insectes; mais c'est une autre absurdité. On trouve quelquefois des Taupes blanches, mais d'un blanc un peu sale; il y a même des cantons où cette variété n'est pas fort rare, comme l'observe M. *Klein*. Nous avons vu plusieurs Taupes blanches trouvées dans notre Orléanois,

La Taulpe ou Taupe , ainsi dite du Latin *Talpa* , se nomme en Grec *Spalax* ou *Aspalax* ; en Italien *Talpa* , ou *Topinara* ; en Espagnol *Topo* ; en Allemand *Maulwurff* ou *Mollmaus* en Flamand *Moll* ; en Polonois *Kret* ; en Anglois *Mole* , ou *Moldwarp* , ou *Want* ; en Suédois *Mullvad*.

La Taupe contient beaucoup de sel volatile, & fixe, & de l'huile. L'Animal, entier , le cœur , le foye & le sang , sont d'usage en Médecine. La cendre d'une Taupe calcinée est propre contre les rhumatismes , la lépre & les écrouelles. La dose en est depuis un demi-gros jusqu'à deux scrupules , infusée dans un verre de vin : on la mêle aussi avec du miel ou de l'huile ; & l'on s'en sert en liniment contre les mêmes maladies. Une Taupe vivante étouffée dans la main , passe pour un fébrifuge éprouvé : *Ettmuller* va encore plus loin ; car il assure que la main de celui qui a étouffé une Taupe , appliquée sur les écrouelles , & même sur les cancers , a la vertu de les guérir. Le cœur de cet Animal desséché & pulvérisé , est propre , suivant *Schroder* , pour guérir les hernies ; on en doit prendre un tous les jours , & continuer trois ou quatre jours

342 *CINQUIÈME CLASSE*;
 de suite. Le foye desséché & réduit en
 poudre, est propre pour calmer les va-
 peurs hystériques, & les tranchées des
 nouvelles accouchées. Le sang récent
 d'une Taupe fait revenir les cheveux,
 si l'on en frotte la tête : il est de plus re-
 commandé contre la gangrène, & spécia-
 lement contre celle des mammelles ; on
 en enduit un papier, ou un linge blanc,
 qu'on laisse sécher : on le trempe en-
 suite dans quelque eau appropriée,
 pour l'appliquer sur la partie. On fait
 des calottes ou bonnets de peau de Tau-
 pes, qu'on met sur la tête des enfans
 pour les garantir des convulsions.

U R S U S.

O U R S ; Ursus, Offic. Schrod. 312.
 Lemer. 928. Boissch. *de Quad.* 198.
 Dal. Pharm. 447. Blas. 127. Valent. 47.
 Schwenckf. *Quad.* 131. Charlet. Exerc.
 24. Gefn. *de Quad.* Digit 941. Aldrov.
de Quad. Digit 117. Jonst. *de Quad.* 86.
 Raii Synop. *Quad.* 171. Klein. *Quad.* 82.
Ursus caudâ abruptâ, Linn. Faun. Suec.
 2. *Ursus niger*, *caudâ unicolore*, Briss.
Quad. 258. *Ursus* & *Ursa vulgò*, *Ursus*
vulgaris, Quorumd.

La grandeur & l'épaisseur du poil dans lequel tout le corps de l'Ours est caché de telle sorte qu'il ne semble être qu'une masse qui n'a presque aucune apparence d'Animal, l'a fait appeller avec raison *informe* par *Virgile* ; mais il n'y a personne qui ne le trouve tout-à-fait *difforme* , lorsque la peau lui étant ôtée , sa véritable figure se peut voir sans empêchement. Cette difformité , de même que celle du Singe , qui est estimée la plus laide de toutes les Bêtes, est fondée sur la ressemblance mal prise qu'ils ont l'un & l'autre avec le plus beau de tous les Animaux , par la règle générale & toujours véritable , que la dépravation des choses les plus parfaites est la pire. Ce qui rend le corps de l'homme admirable , selon l'opinion de *Galien*, est la structure des pieds & des mains , laquelle distingue son corps d'avec celui des autres Animaux , de même que le raisonnement fait la différence des âmes. Cette structure est tout à fait extravagante dans l'Ours , en ce qu'ayant quelque chose qui approche en apparence de ce qui fait la perfection de ces organes , il se trouve qu'en effet ce qui est le plus important dans leur conformation , est dépravé , ou

344 CINQUIÈME CLASSE,
manque tout-à-fait dans l'Ours. *Galien* remarque deux choses qui sont principalement nécessaires pour la commodité de l'usage de ces parties ; à sçavoir, dans la main, que ses cinq doigts soient généralement divisés en deux parties, y en ayant quatre joints ensemble qui sont comme d'une même espèce, & un cinquième à part, qui en est ainsi séparé pour servir à l'action principale de la main qui est de prendre ; & dans le pied, qu'il soit composé du talon d'une part, & des cinq doigts qui lui sont opposés de l'autre, comme les quatre de la main sont opposés au pouce, pour rendre le marcher plus assuré & plus ferme par la différente application de ces deux parties à la figure des choses sur lesquelles on marche. *Plin*e, qui a parlé de la ressemblance que les pieds & les mains de l'Ours ont avec ces parties de l'homme, ne l'a pas bien entendue, la faisant consister dans la position des coudes & des genoux, qu'il dit être au Singe & en l'Ours comme en l'homme, & au contraire des autres Animaux, qui ont les genoux en arrière & les coudes en devant. Car la vérité est que tout les Animaux ont ces parties tournées d'une même façon, quoiqu'en dise *Aristote* ;

& que ce qui fait que l'on y trouve de la différence vient de ce que l'on prend aux brutes les talons pour les genoux , & le poignet pour le coude ; parce que l'os qui fait le talon de l'homme , est tellement allongé aux brutes qu'il est pris pour la jambe , & que le poignet , qui en l'homme est composé d'un amas de huit petits os presque ronds que l'on appelle le carpe , a dans la plupart des brutes un de ces os fort long , & que l'on prend pour la jambe de devant , quoiqu'il ne soit proprement qu'un des os du carpe : de sorte que les jambes & les bras de l'Ours sont seulement en cela comme en l'homme , qu'ils sont charnus , quoiqu'*Aristote* dise qu'il n'y a que l'homme qui les ait ainsi ; que l'os du talon est court , & qu'il forme une partie de la plante du pied ; qu'il y a cinq orteils amassés ensemble , & opposés au talon ; & que sa main a aussi les os du carpe presque égaux , & ramassés comme nous : mais il n'a point en sa main de pouce séparé des quatre autres doigts , & le plus gros des cinq qui composent la main , & qui n'a que cette grosseur qui le puisse faire passer pour un pouce , est placé tout au contraire qu'en l'homme , étant au-

346 CINQUIÈME CLASSE;
dehors & à la place du petit doigt, de même qu'au pied où le plus gros orteil est aussi en-dehors. Pour ce qui est du pied, il ne pose point d'ordinaire sur le talon, qui à cause de cela est couvert de poil de même que la jambe, & n'a point les callosités, ni ce genre de peau particulière qui munit la plante du pied, & qui marque les endroits sur lesquels il pose en marchant. Au-contraire, la main a comme un talon, cette callosité qui est en la paume de la main, étant interrompue par la peau pelue, pour recommencer un peu plus haut une autre callosité. Enfin, les doigts de la main sont aussi très-mal formés, & mal propres pour leurs usages, étant gros, courts & ferrés l'un contre l'autre comme aux pieds. La substance de ces parties n'est pas moins particulière, ni moins remarquable que leur structure. *Pline & Plutarque* rapportent que c'est un manger excellent; & *Michaël Herus* dit qu'en Allemagne elles sont encore à présent réservées pour la table des Princes, à qui on sert des pattes d'Ours salées & enfumées. Nous remarquâmes que cette substance bonne à manger, doit être un ligament graisseux, fort blanc & fort délicat, épais environ de

deux doigts, qui occupe le dedans des pieds & des mains; & on peut douter s'il n'y a point apparence qu'il puisse sortir quelque humidité de cette partie, qui ait donné lieu à *Elie* & à *Pline* de dire que l'Ours vit quarante jours en léchant seulement son pied droit.

Les ongles de deux Ours que nous avons disséqués, étoient attachés à la dernière phalange des doigts de la même manière qu'au Lion, ayant par la structure particulière de cet article, que nous avons décrit dans le Lion, la faculté de tenir ces ongles élevés en marchant pour en conserver les pointes: mais il paroissoit que nos Ours avoient négligé de se servir de cette faculté, parce que leurs ongles étoient usés jusqu'à près de la moitié. Ils étoient noirs & bien moins grands qu'au Lion, à ce que l'on pouvoit juger parce qu'il en restoit. La manière dont ces ongles étoient usés, faisoit voir que leur substance est bien différente de celle du Lion; car dans les Lions que nous avons disséqués, les ongles étoient aussi quelque peu usés en une patte, mais de la même sorte que du bois fibreux seroit usé; au lieu que ceux des Ours l'étoient comme du fer; c'est-à-dire, que les ongles du Lion

348 *CINQUIÈME CLASSE,*
sont composés de fibres séparables, à cause qu'ils sont d'une substance hétérogène; & que les ongles de l'Ours sont d'une substance plus égale & plus compacte. Les dents étoient semblables à celles du Lion, si ce n'est qu'elles étoient beaucoup plus petites. C'est pourquoi on dit qu'il n'employe que ses pattes pour rompre les filets, & pour déchirer les toiles des chasseurs, parce que la grosseur & l'épaisseur de ses lèvres l'empêche de se servir de ses dents. Ces lèvres ont aussi une figure assez extraordinaire, celles d'en bas étant repliées & coupées au droit des deux coins en forme d'une crête de Coq.

La longueur de tout le corps étoit depuis le bout du museau jusqu'à l'extrémité des orteils, de huit pieds trois pouces; de cinq pieds & demi jusqu'au commencement de la queue, qui étoit de cinq pouces; & d'un pied cinq pouces jusqu'à l'occiput, qui étoit plat, & faisoit un angle avec les os du sinciput au droit de la future lambdoïde, au milieu de laquelle aboutissoit une crête élevée comme celle d'un casque, mais beaucoup moins haute qu'au Lion, & d'où le muscle crotaphite, qui couvroit pareillement la tête, prenoit aussi son

origine, étant toutefois beaucoup moins charnu. Le thorax étoit plus large qu'au Lion, & aussi fort long, étant composé de quatorze côtes. Le col n'étoit pas court à proportion de sa largeur, comme au Pourceau, ainsi que disent les Auteurs; car il n'avoit que sept pouces de large sur neuf de long: la grande épaisseur du poil qui environne & qui élargit ce col, est ce qui le fait paroître court. L'os de la cuisse étoit plus long à proportion qu'il n'est ordinairement aux brutes, & il étoit articulé avec celui de la jambe par le moyen d'une rotule, que quelques Auteurs disent ne se trouver qu'en l'homme. La peau qui étoit fort dure & fort épaisse sur le dos, fut trouvée mince & délicate sous le ventre. Le poil étoit bien moins rude qu'au Lion & qu'au Sanglier, tenant en quelque façon de la laine, plus crépé qu'en la chèvre, & beaucoup moins qu'au Mouton.

Pour ce qui est des parties du dedans du corps, l'épiploon étoit assez grand, mais fort maigre, de même que tout le reste du corps, qui n'avoit, ni dehors ni dedans aucune graisse: ce qui devoit être un effet de la maladie dont il étoit mort, la constitution naturelle de l'Animal étant d'être fort gras, & l'hiver

étant la saison en laquelle il s'engraisse davantage. Le foye étoit fort grand, & divisé en sept lobes, dont il y en avoit un bien plus petit que les autres. La vésicule du fiel n'étoit pas la moitié si grande qu'au Lion; il y avoit pourtant beaucoup de bile épanchée sur les membranes des parties d'alentour. L'œsophage qui n'avoit pas plus de quatorze lignes de diamètre, & ne s'élargissoit point vers l'orifice supérieur du ventricule, étoit fort charnu en dehors jusqu'au ventricule, lequel étoit extraordinairement petit, quoiqu'*Aristote* assure que l'Ours l'a fort grand de même que le Pourceau: ce qu'il a dit peut-être, avec tout le reste des Auteurs, parce qu'ils ont cru que l'Ours étant grand mangeur, il devoit avoir un grand ventricule. En nos sujets il n'avoit pas un pied de long, & sa plus grande largeur qui étoit vers le haut, n'étoit que de six pouces, & de deux & demi vers le milieu, où il se retrécissoit pour s'élargir en un second ventricule d'environ trois pouces & demi, qui se relevoit vers le pylore. Le fond de l'un & de l'autre ventricule étoit dur & épais de trois lignes, & de cinq vers le pylore, qui étoit encore plus dur. Leur

membrane interne n'étoit pas égale comme elle est ordinairement , à la réserve de cette légère âpreté que l'on appelle le velouté ; mais elle étoit en quelque façon semblable à celle des ventricules des Animaux qui ruminent , à cause de plusieurs éminences qu'elle avoit , pareilles à celles qui font le *reticulum* & l'*échinus*, si ce n'est que ces éminences n'avoient pas dans leur figure la régularité qui se voit aux Animaux qui ruminent. A l'égard des intestins , on peut dire qu'il n'y en avoit qu'un seul , parce qu'on n'y voyoit point la distinction qui se remarque en la plûpart des Animaux , par la différence de leur couleur, de leur substance & de leur grosseur. Il n'y avoit aussi aucune apparence de *cæcum* ni de son appendice , non plus que de replis ni de cellules au colon. Ils avoient en tout quarante pieds de long. Ceux du Lion n'en avoient que vingt-cinq. Cette uniformité d'intestin peut avoir été cause de faire mettre à *Théodorus Gaza* , dans la traduction du texte d'*Aristote* , où il est parlé des intestins de l'Ours , le singulier *intestinum* pour le pluriel *entera* (*Entera*) ; & il y a apparence que cette particularité étoit inconnue à *Scaliger* , quand il a

repris *Theodorus* d'avoir pris cette liberté. La ratte étoit petite & mince, n'ayant pas plus de six pouces de long sur deux de large, & moins d'un pouce d'épaisseur. La structure des reins nous sembla tout-à-fait particulière. Leur figure étoit fort longue. Ils avoient cinq pouces & demi de long sur deux & demi de large. La membrane adipeuse, qui étoit sans graisse, ayant été ôtée, on trouva une autre membrane fort dure & fort épaisse, qui n'étoit point la membrane propre attachée au parenchyme, mais une membrane, qui comme un sac contenoit cinquante-six petits reins, car on peut ainsi appeller autant de parenchymes séparés actuellement les uns des autres, couverts de leur membrane propre, & liés ensemble en quelques endroits par des fibres & par des membranes fort déliées, qui étoient produites de celle qui les enveloppe tous en manière de sac. Cette connexion étoit principalement des petits reins, qui sont en la partie cave de tout cet amas de reins; car vers la partie gibbe, ils n'étoient point liés ensemble. La figure de chaque petit rein étoit d'avoir une base large en dehors, & de retrécir vers le dedans de tout le rein, où ils étoient

attachés comme les grains d'une grappe de raisin. Cette base étoit en d'aucuns hexagone , en la plûpart pentagone , en quelques-uns quarrée. Ils étoient aussi différents en grosseur ; mais en la plus grande partie la grosseur étoit d'une moyenne châtaigne , en quelques-uns d'une petite noisette. Cet amas représentoit assez bien une pomme de Pin quand elle est mûre. Chacun de ces petits reins étoit attaché comme par une queue composée de trois sortes de vaisseaux , qui sont les rameaux des deux émulgentes & de l'uretère , lesquels entroient par la pointe du petit rein , qui faisoit une enfonçure pour les recevoir , de même qu'une pomme reçoit sa queue à la manière ordinaire des grands reins. Ces rameaux étoient disposés , enforte que celui de l'artère étoit au milieu de celui de la veine & de celui de l'uretère , ainsi que *Riolan* l'a remarqué , qui croit que ces vaisseaux sont ainsi situés , afin que l'artère frappant sur l'uretère , fasse incessamment couler l'urine par son battement continuel. Les troncs de la veine & de l'artère émulgente , qui n'étoient pas plus gros qu'une plume à écrire , se divisoient chacun en deux rameaux , & ensuite en plusieurs autres ,

354 CINQUIÈME CLASSE,
jusqu'à en fournir un à chaque petit
rein, quoiqu'il y en eût quelquefois deux
qui sembloient être attachés comme à
une seule queue : mais cela paroissoit
ainsi, à cause que les deux rameaux qui
les attachoient entroient dans le petit
rein immédiatement après la division.
Ces rameaux pénétroient peu avant, &
se perdoient dans le parenchyme, en-
sorte que la cavité notable que le vais-
seau avoit hors le petit rein, ne paroîs-
soit plus, soit que cela arrivât par la
division presque infinie, & par consé-
quent imperceptible, qui se fait en de
petits rameaux qui se dispersent par le
parenchyme, comme *Laurentius Belli-
nus* estime qu'il arrive aux émulgentes
des reins de l'homme ; soit qu'en effet
ces vaisseaux ne passent pas plus avant,
suivant l'opinion d'*Higmorus*, & que la
substance spongieuse du parenchyme
boive & filtre à l'abord le sang de l'ar-
tère, pour le rendre à la veine pur &
séparé de sa sérosité qui coule par les
mammelons dans les bassinets de l'ure-
tère, de même que le petit lait lorsque
le fromage se caille, laisse la partie bu-
tyreuse, & passe au travers de la caséeu-
se ; & de même que la lessive qui est
versée au haut du cuvier sort par le trou

d'en bas , après avoir pénétré le linge , sans qu'il y ait aucuns canaux qui l'y conduisent. La conformation de l'uretère étoit différente de celle des vaisseaux émulgents ; car quelque peu après son entrée dans la membrane , qui comme un sac enfermoit tous les petits reins , il s'élargissoit , & sa grosseur , qui étoit d'une plume à écrire , venoit à égaler celle d'un doigt. Il se divisoit ensuite en deux rameaux de cette même grosseur , lesquels en produisoient d'autres moindres , qui en fournissoient un plus petit à chaque petit rein. Ce dernier rameau surpassoit pourtant en grosseur les rameaux de la veine & de l'artère émulgente , qui entroient avec lui dans le petit rein , & il passoit plus avant , & jusqu'après de la moitié , auquel lieu il se divisoit en deux , & quelquefois en trois branches. Chacune de ces branches s'élargissoit un peu , & formoit en son extrémité un bassinnet qui étoit presque rempli d'une caruncule en forme de mammelon ; & à côté de cette caruncule le bassinnet paroissoit percé de trois ou quatre trous , qui n'étoient que des sinuosités formées par la membrane du bassinnet , laquelle se replioit en dedans , faisant comme d'autres plus petits bassinnets capables de re-

cevoir seulement la tête d'une épingle. Ces mammelons qui n'avoient que la grosseur d'un grain de bled, égaloient par leur nombre celle des mammelons des reins de Bœuf, qui sont gros comme le bout du doigt, mais qui ne sont qu'au nombre de neuf ou dix, au lieu qu'il y en avoit plus de cent en chacun des reins de nos Ours. Et il semble que *Bartholin* n'avoit pas examiné cela, quand il a écrit que le rein de l'Ours est semblable à ceux du Bœuf, des enfans nouveaux-nés, & d'un Marsouin qu'il a disséqué en présence du Roi de Danemarck : car ces reins, dont parle *Bartholin*, & auxquels il compare ceux de l'Ours, ont seulement des fentes en leur superficie, qui les font paroître à l'abord semblables à ceux de l'Ours, quoiqu'en effet ils n'aient qu'un parenchyme seul & continu, ces fentes ne pénétrant que fort peu avant ; au lieu que les cinquante-six petits reins de l'Ours étoient actuellement divisés, & avoient chacun toutes les parties dont les grands reins sont composés. Il faut aussi que ceux qui, comme *Pline*, ont dit que la verge de l'Ours, si-tôt qu'il est mort, s'endurcit comme de la corne, n'ayent pas bien examiné la chose, & qu'ils n'aient ni la

hardiesse de s'éclaircir qu'elle est la verge de l'Ours pendant qu'il est vivant, ni la curiosité d'en faire la dissection après sa mort : car ils auroient trouvé que cette dureté est naturelle à cette partie en l'Ours, de même qu'au Chien, au Loup, à l'Escurieu, à la Belette, & à plusieurs autres Animaux, qui ont un os à l'extrémité de la verge, comme *Aristote* remarque. Celui de nos Ours étoit long de cinq pouces & demi, gros de quatre lignes vers les os pubis, dont il étoit éloigné de cinq pouces, & un peu courbé.

Le poumon avoit cinq lobes, trois au côté droit, & deux au gauche. Les deux supérieurs du côté droit étoient fort grands : le troisième, qui étoit moyen, étoit partagé vers son extrémité en trois pointes. En l'un de nos Ours les deux lobes du côté gauche étoient fort tuméfiés : le supérieur qui paroissoit blanchâtre, étoit enflé de quantité de vent : dans l'inférieur il se trouva un corps étranger de la grosseur des deux poings, semblable à une éponge trempée dans de l'encre. Dans l'autre Ours, qui étoit fort jeune, la structure du Médiaſtin étoit particulière, étant percée en plusieurs endroits de quantité de

trous de la largeur d'une ligne & demie, & étant parsemé d'un grand nombre de vaisseaux, qui étoient de la grosseur de plus d'une ligne, enforte qu'il ne lui manquoit que la graisse pour être semblable à un épiploon. Le cœur qui avoit six pouces de long sur quatre de large, étoit fort solide par sa pointe, dont la chair avoit un pouce d'épaisseur : cette pointe étoit mouffe, & non pas aigue, comme au Lion. L'apre - artère avoit tous ses anneaux imparfaits, & non pas entiers comme au premier des Lions que nous avons dissequés : mais ces anneaux dans nos Ours étoient beaucoup plus larges qu'au Lion, ayant plus de cinq pouces de tour. La langue étoit large & mince comme au Chat & au Chien, & garnie par-dessus de ses petites pointes charnues sans aucune âpreté. Le crâne n'étoit point si fragile que disent les Auteurs : il fut trouvé fort dur sous la scie. Il est bien vrai qu'il n'avoit que la moitié de l'épaisseur de celui du Lion, que nous avons trouvé de six lignes à l'endroit le plus mince. L'os qui s'avance en dedans, & qui sépare le grand cerveau du petit, étoit aussi plus mince & d'une figure plus irrégulière qu'au Lion. Le cerveau en ré-

compense étoit quatre fois plus grand, ayant quatre pouces de long & autant de profondeur, sur trois de large; au lieu que le Lion n'en avoit que deux en tous sens. La glande pinéale étoit fort petite, & presque imperceptible comme au Lion. L'œil étoit recouvert d'une paupière interne qui commençoit au grand coin, tendant un peu vers le bas. Il étoit étrangement petit: son globe n'avoit pas plus de cinq lignes de diamètre, & étoit plus petit que celui d'un Chat. Le cristallin avoit une figure presque sphérique; & celui de l'œil gauche du plus grand & du plus vieux de nos Ours, étoit gâté par un *glaucoma*, qui l'avoit rendu blanc & tout-à-fait opaque. Sa situation étoit aussi fort extraordinaire, n'étant pas placée au droit de l'ouverture de l'uvée, mais tirée à côté hors de l'axe de l'œil, en sorte que même avant la dissection, cela se reconnoissoit par une blancheur qui paroissoit au bas de l'ouverture de la prunelle en dedans, comme s'il y eût eu une cataracte abaissée: & cela étoit causé par la contraction des fibres du ligament ciliaire d'un côté; & par la distention du relâchement de celles de l'autre: ce qui sembloit être fait pour

360 CINQUIÈME CLASSE,
laisser un passage libre aux espèces vi-
suelles au travers des deux autres hu-
meurs ; cette distorsion du cristallin
étant vraisemblablement faite de la mê-
me manière qu'on la voit arriver aux
yeux des enfans , qui ayant été long-
temps couchés en un endroit où ils ne
peuvent regarder la lumière qu'oblique-
ment , deviennent louches par une dis-
position que les muscles de l'œil con-
tractent par habitude , & qui change
celle qui leur est naturelle par l'allonge-
ment des fibres dans les uns , & par leur
accourcissement dans les autres. Cela
pourroit faire croire que ces fibres du
ligament ciliaire sont capables d'une
contraction & d'une dilatation volon-
taire , pareille à celle des fibres des mus-
cles ; & que cette action peut augmen-
ter ou diminuer la convexité du cristal-
lin , selon le besoin que l'éloignement
différent des objets en peut faire avoir
à l'œil pour voir plus distinctement.

L'extrême maigreur de nos deux Ours
nous a ôté le moyen de faire une expé-
rience sur leur graisse , & de nous éclair-
cir de la vérité de ce qu'*Aristote*, *Théo-
phrasle* & *Plin*e en rapportent ; à sçavoir
qu'étant gardée pendant l'hyver , elle
augmente de grosseur & de poids mani-
festement :

festement : ce qui étant vérifié confirmeroit l'opinion que l'on a , que l'Ours est de tous les Animaux celui dans lequel la faculté de croître est plus puissante puisqu'étant au commencement de sa vie presque le plus petit de tous , (car au rapport d'Aristote & de Pline , il n'est guère plus gros qu'une Souris ,) il devient cependant un des plus grands : & que bien qu'il ait été nourri assez long-temps du lait d'une mère qui ne mange rien , (s'il est vrai comme dit *Aristote* , que l'Ourse fait ses petits lorsqu'elle est prête de s'enfermer dans sa caverne , où elle demeure quarante jours sans manger , & qu'ensuite ainsi tous les ans l'Ours demeure un long espace sans prendre de nourriture ,) il ne laisse pas de croître si puissamment qu'au rapport d'*Albert* , sa croissance ainsi qu'au Crocodile , dure pendant tout le cours de sa vie ; & continue même encore après sa mort , si ce que les Anciens ont écrit de sa graisse est véritable. La considération de ces particularités jointe à nos observations , nous a fait juger que le tempérament de l'Ours , qui selon *Aristote* , est souverainement humide , doit être entendu d'une humidité propre à la vie , qui est celle qui ne dessé-

che pas aisément, & qui est l'effet, non de la crudité, telle qu'est l'humidité superflue des excréments, mais de la perfection de la coction causée par la bonté du tempérament des parties qui sont capables de convertir aisément toute sorte de nourriture en un bon suc, & d'en assimiler & changer en leur propre substance, ou en dissiper la plus grande partie par l'emploi qu'elles en font utilement pour l'exercice de leurs fonctions. Les marques que nos observations nous ont fournies dans l'Ours de cette perfection de tempérament, sont en premier lieu, qu'un Animal qui mange indifféremment de toutes sortes de viandes comme l'Ours, & qui digère avec une même facilité les chairs crues, le Poisson, les Cancres, les insectes, les herbes, les fruits des arbres, les légumes & le miel, & cela dans un estomac fort petit, & des intestins étroits, & entre lesquels il ne se trouve point de *cæcum*, doit avoir une merveilleuse puissance pour la coction, puisqu'elle est capable de suppléer par la bonté du tempérament, ce qui manque à la commodité de la structure qui se voit dans les organes que les autres Animaux ont pour rendre ces fonctions plus

parfaites , & qui pour digérer beaucoup de nourriture , la gardent long - temps dans de grands receptacles, & la conduisent par beaucoup de replis & d'anfractuosités , comme nous avons observé dans le Chameau , dont les intestins étoient presque une fois aussi longs que ceux de l'Ours , ayant plus d'onze toises. En second lieu , le peu de capacité qui se trouve dans son foye & dans sa ratte pour recevoir les excréments , marque aussi que l'action de la chaleur naturelle est si bien réglée , qu'elle n'est pas sujette aux défauts ni aux excès , par lesquels la nourriture étant ou brûlée , ou cuite seulement à demi , le sang qui en est engendré a besoin d'être purgé de quantité de parties qui sont incapables de nourrir le corps : car pour ce qui est du grand nombre des reins , quand même la Nature l'auroit fait pour évacuer une plus grande quantité de sérosités , l'abondance de cet excrément ne devoit point être estimée une marque de la faiblesse de la chaleur , & de l'imperfection de la coction ; mais plutôt un effet du peu de transpiration insensible qui se fait dans l'Ours , à cause de l'épaisseur de l'habitude de son corps , qui n'y est pas favorable. A quoi il faut encore

364 CINQUIÈME CLASSE;
ajouter, que ce défaut de transpiration ne peut être une marque de manque de chaleur, & d'une pesanteur terrestre; puisque tout massif & tout grossier que l'Ours paroît, il n'y a guère d'Animal qui ait une agilité & une vigueur plus capable de témoigner l'abondance & la subtilité des esprits que la puissance de la chaleur naturelle a accoutumé de produire. En troisième lieu, cette faculté si puissante qu'il a de croître, est la marque d'une humidité bien parfaite, puisqu'elle rend les parties capables de s'étendre, & d'augmenter tellement leur grandeur sans rien diminuer de leurs forces. Les conjectures que nous avons tirées de nos observations, pour rendre croyable cette petitesse si extraordinaire que les Auteurs disent être dans la naissance & dans la première conformation de l'Ours, sont fondées sur la petitesse de ses yeux, par la raison que les yeux dès le commencement que la formation est apparente, sont ordinairement si gros à proportion du reste du corps, que chaque œil surpasse la grosseur de tout le reste de la tête, de même que la tête surpasse de beaucoup la grandeur du reste du corps: de sorte que supposant, comme il est raisonna-

ble, que les yeux de l'Ours étoient dans la première conformation aussi gros à proportion du reste du corps qu'ils ont accoutumé d'être, il est aisé de juger par la petitesse qu'ils ont quand l'Ours est parvenu à sa croissance, quelle étoit la petitesse de tout son corps dans la première formation; ou bien il faudroit supposer une chose qui n'est pas croyable, sçavoir que ses yeux ne sont pas crus à proportion du reste du corps, comme il font aux autres Animaux.

Telle est la description anatomique de l'Ours, dont l'étendue & l'exactitude font aisément connoître la source, d'où nous l'avons tirée, c'est-à-dire, l'admirable Recueil des *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences pour servir à l'Histoire Naturelle des Animaux*, dressés par M. Perrault: aussi Blasius, Valentini & Ray n'ont-ils trouvé rien de mieux à faire que de puiser à la même source. Ray remarque seulement d'après Willughby, que l'Ours marche sur le talon, & qu'en marchant il s'appuie dessus à la manière de l'homme; que les racines des ongles sont affermies par de durs anneaux; que la femelle a deux mamelles au-dessous des épaules; que le squelette de l'Ours est très-res-

366 CINQUIÈME CLASSE,
semblant à celui de l'homme ; qu'il a
l'os du coccyx, quoiqu'il n'ait point de
queue, point de clavicules ; quatorze
côtes de chaque côté de la poitrine,
trente-trois vertèbres à l'épine du dos,
& sept au col. Nous lisons dans les *Ephé-
mèrides d'Allemagne, Décurie première,
Années IX & X, page 403* ; une observa-
tion du docteur *Etienne Lorenfinus*, par
laquelle il établit que dans l'Ours qui est
peut-être de tous les Animaux celui qui a
l'odorat le plus exquis, la surface interne
du nez se trouve extrêmement étendue,
vu qu'on y compte plus de trente espaces
disposés de façon qu'il y a quatre rangs
de plans de lames osseuses séparés l'un
de l'autre par trois plans perpendiculai-
res ; ce qui multiplie prodigieusement
les surfaces propres à recevoir les im-
pressions des odeurs.

Selon M. *Klein*, l'Ours a quatre mam-
melles, & presque point de queue ; il est
très-connu dans le pays du Nord, sa plus
grande force est dans les bras & dans les
jambes, il a la tête très-foible ; il peut mar-
cher & courir sur les pieds de derrière ; il
grimpe aux arbres pour vuider les ruches
des Mouches-à-miel ; il frappe avec les
pieds de devant comme avec les poings, &
en frappant ainsi il tue jusqu'à des Bœufs ;
il est rusé, malin dangereux, toujours

disposé à faire quelque mauvais coup , & sa ruse est comparable à celle du Renard. L'Ours commun en Pologne varie : le plus grand est appelé l'*Ours des Fourmis* , parce qu'il s'en nourrit , & est noirâtre ; le moyen qui est l'*Ours vulgaire* , est de couleur fauve ; le petit se nomme *Ours blanc* ou *argenté*. Sur les confins de la Russie blanche & de la Russie noire ou Moscovie , il y a des Ours qui ont les poils mêlés de noir & d'argenté. Les plus grands sont féroces : dans le Palatinat de *Polocski* en Lithuanie , on a vu un Ours d'une grandeur extraordinaire , qui avoit égorgé quelques dizaines de Chevaux , outre les autres Bestiaux. La peau d'un Ours tué dans le Palatinat de *Chelm* avoit près de six aulnes de longueur , & celle d'un autre Ours tué dans le Palatinat de Poméranie en avoit cinq. On envoie assez souvent de Lithuanie à Dantzic des peaux d'Ours de huit pieds. En l'année 1721 on vit dans la *Polesie* une troupe de quatre-vingts Ours. M. *Anderson* dans son *Histoire Naturelle de l'Islande , du Groënland & du détroit de Davis* , dit qu'on voit souvent sur le Continent, des Ours blancs que les Groënlandois tuent aussi-tôt qu'ils les apperçoivent ;

ils ne ressembloit point à nos Ours , mais plutôt à ceux de Spitzberg , ayant la tête allongée comme les Loups. En Islande , on voit quelquefois ariver dans le Printemps des Ours , qui y viennent du Groënland sur de gros glaçons , quand le vent les pousse du côté de l'Isle : mais on établit ordinairement vers ce temps-là des gardes sur la côte du Nord ; & aussi-tôt qu'on en apperçoit un seul , tout le monde se met en devoir , & on ne le quitte point qu'on ne l'ait tué , sans quoi ces Animaux dangereux se multiplieroient bien-tôt dans les rochers inaccessible aux hommes , & feroient impunément des ravages terribles parmi les habitans dispersés. On lit dans un voyage du Nord , que les Baleines mortes commencent d'abord à sentir , & que cette puanteur augmente d'heure en heure : Leur chair fermente , & il se fait de si grands trous dans le ventre de ces Animaux , que les boyaux en sortent. Si l'on est sujet au mal des yeux , cette vapeur les enflamme d'abord , & y cause une aussi grande douleur que si l'on y avoit jetté de la chaux vive. En découplant la Baleine , on se tient aussi éloigné qu'on peut de la graisse pour n'en être pas barbouillé , ce qui pourroit causer

une contraction de nerfs , & rendre ainsi perclus des mains & des bras. Mais qu'il y ait de la graisse ou non sur les Baleines mortes , les Ours blancs généralement y courent d'abord , & ressemblent à ces Chiens qui ne vivent que de charogne. Dans ce temps-là leur fourrure blanche devient jaune , & même leur poil tombe , de sorte qu'alors leur peau ne vaut pas grand chose. Selon M. *Henri Ellis* dans son *Voyage de la Baye de Hudson* , on y voit aussi certains Quadrupèdes , qui sont assez singuliers , & qu'on regarde comme particuliers à ces pays : tel est l'*Ours blanc* , qui est un Animal très différent de l'Ours ordinaire. Il a la tête plus longue & le col beaucoup plus mince que celui-ci. On dit que le bruit qu'il fait ressemble à l'aboyement d'un Chien enrôlé : il y en a de grands & de petits. Leur poil est long & doux comme de la laine. Ils ont le nez & le museau noirs de même que les ongles. Ils nagent d'une table de glace à l'autre , & se plongent souvent sous l'eau pour long-temps. Ceux qui habitent la côte , se nourrissent principalement de Baleines mortes ; les autres , qui demeurent plus avant dans le pays , vivent de tout ce qu'ils rencontrent. L'Ours , dit le

sieur *Denys* dans son *Histoire Naturelle de l'Amérique Septentrionale*, est tout noir, & de la hauteur d'un grand Porc, non si long, mais plus gros de corps : il a le poil grand, une grosse tête plate, de petites oreilles, point de queue, ou si peu qu'elle ne paroît presque point ; il a les griffes grandes, & monte dans les arbres, vit de gland, mange peu de charogne, va le long des bords de la mer, où il mange des Hommars & autres Poissons que la mer jette à la côte : il ne court point sur l'homme à moins que d'être blessé ; la chair en est bonne à manger, blanche comme le Veau & d'aussi bon goût, même plus délicat : il est six mois de l'hyver caché dans un creux d'arbre ; pendant tout ce temps-là il ne fait que lécher ses pattes pour tout vivre, & c'est le temps qu'il est le plus gras : Les petits de cinq à six mois sont d'un très-excellent goût & très-tendres. Et ailleurs en parlant de la chasse des Sauvages, le même Auteur ajoute : pour les Ours, s'ils en tuoient l'hyver, il falloit qu'ils les rencontraient en allant à la chasse ; rencontrant quelques gros arbres, ils regardoient s'il sortoit de l'haleine en forme de fumée de dedans ; s'ils en appercevoient, c'étoit un signe

que l'Ours y étoit , ils montoient sur l'arbre , & tuoient l'Ours avec leurs dards ; puis ils le tiroient de dedans. L'été ils en rencontroient dans le bois qu'ils suivoient à la piste ; ou les tuoient quelquefois sur un chêne où ils mangeoient du gland ; alors un coup de flèche les faisoit bien-tôt descendre ; & si-tôt que l'Animal étoit à bas , ils redoubloient d'un autre flèche , puis l'affoimoient à coups de haches : s'ils le rencontroient à terre , & qu'ils tirent dessus , selon que l'Ours est blessé il fuit , ou vient à l'homme qui a bien-tôt une autre flèche préparée ; s'il ne le fait demeurer , l'Ours l'embrasse , & l'auroit bien-tôt mis en pièces avec ses griffes : mais le Sauvage pour l'éviter se jette la face contre terre ; l'Ours le sent , & si l'homme ne remue point , il le tourne & lui porte le nez sur la bouche pour connoître s'il respire ; s'il ne sent point son haleine , il met le cul sur son ventre , le foule tant qu'il peut , & en même temps reporte son nez sur sa bouche : s'il ny sent point son haleine , & que l'homme ne remue point , il le laisse là , & s'en va à quinze ou vingt pas ; puis se met sur le cul , & regarde si l'on ne remue point. Que l'on demeure quelque temps in-

372 CINQUIÈME CLASSE;
mobile, il s'en va; mais s'il voit remuer,
il revient à l'homme, lui foulera encore
sur le ventre assez long-temps, puis il
retourne le sentir à la bouche; s'il s'ap-
perçoit qu'il respire, il le foulera com-
me cela tant qu'il croie l'avoir étouffé, si
pendant ce temps là les blessures ne le
font tomber bas. Pour s'en garantir, il
faut bien prendre garde de respirer, ni
de remuer, qu'il ne soit très éloigné: ils
ne font point d'autre mal, & lorsqu'on
a des Chiens on se garantit de tout
cela.

S'il en faut croire *Scaliger*, on mange
force Ours en Savoye, mais la graisse
n'en vaut rien; ces Animaux demeurant
presque toujours en terre. *M. Altmann*
en parlant *des Animaux des montagnes*
de la Suisse, fait observer que quoi-
que plusieurs étrangers aient été jusqu'ici
dans la persuasion que ces montagnes
étoient remplies de Loups & d'Ours,
on n'y voit cependant de ces Animaux
que lorsqu'il s'en échappe des forêts de
la Franche-Comté, situées en deçà du
Leberbeg, qui sépare cette province de
la Suisse; & que tous les cantons de cette
République étant aujourd'hui fort peu-
plés, ces défagréables Hôtes ne peuvent
se dérober long-temps aux poursuites

des habitans, dont l'intérêt est de les détruire. Bien des gens nient que l'Ours dorme tout l'hyver, enfermé dans sa taniere, comme le Loir & la Marmotte, en sorte qu'il s'abstienne d'aliment pendant toute cette saison. Néanmoins nous trouvons dans l'extrait d'un Ouvrage Danois récent, qu'aux environs de la Touffaint les Ours de Norwège se retirent dans les antres qu'ils se sont creusés au pied des rochers perpendiculaires, ou contre les racines des grands arbres que le vent a déracinés. Ils y amassent quantité de mousse pour s'y coucher à leur aise; mais il n'y portent aucune provision de bouche. Quand ils en sortent, on n'y trouve rien qui puisse faire juger qu'ils aient mangé pendant tout le temps que la rigueur du froid les empêche de sortir. On ne peut pas dire cependant que les Ours dorment alors, ou soient assoupis: mais enfermés dans leurs trous, ils sucent leurs pattes en grondant, & se mettent en défense si on les attaque. Or, pour concevoir comment l'Ours peut se soutenir sans prendre de nourriture pendant un si long terme, il faut observer 1°. Que l'Ours pendant l'été est extrêmement vorace: il mange alors abondamment de toutes

374 *CINQUIÈME CLASSE,*
fortes de choses , & comme la partie
des alimens qu'il rejette par la voye des
excrémens est fort p  tite à proportion de
leur quantité , il fait sans doute beau-
coup de chyle. Aussi devient-il si gras ,
qu'il a quelquefois plus de dix doigts de
graisse aux côtes & aux cuisses. 2^o. La
chair de l'Ours est pendant l'été très-
spongieuse & très-enflée , parce que les
petites fibres dont sa chair est composée ,
sont remplies de suc nourricier ; d'où
vient que cet Animal abonde en hu-
meurs , & qu'en été sa chair a un goût
& un odeur désagréables qu'elle n'a
point en hyver. 3^o. On trouve encore
en hyver le dessous de ses pieds gros &
enflé ; & quand on le coupe , il en sort
un suc blanc & laiteux. Il paroît com-
posé de petites glandes qui sont comme
des mammelons ; ce qui fait que pen-
dant l'hyver l'ours suce continuellement
ses pattes. Il y a beaucoup d'apparence
que le lait ou le suc nourricier qui s'y
trouve , est porté par la circulation du
sang dans ses pattes comme dans un ré-
servoir que la nature lui a préparé. La
quantité de graisse qu'il a pendant l'été ,
sert à expliquer d'où le sang tire la ma-
tiere de ce lait en hyver , & l'on com-
prend aussi par-là pourquoi la graisse de

L'Ours tué au printemps est plus ferme , & les jambons d'Ours meilleurs qu'en automne. On demandera comment il est possible qu'un Animal vive de son propre lait ? Mais si un autre Animal s'en nourrit , pourquoi n'y trouveroit-il pas lui-même une nourriture convenable ? L'Ours dort beaucoup en hyver , & par conséquent sa digestion est fort lente. S'il ne rejette aucun excrément , cela ne prouve pas qu'il ne se nourrisse point de son propre lait ; car les excréments ne sont que ce qui est inutile pour la nourriture du corps. Or , le lait que suce l'Ours , peut être nécessaire à sa nourriture , à-peu-près comme il arrive au Fœtus qui ne se débarrasse point de son *Meconium* avant que de naître.

Il y a une ancienne narration d'*Elie* qui dit que les Ours après s'être cachés dans leur taniere, dorment tout de suite les quinze premiers jours , se remuent ensuite , sucent leur pied de devant , & n'usent d'aucun aliment , ce qui produit coalescence de leurs intestins. Mais nous sçavons aujourd'hui , ajoute M. de la Mettrie dans son *Commentaire sur les Aphorismes de Boerhaave* , que ce sommeil n'est ni si long ni si continuel , puisque les Ourfes font leurs petits l'hy-

376 CINQUIÈME CLASSE,
ver , & sont fort incommodes aux Hol-
landois qui hyvernent dans la Nouvelle
Zamble , selon *Linschoten* , qui dit que
ces Animaux les laissent à peine tran-
quilles pendant six semaines , malgré le
froid qui est si vif , & la nuit qui est per-
pétuelle. *Pechlin* dit la même chose , &
les voyageurs assurent que ces Ours
sont maigres.

Pline , *Schwenckfeld* , *Jonston* & les
autres Naturalistes , disent que les Ours
s'accouplent vers le mois de Février ou
au commencement de l'hyver , & qu'a-
lors ils sont plus dangereux ; mais qu'ils
ne s'accouplent point comme tous les
autres Quadrupèdes , vu qu'ils s'embras-
sent mutuellement d'une façon toute
humaine. Ils ajoutent que quand les
femelles se sentent pleines , elles se ca-
chent & se tiennent séparées d'avec les
mâles qui les laissent en repos ; qu'elles
ne portent que trente jours , & qu'elles
mettent bas tantôt un seul petit , tantôt
deux ou trois , & la plupart du temps
cinq. Mais si lon en croit *Pline* , elles se
hâtent trop de faire leurs petits ; d'où il
arrive que leur progéniture est unemasse
de chair informe , sans yeux , sans poils ,
sans membres distincts , à l'exception des
linéamens des ongles qui se montrent au

bout des pieds seulement ébauchés. Cependant la mere à force de lécher, de manier & d'échauffer ses petits, parvient insensiblement à les façonner, & à leur donner la figure qu'ils doivent avoir. Telle fut l'opinion des Anciens : mais, comme le remarquent *Schwenckfeld* & *Jonston*, c'est un conte, & l'expérience a enseigné le contraire aux Modernes; car, selon *Schwenckfeld*, on a trouvé en hyver une Ourse dans sa caverne avec trois petits nouvellement nés, aveugles à la vérité, mais bien conformés : l'Ourse léché ses petits, comme une Chienne léché les siens, pour les nettoyer de l'humour muqueuse dont ils sont couverts; & *Jonston* rapporte d'après *Matthiolo*, qu'une Ourse pleine qui fut prise dans le val d'Ananie au-dessus de Trente, ayant été ouverte, on lui trouva dans le ventre des petits, qui avoient tous leurs membres distincts; & d'après *Aldrovandus*, que dans le cabinet du Sénat de Bologne on conserve dans un bocal un Ourson qui fut tiré du ventre de sa mere bien conformé. *Camerarius* croit avec assez de raison, que l'arriere-faix dont le fœtus de l'ourse est enveloppé, est d'une si grande épaisseur que la mere ne sauroit l'arracher qu'en le léchant pendant

378 CINQUIÈME CLASSE;
long-temps, & que c'est-là ce qui a
donné occasion à l'erreur. Le docteur *Dale-
champ* dans ses *Annotations* sur *Pline*,
prouve la vérité de ce sentiment par sa
propre expérience. On a dit que l'Ours
entroit dans sa caverne, couchée à la
renverse & se traînant sur le dos, afin
d'effacer les traces qui pourroient la
déceler; & qu'elle se tient cachée pen-
dant quatre mois, au lieu que le mâle
se cache seulement pendant quarante
jours. Mais ce qu'il y a de plus éton-
nant, c'est que *Théophraste* s'est imagi-
né que pendant ce temps-là qui est
la saison où ces Animaux s'engrais-
sent, la chair d'Ours gardée salée ou
même cuite, se gonfloit & croissoit.
Le croira qui voudra. Suivant les Pays,
on se sert de divers pièges pour attrap-
per les Ours, & de différentes armes
pour les tuer. Le Docteur *Rosinus Lan-
tilius* nous apprend dans les *Ephémé-
rides d'Allemagne*, que les habitans du
duché de Curlande se servent du strata-
gème suivant: ils choisissent dans le plus
épais d'une forêt, une de ces routes fré-
quentées uniquement par les bucherons,
en marquant l'endroit par quelques signes
qui avertissent les passans. Ils cherchent
de chaque côté du chemin un arbre peu

distait d'un autre qui lui est opposé , & au milieu du chemin ils ajustent un javelot qui est attaché aux deux arbres avec des laqs ; puis ils couvrent le piège négligemment de feuillages , mettant pour amorce une charogne au-delà. L'Ours avide marche sur le piège , qui se détendant fait que le javelot dardé avec force , lui perce le cœur.

L'Ours , tout sauvage qu'il est , pris encore jeune , peut s'appriivoiser , apprendre à sauter , à danser en cadence , étant droit sur ses pieds de derrière , au son de la flûte & du tambour , à monter à une échelle , à tirer de l'eau d'un puits en marchant dans une roue , à porter du bois & d'autres ustensiles , à traîner une cariole , enfin à faire divers tours propres à divertir le peuple. On prétend que l'Ours aime la musique , & que rien n'est plus capable de calmer la colère à laquelle il est naturellement enclin , que la symphonie ; qu'au-contrain il déteste les sons rudes & désagréables. *Olaus Magnus* dit que les bergers n'ignorent point cette antipathie , & que par le moyen du son horrible qu'ils font avec une corne de Bouc ou de Bœuf , ils éloignent les Ours de leurs troupeaux. Le même Auteur observe qu'en Russie

380 C I N Q U I È M E C L A S S E ,
& ailleurs, il y a des gens qui gagnent leur vie à mener par les villes & les bourgs, des ours qui'ils font danser au son de leur musette. *Jonston* dit aussi qu'un Prince de Lithuanie avoit un Ours, qui tous les matins en sortant du bois venoit au palais, frappoit à la porte avec ses pieds de devant, demandoit à manger, & qui après avoir pris son repas, s'en retournoit à la forêt. Mais des événemens pitoyables ont appris qu'il ne faut pas se fier aux Ours quelque apprivoisés qu'ils paroissent; car ce sont des Animaux traîtres & malins, qui s'irritent pour peu de chose, qui s'impatientent aisément, qui reviennent de temps en temps à leur mauvais naturel, & qui vont quelquefois jusqu'à tuer & dévorer leur maître, sur-tout lorsqu'ils ont goûté de la chair humaine. On a vu des coureurs de foire montrer en spectacle un Ours pelé & rasé, qu'ils vouloient faire passer pour un homme sauvage; mais la fourberie étoit trop grossière pour pouvoir en imposer à des yeux tant soit peu clairvoyants. L'Ours imite l'homme en plusieurs choses; par exemple, quand il se bat contre des Chiens, il tâche de les étouffer en les serrant étroitement entre ses bras; il peut ainsi

embrasser à la fois jusqu'à six ou sept Chiens de moyenne taille : après avoir monté au haut d'une échelle ou d'un arbre, il en descend habilement à reculations, en se soutenant avec ses pieds de devant comme avec deux mains. L'Ours peut vivre par-tout, parce qu'ils mangent de tout ; mais il aime mieux habiter les montagnes que les plaines. C'est pourquoi il ne se trouve nulle part plus d'Ours que dans les pays Septentrionaux, comme en Allemagne, en Pologne, en Lithuanie, en Russie, en Suède, en Norwége, même dans l'Apenin, dans les Alpes, dans les Pyrénées.

L'Ours, dont la femelle s'appelle Ourse, & le petit Ourson, venant du Latin *Ursus*, *Ursa*, & de l'inusité *Urso* dit pour *Ursutus*, est nommé en Hébreu *Dob*, en Chaldéen *Duba*, en Arabe *Dubbe*, en Grec *Arctos*, en Italien & en Espagnol *Orso*, en Allemand *Baer* ou *Beer*, en Bohémien *Medw ad*, en Polonois *Wewer* ou *Niedzwiedz*, en Anglois *Bearn*, en Suédois *Biorne*.

L'Ours contient beaucoup de sel volatile & d'huile. Sa chair, selon *Schwenckfeld*, est froide, & fait une très-mauvaise nourriture, en sorte qu'il n'y a guères que les pauvres qui en

382 CINQUIÈME CLASSE,
mangent : cependant les pieds de devant font les délices des grands , comme étant d'un goût fort agréable. *Galien* remarque qu'il y a des gens qui mangent de la chair d'Ours ; mais il n'accorde cet aliment qu'à des Sauvages. Il y a des Allemands qui en mangent , & la chair d'un Ourson passe chez eux pour un bon manger.

Le fiel & la graisse de cet Animal font d'usage en Médecine. Le fiel d'Ours est âcre & pénétrant ; il est propre à inciser les matières visqueuses , & à détruire l'épaississement des liqueurs qui est la source d'une infinité de maladies. Il est recommandé intérieurement contre l'épilepsie , l'asthme & la jaunisse. La dose en est depuis deux ou trois gouttes jusqu'à huit dans quelque liqueur appropriée. En Finlande , où il y a beaucoup d'Ours , les habitans se servent de ce fiel desséché contre plusieurs maladies , & en font une panacée qui pousse par les sueurs. On l'emploie extérieurement & en poudre contre les ulcères chancreux & phagédéniques , contre le mal de dents , & la foiblesse de la vue. La graisse d'Ours est émolliente , pénétrante & discutive ; elle résoud , & elle fortifie. Dans les hernies

DES QUADRUPÈDES. 383
intestinales, on en frotte la région des
des lombes & l'épine du dos, après la
réduction des intestins, pour les empê-
cher de retomber. On l'emploie dans
les rhumatismes & la goutte; & dans
ce dernier cas on la lave dans de l'eau
de frai de Grenouilles avant que de
s'en servir, pour la rendre plus ano-
dyne. La même graisse est cosmétique;
on s'en sert pour adoucir & embellir la
peau.

La peau d'Ours est fort chaude; on
en fait des manchons, des fourrures,
des couvertures, des habits mêmes dans
les pays froids.

La graisse d'Ours entre dans l'on-
guent *martiatum* de la Pharmacopée de
Paris.

H O M O.

NOUS finirons le traité de la ma-
tière médicale par l'Homme,
qu'on appelle à juste titre le chef-d'œu-
vre du Créateur, qui lui a donné la
supériorité sur tous les Animaux.

Homme; *Homo*, Offic. Schrod. 69.
Lemer. 428. Dal. Pharm. 452. Linn.

384 CINQUIÈME CLASSE;
Syst. Nat. 63. *Et omnium Auctorum.*
Opus mirificum sextæ diei, Nonnull.

L'Homme varie , selon M. *Linnaeus* , étant blanc en Europe , rougeâtre en Amérique , brun en Asie , noir en Afrique , & habite par toute la terre habitable. Il y auroit tant de choses à dire sur ce sujet , qu'on en feroit aisément des volumes , s'il ne falloit pas abrégér , tant pour la description anatomique que pour l'Histoire naturelle.

Le corps de l'Homme se divise en tronc , & en branches ou extrémités. Le tronc compose trois capacités ou ventres , qui sont le supérieur ou la tête , le moyen ou la poitrine , & l'inférieur ou le bas-ventre. Les extrémités se distinguent en supérieures , qui comprennent le bras , l'avant-bras & la main ; & en inférieures , qui comprennent les cuisses , les jambes & les pieds. Les parties qui recouvrent tout le corps , & qu'on appelle par cette raison *tégumens* universels ou enveloppes générales , sont réduites par les Anatomistes modernes au nombre de deux , qui sont la peau & la graisse. Au-dessous des dix muscles de l'abdomen , on trouve le péritoine qui renferme la plus grande partie des viscères du bas-ventre. L'épi-
ploon ,

ploon, nommé vulgairement la *coeffe*, ressemblant à une gibecière, est une double membrane parsemée de bandes graisseuses dans toute son étendue, attachée à l'estomac, au *duodenum*, à la rate, qui flotte sur les intestins, & descend communément au-dessous de l'ombilic. L'estomac ou le ventricule approche la figure d'une cornemuse, & est situé en travers dans la partie supérieure du bas-ventre, un peu plus à gauche qu'à droite; les deux orifices, sçavoir le supérieur où aboutit l'extrémité de l'œsophage, & l'inférieur qu'on appelle *pylore*, sont plus élevés que le corps de l'estomac: il est composé de quatre tuniques appliquées les unes sur les autres, dont l'extérieure est membraneuse, la seconde musculeuse, la troisième nerveuse, & la quatrième veloutée; ce qui doit pareillement s'entendre des intestins & de l'œsophage, où l'on remarque quatre tuniques à peu près semblables à celles de l'estomac. Le conduit qui s'étend depuis le ventricule jusqu'à l'anus, comprend tous les intestins ou boyaux, distingués en grêles, qui sont le *duodenum*, le *jejunum* & l'*ileon*, & en gros qui sont le *cæcum*, le colon & le *rectum*. Tous les intestins forment un

canal qui a six fois plus de longueur que le corps auquel ils appartiennent, & sont attachés, excepté le *duodenum*, à un corps membraneux appelé *mésentère*, qui est composé de deux lames, entre lesquelles se trouvent un tissu cellulaire, un grand nombre de vaisseaux, & plusieurs glandes conglobées. Le *cæcum* qui est une espèce de cul-de-sac, a extérieurement une appendice nommé *appendice vermiforme*. Il régné tout le long du colon trois bandes ligamenteuses, qui étant un peu moins longues que les deux tuniques intérieures, font faire à ces tuniques des plis considérables. L'anus qui termine l'intestin *rectum*, a un muscle circulaire destiné à le refermer, qu'on nomme *sphincter* ou constricteur, & deux autres muscles qui servent à le relever, appelés pour cela *releveurs* de l'anus. Les intestins grêles sont placés au milieu & en devant : les gros intestins occupent les côtés & les parties tant supérieures qu'inférieures du bas-ventre. Outre les plis qu'on a nommés *valvules conniventes*, il y a une valvule plus considérable qu'on appelle la *valvule du colon*, & qui laissant passer les matieres fécales des intestins grêles dans les gros, em-

pêche que ces mêmes matieres ne reviennent de ceux ci dans ceux-là. Le *pancréas* est situé derriere le fond de l'estomac vers la premiere vertèbre des lombes, & représente par sa figure la langue d'un Chien; il a huit à dix doigts de long, sur deux ou trois de large, & environ un doigt d'épaisseur; il est d'une couleur jaunâtre tirant sur le rouge.

Le foye est une glande conglomérée d'un volume fort considérable, d'un rouge-brun, & d'une consistance assez ferme. Il occupe non-seulement la plus grande partie de l'hypocondre droit, mais encore la portion antérieure de la région épigastrique moyenne; il s'avance même jusques dans l'hypocondre gauche; ce qui arrive plus ordinairement dans le fœtus, où le volume de ce viscère est plus considérable à proportion que dans les adultes. Le foye débord pour l'ordinaire la partie antérieure des fausses côtes environ de deux travers de doigt, plus ou moins cependant, suivant que le diaphragme auquel il est attaché, & dont il suit les mouvemens, se trouve plus abaissé du côté du ventre, ou plus élevé du côté de la poitrine, & que l'estomac & les intestins sont plus ou moins pleins. Le

foye se divise ordinairement en deux lobes, l'un à droite, l'autre à gauche; le premier est nommé le grand lobe du foye, & le second le petit lobe, lequel couvre une bonne partie de l'estomac. Le foye est convexe & uni à sa surface supérieure, concave & inégal à sa surface inférieure. Il y a plusieurs enfoncemens dans la partie concave; le premier est la scissure du foye qui fait la séparation de ses lobes, & le second qui est sur le devant dans le grand lobe, loge la vésiculé du fiel. Le foye est attaché aux parties voisines, mais principalement au diaphragme, par le moyen de quatre ligamens, qui sont le *suspensoire*; le *coronaire*, & les deux *latéraux*. Aucun de ces ligamens ne sert, à proprement parler, à suspendre le foye, mais seulement à le maintenir dans sa situation, & à l'empêcher, pour ainsi dire, de baloter. Le foye est principalement soutenu par la plénitude de l'estomac & des intestins, qui le sont eux-mêmes par les muscles de l'*abdomen*: aussi remarque-t-on que si le foye est abandonné à son propre poids par le vuide de ces organes, il cause un tiraillement suivi d'une sensation douloureuse. Le foye sert à séparer la bile de

la masse du sang. Le sang est apporté au foye par l'artère hépatique, & par la veine-porte qui est formée de la réunion des veines qui viennent de la plus grande partie des viscères du bas-ventre. La veine-porte fait fonction d'artère & de veine, en ce qu'elle apporte le sang au foye, & qu'après avoir fourni la bile elle reporte le sang qu'elle a apporté, & même celui de l'artère hépatique, dans la veine-cave. La bile séparée de la masse du sang dans toute la substance du foye, est portée hors de ce viscère par de petits vaisseaux excrétoires qu'on nomme *pores biliaires*. Ces canaux se réunissant plusieurs ensemble, en forment de plus considérables, qui par leurs concours se terminent en un canal qu'on appelle *conduit hépatique* : ce canal va s'unir avec un autre conduit qui vient de la vésicule du fiel, pour former un conduit commun, qu'on appelle *canal choledoque*, lequel va porter la bile dans le *duodenum*, qu'il perce pour l'ordinaire auprès de l'embouchure du canal pancréatique. La vésicule du fiel est un petit sac membraneux, de la figure d'une poire, & dont le volume n'excède guères celui d'un petit œuf de Poule. Cette vésicule tou-

390 C I N Q U I È M E C L A S S E ,
che à l'intestin colon, & lui communi-
que la couleur de la liqueur qu'elle
contient. On découvre dans la surface
interne de la vésicule du fiel plusieurs
petites fosses semblables aux alvéoles
qui se trouvent dans les Ruches des
Mouches-à-miel ; ces fosses sont for-
mées par autant de replis de la tunique
veloutée. Il s'est trouvé plus d'une fois
des concrétions pierreuses dans la vési-
cule du fiel, formées par l'épaississement
& le desséchement de la bile ; ce qui
est prouvé par la nature de ces pierres,
car elles conservent la couleur & le
goût de la bile, & elles s'enflamment
lorsqu'on les expose au feu ; on a même
vu de ces pierres qui ayant traversé le
conduit cystique & le canal cholédo-
que, sont parvenues jusques dans l'in-
testin *duodenum* ; enforte que le malade
les a rendus par les selles. La bile rete-
nue dans la vésicule donne lieu à son
gonflement, qui se trouve quelquefois
si considérable, qu'elle fait tumeur en
dehors, laquelle pourroit être prise
pour un abcès, si l'on n'y faisoit atten-
tion. La rate est un viscere d'une con-
sistance mollassé & facile à s'étendre,
d'une couleur bleuâtre tirant un peu
sur le rouge : elle est située oblique-
ment dans l'hypocondre gauche sous

le diaphragme, entre les fausses côtes & l'estomac, immédiatement au-dessus du rein gauche. La figure de la rate approche de l'ovale un peu allongé, ayant pour l'ordinaire environ sept à huit travers de doigt de longueur sur quatre ou cinq de largeur. La partie qui regarde les côtes est convexe, & celle qui est tournée du côté de l'estomac, concave; cette dernière se trouve partagée en deux faces par une espèce de rainure qui regne dans toute sa longueur, & c'est par cette rainure que les vaisseaux particuliers à la rate pénètrent sa substance. Les reins sont au nombre de deux, situés l'un à droite, & l'autre à gauche, dans la région lombaire, le long des vertèbres; le volume ordinaire de chaque rein est d'environ cinq à six travers de doigt de longueur sur trois de largeur, & un demi d'épaisseur. Leur figure approche assez de celle d'une fève qu'on nomme *haricot*. Le rein gauche est ordinairement un peu plus élevé que l'autre. On peut distinguer dans chaque rein, qui est d'un tissu assez ferme, trois sortes de substances : sçavoir, une extérieure qu'on appelle *glanduleuse* ou *corticale*; une moyenne qui est *vasculaire* ou *tubuleuse*, & une troi-

sième ou intérieure, qui est *membraneuse*. Il faut regarder la substance corticale comme destinée à filtrer ou séparer l'urine de la masse du sang que les artères y apportent. Les artères qui se distribuent aux reins, se nomment *émulgentes* ou *renales*. Il y en a deux pour l'ordinaire, une pour chaque rein. Les capsules atrabillaires, appelées aussi *reins succenturiaux* & *glandes rénales*, sont recouvertes par l'enveloppe extérieure du rein même, qu'on nomme *membrane adipeuse*, parce qu'elle est pour l'ordinaire chargée de graisse. Leur couleur est d'un jaune plus ou moins foncé. L'uretere est un conduit membraneux qui reçoit l'urine à mesure qu'elle est séparée dans le bassinnet du rein, pour s'en décharger ensuite dans la vessie. Les deux uretères sont chacun de la grosseur d'une plume à écrire. Ils s'insèrent dans la vessie en rampant entre ses tuniques, à peu près comme le canal cholédoque s'insère dans l'intestin *duodenum*, de maniere que l'urine peut bien passer dans la vessie, mais ne peut en sortir par les mêmes canaux. La vessie est une espece de sac membraneux situé dans le bassin entre l'intestin *rectum* & les os *pubis*, au-dessus desquels elle s'élève quand elle est plei-

ne. La situation de la vessie dans le bassin est hors du sac du péritoine, cette membrane ne se trouvant attachée qu'à sa partie postérieure & supérieure : on voit par-là comment il est possible d'ouvrir la vessie à sa partie antérieure pour tirer une pierre contenue dans sa cavité, sans intéresser le péritoine, & sans donner lieu par conséquent à l'issue d'aucun intestin.

Indépendamment de la production du péritoine qui recouvre le fond de la vessie, on y distingue trois tuniques ; une externe qui a des fibres charnues ou musculieuses ; une moyenne qu'on nomme tunique nerveuse ; la troisième ou interne, paroît veloutée, presque comme celle des intestins. Les uretères ont le même nombre de tuniques. Le col de la vessie, auquel est continu un canal qu'on nomme l'*urèthre*, par lequel nous rendons l'urine, est à son extrémité entouré circulairement de fibres charnues, qui forment un muscle constricteur connu sous le nom de *sphincter* de la vessie. Ce muscle constricteur en fermant le col de la vessie, empêche la sortie de l'urine : sans quoi elle s'échapperait goutte à goutte de la vessie à mesure qu'elle y aborderoit par les uretères. La

394 CINQUIÈME CLASSE,
longueur, la direction & la capacité de l'urètre se trouvent fort différentes dans l'homme & dans la femme; car on observe dans le premier que l'urètre a environ dix à douze pouces de longueur, & qu'il fait deux courbures approchantes de celles d'une S romaine; au lieu que dans la femme ce conduit à peine a-t'il deux pouces de long, & ne forme qu'une seule courbure qui est même assez légère. On remarque encore que la capacité de l'urètre est plus considérable dans la femme que dans l'homme. Il se rencontre au milieu de la partie supérieure du fond de la vessie, un cordon ligamenteux appelé *ouraue*, qui va se terminer au nombril; il est accompagné des deux artères nommées *ombilicales*, dont l'usage particulier regarde les fœtus.

Quant aux organes de l'Homme qui servent à la génération, les testicules sont deux corps glanduleux, situés pour l'ordinaire hors du ventre, & dans une enveloppe commune vulgairement appelée les *bourses* ou le *scrotum*. La figure des testicules est ovale, un peu applatie des deux côtés. Le volume le plus ordinaire de chaque testicule dans un sujet adulte, approche assez de celui d'un

œuf de Pigeon. Les testicules sont recouverts de plusieurs membranes ou enveloppes, que les Auteurs distinguent en communes, & en propres. La première des membranes communes est connue sous le nom de *scrotum*, qui n'est qu'une continuation de la peau; elle se trouve partagée extérieurement en deux parties, l'une à droite & l'autre à gauche, par une ligne un peu saillante & inégale en forme de couture, d'où lui vient le nom de *raphé*, laquelle s'étend depuis le ligament qui retient le prépuce attaché au gland jusqu'à l'anús; & l'on appelle *périnée* l'espace compris entre les bourses & l'anús. Le *scrotum* est revêtu au dedans d'une membrane charnue qu'on nomme *dartos*: c'est à la contraction du *dartos* qu'on doit attribuer les rides & le resserrement des bourses, qui arrive principalement quand on s'expose au froid, ou qu'on sort du bain. Les membranes propres de chaque testicule sont au nombre de trois. La première est nommée *vaginale*; cette membrane se trouve recouverte de l'expansion d'un muscle appelé *cremaster* ou suspenseur du testicule; ce muscle descend le long de la tunique vaginale, & à mesure qu'il approche des testicules,

les fibres charnues qui le composent s'écartent, & leur expansion semble former une espèce de membrane que plusieurs anatomistes nomment *érithroïde* ou rougeâtre, laquelle est étroitement unie à la vaginale. Enfin la dernière membrane propre du testicule, & qui touche immédiatement sa substance, est nommée *albuginée* : cette membrane semble se prolonger pour renfermer aussi l'*épididyme* qu'on appelle autrement *parastate*, qui est un corps long placé sur le bord supérieur du testicule, & dont la figure approche de celle d'une Chenille. C'est de-là que part le conduit *déférant* qui remonte tout le long des vaisseaux spermatiques, puis vient gagner la partie postérieure & inférieure de la vessie, en se glissant dans l'intervalle des deux vésicules appelées *séminales*, qui y sont placées & dans lesquelles ces conduits se déchargent. Les vésicules séminales sont deux réservoirs membraneux & cellulaires ; leur longueur ordinaire est de trois travers de doigt, & leur largeur d'un pouce. Leur figure approche assez de celle d'une petite poire aplatie. Les deux conduits assez grêles de ces vésicules, appelés *éjaculateurs*, viennent se perdre dans

l'urètre près du col de la vessie , après avoir traversé un corps glanduleux connu sous le nom de *prostates* , dont les canaux excréteurs au nombre de dix à douze , s'ouvrent dans l'urètre autour d'une petite éminence de figure presque ovale , située au commencement de ce conduit , à laquelle on a donné le nom de *veru-montanum*. Il y a un ligament qui attache la verge à la symphyse des os pubis , & qu'on appelle *ligament suspenseur* de la verge. La peau qui recouvre la verge , se replie à son extrémité ; & c'est ce repli qu'on nomme le *prépuce* , lequel est attaché à la partie inférieure du gland par un ligament appelé le *frein* ou le *filet*. Les parties propres de la verge , sont les corps caverneux , l'urètre & le gland. La portion de l'urètre qui s'étend depuis la partie inférieure des os *pubis* jusqu'au gland , se trouve enveloppée de toutes parts par un tissu formé de plusieurs cellules membranées ; on le nomme le *tissu spongieux* de l'urètre , lequel tissu vient aussi former la substance du gland ; & de plus il forme dans son commencement une éminence appelée le *bulbe* de l'urètre. Les cellules de ce tissu ne communiquent point avec celles des corps

398 *CINQUIÈME CLASSE* ;
caverneux. Le gland est la plus sensible
de toutes les parties qui servent à la gé-
nération : on y considère sa couronne ,
qui est sa portion la plus large. On ob-
serve que l'urèthre se trouve un peu di-
laté au milieu du gland : on a donné le
nom de *fosse naviculaire* à la cavité de
l'urèthre qui répond à sa portion dilatée.
La verge a six muscles , trois de chaque
côté , qui sont l'*Erecteur*, l'*Accélérateur*,
& le *Transverse*.

Les parties de la Femme qui servent à
la génération , sont les grandes lèvres ,
la vulve , les nymphes , le clitoris , le
meat urinaire ou l'orifice du conduit de
l'urine , le vagin , la matrice avec ses
vaisseaux & ses ligamens , les trompes
de *Falloppe* , & les ovaires.

La matrice qui est la partie la plus
considérable de toutes , est un viscère
situé dans l'hypogastre entre la vessie &
le *rectum* : sa figure approche de celle
d'une poire aplatie ; mais cette figure
change dans la grossesse , la matrice se
trouvant pour lors presque ronde. On
nomme sa partie la plus large son *Fond*,
& la plus étroite son *col*. Le col de la ma-
trice s'avance un peu dans le vagin , en
y formant comme une espèce de museau
de Tanche : il est percé d'une ouverture

ovale qu'on nomme l'orifice interne de la matrice. Les connexions du fond de la matrice sont avec les trompes de *Falloppe*, les ovaires, & les régions iliaques par le moyen de deux ligamens nommés *Larges*, enfin avec la région du pubis par deux autres appelés ligamens ronds. Les trompes s'évasent à leur extrémité pour former ce qu'on nomme le *Pavillon*, dont la circonférence est nonseulement plissée, mais encore frangée & découpée par les bords; c'est ce qu'on appelle le *morceau frangé*. La longueur des trompes est d'environ sept à huit travers de doigt. Ces conduits sont attachés dans toute leur longueur aux ligamens larges, & par leur moyen aux ovaires, auxquels ils se trouvent aussi unis par une portion de leur morceau frangé. Les ovaires sont deux petits corps blanchâtres, ovales, & un peu aplatis, situés aux côtés de la matrice, à laquelle ils sont attachés, non-seulement par les ligamens larges, mais encore chacun par une espèce de ligament arrondi, que les Anciens ont regardé comme un conduit qu'ils ont nommé *Déferant*. Leur substance est formée d'un tissu spongieux très serré & de plusieurs petites vésicules remplies d'une

400 CINQUIÈME CLASSE,
liqueur fort claire. On donne à ces vésicules le nom d'*œufs*, & le tissu spongieux paroît fournir à chacune une espèce d'écorce ou de calyce particulier.

La génération se prépare par l'union des deux sexes, & elle se perfectionne par l'action de la semence transmise alors dans les organes de la Femme. L'œuf étant descendu dans la matrice, ses parties se développent, & leur développement produit non-seulement le fœtus, mais encore le *Placenta*, le cordon ombilical, & les membranes qui contiennent les eaux dans lesquelles le fœtus nage. Il y a des différences assez considérables entre certaines parties du fœtus & celles de l'Homme adulte.

La seconde cavité du tronc, ou le ventre moyen, est appelée le *Thorax* ou la poitrine, qui se trouve plus large dans sa partie inférieure bordée par le diaphragme, que dans la supérieure. Les parties qui y sont contenues, sont principalement le cœur & les poumons. Le cœur renfermé immédiatement dans le péricarde placé entre les deux feuillets du médiastin, est un muscle creux qu'on doit regarder comme l'organe principal de la circulation du sang. Sa figure approche de celle d'un cône. Il est situé oblique-

ment au milieu de la partie antérieure de la poitrine , de telle manière que sa base ou sa portion la plus large se trouve supérieure & répond au milieu de la poitrine , & que sa pointe se porte un peu à gauche. On trouve à la base du cœur quantité de graisse , & quatre vaisseaux considérables qui repondent dans deux cavités creusées dans l'épaisseur de cet organe , auxquelles on a donné le nom de *ventricules* , qu'on a distingués eu égard à leur situation , en ventricule droit & en ventricule gauche , & encore mieux en ventricule antérieur & en postérieur. Les quatre vaisseaux en question sont deux artères & deux veines , y ayant une veine & une artère pour chaque ventricule. Les veines ne s'ouvrent pas immédiatement dans les ventricules ; elles ne communiquent dans ces cavités , qu'au moyen de deux réservoirs particuliers placés entre les embouchures des veines & les orifices des ventricules. On a nommé ces réservoirs les *oreillettes du cœur* ; l'une répond au ventricule droit , & l'autre au ventricule gauche. La veine qui répond à l'oreillette droite , est nommée *veine-cave* ; elle décharge dans ce réservoir le sang qui revient généralement de toutes

402 CINQUIÈME CLASSE,
les parties du corps. L'artere qui reçoit
le sang du ventricule droit pour le dis-
tribuer aux poumons, est connue sous le
nom d'*Artere pulmonaire*; & l'on donne
aussi le nom de *Pulmonaire* à la veine qui
rapporte ce sang dans l'oreillette. gau-
che. Enfin l'artere qui le reçoit du ven-
tricule gauche pour le distribuer dans
toutes les parties du corps, est nommée
l'*Aorte* ou la *grande artere*. Les oreillet-
tes placées à la base du cœur, sont deux
muscles creux, de même que les ventri-
cules. La capacité de l'oreillette droite
& celle du ventricule droit se trouvent
plus considérables que celles de l'oreil-
lette & du ventricule gauches. Mais il
faut remarquer que les parois du ventri-
cule droit sont moins épaisses que celles
du ventricule gauche, & que la cavité
de l'un & de l'autre ventricule s'étend
jusqu'à la pointe du cœur où ses parois
sont fort minces. Il y a à l'orifice du
ventricule droit trois membranes nom-
mées *soupapes* ou *valvules tricuspidales* ou
triglochinées par rapport à leur figure
triangulaire, & deux à l'orifice du ven-
tricule gauche nommées *mitrales*, parce
qu'elles représentent une espèce de mi-
tre renversée. Il se rencontre aussi dans les
orifices du ventricules qui répondent à

l'artere pulmonaire & à l'aorte, des membranes disposées en maniere de valvules, qui diffèrent néanmoins des précédentes tant par leur figure que par leurs attaches : on a nommé ces dernières *valvules sigmoïdes*, parce que leur figure approche de celle d'un croissant. On doit concevoir que le sang passe du cœur à toutes les parties du corps par les arteres, & qu'une portion de ce sang revient au cœur par les veines. C'est ce mouvement du sang du cœur à toutes les parties, & de toutes les parties au cœur, que l'on nomme sa circulation ou son mouvement circulaire, dont la plupart des Anatomistes attribuent la découverte au célèbre *Harvée*. Les poumons sont deux corps spongieux, séparés l'un de l'autre par le médiastin & par le cœur qui sont placés entre-deux. Chaque poumon est divisé en lobes ; le droit en a pour l'ordinaire trois, & le gauche deux seulement : ces lobes se trouvent partagés en une infinité de lobules ; étant vus parderrière, ils ressemblent assez à un pied de Bœuf. Leur couleur est d'un assez beau rouge dans les enfans ; mais dans la suite cette couleur se change en un blanc-cendré, & dans les vieillards ils sont d'une couleur bleuâ-

tre , & quelquefois livide. Les poumons sont recouverts d'une membrane qui est continue à la pleure. La trachée-artère est un conduit qui commence au fond de la bouche , & qui descendant le long de la partie moyenne & antérieure du col , va se perdre dans les poumons , où il se distribue par un grand nombre de ramifications. Le cartilage le plus élevé de sa partie supérieure appelée *Larynx* , se nomme *Epiglote* , à raison de sa situation au-dessus de la glotte. La trachée-artère étant parvenue environ à la quatrième vertèbre du dos , se partage en deux branches qu'on a nommées les *Bronches*. Le diaphragme est une cloison musculeuse , qui sépare la poitrine d'avec le ventre inférieur. Il est situé obliquement , de manière que sa partie antérieure est plus élevée que la postérieure : cette cloison forme une espèce de voûte , dont la convexité regarde la poitrine. Il s'y trouve trois ouvertures considérables ; savoir , une ronde dans sa portion aponévrotique pour le passage de la veine-cave , une ovale dans sa portion charnue pour celui de la partie inférieure de l'œsophage , & enfin une troisième ouverture qui donne passage à l'aorte inférieure & au canal Thorachique.

Tout le monde fait que la tête est la partie du corps humain la plus élevée ; elle renferme non-seulement le cerveau, le cervelet & la moëlle allongée avec les vaisseaux qui s'y distribuent, mais encore les principaux organes des sens. Le cerveau est enveloppé de deux membranes appelées la *dure-mere* & la *pie-mere*. On y distingue deux substances, l'une externe nommée *cendrée* ou *Corticale*, & l'autre interne appelée *substance blanche* ou *Médullaire*. On remarque sur la surface de la substance corticale plusieurs sillons dont les directions irrégulières imitent assez bien les circonvolutions des intestins grêles : ce sont ces différents sillons qu'on nomme les *Anfractuosités* du cerveau. En écartant un peu les deux hémisphères du cerveau, on voit paroître un corps blanc qui n'est que la substance médullaire, connu sous le nom de *corps calleux*. Les ventricules qui sont des cavités creusées dans la substance du cerveau, la cloison transparente qu'on nomme *septum lucidum*, la voûte à trois piliers, le plexus choroïde, les corps canelés, les couches des nerfs optiques, d'autres éminences appelées *nates* & *testes*, la glande *pineale*, & autre parties semblables, se distinguent à la vue sim-

ple. Le cervelet est situé au-dessous des lobes postérieurs du cerveau, dont il est séparé par la cloison appelée la *tente* du cervelet. Il est aussi composé de deux substances, l'une cendrée ou corticale, & l'autre blanche ou médullaire. Le cervelet étant ouvert suivant sa longueur, on observe que sa substance blanche représente de chaque côté une espèce d'arbre nommé par quelques-uns l'*Arbre de vie*. La moëlle allongée est située au-dessous du cervelet. On y considère le long de sa partie inférieure, cinq éminences, & en outre l'origine des dix paires de nerfs. La plus considérable des éminences est nommée *annulaire*, & par quelques-uns *pont de varole*; la seconde & la troisième se nomment *pyramidales*, & les deux dernières *olivaires*. La moëlle allongée, & celle qui est renfermée dans le canal de l'épine, donnent origine à plusieurs nerfs qu'on a distingués par paires; on en compte dix pour la moëlle allongée, & trente pour la moëlle de l'épine qui n'est que la continuation de la moëlle allongée.

Quant au squelette qui est l'assemblage de tous les os du corps Humain, on le divise en tête, en tronc, & en extrémités. La tête comprend le crâne

& la face. Le crâne est une boîte osseuse, arrondie, un peu ovale, formée de huit os, qui sont le coronal ou frontal, l'occipital, les deux pariétaux, les deux temporaux, le sphénoïde, & l'ethmoïde. On regarde communément les six premiers comme les os propres du crâne, & les deux derniers comme communs au crâne & à la face. Ces os sont plus durs à la surface que dans le milieu de l'épaisseur : c'est ce qui les fait distinguer en deux tables, l'externe & l'interne ; & en partie moyenne, appelée *Diploë*, qui est d'une substance spongieuse. La face est formée de l'assemblage de plusieurs pièces qu'on renferme sous deux principales appelées *mâchoires*, dont l'une est supérieure, & l'autre inférieure. La mâchoire supérieure qui est immobile, est composée de treize os, savoir des deux os maxillaires qui sont les plus grands & font proprement la mâchoire supérieure, des deux os propres du nez, des deux os de la pommette, des deux os *Unguis*, des deux lames inférieures du nez, des deux os du palais, & du *vomer* ; à quoi il faut ajouter seize dents ; savoir, quatre incisives, deux canines ou œillères, & dix molaires. La mâchoire inférieure est faite d'un seul

408 CINQUIÈME CLASSE,
os, qui contient aussi seize dents, quatre incisives, deux canines, & dix molaires. Le tronc peut être divisé en trois parties, une commune appelée l'épine, & deux propres, qui sont le *thorax* ou la poitrine, & le bassin. L'épine est une colonne osseuse, composée de vingt-quatre vertèbres distinguées en cervicales, en dorsales, & en lombaires, & de l'os *sacrum*, à l'extrémité duquel se trouve joint un autre os appelé *coccyx*. Le *thorax* ou la poitrine, est formé par vingt-quatre côtes, douze de chaque côté, dont on appelle les sept supérieures vraies, & les cinq inférieures fausses, par le *sternum* qui est ordinairement composé de deux pièces, & par les vertèbres dorsales. Le bassin est fait de deux grands os dit *innominés* ou les os des hanches, qui se joignent ensemble par devant, & sont attachés par derrière à l'os *sacrum*, qui achève de former le bassin. Les extrémités du squelette sont au nombre de quatre, deux supérieures, & deux inférieures. Chaque extrémité supérieure est divisée en épaule, en bras, en avant-bras, & en main. L'épaule est faite, de deux pièces, une antérieure appelée *clavicule*, & une postérieure dite *omoplate*. Le bras n'est fait que d'un seul os nommé

mé *humérus*. L'avant-bras en comprend deux , appellés l'*os du coude* & le *rayon*. La main est distinguée en trois parties , savoir en carpe ou poignet, qui est composé de huit os , en métacarpe qui est fait de quatre ; & en doigts , qui sont au nombre de cinq , chacun desquels est formé de trois pièces appellées *Phalanges*. Chaque extrémité inférieure est partagée en cuisse , en jambe , & en pied. La cuisse n'est faite que d'un os appellé *femur*. La jambe est composée de deux grands os nommés *tibia* & *péronè* , & d'un petit qu'on appelle la *rotule*. Le pied est divisé en trois parties , comme la main , savoir en tarse , en métatarse , & en doigts. Le tarse est fait de sept os , savoir de l'*astragal* , du *calcaneum* ou l'os du talon , de l'os naviculaire ou scaphoïde du cuboïde , & des trois cunéiformes. Le métatarse est fait de cinq pièces , & les doigts ou orteils sont au nombre de cinq , dont le plus gros est fait de deux os , & chacun des autres de trois appellés *phalanges*. Il se trouve encore plusieurs petits os que l'on ne conserve pas ordinairement dans le squelette ; tels sont les osselets de l'oreille , l'os hyoïde , & ceux qu'on nomme *sésamoïdes*. On peut aisément supputer le nombre de tous

410 CINQUIÈME CLASSE,
les os qui composent pour l'ordinaire le squelette d'un adulte, selon le dénombrement que nous venons de faire; savoir, cinquante-quatre à la tête, cinquante-quatre au tronc, en prenant le *coccyx* pour une pièce, & le *sternum* pour deux, & cent vingt-quatre aux extrémités; d'où résulte le nombre de deux cens trente-deux, auxquels si l'on ajoute les huit osselets des oreilles, & les trois principales pièces de l'os Hyoïde, on trouvera que le total monte à deux cens quarante-trois, sans y comprendre les os *sésamoïdes*.

Nous allons passer maintenant à l'Histoire naturelle de l'Homme, que nous tirerons toute de M. de *Buffon*.

Tout nous démontre l'excellence de notre nature, & la distance immense que la bonté du créateur a mise entre l'Homme & la Bête: l'Homme est un Etre raisonnable, l'Animal est un Etre sans raison: d'où il paroît évidemment que l'Homme est d'une nature entièrement différente de celle de l'Animal, qu'il ne lui ressemble que par l'extérieur, & que le juger par cette ressemblance matérielle, c'est se laisser tromper par l'apparence, & fermer volontairement les yeux à la lumière qui doit nous la

faire distinguer de la réalité. Mais en supposant l'excellence de l'Homme intérieur & la spiritualité de son ame démontrée , nous examinerons l'Homme extérieur pour faire l'Histoire de son corps considéré dans les différents âges.

Si quelque chose est capable de nous donner une idée de l'Homme , c'est l'état où il se trouve immédiatement après la naissance; incapable de faire encore aucun usage de ses organes & de se servir de ses sens, l'enfant qui naît a besoin de secours de toute espèce ; c'est une image de misere & de douleur ; il est dans ces premiers temps plus foible qu'aucun des Animaux. En naissant , il passe d'un élément dans un autre ; au sortir de l'eau qui l'environnoit de toutes parts dans le sein de sa mere , il se trouve exposé à l'air , & il éprouve dans l'instant les impressions de ce fluide actif ; l'air agit sur les nerfs de l'odorat & sur les organes de la respiration ; cette action produit une secousse , une espèce d'éternument qui soulève la capacité de la poitrine & donne à l'air la liberté d'entrer dans les poumons ; il dilate leurs vésicules & les gonfle ; il s'y échauffe & s'y rarefie jus-

qu'à un certain degré , après quoi le ressort des fibres dilatées réagit sur ce fluide léger, & le fait sortir des poumons. Cette fonction est essentielle à l'Homme & à plusieurs espèces d'Animaux , c'est ce mouvement qui entretient la vie ; s'il cesse , l'Animal périt : aussi la respiration ayant une fois commencé , ne finit qu'à la mort ; & dès que le fœtus respire pour la première fois , il continue de respirer sans interruption. Il paroît que les gémissemens & les cris qui se font entendre dans le moment qu'il respire , sont des signes peu équivoques de la douleur que l'action de l'air lui fait ressentir. La plupart des Animaux ont encore les yeux fermés pendant quelques jours après leur naissance ; l'enfant les ouvre aussi-tôt qu'il est né , mais ils sont fixes & ternes ; le nouveau-né ne distingue rien , car ses yeux ne s'arrêtent sur aucun objet. Il ne commence à rire qu'au bout de quarante jours ; c'est aussi le temps auquel il commence à pleurer , car auparavant les cris & les gémissemens ne sont point accompagnés de larmes. Il ne peut pas se tenir debout ; ses jambes & ses cuisses sont encore pliées par l'habitude qu'il a contractée dans le sein de sa mère ; il n'a pas la force d'étendre les bras , ou

de saisir quelque chose avec la main ; si on l'abandonnoit , il resteroit couché sur le dos sans pouvoir se retourner. La grandeur de l'enfant né à terme est ordinairement de vingt & un pouces ; sa poitrine mesurée sur la longueur du *sternum* , a près de trois pouces : à neuf mois le fœtus pèse ordinairement douze livres. La tête du nouveau-né est plus grosse à proportion que le reste du corps ; & cette disproportion qui étoit encore beaucoup plus grande dans le premier âge du fœtus , ne disparoît qu'après la première enfance. La peau de l'enfant qui naît , est fort fine ; elle paroît rougeâtre , parce qu'elle est assez transparente pour laisser paroître une nuance foible de la couleur du sang ; on prétend même que les enfans dont la peau est la plus rouge en naissant , sont ceux qui dans la suite auront la peau la plus belle & la plus blanche. La forme du corps & des membres de l'enfant qui vient de naître , n'est pas bien exprimée , toutes les parties sont trop arrondies , elles paroissent même gonflées lorsque l'enfant se porte bien , & qu'il ne manque pas d'embonpoint. Au bout de trois jours , il survient ordinairement une jaunisse , & dans ce même temps il y a

du lait dans les mammelles de l'enfant, qu'on exprime avec les doigts ; la surabondance des fucs & le gonflement de toutes les parties du corps diminuent ensuite peu à peu à mesure que l'enfant prend de l'accroissement. On voit palpir dans quelques enfans nouveaux-nés le sommet de la tête à l'endroit de la *fontanelle*, & dans tous on y peut sentir le battement des sinus ou des arteres du cerveau, si l'on y porte la main. Il se forme au-dessus de cette ouverture une espèce de croûte ou de galle, quelquefois fort épaisse, & qu'on est obligé de frotter avec des brosses pour la faire tomber à mesure qu'elle se sèche. La liqueur contenue dans l'*amnios*, laisse sur l'enfant une humeur visqueuse blanchâtre, & quelquefois assez tenace pour qu'on soit obligé de la détremper avec quelque liqueur douce afin de la pouvoir enlever : on a toujours dans ce pays-ci la sage précaution de ne laver l'enfant qu'avec des liqueurs tièdes ; cependant des Nations entieres, celles même qui habitent les climats froids, sont dans l'usage de plonger leurs enfans dans l'eau froide aussi-tôt qu'ils sont nés, sans qu'il leur en arrive aucun mal : on dir même que les Lappones laissent

leurs enfans dans la neige jusqu'à ce que le froid les ait saisis au point d'arrêter la respiration , & qu'alors elles les plongent dans un bain d'eau chaude; ils n'en font pas même quittes pour être lavés avec si peu de ménagement au moment de leur naissance , on les lave encore de la même façon trois fois chaque jour pendant la première année de leur vie , & dans les suivantes on les baigne trois fois chaque semaine dans l'eau froide. Les peuples du Nord sont persuadés que les bains froids rendent les Hommes plus forts & plus robustes , & c'est par cette raison qu'ils les forcent de bonne heure à en contracter l'habitude. Ce qu'il y a de vrai , c'est que nous ne connoissons pas assez jusqu'où peuvent s'étendre les limites de ce que notre corps est capable de souffrir , d'acquérir ou de perdre par l'habitude : par exemple , les Indiens de l'Isthme de l'Amérique se plongent impunément dans l'eau froide pour se rafraîchir lorsqu'ils sont en sueur ; leurs femmes les y jettent quand ils sont yvres pour faire passer leur ivresse plus promptement , les meres se baignent avec leurs enfans dans l'eau froide un instant après leur accouchement ; & avec cet usage que nous regar-

416 CINQUIÈME CLASSE;
derions comme fort dangereux , ces
femmes périssent très-rarement par les
suites des couches , au-lieu que malgré
tous nos soins nous en voyons périr un
grand nombre parmi nous.

Quelques instans après la naissance
l'enfant urine , c'est ordinairement lorsqu'il sent la chaleur du feu ; quelque-
fois il rend en même temps le *meconium*
ou les excréments qui se sont formés dans
les intestins pendant le temps de son
séjour dans la matrice : cette évacuation
ne se fait pas toujours aussi prompte-
ment , souvent elle est retardée ; mais
si elle n'arrivoit pas dans l'espace du
premier jour , il seroit à craindre que
l'enfant ne s'entrouvât incommodé , &
qu'il ne ressentît des douleurs de coli-
que : dans ce cas on tâche de faciliter
cette évacuation par quelques moyens.
Le *meconium* est de couleur noire ; on
connoît que l'enfant en est absolument
débarrassé lorsque les excréments qui
succèdent ont une autre couleur ; ils
deviennent blanchâtres : ce changement
arrive ordinairement le deuxième ou le
troisième jour ; alors leur odeur est beau-
coup plus mauvaise que n'est celle du
meconium , ce qui prouve que la bile &
les sucs amers du corps commencent à

s'y mêler. On ne fait pas tetter l'enfant aussi-tôt qu'il est né ; ce n'est que dix ou douze heures après la naissance qu'il doit tetter pour la première fois. A peine l'enfant est-il sorti du sein de sa mère , qu'on l'emmaillotte ; il est entouré de linges & de bandages de toute espèce qui ne lui permettent pas de changer de situation ; heureux , si on ne l'a pas ferré au point de l'empêcher de respirer , & si on a eu la précaution de le coucher sur le côté afin que les eaux qu'il doit rendre par la bouche puissent tomber d'elles-mêmes , car il n'auroit pas la liberté de tourner la tête sur le côté pour en faciliter l'écoulement. Les Peuples qui se contentent de couvrir ou de vêtir leurs enfans sans les mettre en maillot , ne font-ils pas mieux que nous ? Les Siamois , les Japonois , les Indiens , les Nègres , les Sauvages du Canada , ceux de la Virginie , du Brésil , & la plupart des peuples de la partie méridionale de l'Amérique , couchent les enfans nus sur des lits de coton suspendus , ou les mettent dans des espèces de berceaux couverts & garnis de pelleteries. Nous croyons que ces usages ne sont pas sujets à autant d'inconvéniens que le nôtre. On ne peut pas éviter , en em-

maillottant les enfans, de les gêner au point ds leur faire ressentir de la douleur ; les efforts qu'ils font pour se débarrasser , sont plus capables de corrompre l'assemblage de leur corps , que les mauvaises situations où ils pourroient se mettre eux-mêmes s'ils étoient en liberté. Les bandages du maillot peuvent être comparés aux corps qu'on fait porter aux filles dans leur jeunesse ; cette espèce de cuirasse , ce vêtement incommode qu'on a imaginé pour soutenir la taille & l'empêcher de se déformer , cause cependant plus d'incommodités & de difformités qu'il n'en prévient. Si le mouvement que les enfans veulent se donner dans le maillot , peut leur être funeste , l'inaction dans laquelle cet état les retient , peut aussi leur être nuisible. Le défaut d'exercice est capable de retarder l'accroissement des membres , & de diminuer les forces du corps : ainsi les enfans qui ont la liberté de mouvoir leurs membres à leur gré , doivent être plus forts que ceux qui sont emmaillottés. C'étoit pour cette raison que les anciens Péruviens laissoient les bras libres aux enfans dans un maillot fort large : lorsqu'ils les en tiroient , ils les mettoient en liberté dans un trou fait

en terre & garni de linges , dans lequel ils les descendoient jusqu'à la moitié du corps. De cette façon ils avoient les bras libres , & ils pouvoient mouvoir leur tête & fléchir leur corps à leur gré sans tomber & sans se blesser ; dès qu'ils pouvoient faire un pas , on leur présentoit la mammelle d'un peu loin comme un appas pour les obliger à marcher. Les petits Nègres sont quelquefois dans une situation bien plus fatigante pour tetter ; ils embrassent l'une des hanches de la mere avec leurs genoux & leurs pieds , & ils la serrent si bien qu'ils peuvent s'y soutenir sans le secours des bras de la mere , ils s'attachent à la mammelle avec leurs mains , & ils la sucent constamment sans se déranger & sans tomber , malgré les différens mouvemens de la mere , qui pendant ce temps-là travaille à son ordinaire. Ces enfans commencent à marcher dès le second mois , ou plutôt à se traîner sur les genoux & sur les mains : cet exercice leur donne pour la suite la facilité de courir dans cette situation presque aussi vite que s'ils étoient sur leurs pieds.

Les enfans nouveaux-nés dorment beaucoup , mais leur sommeil est souvent interrompu : ils ont aussi besoin de

prendre souvent de la nourriture ; on les fait tetter pendant la journée de deux heures en deux heures , & pendant la nuit à chaque fois qu'ils se reveillent. On doit avoir la plus grande attention à les secourir , ou plutôt il faut prévenir tous les inconvéniens , en changeant une partie de leurs vêtemens au moins deux ou trois fois par jour , & même dans la nuit. Ce soin est si nécessaire que les Sauvages mêmes y sont attentifs , quoique le linge manque aux Sauvages , & qu'il ne leur soit pas possible de changer aussi souvent de pelletterie que nous pouvons changer de linge ; ils suppléent à ce défaut en mettant dans les endroits convenables quelques matiere essez commune pour qu'ils ne soient pas dans la nécessité de l'épargner. Dans la partie septentrionale de l'Amérique , on met au fond des berceaux une bonne quantité de cette poudre qu'on tire du bois qui a été rongé des vers , & qu'on appelle communément *ver-moulu* ; les enfans sont couchés sur cette poudre , & recouverts de pelletteries : cette poudre pompe l'humidité , & après un certain temps on la renouvelle. Il n'y a que la tendresse maternelle qui soit capable de cette vigilance continuelle , de ces petites attentions si

nécessaires : peut-on l'espérer, de nourrices mercénaires & grossières ? Les unes abandonnent leurs enfans pendant plusieurs heures sans avoir la moindre inquiétude sur leur état, d'autres sont assez cruelles pour n'être pas touchées de leurs gémissemens ; alors ces petits infortunés entrent dans une sorte de désespoir ; ils font tous les efforts dont ils sont capables, ils poussent des cris qui durent autant que leurs forces ; enfin ces excès leur causent des maladies, ou au moins les mettent dans un état de fatigue & d'abattement qui dérange leur tempérament, & qui peut même influencer sur leur caractère. Il est un usage dont les nourrices nonchalantes & paresseuses abusent souvent : au lieu d'employer des moyens efficaces pour soulager l'enfant, elles se contentent d'agiter le berceau en le faisant balancer sur les côtés ; ce mouvement lui donne une sorte de distraction qui apaise ses cris ; en continuant le même mouvement on l'étourdit, & à la fin on l'endort : mais ce sommeil forcé n'est qu'un palliatif qui ne détruit pas la cause du mal présent ; au contraire on pourroit causer un mal réel aux enfans en les berçant pendant un trop long-temps, on les feroit vo-

422 C I N Q U I È M E C L A S S E ,
mir ; peut-être aussi que cette agitation
est capable de leur ébranler la tête , &
d'y causer du dérangement. Les yeux
des enfans se portent toujours du côté
le plus éclairé de l'endroit qu'ils habi-
tent , & s'il n'y a que l'un des deux yeux
qui puisse s'y fixer , l'autre n'étant pas
exercé n'acquerra pas autant de force.
Pour prévenir cet inconvénient , il faut
placer le berceau de façon qu'il soit éclai-
ré par les pieds , soit que la lumière
viennne d'une fenêtre ou d'un flambeau :
dans cette position , les deux yeux de
l'enfant peuvent la recevoir en même
temps , & acquérir par l'exercice une
force égale. Si l'un des yeux prend plus
de force que l'autre , l'enfant deviendra
louche ; car il est prouvé dans les *Mé-
moires de l'Académie des Sciences , année*
1743 , que l'inégalité de force dans les
yeux est la cause du regard louche. La
nourrice ne doit donner à l'enfant que
le lait de ses mammelles pour toute
nourriture , au-moins pendant les deux
premiers mois ; il ne faudroit même
lui faire prendre aucun autre aliment
pendant le troisième & le quatrième
mois , sur-tout lorsque son tempérament
est foible & délicat. Quelque robuste
que puisse être un enfant , il pourroit

en arriver de grands inconvéniens, si on lui donnoit d'autre nourriture que le lait de la nourrice avant la fin du premier mois. En Hollande, en Italie, en Turquie, & en général dans tout le Levant, on ne donne aux enfans que le lait des mammelles pendant un an entier. Les sauvages du Canada les allaitent jusqu'à l'âge de quatre ou cinq ans, & quelquefois jusqu'à six ou sept ans. Dans ce pays-ci, comme la plupart des nourrices n'ont pas assez de lait pour fournir à l'appetit de leurs enfans, elles cherchent à l'épargner, & pour cela elles leur donnent un aliment composé de farine & de lait, ou de la bouillie, même dès les premiers jours de leur naissance; cette nourriture apaise la faim, mais l'estomac & les intestins de ces enfans étant à peine ouverts, & encore trop foibles pour digérer un aliment grossier & visqueux, ils souffrent, deviennent malades, & périssent quelquefois de cette espèce d'indigestion. Le lait des Animaux peut suppléer au défaut de celui des Femmes. Nous avons connu à la campagne quelques payfans qui n'ont point eu d'autres nourrices que des Brebis, & ces Payfans étoient aussi vigoureux que les autres.

Après deux ou trois mois, lorsque l'enfant a acquis des forces, on commence à lui donner une nourriture un peu plus solide : la bouillie est une sorte de pain qui dispose peu à peu son estomac à recevoir le pain ordinaire & les autres alimens dont il doit se nourrir dans la suite, lorsqu'il pourra faire usage de ses dents. Les dents qu'on appelle *incisives*, sont, comme il a été dit ci-dessus, au nombre de huit, quatre au devant de chaque mâchoire; leurs germes se développent ordinairement les premiers, à l'âge de sept, huit ou dix mois, & quelquefois à la fin de la première année : ce développement est quelquefois très-prématuré; on voit assez souvent des enfans naître avec des dents assez grandes pour déchirer le sein de leurs nourrices; on a aussi trouvé des dents bien formées dans des fœtus longtemps avant le terme ordinaire de la naissance. Le germe des dents est d'abord contenu dans l'alvéole & recouvert par la gencive; en croissant il pousse des racines au fond de l'alvéole, & il s'étend du côté de la gencive. Le corps de la dent presse peu à peu contre cette membrane, & la distend au point de la rompre & de la déchirer pour passer au

travers. Cette opération, quoique naturelle, ne fuit pas les loix ordinaires de la nature, qui agit à tout instant dans le corps humain fans y causer la moindre douleur, & même fans exciter aucune sensation ; ici il se fait un effort violent & douloureux, qui est accompagné de pleurs & de cris, & qui a quelquefois des suites fâcheuses ; les enfans perdent d'abord leur gaieté, & leur enjouement, on les voit tristes & inquiets ; alors leur gencive est rouge & gonflée, ensuite elle blanchit lorsque la pression est au point d'intercepter le cours du sang dans les vaisseaux ; ils y portent le doigt à tout moment pour tâcher d'appaier la démangeaison qu'ils y ressentent : on leur facilite ce petit soulagement en mettant au bout de leur hochet un morceau d'yvoire ou de corail, ou de quelqu'autre corps dur & poli ; ils le portent deux-mêmes à la bouche, & ils le serrent entre les gencives à l'endroit douloureux : cet effort opposé à celui de la dent, relâche la gencive & calme la douleur pour un instant ; il contribue aussi à l'ammincissement de la membrane de la gencive, qui étant pressée des deux côtés à la fois, doit se rompre plus aisément ; mais souvent cette

rupture ne se fait qu'avec beaucoup de peine & de danger. Les dents canines qui sont à côté des incisives au nombre de quatre , sortent ordinairement dans le neuvième ou le dixième mois. Sur la fin de la première ou dans le courant de la seconde année , on voit paroître seize autres dents qu'on appelle *molaires* ou *mâchelières* , quatre à côté de chacune des canines. Ces termes pour la sortie des dents varient. Les dents incisives , les canines & les quatre premières mâchelières tombent naturellement dans la cinquième , la sixième ou la septième année , mais elles sont remplacées par d'autres qui paroissent dans la septième année , souvent plus tard , & quelquefois elles ne sortent qu'à l'âge de puberté. Il y a encore quatre autres dents qui sont placées à chacune des deux extrémités des mâchoires ; ces dents manquent à plusieurs personnes , leur développement est plus tardif que celui des autres dents , il ne se fait ordinairement qu'à l'âge de puberté , & quelquefois dans un âge beaucoup plus avancé , on les a nommées *dents de sagesse*. Quelques Auteurs ont prétendu que les dents croissoient pendant tout le cours de la vie , & quelles augmenteroient en lon-

gueur dans l'Homme comme dans certains Animaux, à mesure qu'il avanceroit en âge, si le frottement des alimens ne les usoit pas continuellement : mais cette opinion paroît être démentie par l'expérience ; car les gens qui ne vivent que d'alimens liquides, n'ont pas les dents plus longues que ceux qui mangent des choses dures, & si quelque chose est capable d'user les dents, c'est leur frottement mutuel des unes contre les autres plutôt que celui des alimens.

Presque tous les enfans ont les cheveux blonds, & souvent presque blancs ; quelques-uns les ont roux, & d'autres les ont noirs, mais tous ceux qui doivent être un jour blonds, châains ou bruns, ont les cheveux plus ou moins blonds dans le premier âge. Ceux qui doivent être blonds, ont ordinairement les yeux bleux, les roux ont les yeux d'un jaune ardent, les bruns d'un jaune foible & brun ; mais ces couleurs ne sont pas bien marquées dans les yeux des enfans qui viennent de naître ; ils ont alors presque tous les yeux bleux. Lorsqu'on laisse crier les enfans trop fort & trop long-temps, ces efforts leur causent des descentes qu'il faut avoir grand soin

de rétablir promptement par un bandage , ils guérissent aisément par ce secours ; mais si l'on négligeoit cette incommodité , ils seroient en danger de la garder toute leur vie. Quelque délicat qu'on soit dans l'enfance , on est à cet âge moins sensible au froid que dans tous les autres temps de la vie : on fait que le pouls des enfans est bien plus fréquent que celui des adultes , ce qui fait juger que leur chaleur intérieure est plus grande dans la même proportion. La vie de l'enfant est fort chancelante jusqu'à l'âge de trois ans , mais dans les deux ou trois années suivantes elles s'affûre , & l'enfant de six ou sept ans est plus assuré de vivre , qu'on ne l'est à tout autre âge : en consultant les nouvelles Tables qu'on a publiées à Londres sur les degrés de la mortalité du genre humain dans les différents âges , il paroît que d'un certain nombre d'enfans nés en même temps , il en meurt plus d'un quart dans la première année , plus d'un tiers en deux ans , & au moins la moitié dans les trois premières années. Mais cette mortalité des enfans n'est pas à beaucoup près aussi grande par-tout , qu'elle l'est à Londres ; car M. *Dupré de St. Maur* s'est assuré par un grand nom-

bre d'observations faites en France, qu'il faut sept ou huit années pour que la moitié des enfans nés en même temps soit éteinte. Il y a quelque chose d'assez remarquable dans l'accroissement du corps humain ; le fœtus dans le sein de la mere croît toujours de plus en plus jusqu'au moment de la naissance ; l'enfant au contraire croît toujours de moins en moins jusqu'à l'âge de puberté, au quel il croit pour ainsi dire, tout-à coup, & arrive en fort peu de temps à la hauteur qu'il doit avoir pour toujours. Tout le monde fait combien il est important pour la santé des enfans de choisir de bonnes nourrices ; il est absolument nécessaire qu'elles soient saines & qu'elles se portent bien : on n'a que trop d'exemples de la communication réciproque de certaines maladies de la nourrice à l'enfant, & de l'enfant à la nourrice ; il y a eu des villages entiers dont tous les habitans ont été infectés du virus vénérien que quelques nourrices malades avoient communiqué en donnant à d'autres femmes leurs enfans à allaiter. Si les meres nourrissoient leurs enfans, il y a apparence qu'ils en seroient plus forts & plus vigoureux, le lait de leur mere doit leur convenir

430 CINQUIÈME CLASSE;
mieux que le lait d'une autre Femme.
Il y a des enfans qui à deux ans prononcent distinctement & répètent tout ce qu'on leur dit, mais la plupart ne parlent qu'à deux ans & demi, & très-souvent beaucoup plus tard : on remarque que ceux qui commencent à parler fort tard, ne parlent jamais aussi aisément que les autres.

La puberté accompagne l'adolescence & précède la jeunesse. Dans l'enfance il n'y a quelquefois qu'un testicule dans le *scrotum*, & quelquefois point du tout ; on ne doit cependant pas toujours juger que les jeunes gens qui sont dans l'un ou l'autre de ces cas, soient en effet privés de ce qui paroît leur manquer : il arrive assez souvent que les testicules sont retenus dans l'abdomen, ou engagés dans les anneaux des muscles, mais souvent ils surmontent avec le temps les obstacles qui les arrêtent, & ils descendent à leur place ordinaire ; cela se fait naturellement à l'âge de huit ou dix ans, ou même à l'âge de puberté : ainsi l'on ne doit pas s'inquiéter pour les enfans qui n'ont point de testicules, ou qui n'en ont qu'un. Les adultes sont rarement dans le cas d'avoir les testicules cachés ; apparemment qu'à l'âge de pu-

berté la nature fait un effort pour les faire paroître au dehors ; c'est aussi quelquefois par l'effet d'une maladie ou d'un mouvement violent , tel qu'un saut ou une chute. Quand même les testicules ne se manifestent pas , on n'en est pas moins propre à la génération ; on a même observé que ceux qui sont dans cet état , ont plus de vigueur que les autres. Il se trouve des Hommes qui n'ont réellement qu'un testicule ; ce défaut ne nuit point à la génération : on a remarqué que le testicule qui est seul , est alors beaucoup plus gros qu'à l'ordinaire : il y a aussi des Hommes qui en ont trois ; ils sont , dit-on , beaucoup plus vigoureux & plus forts de corps que les autres. On peut voir par l'exemple des Animaux , combien ces parties contribuent à la force & au courage ; quelle différence entre un Bœuf & un Taureau , un Bélier & un Mouton , un Coq & un Chapon ! Il y a des rapports singuliers dont nous ignorons les causes , entre les parties de la génération & celles de la gorge ; les Eunuques n'ont point de barbe ; leur voix , quoique forte & perçante , n'est jamais d'un ton grave. Cette correspondance entre la voix & les parties de la génération , se reconnoît

432 *CINQUIÈME CLASSE,*
non-seulement dans les Eunuques ,
mais aussi dans les autres Hommes , &
même dans les Femmes : la voix change
dans les Hommes à l'âge de puberté ; &
les Femmes qui ont la voix forte , sont
soupçonnées d'avoir plus de penchant à
l'amour ; le son de la voix devient alors
rauque & inégal pendant un espace de
temps assez long , après lequel il se trou-
ve plus plein , plus assuré , plus fort &
plus grave qu'il n'étoit auparavant : ce
changement est très-sensible dans les
Garçons ; & s'il l'est moins dans les
Filles , c'est parce que le son de leur
voix est naturellement plus aigu. Ces
signes de puberté sont communs aux
deux sexes ; mais il y en a de particu-
liers à chacun , l'éruption des menstrues ,
l'accroissement du sein pour les Fem-
mes ; la barbe & l'émission de la liqueur
féminale pour les Hommes. Il est vrai
que ces signes ne sont pas aussi constants
les uns que les autres , la barbe , par
exemple , ne paroît pas toujours précé-
demment au temps de la puberté , il y a
même des Nations entières où les Hom-
mes n'ont presque point de barbe ; & il
n'y a au contraire aucun Peuple chez qui
la puberté des Femmes ne soit marquée
par

par l'accroissement des mammeles. Dans toute l'espèce humaine , les Femmes arrivent à la puberté plutôt que les mâles ; mais chez les différents Peuples , l'âge de puberté est différent , & semble dépendre en partie de la température du climat & de la qualité des alimens. Dans les villes & chez les gens aisés les enfans accoutumés à des nourritures succulentes , & abondantes, arrivent plutôt à cet état ; à la campagne & dans le pauvre Peuple les enfans sont plus tardifs parce qu'ils sont mal & trop peu nourris ; il leur faut deux ou trois années de plus. Dans toutes les parties méridionales de l'Europe & dans les villes , la plupart des filles sont pubères à douze ans , & les garçons à quatorze ; mais dans les provinces du Nord & dans les campagnes à peine les filles le sont-elles à quatorze , & les garçons à seize. Dans les climats les plus chauds de l'Asie , de l'Afrique & de l'Amérique , la plupart des filles sont pubères à dix & même à neuf ans ; l'écoulement périodique , quoique moins abondant dans ces pays chauds , paroît cependant plutôt que dans les pays froids : l'intervalle de cet écoulement est à peu-près le même dans toutes les Nations , & il y a sur cela plus de diver-

sité d'individu à individu que de Peuple à Peuple ; car dans le même climat & dans la même Nation, il y a des Femmes qui tous les quinze jours sont sujettes au retour de cette évacuation naturelle , & d'autres qui ont jusqu'à cinq & six semaines de libres ; mais ordinairement l'intervalle est d'un mois , à quelques jours près. La quantité de l'évacuation paroît dépendre de la quantité des aliments , & de celle de la transpiration insensible. Les Femmes qui mangent plus que les autres, & qui ne font point d'exercice , ont des menstrues plus abondantes ; celles des climats chauds , où la transpiration est plus grande que dans les pays froids , en ont moins. La durée de l'écoulement est de trois , quatre ou cinq jours dans la plupart des Femmes , & de six , sept & même huit dans quelques-unes. Il arrive quelquefois que la conception devance les signes de la puberté ; il y a beaucoup de Femmes qui sont devenues mères avant que d'avoir eu la moindre marque de l'écoulement naturel à leur sexe : il y en a même quelques-unes qui , sans être jamais sujettes à cet écoulement périodique , ne laissent pas d'engendrer. On peut en trouver des exemples dans nos climats , sans les aller chercher jusques dans le

Brésil, où des Nations entières se perpétuent, dit-on, sans qu'aucune Femmes ait d'écoulement périodique. On fait aussi que la cessation des règles qui arrive ordinairement à quarante ou cinquante ans, ne met pas toutes les Femmes hors d'état de concevoir, il y en a qui ont conçu à soixante & soixante-dix ans, & même dans un âge plus avancé. Mais dans le cours ordinaire de la Nature, les Femmes ne sont en état de concevoir qu'après la première éruption des règles, & la cessation de cet écoulement à un certain âge les rend stériles pour le reste de leur vie.

Le corps achève de prendre son accroissement en hauteur à l'âge de la puberté & pendant les premières années qui succèdent à cet âge : il y a des jeunes gens qui ne grandissent plus après la quatorzième ou la quinzième année ; d'autres croissent jusqu'à vingt-deux ou vingt-trois ans : presque tous dans ce temps-là sont minces de corps, la taille est effilée, les cuisses & les jambes sont menues, toutes les parties musculieuses ne sont pas encore remplies comme elles le doivent être, mais peu à peu la chait augmente, les muscles se dessinent, les intervalles

se remplissent, les membres se moulent & s'arrondissent, & le corps est avant l'âge de trente ans dans les Hommes à son point de perfection pour les proportions de sa forme. Les Femmes parviennent ordinairement beaucoup plutôt à ce point de perfection : elles arrivent d'abord plutôt à l'âge de puberté, leur accroissement qui, dans le total, est moindre que celui des Hommes, se fait aussi en moins de temps, les muscles, les chairs & toutes les autres parties qui composent leur corps, étant moins fortes, moins compactes, moins solides que celles du corps de l'Homme, il faut moins de temps pour qu'elles arrivent à leur développement entier, qui est le point de perfection pour la forme : aussi le corps de la femme est ordinairement à vingt ans aussi parfaitement formé que celui de l'Homme l'est à trente. Le corps de l'Homme bien fait doit être quarré, les muscles doivent être durement exprimés, le contour des membres fortement dessiné, les traits du visage bien marqués. Dans la femme tout est plus arrondi, les formes sont plus adoucies, les traits plus fins : l'Homme a la force & la majesté ; les graces & la beauté sont l'appanage de l'autre sexe.

Tout annonce dans tous deux les maîtres de la terre , tout marque dans l'Homme , même à l'extérieur , sa supériorité sur tous les êtres vivants ; il se soutient droit & élevé , son attitude est celle du commandement , sa tête regarde le Ciel , & présente une face auguste sur laquelle est imprimé le caractère de sa dignité ; l'image de l'ame y est peinte par la physionomie , l'excellence de sa nature perce à travers les organes matériels , & anime d'un feu divin les traits de son visage ; son port majestueux , sa démarche ferme & hardie annoncent sa noblesse & son rang ; il ne touche à la terre que par ses extrémités les plus éloignées , il ne la voit que de loin , & semble la dédaigner : les bras ne lui sont pas donnés pour servir de piliers d'appui à la masse de son corps , sa main ne doit pas fouler la terre , & perdre par des frottemens réitérés , la finesse du toucher dont elle est le principal organe ; le bras & la main sont faits pour servir à des usages plus nobles , pour exécuter les ordres de la volonté , pour saisir les choses éloignées , pour écarter les obstacles , pour prévenir les rencontres & le choc de ce qui pourroit nuire , pour embrasser & rete-

438 CINQUIEME CLASSE,
nir ce qui peut plaire pour le mettre à portée des autres sens. .

Dans l'enfance les parties supérieures du corps sont plus grandes que les parties inférieures , les cuisses & les jambes ne sont pas à beaucoup près la moitié de la hauteur du corps ; à mesure que l'enfant avance en âge , ces parties inférieures prennent plus d'accroissement que les parties supérieures , & lorsque l'accroissement de tout le corps est entièrement achevé , les cuisses & les jambes sont à-peu-près la moitié de la hauteur du corps. Dans les Femmes la partie antérieure de la poitrine est plus élevée que dans les hommes , enforte qu'ordinairement la capacité de la poitrine formée par les côtes , a plus d'épaisseur dans les Femmes & plus de largeur dans les Hommes , proportionnellement au reste du corps : les hanches des Femmes sont aussi beaucoup plus grosses , parce que les os des hanches & ceux qui y sont joints & qui composent ensemble cette capacité qu'on appelle le *bassin* , sont plus larges qu'ils ne le sont dans les Hommes. Cette différence dans la conformation de la poitrine & du bassin, est assez sensible pour être reconnue fort aisément , & elle suffit

pour faire distinguer le squelette d'une femme de celui d'un Homme. La hauteur totale du corps humain varie assez considérablement ; la grande taille pour les Hommes est depuis cinq pieds quatre ou cinq pouces , jusqu'à cinq pieds huit ou neuf pouces ; la taille médiocre est depuis cinq pieds ou cinq pieds un pouce , jusqu'à cinq pieds quatre pouces ; & la petite taille est au-dessous de cinq pieds. Les Femmes ont en général deux ou trois pouces de moins que les hommes. Quoique le corps de l'homme soit à l'extérieur plus délicat que celui d'aucun des Animaux , il est cependant très-nerveux , & peut-être plus fort par rapport à son volume , que celui des Animaux les plus forts ; car si nous voulons comparer la force du Lion à celle de l'Homme , nous devons considérer que cet Animal étant armé de griffes & de dents , l'emploi qu'il fait de ses forces nous en donne une fausse idée , nous attribuons à sa force ce qui n'appartient qu'à ses armes ; celles que l'homme a reçues de la Nature ne sont point offensives : heureux ! si l'art ne lui en eût pas mis à la main de plus terribles que les ongles du Lion. Mais il y a une meilleure manière de compa-

440 *CINQUIÈME CLASSE*,
rer la force de l'homme avec celle des Animaux, c'est par le poids qu'il peut porter : on assure que les Porte-faix ou crocheteurs de Constantinople portent des fardeaux de neuf cens livres pésant. On peut encore juger de la force par la continuité de l'exercice, & par la légèreté des mouvemens. Les Hommes qui sont exercés à la course, devancent des Chevaux, ou du moins soutiennent ce mouvement bien plus long-temps, & même dans une exercice plus modéré un homme accoutumé à marcher, fera chaque jour plus de chemin qu'un Cheval, & s'il ne fait que le même chemin lorsqu'il aura marché autant de jours qu'il sera nécessaire pour que le Cheval soit rendu, l'Homme sera encore en état de continuer sa route sans en être incommodé. On raconte mille choses prodigieuses de la légèreté des Sauvages à la course : l'homme civilisé ne connoît pas ses forces, il ne fait pas combien il en perd par la mollesse, & combien il pourroit en acquérir par l'habitude d'un fort exercice. Il se trouve cependant quelquefois parmi nous des Hommes d'une force extraordinaire ; mais ce don de la Nature qui leur seroit précieux s'ils étoient dans le cas de l'employer pour leur défense ou pour des

travaux utiles, est un très-petit avantage dans une société policée, où l'esprit fait plus que le corps, & où le travail de la main ne peut être que celui des Hommes du dernier ordre. Les Femmes ne sont pas à beaucoup près aussi fortes que les Hommes, & le plus grand usage ou le plus grand abus que l'Homme ait fait de sa force, c'est d'avoir asservi & traité souvent d'une manière tyrannique cette moitié du genre humain faite pour partager avec lui les plaisirs & les peines de la vie. Les Sauvages obligent leurs Femmes à travailler continuellement; ce sont elles qui cultivent la terre, qui font l'ouvrage pénible, tandis que le mari reste non-chalamment couché dans son hamac, dont il ne sort que pour aller à la chasse ou à la pêche, ou pour se tenir de bout dans la même attitude pendant des heures entières; car les Sauvages ne savent ce que c'est que de se promener, & rien ne les étonne plus dans nos manières que de nous voir aller en droite ligne & revenir ensuite sur nos pas plusieurs fois de suite; ils n'imaginent pas qu'on puisse prendre cette peine sans aucune nécessité, & se don-

442 *CINQUIEME CLASSE*,
ner ainsi du mouvement qui n'aboutit
à rien.

Tout change dans la Nature , tout s'altère, tout périt ; le corps de l'homme n'est pas plutôt arrivé à son point de perfection , qu'il commence à décroître : le dépérissement est d'abord insensible ; mais avec le temps les membranes deviennent cartilagineuses, les cartilages deviennent osseux, les os deviennent plus solides, toutes les fibres plus dures, la peau se dessèche, les rides se forment peu-à-peu, les cheveux blanchissent, les dents tombent, le visage se déforme, le corps se courbe. Les premières nuances de cet état se font appercevoir avant quarante ans, elles augmentent par degrés assez lents jusqu'à soixante, par degrés plus rapides jusqu'à soixante & dix ; la caducité commence à cet âge de soixante & dix ans, elle va toujours en augmentant ; la décrépitude suit, & la mort termine ordinairement avant l'âge de quatre-vingt-dix ou cent ans la vieillesse & la vie. Comme les os, les cartilages, les muscles & toutes les autres parties qui composent le corps, sont moins solides & plus molles dans les femmes que dans

les hommes, il faudra plus de temps pour que ces parties prennent cette solidité qui cause la mort, les femmes, par conséquent doivent vieillir plus que les Hommes; c'est aussi ce qui arrive, & l'on peut observer, en consultant les Tables qu'on a faites sur la mortalité du genre humain, que quand les Femmes ont passé un certain âge, elles vivent ensuite plus long-temps que les Hommes du même âge: on doit aussi conclure de ce qui vient d'être dit, que les Hommes qui sont en apparence plus foibles que les autres, & qui approchent plus de la constitution des Femmes, doivent vivre plus long-temps que ceux qui paroissent être les plus forts & les plus robustes; & de même on peut croire que dans l'un & l'autre sexe les personnes qui n'ont achevé de prendre leur accroissement que fort tard, sont celles qui doivent vivre le plus; car dans ces deux cas les os, les cartilages & toutes les fibres arriveront plus tard à ce degré de solidité qui doit produire leur destruction.

En parcourant la surface de la terre pour connoître les variétés qui se trouvent entre les Hommes des différents climats, & en commençant par le Nord,

444 *CINQUIÈME CLASSE,*
on trouve en Lapponie & sur les côtes
Septentrionales de la Tartarie, une race
d'Hommes de petite stature, d'une fi-
gure bizarre, dont la physionomie est
aussi sauvage que les mœurs. Ces Hom-
mes qui paroissent avoir dégénéré de
l'espèce humaine, ne laissent pas d'être
assez nombreux & d'occuper de très-
vastes contrées. Tous ces Peuples ont
le visage large & plat, le nez camus &
écrasé, l'iris de l'œil jaune, brun &
tirant sur le noir, les paupières retirées
vers les temples, les joues extrêmement
élevées, la bouche très-grande, le bas
du visage étroit, les lèvres grosses &
élevées, la voix grêle, la tête grosse,
les cheveux noirs & lisses, la peau basan-
née; ils sont très-petits; trapus quoi-
que maigres; la plupart n'ont que qua-
tre pieds de hauteur, & les plus grands
n'en ont que quatre & demi. Chez tous
ces Peuples, les Femmes sont aussi lai-
des que les Hommes, & leur ressem-
blent si fort qu'on ne les distingue pas
d'abord: celles de Groenland sont de
fort petite taille, mais elles ont le corps
bien proportionné; leurs mammelles
sont molles & si longues, qu'elles don-
nent à tetter à leurs enfans par-dessus
l'épaule; le bout de ces mammelles e

noir comme du charbon , & la peau de leur corps est de couleur olivâtre très-foncée. Non-seulement ces Peuples se ressemblent par la laideur , la petitesse de la taille , la couleur des cheveux & des yeux , mais ils ont aussi tous-à-peu-près les mêmes inclinations & les mêmes mœurs , ils sont tous également grossiers , superstitieux , stupides. Les Lapons Danois ont un gros Chat noir , auquel ils disent tous leurs secrets & qu'ils consultent dans toutes leurs affaires , qui se réduisent à sçavoir s'il faut aller ce jour-là à la chasse ou à la pêche. Chez les Lapons Suédois , il y a dans chaque famille un tambour pour consulter le Diable ; & quoiqu'ils soient robustes & grands coureurs , ils sont si peureux , qu'on n'a jamais pû les faire aller à la guerre. Ils vont tous à la chasse de l'Hermine , du Loup-Cervier , du Renard , de la Martre , pour en avoir les peaux , & ils changent ces pelleteries contre de l'eau-de-vie & du tabac qu'ils aiment beaucoup. Leur nourriture est du Poisson sec , de la chair de Renne ou d'Ours ; leur pain n'est que de la farine d'os de Poisson broyée & mêlée avec de l'écorce tendre de pin ou de bouleau ; la plupart ne font aucun usa-

446 CINQUIÈME CLASSE,
ge du sel ; leur boisson est de l'huile de
Baleine & de l'eau , dans laquelle ils
laissent infuser des grains de genièvre.
Ils n'ont , pour ainsi dire , aucune idée
de Religion ni d'un Etre suprême , la
plûpart sont idolâtres , & tous sont très-
superstitieux. Ils se baignent nus & tous
ensemble , filles & garçons , mère &
fils , freres & sœurs , & ne craignent
point qu'on les voye dans cet état ; en for-
tant de ces bains extrêmement chauds ,
ils vont se jeter dans une riviere très-
froide. Ils offrent aux étrangers leurs
femmes & leurs filles , & tiennent à
grand honneur qu'on veuille bien cou-
cher avec elles. Les Lappones sont ha-
billées l'hyver de peaux de Renne , &
l'Eté de peaux d'Oiseaux qu'elles ont
écorchés ; l'usage du linge leur est incon-
nu. Les Zembliennes ont le nez & les
oreilles percées pour porter des pen-
dants de pierre bleue ; elles se font aussi
des raies bleues au front & au menton ;
leurs maris se coupent la barbe en rond ,
& ne portent point de cheveux. Les
Groenlandoises s'habillent de peaux de
Chien de Mer ; elles se peignent aussi
la visage de bleu & de jaune ; & por-
tent des pendants d'oreilles. Tous vivent
sous terre , ou dans des cabanes pres-

que entièrement enterrées & couvertes d'écorces d'arbres ou d'os de Poissons : quelques-uns font des tranchées souterraines pour communiquer de cabane en cabane chez leurs voisins pendant l'hiver. Une nuit de plusieurs mois les oblige à conserver de la lumière dans ce séjour par des espèces de lampes qu'ils entretiennent avec la même huile de Baleine qui leur sert de boisson. L'Été ils ne sont guères plus à leur aise que l'hiver, car ils sont obligés de vivre continuellement dans une épaisse fumée, c'est le seul moyen qu'ils aient imaginé pour se garantir de la piquûre des Mouches plus abondants peut-être dans ce climat glacée, qu'ils ne sont dans les pays les plus chauds. Avec cette manière de vivre si dure & si triste, ils ne sont presque jamais malades, & ils parviennent tous à une vieillesse extrême : les vieillards sont même si vigoureux, qu'on a peine à les distinguer d'avec les jeunes ; la seule incommodité à laquelle ils soient sujets & qui est fort commune parmi eux, est la cécité : comme ils sont continuellement éblouis par l'éclat de la neige pendant l'hiver, l'automne & le printemps, & toujours aveuglés par la fumée pendant l'Été, la plupart

448 *CINQUIÈME CLASSE* ;
perdent les yeux en avançant en âge.

Le sang Tartare s'est mêlé d'un côté avec les Chinois , & de l'autre avec les Russes Orientaux ; & ce mélange n'a pas fait disparoître en entier les traits de cette race , car il y a parmi les Moscovites beaucoup de visages Tartares ; & quoiqu'en général cette Nation soit du même sang que les autres Nations Européennes , on y trouve cependant beaucoup d'individus qui ont la forme du corps quarré , les cuisses grosses & les jambes courtes comme les Tartares ; mais les Chinois ne sont pas à beaucoup près aussi différents des Tartares que le sont les Moscovites , il n'est pas même sûr qu'ils soient d'une autre race ; la seule chose qui pourroit le faire croire , c'est la différence totale du naturel , des mœurs & des coutumes de ces deux Peuples. Les Tartares en général sont naturellement fiers , belliqueux , chasseurs ; ils aiment la fatigue , l'indépendance , ils sont durs & grossiers jusqu'à la brutalité. Les Chinois ont des mœurs tout opposées ; ce sont des Peuples mols , pacifiques , indolents , superstitieux , soumis , dépendants jusqu'à l'esclavage , cérémonieux , complimenteurs jusqu'à la fadeur & à l'excès : mais si on les

compare aux Tartares par la figure & par les traits, on y trouvera des caractères d'une ressemblance non équivoque. Les voyageurs Hollandois s'accordent tous à dire que les Chinois ont en général le visage large, les yeux petits, le nez camus, & presque point de barbe. Les Japonnois sont assez semblables aux Chinois pour qu'on puisse les regarder comme ne faisant qu'une seule & même race d'homme; ils sont seulement plus jaunes ou plus bruns, parce qu'ils habitent un climat plus méridional. Ils ont à-très-peu de chose près le même naturel, les mêmes mœurs & les mêmes coutumes que les Chinois. L'une des plus bizarres & qui est commune à ces deux Nations, est de rendre les pieds des femmes si petits, qu'elles ne peuvent presque se soutenir.

Les Mogols & les autres Peuples de la presqu'isle de l'Inde ressemblent assez aux Européens par la taille & par les traits, mais ils en diffèrent plus ou moins par la couleur. Les Mogo s sont olivâtres, les femmes y sont extrêmement propres, & elles se baignent très-souvent; elles sont de couleur olivâtre comme les Hommes, & elles ont les jambes & les cuisses fort longues & le

450 CINQUIÈME CLASSE,
corps assez court, ce qui est le contraire
des Femmes Européennes. Selon *Thevenot*, les Femmes Mogoles sont assez
fécondes, quoique très-chastes; elles
accouchent aussi fort aisément, & l'on
en voit quelquefois marcher par la ville
dès le lendemain qu'elles sont accou-
chées. Les habitans de Ceylan ressem-
blent assez à ceux de la côte de Malabar,
ils ont des oreilles aussi larges, aussi bas-
ses & aussi pendantes; ils sont seule-
ment moins noirs, quoiqu'ils soient
cependant fort basanés, ils ont l'air
doux, & sont naturellement fort agiles,
adroits & spirituels; ils ont tous les
cheveux très-noirs, les hommes les por-
tent fort courts, les gens du Peuple
sont presque nus, les Femmes ont le
sein découvert; cet usage est même assez
général dans l'Inde. La ville de Goa est,
comme l'on fait, le principal établisse-
ment des Portugais dans les Indes, &
quoiqu'elle soit beaucoup déchue de
son ancienne splendeur, elle ne laisse pas
d'être encore une ville riche & commer-
çante: c'est le pays du monde où il se
vendoit autrefois le plus d'esclaves; on
y trouvoit à acheter des filles & des fem-
mes fort belles de tous les pays des In-
des. Ces esclaves savent, pour la plupart

jouer des instrumens , coudre & broder en perfection ; il y en a de blanches , d'olivâtres , de basanées , & de toutes couleurs. Les Persans sont voisins des Mogols , & ils leurs ressemblent assez ; ceux sur-tout qui habitent les parties méridionales de la Perse , ne diffèrent presque pas des Indiens. Le sang Persan est présentement devenu fort beau par le mélange du sang Géorgien & Circassien ; ce sont les deux Nations du monde où la Nature forme de plus belles personnes. On voit en Perse une grande quantité de belles femmes de routes couleurs ; car les marchands qui les amènent de tous les côtés , choisissent les plus belles.

Les peuples de la Perse , de la Turquie , de l'Arabie , de l'Egypte & de toute la Barbarie , peuvent être regardés comme d'une même Nation , qui , dans le temps de *Mahomet* & de ses successeurs , s'est extrêmement étendue , a envahi des terrains immenses , & s'est prodigieusement mêlée avec les Peuples naturels de tous ces pays. Les Persans , les Turcs , les Maures se sont policés jusqu'à un certain point , mais les Arabes sont demeurés pour la plûpart dans un état d'indépendance , qui sup-

452 CINQUIÈME CLASSE,
pose le mépris des Loix : ils vivent ,
comme les Tartares, sans règle, sans po-
lice , & presque sans société ; le larcin ,
le rapt , le brigandage sont autorisés par
leurs chefs ; ils se font honneur de leurs
vices , ils n'ont aucun respect pour la
vertu , & de toutes les conventions hu-
maines, ils n'ont admis que celles qu'ont
produit le fanatisme & la superstition :
Les Arabes sont dans l'usage de se faire
appliquer une couleur bleue foncée aux
bras , aux lèvres & aux parties les plus
apparentes du corps ; ils mettent cette
couleur par petits points , & la font pé-
nétrer dans la chair avec une aiguille
faite exprès ; la marque en est ineffaça-
ble. Cette coutume singulière se retrou-
ve chez les Nègres qui ont eu commer-
ce avec les Mahométans. Au reste , tous
les Arabes sont jaloux de leurs femmes ;
& quoiqu'ils les achètent ou qu'ils les
enlèvent , ils les traitent avec douceur ,
& même avec quelque respect. *Taver-*
nier dit que les Femmes de la Comanie
& de la Circassie sont , comme celles de
Georgie , très-belles & très-bien faites ,
qu'elles paroissent toujours fraîches jus-
qu'à l'âge de quarante cinq ou cinquante
ans ; qu'elles sont toutes fort labo-
rieuses , & qu'elles s'occupent souvent

des travaux les plus pénibles. Ces Peuples ont conservé la plus grande liberté dans le mariage , car s'il arrive que le mari ne soit pas content de sa Femme, & qu'il s'en plaigne le premier , le Seigneur du lieu envoie prendre la femme, la fait vendre , & en donne une autre à l'Homme qui s'en plaint ; & de même si la Femme se plaint la première , on la laisse libre , & on lui ôte son mari. Les Mingréliens sont , au rapport des voyageurs , tout aussi beaux & aussi bienfaits que les Géorgiens ou les Circassiens, & il semble que ces trois Peuples ne fassent qu'une seule & même race d'Hommes. Il y a en Mingrélie , dit *Chardin*, des Femmes merveilleusement bien faites , d'un air majestueux , de visage & de taille admirables ; elles ont outre cela un regard , engageant qui caresse tous ceux qui les regardent : les moins belles & celles qui sont âgées, se fardent grossièrement , & se peignent tout le visage, sourcils , joues , front , nez , menton ; les autres se contentent de se peindre les sourcils, elle se parent le plus qu'elles peuvent. Leur habit est semblable à celui des Persannes , elles portent un voile qui ne couvre que le dessus & le derrière de la tête , elles ont de l'esprit,

454 *CINQUIEME CLASSE*,
elles sont civiles & affectueuses , mais
en même temps très-perfides , & il n'y
a point de méchanceté qu'elles ne met-
tent en usage pour se faire des Amans ,
pour les conserver ou pour les perdre.
Les Hommes ont aussi bien de mauvai-
ses qualités , ils sont tous élevés au lar-
cin , ils l'étudient , ils en font leur em-
ploi , leur plaisir & leur honneur , ils
content avec une satisfaction extrême
les vols qu'ils ont faits , ils en sont
loués , ils en tirent leur plus grande
gloire ; l'assassinat , le vol , le menson-
ge , c'est ce qu'ils appellent de belles ac-
tions ; le concubinage ; la bigamie , l'in-
ceste , sont des habitudes vertueuses
en Mingrêlie ; l'on s'y enlève les Fem-
mes les uns aux autres , on y prend
sans scrupule sa tante , sa nièce , la tante
de sa femme , on épouse deux ou trois
femmes à la fois , & chacun entretient
autant de concubines qu'il veut. Les
maris sont très-peu jaloux ; & quand un
Homme prend sa femme sur le fait avec
son galant , il a droit de le contraindre
à payer un Cochon , & d'ordinaire il
ne prend pas d'autre vengeance ; le Co-
chon se mange entre eux trois. Ils pré-
tendent que c'est une très-bonne & très-
louable coutume d'avoir plusieurs fem-

mes & plusieurs concubines , parce qu'on engendre beaucoup d'enfans qu'on vend argent comptant , ou qu'on échange pour des hardes & pour des vivres. Au-reste , ces esclaves ne sont pas fort cheres , car les Hommes âgés depuis vingt-cinq ans jusqu'à quarante ne coûtent que quinze écus , ceux qui sont plus âgés huit ou dix ; les belles filles d'entre treize & dix-huit ans , vingt écus , les autres moins ; les femmes douze écus , & les enfans trois ou quatre.

Les Turcs qui achètent un très-grand nombre de ces esclaves , sont un peuple composé de plusieurs autres peuples ; les Armeniens , les Géorgiens , les Turcomans se sont mêlés avec les Arabes , les Egyptiens , & même avec les Européens dans le temps des Croisades ; il n'est donc guères possible de reconnoître les habitans naturels de l'Asie mineure , de la Syrie & du reste de la Turquie. Tout ce qu'on peut dire , c'est qu'en général les Turcs sont des Hommes robustes & assez bien faits ; il est même assez rare de trouver parmi eux des bossus & des boiteux. Les femmes sont aussi ordinairement belles , bien faites & sans défaut ; elles sont fort blanches , parce qu'elles sortent peu ,

& que quand elles sortent elles sont toujours voilées. *Bélon* dit qu'il n'y a femme de laboureur ou de payfan en Asie, qui n'ait le teint frais comme une rose, la peau délicate & blanche, si polie & si bien tendue qu'il semble toucher du velours. Les femmes Turques se baignent très-souvent, elles se parfument tous les jours, & il n'y a rien qu'elles ne mettent en usage pour conserver ou pour augmenter leur beauté : on prétend cependant que les Persannes se recherchent encore plus sur la propreté que les Turques; les Hommes sont aussi de différents goûts sur la beauté, les Persans veulent des brunes, & les Turcs des rousses. Les habitans de la partie Septentrionale de la Grèce sont forts, blancs ceux des Isles ou des Provinces Méridionales sont bruns : généralement parlant, les Femmes Grecques sont encore plus belles & plus vives que les Turques, elles ont de plus l'avantage d'une beaucoup plus grande liberté. Les Grecs, les Napolitains, les Siciliens, les habitans de Corse, de Sardaigne, & les Espagnols étant situés à peu près sous le même parallèle, sont assez semblables pour le teint; tous ces peuples sont plus basanés que les François, les Anglois,

les

les Allemands, les Polonois, les Moldaves, les Circaffiens, & tous les autres habitans du Nord de l'Europe jusqu'en Lapponie, où comme nous l'avons dit au commencement, on trouve une autre espèce d'Hommes. Les Hommes à cheveux noirs ou bruns commencent à être rares en Angleterre, en Flandre, en Hollande & dans les Provinces Septentrionales de l'Allemagne; on n'en trouve presque point en Dannemarck, en Suède, en Pologne. Les Femmes sont fort féconde en Suèdes. *Rudbeck* dit qu'elles y sont ordinairement huit, dix ou douze enfans, & qu'il n'est pas rare qu'elles en fassent dix-huit, vingt, vingt-quatre, vingt-huit & jusqu'à trente: Il dit de plus qu'il s'y trouve souvent des Hommes qui passent cent ans, que quelques-uns vivent jusqu'à cent quarante ans, & qu'il y en a même eu deux, dont l'un a vécu cent cinquante-six, & l'autre cent soixante & un ans.

Il semble qu'on peut admettre trois causes, qui toutes trois concourent à produire les variétés que nous remarquons dans les différens peuples de la terre. La première est l'influence du climat; la seconde qui tient beaucoup

458 *CINQUIEME CLASSE*,
à la première, est la nourriture, & la
troisième, qui tient peut-être encore
plus à la première & à la seconde, sont
les mœurs.

Il n'y a, pour ainsi dire, dans tout le
nouveau continent, qu'une seule &
même race d'Hommes, qui tous sont
plus ou moins basanés; & à l'exception
du Nord de l'Amérique, où il se trou-
ve des Hommes semblables aux Lap-
pons, & aussi quelques Hommes à che-
veux blonds, semblables aux Européens
du Nord, tout le reste de cette vaste par-
tie du monde ne contient que des Hom-
mes parmi lesquels il n'y a presque au-
cune diversité: au lieu que dans l'an-
cien Continent on trouve une prodi-
gieuse variété dans les différents peu-
ples. Il nous paroît que la raison de cette
uniformité dans les Hommes de l'Amé-
rique, vient de ce qu'ils vivent tous de
la même façon. Tous les Américains na-
turels étoient; ou sont encore sauvages
ou presque sauvages; les Mexiquains &
les Péruviens étoient si nouvellement
policés, qu'ils ne doivent point faire une
exception. Quelle que soit donc l'ori-
gine de ces Nations sauvages, elle pa-
roît leur être commune à toutes; tous
les Américains sortent d'une même sou-

che, & ils ont conservé jusqu'à présent les caractères de leur race sans grande variation, parce qu'ils sont tous demeurés sauvages, qu'ils ont vécu à peu-près de la même façon, que leur climat n'est pas à beaucoup près aussi inégal pour le froid & pour le chaud, que celui de l'ancien Continent, & qu'étant nouvellement établis dans leur pays, les causes qui produisent des variétés, n'ont pu agir assez long-temps pour opérer des effets bien sensibles. Quant à leur première origine, nous ne doutons pas, indépendamment même des raisons Théologiques, qu'elle ne soit la même que la nôtre, la ressemblance des Sauvages de l'Amérique Septentrionale avec les Tartares Orientaux, doit faire soupçonner qu'ils sortent anciennement de ces peuples.

Tel est l'abrégé très-succinct de l'Histoire naturelle de l'Homme que M. de *Buffon* traite dans toute son étendue avec les graces, l'éloquence & la dignité que ce célèbre Naturaliste fait mettre dans tout ce qui passe par sa plume.

L'Homme, dont le nom françois vient du Latin *Homo*, qui signifie les deux sexes à la fois, est appelé en Hébreu *Enosch*, en Grec *Anthrôpos*, en Italien *Huomo*,

460 CINQUIÈME CLASSE,
en Espagnol *Hombre* , en Allemand
Mensch.

L'Homme contient dans toutes ses parties beaucoup d'huile & de sel volatil, mêlés & enveloppés de phlegme & de terre. La Médecine qui a trouvé l'art de faire contribuer toute la Nature pour son usage, exerce ses droits jusque sur l'Homme , & quoi qu'il soit l'objet de ses recherches , il en devient le sujet par les médicamens qu'elle en tire , & qu'elle tourne ensuite à son avantage.

On peut considérer le corps de l'Homme sous deux points de vue , ou comme vivant , ou comme mort : sous ces deux regards il fournit différents remèdes que nous allons détailler ; & pour donner plus de jour à ce que nous avons à dire , nous traiterons d'abord des remèdes tirés de l'Homme en vie , pour parler en suite de ceux qu'il fournit après sa mort : nous nous bornerons dans tout cela à ce qu'il y a de principal & de plus en usage ; de plus longs détails deviendroient infinis , & feroient sans utilité.

Les parties du corps Humain considéré comme vivant , qui donnent des remèdes à la médecine, sont les cheveux, les ongles, la cire des oreilles, la salive, le

fang, l'urine, & les excréments grossiers. La Femme fournit le lait, & l'arrière-faix.

Les cheveux de l'Homme sont propres pour calmer les vapeurs ; on les brûle, & l'on en fait sentir l'odeur aux malades. Ils donnent par la distillation, un sel volatil, très-pénétrant qui est recommandé dans l'épilepsie, l'apoplexie, la létargie, & les autres affections soporeuses. La dose en est depuis six grains jusqu'à seize dans quelque liqueur convenable. Les cheveux fournissent encore en les distillant par la retorte au bain de sable, une huile qui est très-estimée pour faire croître & revenir les cheveux, si on la mêle avec le miel, & qu'on s'en serve en liniment sur la tête. La cendre de cheveux infusée depuis un demi-gros jusqu'à un gros dans un verre de vin, est un bon remède contre la jaunisse : on prend cette infusion le matin à jeun, après l'avoir passée par un linge, & on la continue pendant quelques jours.

Les ongles des doigts & des pieds purgent avec violence par haut & par bas : c'est un remède d'armée qui ne convient qu'à des gens robustes comme les soldats. On le recommande encore contre l'épilepsie. La dose en est d'un

462 *CINQUIÈME CLASSE*,
scrupule en substance , ou de deux scrupules infusés pendant la nuit dans un verre de vin. *Schroder* en donne la préparation suivante.

Prenez de la poudre de rapure d'ongles , un gros.

Faites-la macerer dans une livre de bon vin jusqu'à ce qu'il se fasse un mucilage.

Filtrez ensuite la liqueur , & ajoutez-y une once d'esprit de vin , gardant le tout pour l'usage.

La dose en est depuis un gros jusqu'à six dans l'épilepsie , la léthargie , l'hydropisie & les fièvres intermittentes anciennes.

La cire des oreilles , appelée en Latin *cerumen Aurium* , possède une qualité savonneuse , abstergente , & détersive ; l'amertume de cette cire & sa consistance qui la fait paroître composée de cire & d'huile , donne lieu de croire qu'elle est d'une nature vulnérable : aussi ses effets repondent-ils à cette idée ; car elle est très-utile dans les piquûres des nerfs & des tendons. On l'applique , soit seule , soit mêlée avec le baume de souphre , ou celui du Pérou. *Ettmuller* la

DES QUADRUPEDES. 463
recommande encore mêlée avec l'huile
de noix tirée par expression , pour dé-
terger les plaies ; & *Aglicola* nous donne
dans sa *petite Chirurgie* , la description
d'un onguent qui guérit en peu de temps
d'une manière surprenante , les inflam-
mations , les tumeurs des articulations ,
& les abcès. Le voici.

Prenez de la cire d'oreilles , trois
gros ; du sucre de Saturne , deux
gros ; de l'huile exprimée de noi-
settes , une quantité suffisante.

Mêlez ces drogues ; & supposé qu'el-
les demandent une consistance plus
forte , faites-les épaisir sur un feu
doux.

La cire d'oreilles guérit encore promp-
tement les petites écorchures qu'on se
fait quelquefois autour de la racine des
ongles. *Etimulter* prétend aussi qu'un
demi-gros de cire d'oreilles pris dans
quelque liqueur convenable , est un spé-
cifique contre la colique. On lit dans les
Ephémérides d'Allemagne, vol. 11, qu'un
vieil Imprimeur qui avoit porté des lu-
nettes pendant très-long-temps , vint à
bout de s'en passer , & d'augmenter sa
vue , en oignant les angles internes des

yeux & des paupieres avec de la cire d'oreilles. Nous n'avons rien à objecter contre tous ces effets : cependant comme il y a plusieurs autres remèdes beaucoup moins dégoûtants & aussi efficaces, qui satisfont aux mêmes intentions, tels que le blanc de Baleine pour la colique, & les baumes du Pérou & de Copahu pour les playes nerveuses, nous pensons qu'on doit leur donner la préférence, & ne se servir de celui-ci que lorsqu'on s'y trouve forcé par la disette de tout autre médicament : la médecine veut être traitée avec décence, & si d'un côté l'on doit éviter les rémedes pompeux qui sentent le charlatan, on doit de l'autre n'employer que forcément ceux qui sont trop vils & trop abjects, de peur que le mépris & le dégoût qu'ils inspirent, ne rejaillissent sur le Médecin.

La salive n'est pas une liqueur simple & purement aqueuse ; elle contient un sel volatil salé ou ammoniacal, qui lui donne une qualité savoneuse, détersive, vulnéraire, & la rend susceptible de diverses propriétés. On l'applique avec succès sur les dartres, les démangeaisons, & les écorchures ; & plusieurs personnes se sont guéries des hémorrhoides dont elles étoient incommodées depuis

long-temps, en se les frottant à différentes reprises avec du papier mouillé de salive. Les nourrices ont coutume le matin à jeun, de frotter le visage de leurs nourrissons avec leur salive pour les dégraisser ; ce qu'elles font plus facilement qu'avec de l'eau pure. On fait par expérience, que la salive d'un Homme sain à jeun, est bonne contre la morsure des Bêtes venimeuses, & nous voyons tous les jours que des playes se guérissent en les suçant ; ce qui doit être autant attribué à la vertu mondifiante de la salive qu'à la succion même. On trouve dans les *Ephémérides d'Allemagne*, Décurie II, Année III, page 195, une observation du Docteur *Hunerwolff* qui rapporte qu'un jour un de ses freres en dissequant, se fit avec son scalpel une blessure à la cornée, d'où il sortit sur le champ beaucoup d'humeur aqueuse, que le seul remède qu'on employa contre cet accident fut que sa mère le matin à jeun lui lécha doucement pendant quelques jours l'endroit de la playe ; ce qui le guérit très-promptement. Les mêmes *Ephémérides*, Décurie III, Année V & VI, nous fournissent encore une observation sur la vertu fébrifuge de la salive. Le Docteur *Muschel de Moschau* y

466 *CINQUIÈME CLASSE,*
dit avoir connu un Homme qui guérif-
soit fort heureusement les fièvres inter-
mittentes avec du pain mêlé avec du
sel commun qu'il faisoit mâcher & im-
biber de salive par un Homme sain à
jeun : on en faisoit des pilules qu'on
donnoit à avaler au malade ; ce qui
souvent chassoit la fièvre. Enfin quelques
Auteurs assûrent que si une personne
qui a actuellement ses regles , mâche un
morceau de pain , & qu'elle le donne
à avaler à une autre à qui elles sont
supprimées , elle peut les rétablir par
ce seul moyen. Toutes ces Observations
qui tendent à prouver que la salive n'est
pas une liqueur indifférente , doivent
faire penser que si dans une personne
saine elle a plusieurs propriétés , elle
doit par une raison contraire, produire
de mauvais effets dans une personne
infirmes & valétudinaire. C'est ce que
l'expérience prouve tous les jours , &
l'on ne peut trop blâmer la méthode de
certaines nourrices qui étant incommo-
dées, ne laissent pas de mettre dans leur
bouche la bouillie , la panade & les au-
tres alimens , avant que de les donner
à leurs enfans ; ce qui corrompt leurs
digestions , fait passer continuellement
dans leur sang un chyle vicié , & est la

source de bien des maladies qui les font périr en langueur , & dont on ne peut détruire la cause toujours subsistante.

Le sang humain donne par la distillation , de l'eau , de l'esprit , du sel volatile , du sel fixe & de l'huile. Ces principes , soit seuls , soit combinés avec d'autres ingrédients , fournissent à la Médecine plusieurs remèdes dont les vertus sont équivoques , & qui de plus ne sont plus guère d'usage : ainsi nous ne nous y arrêterons pas. On dit que le sang humain bu récent & chaud , guérit l'épilepsie , pourvu que le malade fasse incontinent après l'avoir pris , quelque exercice violent qui le mette en sueur : mais on trouve dans les *Ephémérides d'Allemagne* , Décurie I. Années 9 & 10 , page 324 , plusieurs Observations du Docteur *Ledelius* , qui font voir l'inutilité de ce remède : il y cite plusieurs personnes qui après avoir bu de ce sang avec toutes les précautions requises , n'en étoient pas moins restées épileptiques ; & dans ce nombre il y en eut une qui mourut trois jours après ; ce qui laissa quelque soupçon contre le remède , d'autant plus qu'on a des expériences que des Hommes sont devenus phrénétiques & maniaques après avoir bu

sang humain. Nous ne conseillons donc pas de s'en servir intérieurement, puisqu'on y peut substituer des remèdes plus efficaces & moins périlleux; il semble même que l'humanité reclame contre cet usage. Quant à l'utilité extérieure du sang humain, on sçait par expérience, qu'il arrête les hémorrhagies, & spécialement celles du nez: on trempe pour cela des linges dans le sang, & on les applique sur le front, les y laissant sécher; ou bien on fait sécher le sang sur le feu, & on le réduit en une poudre qu'on souffle dans les narines: d'autres recommandent d'en faire tomber sur un fer chaud, & d'en recevoir la vapeur par le nez. Dans toutes ces méthodes qui reviennent au même, le sang agit par sa glutinosité, qui le rend adhérent aux vaisseaux ouverts comme une espèce de bouchon, ou qui en se séchant sur le front resserre le calibre de ceux qui s'ouvrent dans les narines.

T L'urine est une sérosité excrémentielle, qui se sépare dans les reins, & qui après être descendue dans la vessie par le moyen des uretères s'écoule hors du corps dans les temps convenables. Cette sérosité n'est pas purement aqueuse; elle est chargée d'un

peu d'huile & de beaucoup de sel volatil qu'elle a dissous en circulant dans le sang : il est donc naturel qu'elle ait des propriétés relatives aux principes qu'elle contient ; & comme ces principes sont actifs , ils lui donnent différentes qualités qui la rendent utile tant pour l'usage interne que pour l'usage externe du corps. L'urine prise à l'intérieur, est appétitive , atténuante , résolutive & détersive ; elle lève les obstructions , elle guérit la jaunisse , dissipe les vapeurs , & procure les secours ordinaires au sexe. *Ramazzeni* dans son Ouvrage des *Maladies des Artisans* , dit qu'il est commun en Italie aux jeunes filles attaquées des pâles-couleurs , de s'en guérir en buvant pendant quelque temps le matin à jeun un verre de leur propre urine. Cette liqueur est encore utile dans l'hydropisie , dans la paralysie , dans la goutte & dans toutes les maladies hypochondriaques. La dose en est de cinq ou six onces le matin à jeun , bue tiède & récemment rendue : celle d'un jeune homme bien sain & à jeun est préférable à toute autre. On s'en sert aussi en lavement contre la colique & la paresse du ventre : le sel qu'elle contient, y sert d'aiguillon , & rend ces

470 *CINQUIÈME CLASSE*,
lavemens plus purgatifs que ceux qui
sont simples ou émollients. Quant à l'ex-
térieur, l'urine est très-propre pour
adoucir & calmer les douleurs de la
goutte, soit en fomentation, soit pilée
avec de l'absinthe en forme de cataplas-
me : on en fait aussi des lotions contre
la teigne, la galle, la gratelle, & con-
tre les rhumatismes qui viennent de
cause froide & d'épaississement d'hu-
meurs ; car à raison de l'huile & du sel
volatile qu'elle contient, elle discute
& résout les humeurs qui se sont fixées
sur quelque partie, où elles causent les
douleurs de rhumatisme. Outre les pro-
priétés de l'urine prise en elle-même,
l'analyse qui s'en fait par la Chymie,
en séparant ses principes, y découvre
de nouveaux remèdes dont on fait tous
les jours usage avec succès : tels sont
entre ces principes l'esprit, le sel vola-
tile, & l'huile de l'urine. L'esprit & le
sel volatile ont les mêmes vertus : ils
conviennent dans les fièvres quartes &
malignes ; ils lèvent les obstructions, &
poussent par les urines & par les sueurs ;
La dose du sel est depuis six jusqu'à seize
grains, & celle de l'esprit depuis huit
jusqu'à vingt gouttes dans quelque li-
queur convenable. Si l'on mêle deux

gros de cet esprit rectifié avec deux onces d'eau-de-vie , on aura une mixture excellente pour frotter les membres paralytiques , & contre la goutte sciatique. L'huile qui reste dans le filtre après en avoir séparé l'esprit , est extrêmement fétide : on ne s'en sert qu'extérieurement pour résoudre les tumeurs froides , pour la paralysie , & pour faire sentir aux Femmes hystériques. Quant au sel fixe qui reste dans la tête-morte après la distillation , il n'est pas d'usage : c'est un vrai sel commun , & celui qu'on a pris avec les alimens qui se retrouve sous son ancienne forme , en partie dans les urines , & en partie dans les gros excréments. L'urine fournit encore à la Physique la matière d'un Phosphore qui a fait beaucoup de bruit dans le temps de sa découverte , & qui a exercé la sagacité des plus habiles Chymistes pour en trouver la composition , dont l'inventeur faisoit un secret. Mais aujourd'hui que l'électrécité change tous les corps en Phosphores , en les rendant lumineux , celui qu'on tire de l'urine n'a plus rien de surprenant ; il rentre dans les voyes de la nature , & tient au système électrique , qui paroît tenir lui-même à celui de l'univers.

L'excrément de l'Homme, appelé par

472 CINQUIÈME CLASSE;
Paracelse souphre occidental, contient réellement du souphre & une huile anodyne qui le rendent émollient, adoucissant, digestif & maturatif. On s'en sert pour faire mûrir les charbons, les anthrax, & les autres tumeurs pestilentielle. *Ettmuller* dit avoir été témoin que dans un temps de peste, le cataplasme de matière fécale étoit celui qui réussissoit le mieux pour amener les tumeurs malignes à une suppuration avantageuse. On fait encore dessécher cet excrément pour le pulvériser, & l'on en incorpore la poudre avec le miel, pour appliquer autour de la gorge dans l'esquinancie. Il y a des Médecins qui dans cette dernière maladie y joignent l'usage intérieur de cette poudre depuis un demi gros jusqu'à un gros. Mais nous laissons ce remède à ceux qui ne sont pas dégoûtés, & toutes choses égales, nous préférons *l'Album Græcum* qui est plus résolutif, & qui nous paroît moins révoltant. D'autres Auteurs prétendent aussi que le *Meconium* qui est la première déjection que font les enfans après leur naissance, étant desséché & pulvérisé, guérit l'épilepsie si on le prend intérieurement quelques jours de suite. On tire de la fiente humaine par la dis-

tillation une eau , & une huile , qui ont plusieurs propriétés. On prend pour cela une certaine quantité de cette fiente qu'on laisse corrompre à l'air jusqu'à ce qu'elle se réduise presque en poudre : étant ainsi préparée, on la distille à la retorte en commençant d'abord par un feu léger qu'on augmente par degrés jusqu'à ce que l'eau & l'huile passent dans le récipient. On sépare l'eau de l'huile par le filtre , & l'on rectifie l'une & l'autre au bain-marie pour en ôter la puanteur par des cohobations & des rectifications répétées. L'eau passe pour ophthalmique & pour un excellent cosmétique ; elle fortifie la vûe , dissipe les taches de la cornée si l'on en distille dans l'œil quelques gouttes de temps en temps dans la journée ; elle fait croître les cheveux , elle embellit la peau , donne du teint , efface les cicatrices & les aspérités des mains. On trouve à ce sujet dans les *Ephémérides d'Allemagne*, Tome IX, Année 1752, une Observation du Docteur *Salentin*, qui dit avoir connu une Dame de grande qualité , qui par l'usage de cette eau stercorale, avoit conservé jusques dans un âge fort avancé, la plus belle peau & le plus beau teint du monde. Voici la façon dont elle s'y pre-

474 *CINQUIÈME CLASSE*,
noit pour en faire sa provision. Elle
avoit pour cet office un jeune domes-
tique bien sain dont le soin étoit de
satisfaire aux besoins de la nature dans
un bassin de cuivre étamé, garni de son
couvercle qui le fermoit exactement.
La chose faite, le bassin étoit aussi-tôt re-
couvert de peur qu'il ne s'évaporât rien
de ce qu'il contenoit, & lorsque le
jeune homme jugeoit que le tout étoit
réfroidi, il recueilloit soigneusement
l'eau qui se touvoit attachée sous le
couvercle ; il la mettoit dans un flacon
pour être conservée comme un parfum
précieux sur la toilette de sa Maîtresse.
Cette Dame ne manquoit pas de s'en
laver le visage & les mains tous les
jours, & par ce fard odoriférant, elle
avoit trouvé le secret de se conserver
belle pendant toute sa vie. Nous som-
mes persuadés que cette liqueur qui
est douce & onctueuse, peut en effet
adoucir & embellir la peau. Mais n'y
a-t-il pas de l'extravagance à être assez
esclave de sa beauté pour vouloir la
conservée par l'usage d'une chose aussi
sale & aussi dégoûtante ? Quant à l'huile
stercorale qu'on obtient par la distilla-
tion, elle est bonne en liniment contre
la teigne, les dartres, l'érysipèle ulcé-

ré , & le cancer , sur-tout celui des mammelles. *Paracelse* prétend qu'au moyen d'une douce & longue digestion on peut réduire la fiente humaine à l'odeur du musc & de la Civette , & c'est ce qu'il appelle *Civette Occidentale*. Nous ne doutons pas que cela ne se puisse faire , & nous en avons un exemple dans l'*Histoire de l'Académie des Sciences* , Année 1706 , page 6 & 7. L'Historien de l'Académie y rapporte que M. *Lemery* ayant acheté chez un Droguiste une demi-livre de *Galbanum* , autant de *Sagapenum* , autant de Bitume de Judée , & quatre onces d'*Opopanax* , & ayant mis dans ses poches toutes ces drogues , chacune enveloppée dans un petit sac hormis le *Sagapenum* , & l'*Opopanax* qui étoient ensemble , fut fort étonné quand il rentra chez lui de ce que tout le monde trouvoit qu'il sentoît horriblement le musc ; car chacune de ces drogues en particulier a une odeur très-puante & très-pénétrante , à la réserve du Bitume de Judée , qui cependant ne sent rien d'approchant du musc , & ces mêmes drogues - là sont employées dans la Médecine contre les vapeurs que le musc & d'autres odeurs samblable , peuvent avoir cau-

476 CINQUIÈME CLASSE;
fées. Il examina tous les sacs l'un après
l'autre , ils étoient tous neufs , aucun
n'avoit servi à envelopper du musc , ni
ne le sentoit , & ils n'avoient que l'o-
deur de la drogue qu'on y avoit mise :
il les rapprocha tous , & ils produisoient
une odeur de musc ; celle dont les habits
de M. *Lemery* étoient parfumés, lui dura
jusqu'au lendemain , & assez forte. On
ne se feroit pas avisé de ces ingrédiens
pour former une bonne odeur. Cela fait
voir que la fiente humaine étant expo-
sée à des digestions lentes & réitérées ,
peut se modifier de telle sorte qu'elle
perde sa mauvaise odeur, pour ne plus
former qu'une impression agréable sur
l'odorat. Nous en avons encore une
exemple dans les huiles animales & em-
pyreumatiques qui sont d'abord très-fé-
tides , mais qui deviennent ensuite gra-
cieuses à force de les rectifier.

Le lait de Femme contient une quan-
tité médiocre de parties butyreuses &
caséieuses , & beaucoup de sérosité ; ce
qui le rend tempéré , restaurant & fort
convenable dans la phthisie , dans le ma-
rasme , & pour adoucir la salure & l'â-
creté du sang : de plus , comme il a été
destiné pour notre première nourriture,
on peut juger delà qu'il a plus de rapporr

à notre constitution naturelle qu'aucun autre lait, & qu'il doit produire chez nous de plus excellents effets. C'est ce que l'expérience confirme lorsqu'on est assez heureux pour trouver ce lait conditionné comme il faut. Mais la difficulté d'avoir de bonnes nourrices qui ne soient ni emportées, ni capricieuses, ni sujettes au vin, ni déréglées dans leurs mœurs, car ces vices influent sur la qualité du lait; de plus, la peine que les Adultes ont à tetter, & la forte suction qu'ils employent, qui outre la fatigue qu'elle leur cause, attire souvent des fluxions sur les mammelles des nourrices; tout cela forme des inconvéniens qui rendent l'usage du lait de Femme assez rare, quoique nous pensions qu'il convient le mieux à ceux qui s'en peuvent servir commodément. Nous ajouterons ici ce que M. Cheyne dit sur l'usage du lait de Femme dans son *Traité des maladies du corps & de l'esprit*. Le lait de Femme, dit ce grand Praticien, est certainement le plus analogue & le plus naturel à nos corps, & dont on ressent à tout âge, dans l'enfance, dans la jeunesse & dans les infirmités de la vieillesse, des effets salutaires. Il n'y a presque point d'abattement dont cette li-

queur ne puisse relever le corps ; elle produiroit bien d'autres effets si elle n'étoit point dépravée par les mauvais alimens dont les nourrices font usage, sans compter leur malpropreté ordinaire. Si les nourrices ne vivoient que de bons alimens, si elles ne buvoient que de l'eau ou du vin bien trempé, si elles avoient soin de leur corps, & qu'elles se tinssent proprement, leur lait passant par des couloirs infiniment plus déliés & plus délicats, seroit un vrai nectar, dans les atrophies, les paralysies & les affections des nerfs. Mais dans l'état où les choses sont actuellement, où l'on ne veille point sur leur régime de vivre, ni sur leur conduite, il vaut mieux avoir recours aux laits d'Asnesse & de Chèvre, ou à la nourriture innocente & saine d'eau de gruau, de lait de Vache, & de graines, qu'au lait rance d'une nourrice sale, méchante & corrompue.

L'arrière-faix ou le délivre humain contient beaucoup d'huile & de sel volatile. On doit le choisir nouvellement sorti d'une Femme saine & vigoureuse, & préférer celui qui vient à la naissance d'un garçon, à celui d'une fille. Il a plusieurs usages en Médecine. On l'appli-

que tout chaud sortant de la matrice , sur le visage , pour en effacer les lentilles : on en frotte aussi les taches que les enfans apportent quelquefois en naissant ; ce qui manque rarement de les dissiper. Cet arriere-faix étant desséché & réduit en poudre , se donne intérieurement pour l'épilepsie , pour hâter l'accouchement , pour faire sortir le fœtus mort , & pour appaiser les tranchées. La dose en est depuis un scrupule jusqu'à deux, pris dans un bouillon. La distillation qu'on en fait , fournit un esprit volatile qui est d'une grande efficacité dans plusieurs maladies des Femmes , comme pour pousser les urines , pour faciliter l'accouchement , & pour exciter le flux menstruel. La prise en est d'une ou deux cueillerées. *Ettnulzer* assure que ce remède a rétabli les règles à une Femme qui les avoit supprimées depuis six ans , & qu'un Roi de Pologne épileptique en avoit été guéri. Voici la façon de procéder à cette distillation. On prend l'arriere-faix avec tous ses vaisseaux , d'une Femme bien saine , & s'il est possible d'un garçon & d'une première couche ; on le met dans un alembic , auquel on adapte un récipient & dont on lute bien les jointures , lais-

480 *CINQUIEME CLASSE*,
fant ensuite le tout à une douce diges-
tion ; l'arriere - faix se pourrit insensibi-
blement , & se réduit en une espèce de
gelée : après six mois de digestion pour
le moins , on distille à un feu doux pour
obtenir l'esprit volatile. On peut cepen-
dant hâter cette digestion , & faire que
l'arriere-faix se pourrisse & se résolve
plutôt en liqueur , que si l'on ôte la mem-
brane qui le couvre , avant que de le
mettre dans l'alembic.

Les parties du cadavre humain dont
on se sert en Médecine , sont la mumie,
la graisse , le crâne , & l'usnée.

La Mumie est un cadavre humain qui a
été embaumé & desséché. Les premières
Mumies ont été tirées des sépulcres des
Anciens Egyptiens , dont on voit enco-
re les restes à quelques lieues du Grand-
Caire. Cet embaumement se faisoit
avec des baumes , de la résine de cédre,
du bitume de Judée , de la Myrrhe , de
l'Aloës , & plusieurs autres ingrédiens
aromatiques capables d'absorber l'humidi-
té des chairs , de boucher les pores
pour empêcher l'entrée de l'air & resis-
ter à la corruption. Nous nous servons
aujourd'hui à-peu-près des mêmes dro-
gues pour embaumer les corps morts :
mais soit que leurs drogues fussent meil-
leures

seurs que les nôtres, soit qu'ils eussent une méthode d'embaumer plus parfaite que celle que nous avons, soit que leurs sépulcres fussent plus secs, plus empreints de sels ou de bitumes, ou enfin moins sujets à la corruption que les nôtres, leurs cadavres embaumés dureroient bien plus de temps sans se corrompre que ceux qu'on embaume présentement ; car si l'on en croit la tradition, on voit des Mumies d'Egypte de plus de deux mille ans d'ancienneté, tandis que nos embaumemens ne peuvent guères conserver les corps plus de trois cens ans. On trouve quelquefois des cadavres humains desséchés par l'ardeur du Soleil & des fables dans les déserts de l'Afrique, tels que ceux de Zora & de Libye, où la violence du vent fait élever des monceaux de sable qui ensevelissent quelquefois des caravanes entières. Ces corps acquièrent en se desséchant la consistance de la corne & une grande légèreté : on les appelle *Mumies blanches* ; mais elles ne sont d'aucun usage en Médecine. Il ne faut pas croire que la Mumie commune qu'on nous apporte soit de la véritable Mumie d'Egypte qui ait été tirée des sépulcres des anciens Egyptiens ; celle-là est trop rare,

482 *CINQUIÈME CLASSE*,
& est réservée dans les cabinets comme
une grande curiosité. Celle que nous
trouvons chez les Droguistes, vient des
diverses personnes que les Juifs, ou
même les Chrétiens, embaument après
les avoir vuidés de leurs entrailles &
de leur cervelle, avec de la Myrrhe,
de l'aloès, de l'encens, du bitume de
Judée, & plusieurs autres drogues. Ils
mettent sécher au four ces corps em-
baumés pour les priver de toute leur
humidité phlegmatique, & pour y faire
pénétrer les gommés afin qu'ils puissent
se conserver. Il faut choisir la Mumie
nette, belle, noire, luisante, d'une
odeur assez forte & qui ne soit point
désagréable; on en tire par la distilla-
tion beaucoup d'huile & de sel volati-
le. Cette espèce de Mumie est détersive,
vulnérable, & résolutive. On l'estime
beaucoup pour résoudre le sang coagu-
lé après une chute ou un coup, & pour
faire renaître les chairs : elle agit non-
seulement par ses parties bitumineuses
& balsamiques, mais encore par les sels
volatiles des cadavres dont elle est tirée.
Prise intérieurement, elle purge la tête,
dissipe l'enflure du corps, lève les ob-
structions de la matrice, & guérit les
fleurs blanches : la dose en est d'un de-

mi-gros jusqu'à deux scrupules. La teinture qu'on en tire en la faisant dissoudre dans l'esprit de vin, possède ses qualités balsamiques : elle se donne de douze à vingt-quatre gouttes dans les potions vulnéraires. La Mumie entre dans l'emplâtre oppodeltoch, & dans l'emplâtre styptique de la Pharmacopée de Paris.

La graisse humaine est anodyne, émolliente & résolutive. Quelques Médecins la conseillent intérieurement contre le marasme, les maladies de consommation, & pour dissoudre le sang coagulé dans quelque viscère. On trouve à ce sujet dans les *Ephémérides d'Allemagne*, Décurie II. Année VI, Append. page 47, une observation du Docteur *Paullini*, qui rapporte qu'il fut un jour appelé à la campagne pour voir une petite fille âgée de sept ans qui étant tombée du haut d'une échelle, avoit ensuite vomie une si grande quantité de sang, qu'on la regardoit comme morte ou désespérée. Ce Médecin, n'ayant rien sous la main pour lui donner de convenable excepté de la graisse humaine qu'il avoit destinée à d'autres usages, lui en fit prendre deux gros à deux gros & demi dans un petit bouillon ; ce qui

ayant été continué pendant quelques jours, l'enfant rejetta par la toux, mais sans efforts, beaucoup de grumeaux de sang qui débarrassèrent sa poitrine, calmèrent les douleurs lancinantes qu'elle ressentoit dans cette partie, & enfin la guérèrent. Quant à l'usage ordinaire de la graisse humaine, il est purement extérieur, & l'on s'en sert avec un grand succès contre les rhumatismes, le tremblement des membres, & les affections paralytiques. On l'emploie encore dans les fractures, les luxations, les entorses & les contusions des nerfs & des tendons; elle calme les douleurs de la goutte, & l'on en frotte l'épine du dos suivant sa longueur dans l'atrophie, & & dans le rachitis des enfans. On la mêle souvent avec le baume du Pérou & l'huile d'aspic pour la rendre plus pénétrante. *Schroder & Ettmuller* recommandent comme un grand remède contre la sécheresse & l'aridité des membres, un liniment composé de graisse humaine & d'esprit de vitriol. Nous remarquerons que toutes les graisses ou axonges sont en général, chaudes émoullientes, détersives, maturatives, digestives, & plus ou moins anodynes; & que chaque graisse tient en particulier

de la nature de l'Animal à qui elle appartient : en outre, que plus ces axonges sont liquides naturellement, & plus elles sont pénétrantes ; & que les récentes sont plus émollientes, & les rances plus résolitives. Entre les émollientes & anodynes, on compte celle de Canard, d'Oye, de Chien, de Chapon, de Castor, de Poule, d'Homme, de Veau, & de Porc qui est la plus foible de toutes, à cause de la nature froide & humide de cet Animal. Celles de Martre, de Loup, de Serpent, de Blaireau, de Vipère, d'Ours & de Renard, sont regardées comme atténuantes & résolitives ; & enfin celle de Brochet passe pour être chaude, maturative & détersive. Il faut observer que toutes les fois qu'il est fait mention de graisse simplement & sans aucune marque distinctive, c'est du sain-doux qu'on veut parler.

Le crâne humain est fort vanté pour les propriétés médicinales qu'on lui attribue dans la cure de l'épilepsie, de l'apoplexie & des autres maladies du cerveau : il agit par un sel volatile abondant qu'il contient. On doit le choisir d'un Homme vigoureux, sain, nouvellement mort de mort violente, & qui

486 *CINQUIÈME CLASSE*,
n'ait point été inhumé. Celui qui seroit pris d'un Homme mort naturellement de maladie, n'auroit aucune qualité ; & même dans le premier cas, il faut bien prendre garde que le crâne ne soit celui d'une personne qui ait été infectée du virus vénérien qui attaque assez fréquemment cette partie ; ce qui se peut connoître aux exostoses qui s'y seroient formées , & qui le feroient rejeter. La préparation la plus simple & la meilleure qu'on puisse faire du crâne humain, est de le sécher pour le réduire en une poudre fine qui se donne depuis douze grains jusqu'à deux scrupules ; soit seule, soit mêlée avec les opiates ou les portions appropriées. Quelques Auteurs demandent qu'on calcine au feu le crâne humain avant que de le faire prendre intérieurement ; mais cette méthode nous paroît défectueuse : on fait dissiper par cette calcination le sel volatile & l'huile , en quoi consiste toute sa vertu ; de sorte que ce qui reste & qu'on broye précieusement sur le porphyre pour en faire ce qu'on appelle le crâne humain préparé, n'est qu'une tête morte insipide, privée de tous ses principes actifs , & qui ne conserve d'autre qualité que celle d'absorber les acides

& les humidités des premières voyes, & la vertu anti-épileptique qui est celle qu'on a principalement en vûe, se trouve évanouie. Malgré la réputation que le crâne humain s'est faite dans la Médecine, *Galien* & depuis lui d'autres Auteurs, ont cru pouvoir l'attaquer en avançant que les os de la tête n'avoient aucune propriété qui ne leur fût commune avec les autres os, soit d'Homme, soit d'Animaux, & que les uns & les autres n'agissoient qu'en qualité d'absorbans. *Fuller* dit positivement que le crâne humain n'a aucune propriété médicinale; *Erase*, que l'expérience lui a appris que la corne de Cerf lui étoit infiniment préférable; & *Junker*, que mêlé avec d'autres ingrédients, il produisoit quelque effet dans les épilepsies, mais qu'il avoit remarqué qu'il étoit inutile de l'ordonner seul; d'où il conclut que c'est aux drogues anti-épileptiques auxquelles on l'a joint, qu'il faut attribuer le succès. Malgré le respect que nous devons à ces graves Auteurs, nous ne pouvons être ici de leur sentiment, & outre le grand nombre d'autorités contraires que nous pourrions apporter pour les contre-balancer, nous avons

observé plusieurs fois que la poudre de crâne humain donnée seule nous a très-bien réussi dans la cure de l'Épilepsie, non seulement des enfans, mais de quelques adultes, au-lieu que les autres ingrédiens avec lesquels on le mêle ordinairement, comme les racines de valeriane, de pivoine mâle, & autres, ne faisoient presque point d'effet sans son secours : peut-être ces Médecins donnoient-ils cette poudre en trop petite dose, ou que le crâne qui la leur fournissoit étoit suranné ; car il perd de sa vertu en vieillissant. Quoiqu'il en soit, nous ne pouvons que recommander ce remède dans l'épilepsie, où il nous a toujours paru mieux faire que les autres. On fait avec le crâne humain & le vinaigre un magistère qui entre dans quelques compositions anti-épileptiques, & dont la dose est de dix à trente grains : mais il est de peu d'usage seul, & dans le fond il a peu de vertu, puisqu'on se sert pour le faire du crâne humain calciné qui est privé, comme nous venons de le dire, des principes actifs qui lui donnent son efficacité. La distillation du crâne fournit de l'esprit, du sel volatile & de l'huile, qui ont aussi

leurs usages en Médecine. Les deux premiers sont estimés pour l'épilepsie, l'apoplexie, la léthargie & les maladies hystériques. La dose de l'esprit est depuis six jusqu'à vingt-quatre gouttes, & celle du sel depuis six jusqu'à seize grains, dans quelque liqueur appropriée. Quant à l'huile, elle est fort résolutive, & propre pour calmer les vapeurs des Femmes en la leur présentant au nez : elle est bonne aussi pour l'épilepsie, prise intérieurement depuis une goutte jusqu'à six. Mais on s'en sert rarement à cause de sa mauvaise odeur. Le crâne humain entre dans l'eau d'Hirondelles, & dans les poudres anti-pasmodiques & de guttète de la Pharmacopée de Paris. L'esprit volatile entre dans les gouttes d'Angleterre céphaliques, & dans les gouttes anodynes de la même Pharmacopée.

L'Ufnée est une petite plante ou une espèce de mousse qu'on trouve sur les crânes qui ont été exposés à l'air pendant plusieurs années. On en fait venir d'Irlande où elle est commune, parce qu'en ce pays-là on laisse les voleurs qu'on a fait mourir de mort violente, attachés à des poteaux à la campagne

490 CINQUIÈME CLASSE,
jusqu'à ce qu'ils tombent en pièces ; ce
qui fait croître cette mousse sur le crâne
après que les chairs & les membranes de
la tête sont consumées : elle est toute d'u-
sage en Médecine, & elle contient beau-
coup d'huile & de sel volatile. On la re-
garde comme astringente & propre pour
arrêter le sang , appliquée extérieurement : on en met un petit morceau dans
les narines pour l'hémorrhagie du nez ,
& l'on prétend que c'est un remède in-
faillible. *Crollius* la fait entrer dans son
onguent sympathétique & magnéti-
que. On pourroit aussi l'employer inté-
rieurement pour l'épilepsie ; car elle con-
tient beaucoup de sel volatile du crâne :
mais nous sommes de l'avis de *Simon*
Pauli, qui dit en parlant de cette plan-
te , qu'un Médecin ravale sa profession
en la prescrivant , puisqu'on ne man-
que pas d'autres substances également
astringentes , & qui n'inspirent ni la
même horreur ni le même dégoût au
malade. Voyez ce que nous avons dit
de l'Usnée au mot *Usnea*, *Tome X.* de
cet Ouvrage.

Prenez de la graisse humaine , une
once ; de l'huile de laurier , une

demie-once , du poivre blanc , un demi - gros ; de l'euphorbe , un scrupule ; de l'alun de plume dissous dans l'esprit de vin , une demi-once ; de l'huile essentielle de Genièvre , & de l'huile de Pétrole , de chacune un gros.

Mêlez le tout pour un liniment contre l'atrophie.

Prenez de la Mumie , vingt-quatre grains ; du sel de succin , & de celui de corne de Cerf , de chacun trois grains.

Mêlez le tout pour une poudre contre les chûtes.

Ou bien

Prenez de la Mumie , de la terre sigillée & du sang dragon , de chacun une once ; du blanc de Baleine , un gros ; de la rhubarbe , trois gros.

Pulvérissez le tout , & mêlez-le exactement. La dose en est d'un gros , après une saignée préalablement faite.

Prenez du crâne humain , & de la ra-

492 *CINQUIÈME CLASSE*,
cine de Pivoine mâle , de chacun
un scrupule ; du cinnabre naturel ,
deux scrupules ; de l'huile essen-
tielle de noix - muscade , quatre
gouttes.

Mêlez le tout pour une poudre pro-
pre contre les maladies convulsi-
ves des enfans , dont la dose sera
de huit à seize grains , & d'un
demi-gros pour un adulte.

Prenez de la graisse humaine , & de
la graisse de Serpent , dissoutes
dans l'eau de canelle , de chacune
trois onces ; des racines de Pyhré-
tre & de Gingembre pulvérisées ,
de chacune deux gros ; du cam-
phre , un gros.

Ajoutez - y une suffisante quantité
d'huile de noix - muscade , pour
faire un liniment contre la para-
lysie & les tumeurs œdémateuses ,
dont on fera matin & soir une
onction sur la partie affectée.

Prenez de l'Usnée de crâne humain ,
deux onces ; de la Mumie , une
demi-once ; de l'huile rosat & du
bol d'Armenie , de chacune une

DES QUADRUPÈDES. 493

once ; de l'huile de lin, un gros.

Mêlez le tout pour faire l'onguent appelé *Armarium*, inventé par *Paracelse*, & estimé pour la guérison des plaies.

*Fin de l'Histoire des Animaux & de toute
la Matière Médicale.*

A P P R O B A T I O N.

J'A I lu par ordre de Monseigneur le Chancelier, la suite *de la Matière Médicale de M. Geoffroy, contenant le Règne Animal*, je n'y ai rien trouvé que de très-digne de l'impression. A Paris ce 9 Octobre 1755. Signé, LORRY.

P R I V I L E G E D U R O I.

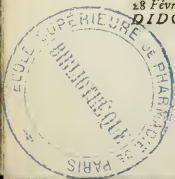
L O U I S , par la Grace de Dieu Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Bail ifs, Sénéchaux, leurs Lientenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé GUILLAUME CAVELIER Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au public un Ouvrage qui a pour titre : *Matière Médicale de Geoffroy & sa suite contenant les trois Règnes, Latine & François*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de privilége pour ce nécessaires. A CES CAUSES voulant favorablement traiter l'exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera ; & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de neuf années consécutives, à compter du jour de la date es Présentes. FAISONS défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qua-

lité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait, sous quelque prétexte que ce puisse être sans la permission expresse & par écrit dud. exposant, ou de ceux qui auront droit de lui ; à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amande contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposéant ou à celui qui aura droit de lui & de tous dépens, dommages & intérêts. A la charge que ces présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modèle sous le contre scel des présentes ; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725. Qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, es-mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le sieur DELAMOIGNON, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le sieur DELAMOIGNON,

& un dans celle de notre cher & féal Chevalier Gardes des Sceaux de France , le sieur DEMACHAULT , Commandeur de nos ordres : le tout à peine de nullité des présentes ; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayant cause , pleinement & paisiblement , sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage , soit tenue pour dûment signifiée , & qu'aux copis collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers Secrétaires , foy soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier de notre Huissier ou Sergent sur ce requis de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires , sans demander autre permission , & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Letres à ce contraires : CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Versailles le vingt-sixième jour du mois de Juin , l'an de grace mil sept cent cinquante six , & de notre Règne le quarante-unième. Par le Roi en son Conseil. Signé , LE BEGUE.

JE soussigné reconnois avoir cédé & transporté à M. Desaint & Saillant , la moitié dans le présent Privilege , & un quart à M. le Prieur , ne me réservant que l'autre quart suivant les conventions faites entre Nous. A Paris ce premier Juillet 1756. P. G. CAVELIER.

Registré sur le Registre quatorzième , ensemble la présente cession sur ledit registre de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris , N^o 67. fol. 69. conformément aux anciens réglemens , confirmés par celui du 28 Février 1723. Paris le dixième Juillet 1756. Signé, DIDOT, Syndic.



TABLE

DES ARTICLES

Contenus dans ce second Volume
des Quadrupèdes.

MUS, *Souris, Rat & Marmotte,*
Tome VI. page 1.

OVIS, *Brebis.* 59

PHOCA, *Veau-Marin.* 127

RHINOCEROS, *Rhinoceros.* 156

SIMIA, *Singe.* 190

SUS, *Cochon & Sanglier.* 241

TALPA, *Taupe.* 323

URSUS, *Ours.* 342

HOMO, *Homme.* 383

Fin de la Table du Tome VI.













